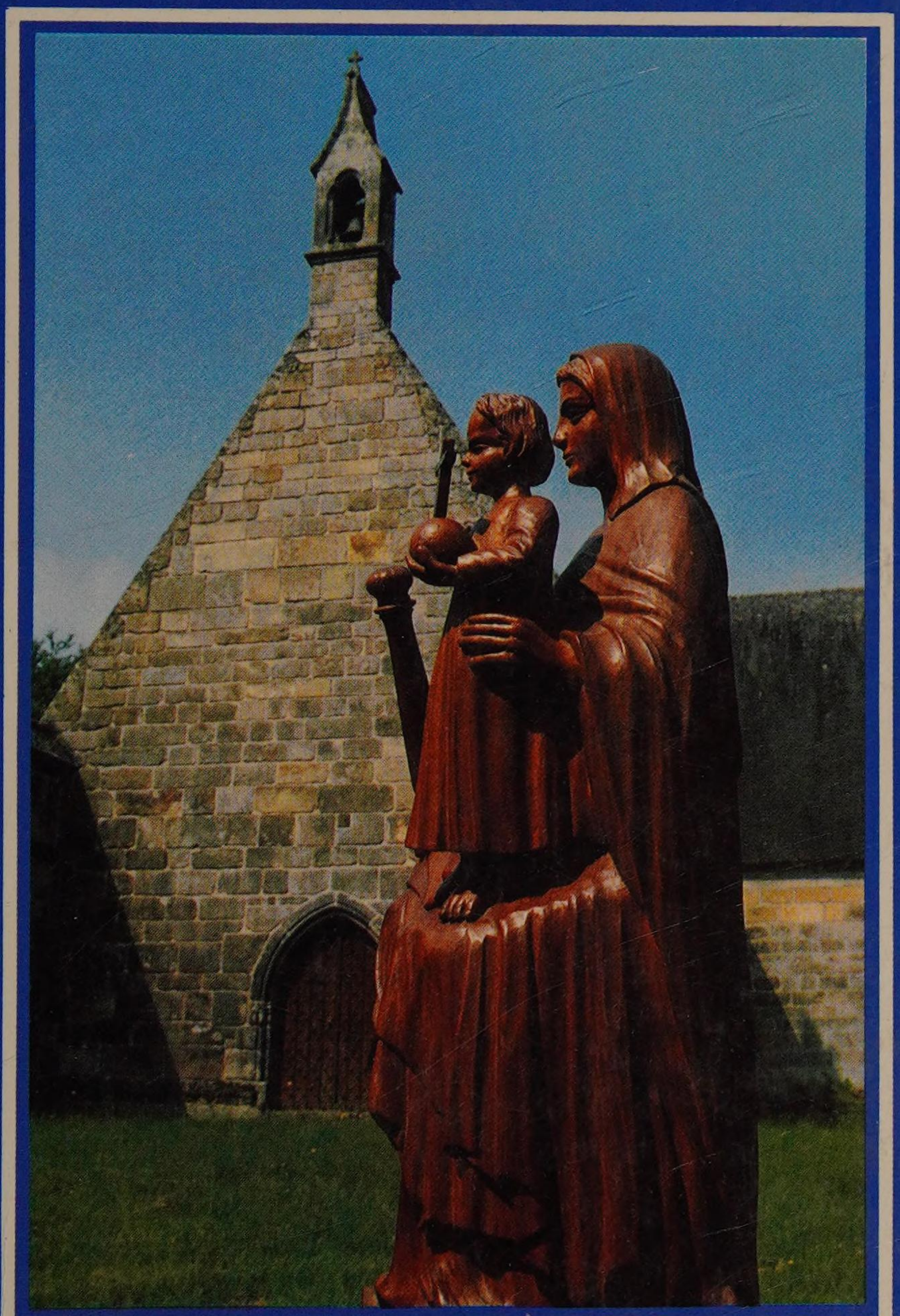
NOTRE DAME DE JOIE

CORRESPONDANCE DE L'ABBE V. A. BERTO
PRETRE 1900/1968



NEL
NOUVELLES EDITIONS LATINES

NOTRE DAME DE JOIE

NOTRE DAME
DE JOIE

NOTRE DAME
DE JOIE

NOTRE DAME DE JOIE

CORRESPONDANCE DE L'ABBÉ V. A. BERTO prêtre 1900-1968

(2e édition)

NOUVELLES EDITIONS LATINES
1, rue Palatine — 75006 PARIS

Permis d'imprimer
de Mgr l'Evêque de Vannes
18 juin 1973

ISBN 2-7233-0402-7
© 1989, by *Nouvelles Éditions Latines, Paris*

AVANT-PROPOS

« † Ave Maria Notre-Dame de Joie...
V.-A. Berto † prêtre. »

C'est l'en-tête et la signature d'un très grand nombre de lettres conservées de l'abbé Berto et dont quelques dizaines forment le présent recueil, un recueil dont la composition appelle quelques remarques :

1) Pour trois ou quatre lettres nous n'avons présentement que le brouillon ou une copie : il est possible que le texte reçu par les destinataires soit un peu différent.

2) La plupart des destinataires et des tiers nommés dans les manuscrits étant encore vivants, la discrétion a exigé le sacrifice temporaire de plusieurs mots, phrases et paragraphes. Ainsi, le texte publié est souvent incomplet, mais fidèle.

3) Les lettres présentées, qui ne sont peut-être pas les plus riches de substance et les plus belles de forme, proviennent de notre collection actuelle qui est loin d'être complète. Outre celles qui ont été égarées ou malheureusement détruites, beaucoup dorment dans les papiers de correspondants inconnus ou bien avares de leur trésor. Certaines traitent, longuement parfois, de questions théologiques, canoniques ou historiques, qui prendront place, s'il plaît à Dieu, dans une édition des écrits de l'abbé Berto.

4) Par leur variété de fond et de ton, les extraits choisis intéresseront, nous semble-t-il, toutes sortes de lecteurs, particulièrement ceux et celles qui ont mission d'éducation chrétienne.

Comme ce grand éducateur que fut, au siècle dernier, le chanoine Timon-David et dont il s'inspirait volontiers, l'abbé Berto aimait — et il le mérite — le titre de « Père de jeunesse ».

5) Les abonnés de *La Pensée catholique* (n° 118) et de *Iti-*

néraires (n° 132) peuvent y relire les pages émues que des amis de l'abbé Berto ont rédigées « in memoriam ». Après quatre années, la gerbe de leurs témoignages de gratitude, d'affection, d'admiration, garde tout son parfum et toute sa fraîcheur.

6) En attendant « qu'une biographie du cher Père », comme le souhaitait Mgr Marcel Lefebvre dès le jour des obsèques, « manifeste pleinement toute la richesse de son âme sacerdotale », le lecteur trouvera en tête de ce recueil une notice évoquant les principaux événements et travaux dont la vie de l'abbé Berto a été remplie et qu'il raconte ou explique lui-même au long de sa correspondance.

*
* *

A tous ses enfants de Notre-Dame de Joie de La Bousselaie (1936-1953), de Fescal (1939-1955), de Pontcalec (1955-1968), qui retrouveront ici « le Père » qu'ils ont aimé et qu'ils vénèrent dans leur cœur ; à ses anciennes élèves du Ménimur qui y reconnaîtront leur incomparable catéchiste ; à ses fils spirituels, confrères et amis du diocèse de Vannes ; aux « Romains » du Séminaire français des années 1921-1926 ; aux innombrables amis et bienfaiteurs du Foyer d'enfants et des Dominicaines du Saint-Esprit, en Bretagne, en Ile-de-France et ailleurs ; mais aussi à tous ceux que la vie a meurtris, que le doute a refroidis et qui sont las d'espérer, ce recueil de lettres rappellera ou révélera non seulement un homme de cœur, mais le cœur d'un prêtre consumé et rayonnant de l'unique et triple amour du Seigneur JÉSUS, de la Vierge MARIE et de la Sainte EGLISE ROMAINE.

Notre-Dame de Joie, Pontcalec — Pâques 1973.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

ENFANCE ET JEUNESSE — 1900-1921

Né à Pontivy, Morbihan, le 9 octobre 1900, Victor-Louis-Marie Berto fut baptisé le même jour dans l'église paroissiale, Notre-Dame de Joie.

Son père Victor Berto (1866-1937) était natif de Pluméliau. Après quelques années d'études au lycée de Pontivy et un petit emploi à la sous-préfecture, il s'était engagé à 18 ans (1884) dans l'infanterie de marine (infanterie coloniale). Il séjourna et fit campagne pendant quinze ans en Indochine, où la guerre de 1914-1918 le renverra et d'où il reviendra en février 1919 avec le grade de capitaine.

Il s'était marié le 10 janvier 1900, à Pontivy, avec Marie-Anne Bellec (1866-1930), d'une famille très pauvre de Noyal-Pontivy. Jeune fille, Marie-Anne Bellec était entrée au service d'une riche famille américaine où elle passa une dizaine d'années, suivant ses maîtres dans leurs déplacements en pays étrangers et apprenant ainsi l'anglais qu'elle enseignera plus tard à ses deux fils, en plus du breton et du français.

Victor eut en effet un frère, Louis-Marie, né le 10 juillet 1902, qui mourra de tuberculose au cours de ses études, le 11 août 1922.

La maman tempérait de sa tendresse et de sa patience la rudesse d'éducation que l'ancien adjudant d'Indochine, devenu directeur d'octroi, donnait à ses deux garçons. Elle y ajoutait aussi la piété et la pratique chrétienne qui manquaient alors au père. Ayant appris les volontés de Pie X sur la communion des enfants (décret du 8 août 1910) Mme Berto fit communier ses deux fils à Pâques 1911.

*
* *

Victor Berto fit toutes ses classes au lycée de Pontivy. A neuf ans il entrait en sixième. Son père lui fit redoubler sa quatrième. Le 24 juillet 1917, n'ayant pas encore dix-sept ans, il obtenait le baccalauréat ès lettres avec mention assez bien. Il acquit au lycée cette formation secondaire et cette culture classique qui lui permettront de remplacer au pied levé n'importe quel professeur de lettres dans n'importe quelle classe, de réciter comme en se jouant trente ou quarante ans plus tard des pages entières des auteurs latins, grecs, anglais, d'illustrer ses propos et ses articles d'allusions littéraires, de s'exprimer de vive voix et surtout par écrit, dans ses études et recensions comme dans son innombrable correspondance, avec une abondance et une précision de termes, une variété de tournures, une pureté de style qui aspirent irrésistiblement le lecteur. Voici quelques appréciations extraites de son livret scolaire : à la fin de la seconde, juillet 1915 : « *Français* : bon élève, intelligent mais encore un peu étourdi, réussit mieux les sujets de discussion sérieuse que les sujets imaginatifs. Style encore un peu sec ; arrivera cependant à bien écrire. » — « *Latin* : sait beaucoup de latin et traduit à livre ouvert avec facilité ; des inégalités dans les versions, parce qu'elles sont souvent faites trop vite. » A la fin de la première, juillet 1916 : « *Français* : beaucoup de facilité et mêmes aptitudes spéciales pour le français, style alerte et personnel. » « *Latin* : très bon élève en latin ; *sait du latin,* fait des efforts pour traduire, mais laissera échapper parfois des contre-sens par étourderie. » A la fin de l'année de philosophie : « *Philosophie* : esprit original et distingué. A donné des résultats très remarquables. » Appréciation finale du proviseur : « Excellent élève dont l'esprit critique s'est affiné. Donne des résultats tout à fait intéressants. 13 juin 1917. » Relevons cependant, pour notre consolation, quelques déficiences en *mathématiques* : « A fait preuve d'une grande bonne volonté, mais le succès ne répond guère aux efforts. (seconde). » « Intelligent, a obtenu quelques résultats (première). » « Elève très appliqué, a toujours donné satisfaction (philosophie). » Quant au *dessin,* il dira lui-même plus tard avec humour : « Je n'ai jamais su par quel bout on tient un crayon. »

Toute sa vie il gardera la passion de l'étude, de la lecture attentive et critique, de l'enseignement oral ou écrit. Plume inusable et toujours pressée, censeur impitoyable, exigeant pour le fond et pour la forme, il pouvait devenir un professeur renommé, un homme de lettres de grande classe.

*
* *

Mais le Seigneur avait décidé de se le réserver. A la messe de minuit de Noël 1914, le jeune lycéen que jamais jusqu'alors l'ombre même d'une idée de vocation n'avait effleuré, connut en un instant « avec une certitude fulgurante », selon ses propres termes, qu'il était destiné au sacerdoce. Quelques semaines plus tard, en 1915, arrivait de Lorient à Pontivy un prêtre de trente-huit ans, l'abbé Pierre Roblin, futur curé de Muzillac. Pendant ses six ans de vicariat, il fut le confesseur et le premier directeur de conscience de Victor Berto, qui lui en garda toujours reconnaissance. L'abbé Roblin prêchera à la première grand-messe de son ancien pénitent (18 juillet 1926). Il faudrait citer ici l'article nécrologique que l'abbé Berto lui consacra dans la Semaine Religieuse de Vannes (1945, p. 356). Cinq jours avant sa propre mort, l'abbé Berto évoquait le souvenir de celui qui l'avait aidé, « poussé », dans sa marche vers l'autel et ses yeux s'embuaient de larmes. « De ma quatorzième à ma vingt-et-unième année je ne me souviens pas d'avoir passé plus de quinze jours sans m'ouvrir à fond. J'étais *dirigé* ». (correspondance).

*
* *

D'Indochine, le capitaine Berto prescrivit de différer l'entrée au séminaire et de préparer une licence. Après quelques mois de surveillance au lycée de Pontivy, le bachelier Victor Berto alla donc à Rennes (Pâques 1918) aux frais de ses parents. Il s'inscrivit aux Lettres et suivit aussi des cours de Médecine, passant parfois des nuits à l'Hôtel-Dieu, vivant d'ailleurs pauvrement, déjeunant au restaurant et se contentant le soir d'un morceau de pain et de l'eau du pot, donnant, pour s'acheter quelques livres, des leçons de français aux soldats américains. Il obtint — mais de justesse — sa licence ès lettres philosophie le 20 juin 1919.

On lui proposa trois postes : lecteur français dans une université du Pays de Galles, professeur au lycée français d'Athènes ou professeur de philosophie au lycée de Lorient. Pour ne pas s'éloigner de sa famille il choisit Lorient, où il ne fit d'ail-

leurs que passer (octobre-novembre 1919). L'année scolaire 1919-1920 il fut professeur au lycée de Dinan, et l'année suivante au lycée de Vitré.

*
* *

C'est pendant l'année de professorat à Dinan que, suivant l'exemple de l'un de ses amis de Rennes, étudiant en médecine et tertiaire de saint Dominique, Victor Berto profita de la présence d'un Père Dominicain, venu prêcher le mois de Marie, pour lui demander de l'admettre dans le Tiers-Ordre des Prêcheurs. En recevant le scapulaire et la ceinture le 10 mai 1920, il prit comme patron le Bienheureux Alain de la Roche et ajouta à son nom de baptême le nom de ce zélé propagateur du rosaire au xve siècle. L'événement peut paraître minime ; mais il prit au sérieux son engagement dans la milice de saint Dominique. L'idéal dominicain a marqué sa personne, son apostolat et ses œuvres. Un symbole du Père des Prêcheurs est le chien qui s'élance, la gueule armée d'un flambeau étincelant. Au témoignage du T. R. P. Maître Général de l'Ordre, Frère Marie-Alain a bien rempli sa fonction dans la meute dominicaine. Il fit profession dans le Tiers-Ordre le 22 janvier 1922, entre les mains du Maître Général, le T.R.P. Theissling, à Rome même.

LES ANNEES ROMAINES — L'ORDINATION — 1921-1926

L'année scolaire à peine terminée, le professeur de lycée avait troqué la toge universitaire pour la soutane cléricale (séminaire de Vannes, 5 juillet 1921). Mais ce n'est pas à Vannes qu'il ferait son séminaire. Pendant les vacances, l'évêque, Mgr Gouraud, lui demanda de préparer son entrée au Séminaire Pontifical français de Rome.

Le premier voyage à Rome s'effectua, avec des étapes à la Salette et à Sienne, dans la compagnie d'un prêtre vannetais, de huit ans son aîné, ancien combattant de la grande guerre, étudiant à Rome lui-même, l'abbé François Le Quintrec, futur professeur au séminaire et curé de la cathédrale, avec qui il collaborera fraternellement et assidûment pendant plus de vingt ans jusqu'au départ de Vannes en 1942.

« Nous avons eu le merveilleux bonheur — si merveilleux que nous n'en finissons pas d'être émerveillé — d'être élevé à Rome, dans des institutions romaines, par des maîtres romains... Nous y fûmes envoyé dûment pourvu des instructions de notre vénérable évêque Mgr Gouraud, l'un des quatorze que saint Pie X sacra le 25 février 1906, lesquelles instructions tenaient dans cette phrase énergique et limpide : « Vous sucerez ce qui vous sera enseigné à Rome. » Ainsi fîmes-nous pendant cinq ans, sans autre souci que le souci délicieux de bien écouter, de bien apprendre, d'être bien docile, de devenir bien romain. » (*Pensée catholique*, n° 101, p. 46).

*
* *

On pourrait composer un volume sur les « merveilleuses » années romaines de l'abbé Berto : il en a si souvent parlé, il en a si chaleureusement écrit ! Années de labeur intense, « se crevant d'ouvrage ». Comme si le programme régulier des études et des examens de l'Université Grégorienne et des répétitions du Séminaire n'occupaient pas suffisamment les journées, avec quelques confrères l'abbé Berto constitua une union de travail dont les membres profitaient des sorties, promenades ou congés pour approfondir certaines questions, tracer le plan de travaux à entreprendre pendant les vacances ou dans

l'avenir, préparer des conférences dont l'une au moins sur « l'usage de la probabilité en morale » fit quelque bruit dans les milieux de la Grégorienne, publier avec la permission du Supérieur, en 1925, une série d'articles sur le monopole universitaire dans la *Gazette Française*.

Années merveilleuses de ferveur dans les amitiés et dans la vie spirituelle. L'abbé aimait son séminaire, ses confrères, particulièrement les malades. Longtemps aussi il se demanda si Dieu ne l'appelait pas au sacerdoce dans la vie religieuse : la vie austère des Passionnistes l'attirait.

*
* *

Le Séminaire Français fut son foyer, son foyer paternel. Il y trouva dans le Supérieur d'alors, le T.R.P. Henri Le Floch, (1862-1950) Consulteur du Saint-Office et d'autres Congrégations romaines, ami de Pie X, du Cardinal Merry del Val et du Cardinal Billot, le père de son âme. Comment exprimer la profondeur d'affection, d'estime, de confiance du R.P. Le Floch pour l'abbé Berto (il ne lui cacha pas son désir de le compter un jour parmi les directeurs du Séminaire) et la profondeur d'amour filial, de docilité, de vénération de l'abbé Berto pour le R.P. Le Floch ?

Ces liens d'esprit et de cœur se resserrèrent quand, après vingt-trois ans de supériorité, le P. Le Floch dut quitter Rome. De 1927 à 1950, rares furent les vacances d'été où le Père Supérieur et son ancien élève ne se rencontrèrent pas. Il s'est arrêté plusieurs fois à l'aumônerie du Ménimur (Vannes).

Quand le R.P. Le Floch mourra à Barbegal près d'Arles, le 21 février 1950, dans sa quatre-vingt-huitième année, l'abbé Berto, malgré la distance, ira à son enterrement. Mais avant de quitter ce monde, le vénérable éducateur de tant de générations sacerdotales, le précieux conseiller romain de tant d'évêques français avait pu bénir à Fescal les humbles commencements des Dominicaines, qui s'appellent « du Saint-Esprit » en hommage à « L'Esprit de Vérité », mais aussi en témoignage de gratitude à l'égard du Supérieur et des directeurs du Séminaire Français[1] : « Tes père et mère honoreras afin de vivre longuement ». La piété filiale est une vertu. L'abbé Berto la pratiquait à un degré éminent.

---

1. Confié depuis sa fondation (1853) aux Pères de la Congrégation du Saint-Esprit.

*
* *

C'est pendant les années romaines — le fait est à signaler — que l'abbé Berto s'exerça à l'apostolat des enfants pauvres dans l'œuvre « Sainte Catherine de Sienne » établie au Séminaire Français. Ce complément donné à la formation intellectuelle devait être la providentielle préparation de ce qui sera le plus long ministère de sa vie. Le dimanche de Pâques 1926, il célébra sa première messe de jeune prêtre au milieu d'une quarantaine de ces enfants « racolés au hasard dans les rues et conduits à travers mille obstacles à la première communion. Pour ces petits pauvres ont été les hosties de ma première messe. Je n'ai pas demandé à Notre Seigneur de me vouer à l'apostolat des pauvres, mais je lui ai demandé d'aimer les pauvres et de leur réserver toujours dans mon ministère une part de choix. » (3 avril 1932). L'œuvre Sainte Catherine de Sienne était le prélude du Foyer Notre-Dame de Joie.

C'est en effet le Samedi Saint 3 avril 1926 que l'abbé Berto fut ordonné prêtre à Saint-Jean de Latran par le Cardinal Vicaire Pompilii avec de nombreux autres séminaristes de toutes nations (il y avait 170 ordinands dont 45 pour la prêtrise), longue cérémonie du Samedi-Saint d'alors où les ordinands entraient à l'église à 6 h du matin pour en sortir à 2 h de l'après-midi.

*
* *

Le sacerdoce, la messe, les prêtres, plus encore que le zèle de la doctrine et l'amour des pauvres, plus encore que le dévouement à l'ordre de Saint-Dominique, ont été la fierté, la joie, le travail et la souffrance du Père Berto : « Prêtre de Jésus-Christ, prêtre en Jésus-Christ, prêtre pour Jésus-Christ » telle fut, quelques semaines avant de mourir, sa réponse au questionnaire que lui envoyaient les clercs contestataires de novembre 1968.

Transmettre fidèlement ce qu'il avait reçu docilement, demeurer un prêtre de doctrine, de piété, de romanité, aider les séminaristes et les prêtres qui recourront à ses conseils, soit à répondre aux exigences du sacerdoce, soit à en exploiter les grâces, leur inspirer, leur transfuser son désir de dépen-

dance filiale à l'égard de l'Evêque suprême et souverain et de l'Evêque diocésain, enseigner, sanctifier, gouverner « cum Papa nostro et Antistite nostro » selon l'expression du canon de la messe, cet idéal, à une époque où s'ébauchèrent maintes tentatives de vie cléricale commune et se développèrent maintes associations sacerdotales, l'abbé Berto rêvait de le réaliser dès les années de Santa-Chiara. Les projets de 1925-1926 qu'il soumettait de Rome à l'évêque auxiliaire de Vannes, Mgr Picaud, se préciseront peu à peu et aboutiront, moyennant les remarques et les conseils de Mgr Tréhiou (1929-1941), à l'établissement de la Fraternité sacerdotale diocésaine (1936-1962).

*
* *

L'abbé Berto revint de Rome, le 30 juin 1926, docteur en théologie et docteur en philosophie de l'Académie romaine Saint-Thomas. Mais plus que de ses titres et diplômes, c'est de la « profession de foi catholique » qu'il se souviendra. Au cours d'une vie sacerdotale, les nominations à certaines fonctions comportaient jusqu'en 1968 le renouvellement de cette « profession » dont le texte publié en 1564 au lendemain du Concile de Trente par Pie IV, augmenté de quelques mots après le premier Concile du Vatican, retentit dans la basilique Saint-Pierre et sur les ondes le 11 octobre 1962 à l'ouverture de Vatican II, des lèvres mêmes du Pape Jean XXIII. Loin de commettre un hors-d'œuvre, citer quelques lignes de ce texte inconnu du peuple chrétien sera donner l'explication fondamentale de tout l'apostolat doctrinal de l'abbé Berto :

« Moi, N., je crois et je professe d'une foi ferme tous les articles et chacun d'entre eux, contenus dans le symbole de la foi dont se sert l'Eglise romaine (*suit le* Credo *de la messe*). Je reçois et j'embrasse les traditions apostoliques et ecclésiastiques et toutes les autres observances et constitutions de cette même Eglise... Quant à la sainte, catholique et apostolique Eglise romaine, je la reconnais comme la Mère et la Maîtresse de toutes les Eglises, et au Pontife romain, successeur du Bienheureux Pierre, Prince des Apôtres et Vicaire de Jésus-Christ, je promets et je jure véritable obéissance... Cette vraie foi catholique... je promets, je fais vœu, je jure de la conserver et de la proclamer entière et inviolée, avec l'aide de Dieu, très fidèlement jusqu'à mon dernier souffle et, autant que je le pourrai, de prendre soin qu'elle soit conservée, enseignée

et prêchée par ceux qui me seront soumis ou dont la charge me sera confiée. — Ainsi, que Dieu me soit en aide et ces saints évangiles de Dieu ! »

Cette promesse, ce vœu, ce serment, rien, ni personne n'a pu les lui faire oublier : ils ont été la règle de son enseignement et l'aiguillon de ses derniers combats. Il ne voulait pas arriver parjure au tribunal de Dieu.

*
* *

Il écrira plus tard à l'une de ses filles ces lignes qui résument bien ce que lui-même pratiqua pendant cinq années à Rome : « Travaillez, équipez-vous, armez-vous ; préparez-vous à faire régner la vérité du Seigneur. Aspirez au moment d'entrer dans le combat, mais ne hâtez pas l'heure ; il faut une âme longuement trempée, un esprit finement aiguisé, une mémoire inépuisablement riche, une vitalité intellectuelle puissante pour l'apostolat... » (1937). En vérité Santa-Chiara fut au sens originel du mot le « séminaire » de toute la vie sacerdotale de l'abbé Berto. « *Semen cecidit in terram bonam* », la semence était tombée dans une bonne terre, elle allait lever et fructifier à son tour.

VICAIRE EN PAROISSE (1926-1928) ET PROFESSEUR AU SEMINAIRE (1929-1931)

De son premier ministère de vicaire à Noyal-Pontivy (septembre 1926-décembre 1928) l'abbé Berto parlait volontiers : son Recteur, l'abbé Le Drogo, était l'un de ces pasteurs de naguère, maître de paroisse, connu de ses brebis et les connaissant, ne cédant pas à d'autres que lui-même et ses vicaires le soin de faire faire les Pâques. Son confrère, l'abbé Kervégant, était aussi de ces prêtres anciens combattants dont les patronages, avec leurs sections de pupilles et d'adultes, marchaient au son des cliques et des fanfares et triomphaient aux concours de gymnastique. Recteur de Berné, l'abbé Kervégant eut la joie d'accueillir le Père Berto transférant sur sa propre paroisse son œuvre de Notre-Dame de Joie à Pontcalec. En 1957, quand les infirmités contraindront l'abbé Kervégant à quitter sa charge pastorale, il se retirera à Pontcalec où il mourra la nuit de Noël 1958. L'abbé Berto admirait

la solidité sacerdotale de ses confrères, en qui cependant il aurait voulu trouver plus d'intérêt pour la théologie. Il admirait aussi la profondeur de foi et de piété des paroissiens de Noyal. Il s'y perfectionna dans l'usage de la langue bretonne qui lui permit d'assurer les multiples activités du ministère pastoral et, à l'occasion, de converser familièrement avec les « bretonnants » de toutes conditions.

*
* *

Ces deux années de ministère rural mirent à l'épreuve sa fidélité romaine. Sans être un lecteur assidu du journal, l'abbé Berto était un ami de *l'Action Française*. Il avait de bonnes raisons de se croire en honorable compagnie : des cardinaux, des évêques, des théologiens renommés, de nombreux prêtres soutenaient le journal de Maurras, comme Maurras, à sa manière et dans ses limites, soutenait réellement et efficacement la cause de l'Eglise catholique et romaine en France, à ce point même que ses écrits, ses méthodes avaient été le chemin de maintes conversions et de plusieurs vocations.

Or la fin de 1926 fut marquée d'interventions très sévères du Saint-Siège contre *l'Action Française*. Des évêques écrivirent au Père Le Floch, le suppliant d'intervenir près du Saint-Père pour atténuer les mises en garde et les sanctions. Le Pape maintint ses décisions ; il exigea même le départ du Père Le Floch (1927) du Séminaire Français et accepta la renonciation du Cardinal Billot à son titre et à ses fonctions cardinalices. Ce n'est pas le lieu d'insister sur les aspects et les conséquences de cette affaire douloureuse, qui ne fut dénouée, on le sait, qu'en juillet 1939 par Pie XII, mais les souffrances accumulées pendant treize ans n'étaient pas toutes cicatrisées, ni les injustices subies réparées.

L'abbé Berto obéit généreusement aux prescriptions pontificales et resta filialement fidèle à celui qu'il appelait toujours le Père Supérieur. Cette attitude, saupoudrée de quelques formules paradoxales et de répliques parfois passionnées, le rendit suspect auprès de certains confrères qui, sans souci de logique, le soupçonnèrent aussi d'être autonomiste. Les cancans faillirent jeter la défaveur sur Mgr Picaud lui-même,

vicaire capitulaire, qui venait de nommer l'abbé Berto directeur au grand Séminaire (décembre 1928).

* *

Au début de janvier 1929, l'abbé Berto inaugura donc ses cours d'Ecriture sainte et ses fonctions de directeur de conscience.

Enseigner les sciences sacrées, former des futurs prêtres : pour qui aime l'Eglise, voilà un poste clef et, plus qu'un honneur, l'une des charges les plus lourdes et les plus exaltantes que l'on puisse rêver, parce que c'est assurer intellectuellement et moralement la digne transmission de l'héritage des apôtres, c'est continuer l'œuvre même de Jésus formant ses disciples : « œuvre capitale et irremplaçable », selon les termes de Pie XI qui écrivait aux évêques : « Le séminaire est et doit être comme la pupille de vos yeux... l'objet principal de vos préoccupations... Donnez à vos séminaires les prêtres les meilleurs... Faites-les venir du dehors au besoin, de partout où vous en trouverez vraiment à la hauteur d'une si noble tâche » (*Ad catholici sacerdotii*, 20 décembre 1935). On peut penser que l'abbé Berto était capable non seulement d'être directeur au Séminaire mais supérieur de séminaire. Sa maîtrise dans les études ecclésiastiques et déjà dans les voies spirituelles, lui attira, bien qu'il fût le plus jeune du corps professoral, de nombreux élèves. Ses leçons éveillaient les esprits, stimulaient les âmes. Son sourire accueillant, l'impression qu'il donnait d'avoir toujours le temps de vous écouter et de vous parler encourageaient les plus timides à user du droit d'aller le voir plus souvent qu'une fois par quinzaine au jour de direction régulière.

Plusieurs, dans cette petite chambre du premier étage de l'angle nord-ouest — au-dessus de la sacristie actuelle du Séminaire — ont été initiés à la vie intellectuelle, à l'étude directe de saint Thomas, à la lecture des encycliques pontificales. On parle beaucoup d'ouverture aujourd'hui : le bureau du Père Berto ne sentait pas le renfermé, loin de là.

*
* *

C'est pendant cette période que parut (1931) *L'Eglise et le droit commun*. A son nom l'auteur, l'abbé Roul, de Nantes, aurait pu ajouter celui de son ami et frère de travail, l'abbé Berto : c'était l'un des ouvrages projetés à Rome quelques années plus tôt.

A l'occasion du centenaire de la liberté de l'enseignement primaire (1831-1833), l'abbé Berto composa lui-même une plaquette sur la question scolaire telle qu'elle se présentait à l'époque et qui est restée inédite, l'*imprimatur* ayant été refusé et l'auteur n'ayant pas voulu le solliciter ailleurs.

L'abbé Berto tenait ses élèves au courant de ses travaux et son exemple excitait les uns et les autres aux études personnelles.

*
* *

L'idéal sacerdotal qui inspirait sa propre vie et qu'il proposait à ses fils spirituels était celui que le Père Chevrier, fondateur du Prado à Lyon, avait exposé dans « le Véritable Disciple de Jésus-Christ » et résumé ainsi : « Le prêtre est un homme dépouillé comme Jésus à la crèche, crucifié comme Jésus au calvaire, mangé comme Jésus au tabernacle. » Pour affermir la piété mariale, le « Traité de la vraie dévotion » du Bx de Montfort lui semblait indispensable. Il recommandait aussi la fréquentation des œuvres spirituelles de Dom Marmion si riches de théologie thomiste et de références à l'Ecriture sainte.

Pour plus d'un, la rencontre et la direction de l'abbé Berto ont été des événements dans leur vie cléricale et sacerdotale. Les bons professeurs sont plus nombreux que les vrais maîtres, mais un bon et vrai Père est un don de Dieu.

*
* *

C'est au moment où les séminaristes de Vannes se félicitaient de compter l'abbé Berto parmi leurs professeurs les plus goûtés et parmi leurs directeurs les plus recherchés (il avait hérité quatre pénitents de son prédécesseur et il en lais-

sera trente à son successeur) que, le dimanche 24 janvier 1932, en pleine année scolaire, ils apprirent, avec stupeur et même indignation, qu'il quittait le Séminaire.

Sur l'intervention de personnalités ecclésiastiques et politiques inquiètes du prestige naissant du jeune professeur, Mgr Tréhiou nommait l'abbé Berto aumônier des Ursulines de Vannes et de leur institution Notre-Dame du Ménimur. Malgré le « coup de crosse », l'évêque, il faut le dire, lui conserva son estime et sa confiance, il l'aida même pécuniairement à s'installer en maison, car, prêtre depuis six ans à peine, n'en ayant pas encore trente-deux, l'abbé Berto se voyait « à son ménage », ainsi qu'au service d'une quarantaine de moniales et de trois cents élèves. Qu'il ait souffert d'une telle brisure de carrière, oui, et profondément, tellement il se sentait apte à ce ministère. Quelques mois avant sa mort, on lui demandait : « Si vous étiez invité aujourd'hui, en 1968, à laisser là toute votre œuvre de Pontcalec pour aller dans un séminaire, iriez-vous ? — Sur l'heure » : telle jaillit la réponse.

AUMONIER DU MENIMUR — FONDATEUR DE FOYERS D'ENFANTS LA FRATERNITE SACERDOTALE DIOCESAINE 1932-1942

L'abbé Berto passera dix ans et sept mois au Ménimur (fin de janvier 1932-fin d'août 1942). Dix années d'une telle plénitude qu'on éprouve quelque peine à en résumer les différents aspects : il battait le fer sur plusieurs enclumes à la fois, ne se reposant qu'en changeant de travaux et acceptant sans cesse de nouvelles occupations aussi pressantes que diverses.

Il y avait d'abord l'aumônerie : chaque semaine onze ou douze heures au moins de confessionnal, les conférences aux religieuses, neuf ou dix heures d'enseignement religieux aux élèves, les cours de la classe de philosophie, parfois des remplacements de professeurs malades, avec les devoirs à corriger ; il prépara aussi quelques jeunes professeurs de l'Institution aux examens de licence en philosophie ; il introduisit et donna lui-même très longtemps les leçons de chant grégorien préparatoires aux offices du dimanche.

*
* *

En 1933, l'évêque le chargea des examens de l'enseignement religieux dans les écoles secondaires et primaires supérieures. Comme toute responsabilité, il prit celle-ci au sérieux et donna à cet enseignement resté trop souvent purement livresque une impulsion efficace. Les professeurs des diverses maisons rechignaient parfois devant le renouvellement des méthodes ou devant les sujets de compositions, mais ıls marchaient. *La Semaine Religieuse* publia, sur ces examens, des rapports et, en 1938, une série d'articles sur la pédagogie catholique, rapports et articles que l'on peut toujours relire avec intérêt et profit. L'abbé Berto s'y révèle un véritable maître d'éducation chrétienne intégrale. Certes il se faisait aider dans la correction des deux mille copies qui tombaient sur son bureau chaque année au mois de mai, mais correcteurs et correctrices œuvraient sous ses yeux.

Quand son ami, l'abbé Le Quintrec, devint curé de la cathédrale, il assura aussi les leçons bimensuelles du cours supérieur de doctrine chrétienne établies à l'évêché pour les adultes.

*
* *

En 1934, il publia un opuscule « Pour les séminaristes : Lettre sur les principes de la direction spirituelle ». Il en avait obtenu l'*imprimatur* dans les vingt-quatre heures dès le mois de mai 1933. L'avant-propos, daté du 19 septembre 1932 (quelques mois après le départ du séminaire) renferme des lignes révélatrices de « l'esprit » de l'abbé Berto : « Toute pratique doit pouvoir se résoudre en principes et toute pratique ecclésiastique en principes thomistes, de la façon la plus aisée, la plus spontanée, la plus vraiment naturelle... On est toujours plus sûr de l'action qu'on pose quand on l'a d'abord contemplée dans son essence intelligible et comme à l'état naissant, lorsqu'elle jaillit des maximes suprêmes qui gouvernent la conduite humaine ». Oui, ces quelques mots expliquent son apostolat, son souci de théologiser sans cesse non pour spéculer, mais pour savoir les raisons de Dieu afin de pratiquer la volonté de Dieu. La bonne pastorale se nourrit de vraie théologie.

*
* *

L'abbé Berto était aussi directeur du Tiers-Ordre de saint Dominique à Vannes et aumônier des Guides de France. Cette dernière fonction le mettait en relation avec les Œuvres diocésaines et les Directions régionale et nationale du scoutisme : là encore il réfléchissait sur son ministère et il élabora toute une théologie de l'apostolat et du scoutisme (octobre et novembre 1937) qui ne coïncidait pas toujours avec les principes reçus ou les méthodes officielles, mais la discussion et même la dispute ne déplaisaient pas à son tempérament.

Quoi encore ? Pendant trois ou quatre ans, chaque quinzaine, un professeur du collège Saint-Louis de Lorient, l'abbé Léon Philippe, tué à la guerre en mai 1940, viendra passer une soirée à préparer avec l'abbé Berto les cercles d'études, récollections et retraites de son groupe de J.E.C.

La *Revue de Philosophie* publia, en mars 1939, un développement sur « *La composition d'acte et de puissance dans les créatures* », discussion d'un article paru précédemment dans la même revue, et en juillet une longue recension de l'ouvrage de R. Dalbiez sur « *La méthode psychanalytique et la doctrine freudienne* ». Deux mois après c'était la guerre. La collaboration s'arrêta là.

*
* *

Mais au cours des années scolaires et plus encore durant les vacances, outre les visites et les parloirs qui mangeaient ses temps libres, ce qui occupait une bonne partie des soirées et des nuits de l'abbé et qui a duré, quoique avec moins d'abondance, jusqu'à sa mort, c'était la correspondance. Souvent il écrit le premier ; jamais il ne tarde à répondre. Des lettres du Ménimur, il en reste des centaines : l'ensemble compose un trésor de spiritualité, d'humanisme, de tendresse et même de fantaisie ; aucune n'est banale, aucune n'est expédiée par manière d'acquit. Pour lui, écrire c'est donner et se donner.

Avec quelque raison il pouvait se plaindre parfois d'être « horriblement fatigué ». Ses seuls jours de détente étaient les jours de retraite pastorale au grand séminaire. Il avouait lui-même, selon la formule populaire, qu'il brûlait sa chandelle par les deux bouts. Pour tromper la fatigue et résister au sommeil, il prit l'habitude de fumer, mais il resta toujours apprenti dans l'art de rouler une cigarette. « Des timbres et du tabac ! » c'était l'une des commissions habituelles confiée à sa bonne Marie-Anne, modèle de dévouement et de discrétion, au moment où elle allait en ville.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que, par deux fois au moins, soient survenues des crises cardiaques, la première dans la nuit du 7 au 8 novembre 1935 : « J'ai eu vraiment le sentiment de la fin toute proche », la seconde à la Noël 1939.

*
* *

Le cœur de chair se fatiguait donc ; il lui fallait cependant tenir bon, car il n'y avait pas que l'apostolat déjà absorbant au Ménimur et dans la bonne ville de Vannes, il y avait des enfants pauvres et sans famille qui attendaient un foyer, et l'abbé, toujours en accord avec son évêque, devint, non par manière de dire, mais en toute vérité, puisqu'il donna un toit et dressa une table à des petits, le Père Berto ou plus brièvement « le Père ».

Dès 1929 ou 1930, Mgr Tréhiou avait confié à l'abbé Berto, alors au Séminaire, l'œuvre de l'Adoption. Cette œuvre fondée en 1859 recueille des orphelins, les confie à des familles ou à des orphelinats et paie leur pension, mais ne veut posséder aucun établissement en propre. Mlle de Coutance, de Saint-Jacut-les-Pins, apportait sa collaboration au fonctionnement de l'œuvre dans le diocèse.

*
* *

Il serait trop long d'exposer les circonstances qui amenèrent l'abbé Berto et Mlle de Coutance à projeter d'ouvrir une maison. On loua, aux frontières du Morbihan près de Redon,

à La Bousselaie, une maison assez spacieuse avec chapelle, qui avait abrité des Pères eudistes.

Mlle de Coutance étant tombée malade, l'abbé Berto se trouva au mois de mai 1936, du jour au lendemain, avec huit ou neuf garçons sur les bras. Des jeunes filles de Vannes acceptèrent de s'en occuper, mais elles étaient plus riches de dévouement que d'expérience. Que de démarches, de visites, de lettres ! Il fallait meubler la maison et la faire vivre convenablement en attendant de la confier pour de bon aux religieuses du Sacré-Cœur de Saint-Jacut-les-Pins. Ce fut le premier Foyer Notre-Dame de Joie. Il s'ouvrait en même temps que la France faisait l'expérience du Front Populaire et de la vie de plus en plus chère. Les sermons de quête, qu'acceptèrent de prêcher trois ou quatre confrères pendant plusieurs années, aidaient à boucler les fins de mois ; de son côté l'abbé engloutissait dans l'œuvre naissante son traitement, ses honoraires de messes, les dons qu'il recevait : « tout y passait ».

*
* *

En la même année 1936, quelques semaines après l'ouverture de La Bousselaie, naissait une autre œuvre, aboutissement d'un projet qui datait des années romaines : la Fraternité Sacerdotale diocésaine. L'abbé Berto et les premiers membres avaient pensé à une fraternité diocésaine du Tiers-Ordre dominicain ; c'est Mgr Tréhiou qui, pour favoriser un plus large recrutement, demanda de renoncer à l'obligation d'être tertiaire. Il s'intéressa vivement à la fondation et à l'élaboration de la règle. Cette Fraternité sacerdotale, dont la règle s'inspirait du P. Chevrier et exigeait une grande assiduité à l'étude, ne prit véritablemnt son essor qu'en 1945 après le retour des prisonniers et lorsque plusieurs des premiers membres devinrent professeurs au grand Séminaire ; mais à ce moment-là, le fondateur, conformément aux statuts concernant la supériorité, était rentré dans le rang.

*
* *

Revenons à l'œuvre des enfants. Les demandes affluaient : la maison de La Bousselaie se trouva bientôt trop petite :

« A la vue de certaines détresses, écrivait-il, je perds la tête et je ne pense plus qu'aux voies et procédés d'y porter remède. » On découvrit à Fescal entre Péaule et Marzan (à peu de distance de La Roche-Bernard), une bâtisse ancienne, plus solide que confortable, avec un jardin et un peu de terre, mais le tout à l'abandon. Grâce à un don important de l'évêché, l'acquisition fut faite le 12 septembre 1938 et la maison bénite le 11 novembre. Réparations et aménagements dureront plusieurs mois. Le 13 avril 1939, dans l'ancienne écurie, transformée en oratoire, le Père célébrait la première messe et recevait dans le Tiers-Ordre de saint Dominique celle qui déjà travaillait à l'œuvre de La Bousselaie et allait se joindre aux deux jeunes filles qui s'étaient proposées pour Fescal. Peu après, arriveront quelques compagnes qui, depuis deux ou trois ans, aspiraient à se consacrer au service de Dieu sans penser à une vie religieuse proprement dite. Pour elles et avec elles, le Père essayait d'approfondir la théologie de la virginité et la place de la virginité consacrée dans le mystère de l'Eglise. Mgr Tréhiou approuva un petit règlement de vie commune (14 septembre 1940). Ainsi se formait lentement et non sans difficultés, car de telles initiatives ne plaisaient pas à tous les parents, ce qui deviendra l'Institut des Dominicaines du Saint-Esprit.

*
* *

Le 8 septembre (1939) s'ouvrait la seconde maison Notre-Dame de Joie. La guerre venait aussi de commencer. Des prêtres professeurs d'institutions secondaires étaient mobilisés. Aux obligations du Ménimur, aux soucis parfois angoissants des deux foyers d'enfants, le Père, pendant plusieurs mois, accepta d'ajouter des voyages à Pontivy pour donner quelques cours au collège Saint-Ivy. A Noël 1939, le cœur manqua une seconde fois. Malgré le désir de passer la fête à Fescal, c'est au Ménimur et dans son lit que le Père célébra le vingt-cinquième anniversaire de sa vocation.

N'insistons pas sur les années 1940-1942, années peineuses pour tout le monde ; plusieurs membres de la Fraternité sacerdotale étaient prisonniers de guerre ; la maison de Fescal dut accueillir des réfugiés de la mi-juin 1940 pendant trois semaines ; les difficultés croissantes de ravitaillement,

d'habillement, d'éclairage (il n'y avait pas d'électricité à Fescal) se faisaient sentir dans les deux maisons. Malgré les quêtes, les secours officiels et de généreuses offrandes, on vivait très pauvrement. Mais le Père Berto s'abandonnait à la divine Providence : « Si notre œuvre plaît au bon Dieu, le bon Dieu s'en occupera ; si elle ne lui plaît pas, elle disparaîtra : cherchons à étendre son royaume, faisons de l'éducation chrétienne et le pain quotidien nous sera donné. »

Mgr Tréhiou mourut le 9 janvier 1941 ; son successeur, Mgr Le Bellec, arriva à Vannes à la mi-décembre de la même année. Entre temps, une plaquette fut préparée sur la Virginité et imprimée *ad usum privatum*, la publication ayant été jugée « inopportune ».

Le zèle du Père pour la vie consacrée, pour la vocation virginale, avait été béni de Dieu : au cours de ses années d'aumônier, une dizaine d'élèves du Ménimur prirent le voile dans divers ordres et congrégations.

A FESCAL — 1943-1955
LES DOMINICAINES DU SAINT-ESPRIT
« LA PENSEE CATHOLIQUE » — JOIES ET SOUCIS

Le 1er septembre 1942, le Père Berto laissait l'aumônerie du Ménimur et acceptait de fonder une nouvelle paroisse à Lorient, dans le quartier dit de « l'Eau courante » (actuellement paroisse du Sacré-Cœur du Moustoir). Trois des éducatrices de Fescal l'accompagnèrent avec l'intention d'y ouvrir une école populaire.

Mais on était en pleine guerre, l'une d'elles fut arrêtée et emprisonnée par les Allemands. Le débarquement américain en Afrique du Nord, les alertes et bombardements multipliés rendaient la situation de plus en plus précaire et l'avenir incertain. En janvier 1943, dans l'incendie de la ville et la fuite massive des habitants, s'évanouissaient tous les projets paroissiaux. Le Père Berto et ses maîtresses d'école se replièrent sur Fescal.

Entre temps le nouvel évêque de Vannes accordait au petit groupe de vie commune de Fescal l'autorisation de s'ériger en Fraternité dominicaine (21 janvier 1943), érection qui fut

promulguée deux mois plus tard (28 mars) par le R.P. Belaud O.P., alors Prieur du couvent de Saint-Malo, au nom du Provincial des Dominicains de Lyon, sous le titre désormais officiel de Sodalité ou Fraternité des Dominicaines du Saint-Esprit.

*
* *

Au mois de septembre, le Père Berto était nommé professeur de philosophie et directeur spirituel au collège Saint-Ivy à Pontivy ; il obtint de pouvoir grouper ses cours du vendredi au mardi. Chaque semaine le mardi après-midi, il enfourchait sa bicyclette et revenait à Fescal ; le vendredi il repartait pour Pontivy, à vol d'oiseau 160 km d'aller et retour. Certaines soirées d'hiver, sur la route verglacée le trajet était bien pénible. Ce manège dura deux années scolaires : 1943-1944 et 1944-1945. Les élèves de ce temps-là ont gardé un souvenir très vif de leur classe de philosophie : on se servait peu du manuel, on avait très peu de devoirs à composer, mais beaucoup de lectures recommandées ; il y avait surtout la clarté des exposés et l'enthousiasme communicatif du professeur. Les craintes inspirées aux responsables des études de Saint-Ivy par ces méthodes peu habituelles fondirent devant le succès au baccalauréat : les notes de dissertation philosophique classaient les élèves du collège bien au-dessus de la moyenne.

*
* *

De juillet 1945 à décembre 1955 le Père réside et travaille à Fescal conformément à son titre canonique de « directeur des Foyers Notre-Dame de Joie ». La formation théologique et spirituelle de la petite Fraternité dominicaine, l'instruction religieuse, les classes de latin et de chant aux enfants, l'administration des deux maisons, la correspondance, les réunions de fraternité sacerdotale, les visites des anciens et amis de l'œuvre, la participation à l'office divin récité ou chanté chaque jour dans la petite chapelle, occupent une grande partie des journées. Il reste cependant quelques moments libres et les premières heures de la nuit pour s'adonner au travail personnel.

*
* *

Soulignons au long des années les faits principaux et les dates mémorables qui rompent la grisaille des jours écoulés dans la vieille maison et dans la verdure de Fescal.

L'espoir d'un établissement paroissial ou scolaire à Lorient étant abandonné, un débouché se présenta aux quelques sœurs en surnombre à Fescal. L'école paroissiale secondaire de Saint-Cloud devait changer de directrice. M. le Curé de Saint-Cloud, mis en relation par un ami commun avec l'abbé Berto, concluait l'affaire dès le mois de mai 1945. Au mois de septembre suivant, quatre ou cinq sœurs partaient pour la région parisienne et prenaient la direction de l'Institution « Maintenon », qui s'appelle depuis 1954 « Saint-Pie X ». Chaque trimestre, le Père passera plusieurs jours à Saint-Cloud. Il a donné à ses filles un plan d'études, une « Ratio studiorum » dont l'application judicieusement persévérante a permis à l'école de tripler ses effectifs en 25 ans et de retenir l'estime, la confiance, le dévouement des familles et des anciennes élèves.

*
* *

En 1946 se présenta l'occasion de réaliser un projet formé jadis au Séminaire français : consacrer la plume à la diffusion de la vérité catholique. Les années d'occupation et les premières années de la libération avaient favorisé l'éclosion d'opinions philosophiques ou théologiques, de courants spirituels, liturgiques ou apostoliques qui provoquèrent l'intervention du Saint-Siège (encycliques de Pie XII sur la liturgie, 1947, sur les erreurs contemporaines « Humani generis », 1950, avertissements au clergé dans « Menti nostrae », même année). Pour lutter contre ces dérèglements de pensée et d'action, Rome souhaitait que fût lancée une revue dont le but serait de défendre et de promouvoir les saines doctrines. C'est ainsi que, sur les désirs du nonce apostolique (alors Mgr Roncalli), l'auxiliaire de l'archevêque de Paris, Mgr Beaussart, demanda à quelques théologiens de publier les cahiers qui s'intitulèrent *La Pensée catholique*. L'abbé Berto fut sollicité de faire partie du comité de direction et de rédaction. Il

accepta et accorda sa collaboration à la revue, en tout une quarantaine d'articles entre 1946 et 1968 ; les premiers traitent de « l'Eglise théologienne », le dernier, octobre 1968, de « L'encyclique *Humanae vitae* et la conscience ».

*
* *

Au mois d'août 1948, le R.P. Le Floch vint passer quelques jours : ce fut sa dernière visite. Plusieurs articles de *La Pensée catholique* des années 51-53 rendent hommage à l'ancien Père Supérieur du Séminaire Français, et à quelques personnalités romaines amies du P. Le Floch.

Le 19 avril 1949, en présence des deux vicaires généraux de l'évêque de Vannes, d'un nombreux clergé et des familles intéressées, les neuf sœurs de la fraternité recevaient, des mains du R.P. Belaud devenu Provincial de Lyon, l'habit de l'Ordre de Saint-Dominique.

Le 21 octobre 1950, un ancien élève de Notre-Dame de Joie, engagé volontaire, tombait en Indochine à l'âge de vingt-et-un ans. Qu'il soit permis de transcrire ici quelques extraits de ses lettres : elles révèlent l'atmosphère de l'œuvre fondée et dirigée par l'abbé Berto.

« Pour moi Notre-Dame de Joie reste le foyer paternel et maternel, une sorte de nid où l'on aime à retrouver les siens ». (Janvier 1948).

« J'ai pu assister à la messe de minuit près des orgues, où se tenait la chorale qui entonnait les mêmes chants grégoriens que vous chantiez à Notre-Dame de Joie, je pouvais donc chanter moi aussi, et en imagination je me voyais à vos côtés sur les petits bancs de la chapelle, avec la Vierge à gauche de l'autel, et saint Joseph et sainte Jeanne d'Arc à droite » (à ses cadets, décembre 1949).

« Je reste toujours votre petit enfant et je crois que je reviendrai pour vous dire combien j'aurai peu changé. Toujours est-il que quand bien même il m'arriverait accident, ma dernière pensée serait pour tout Notre-Dame de Joie » (à Mère M.C. novembre 1949).

« La maison est-elle toujours la même avec son vieux bâtiment où l'on aime tant venir pour aimer et se sentir aimé ? J'ai hâte d'y passer quelques jours pour me retremper un peu dans le calme et la solitude que l'on y trouve. Je te quitte en te demandant d'embrasser toutes les Mères, le bon Père, le

nouvel aumônier et tous les petits » (à l'un de ses condisciples quelques heures avant sa mort, octobre 1950).

* *

Quelques heureux événements jalonnent l'année 1951 : le 28 mars, mercredi de Pâques, on célébra les vingt-cinq ans de sacerdoce du Père.

La Pentecôte, 13 mai, fut marquée par la première prise d'aube des enfants et la bénédiction de la statue de Notre-Dame de Joie, œuvre de l'un des premiers élèves du foyer. Le dimanche 3 juin, le Père et deux sœurs assistaient à la béatification du pape Pie X. C'était la première fois depuis vingt-cinq ans que le Père Berto revoyait Rome. « Je suis en Paradis ».

Le dimanche 23 septembre toute la maison prit part aux fêtes solennelles du couronnement de Notre-Dame de Joie à Pontivy.

La fin de l'année 1952 fut marquée par des difficultés dans l'administration de la maison de La Bousselaie dont le Père Berto restait le directeur. En janvier 1953 l'évêque de Vannes estima devoir décréter l'indépendance des deux Foyers de Fescal et de La Bousselaie ; le Père ne réclama pas de dédommagement et se contenta, non sans quelque souffrance, de n'avoir plus à répondre que de Fescal.

Au mois d'avril 1953, il retourna quelques jours à Rome, pour le centenaire du Séminaire français. En tant que co-directeur de *La Pensée catholique*, il eut quelques entretiens avec le cardinal Ottaviani au Palais du Saint-Office. Il intervint aussi en faveur d'un livre posthume de Maurras, sur « le bienheureux Pie X et la France » que certains voulaient faire mettre à l'Index.

*
* *

La bienveillance du Secrétaire du Saint-Office l'encouragea à se mêler en 1953 de deux affaires intéressant le sacerdoce : la Mission de France (et son séminaire) et les prêtres ouvriers. On n'a peut-être pas oublié que les interventions du Saint-

Siège en cette double affaire provoquèrent beaucoup de bruit dans la presse française. Ce que l'on ignore et qui en surprendra plus d'un, c'est que le Père Berto s'y intéressa très activement. Outre les articles qu'il composa alors (*Pensée catholique*, n°s 28, 29, 31, 34), il entretint avec un prêtre de la Mission de France et les Supérieurs du Séminaire une correspondance abondante et efficace dont lui-même, quelques années après, en 1960, résume ainsi les aspects, à la fin d'une longue lettre sur les rapports du Saint-Siège et de l'épiscopat : « J'y ai mis, mon cher X., cinq jours, arrachant deci-delà un quart d'heure à mes autres occupations, creusant à coups de pioche mon vieux cerveau racorni, par un profond amour pour la Mission de France. Je lui vois sa place dans l'Eglise, une place utile et même nécessaire ; rien ne m'a jamais fait varier là-dessus. Je l'ai dit publiquement en France à qui a voulu me lire ; je l'ai dit au Saint-Office dans les heures les plus anxieuses et les plus incertaines, persuadé qu'on n'avait nul besoin de mes lumières... mais enfin ne voulant pas m'abstenir, même en paraissant faire la mouche du coche, dans une circonstance où de plus autorisés que moi s'abstenaient. — Mais la fécondité dépend de l'ordre [...] or l'ordre dans l'Eglise, c'est la romanité... ».

Après la Constitution apostolique de Pie XII, 15 août 1954. qui en fixait le statut canonique, le Supérieur du Séminaire pouvait écrire au Père Berto : « Uni à notre souffrance, à notre recherche, à notre attente, vous serez uni, j'en suis sûr, à notre action de grâces... Merci des deux articles que vous m'avez fait parvenir... Merci de la réflexion théologique que vous nous aidez à faire dans la clarté. Je vous prie de croire, cher M. l'abbé, à mes sentiments respectueux et fraternels ».

***

La quinzaine pascale de 1954 fut particulièrement mémorable. Toute la maison de Fescal : le Père, les sœurs et les enfants en aube sont à Rome pour le congrès international des manécanteries. Les frais de cette pittoresque expédition furent couverts par une souscription. Les allées et venues de cette vingtaine de moinillons blancs ne passèrent pas inaperçues, car on visitait beaucoup d'églises et à midi on buvait aux fontaines. Deux sœurs prirent l'habit et deux autres firent

profession aux lieux mêmes sanctifiés par saint Dominique, à la maison généralice de Sainte-Sabine.

PONTCALEC 1955-1968

A. — Le père de jeunesse — l'esprit du foyer

Depuis quelques années un souci hantait le Père Berto : la maison de Fescal devenait trop étroite. Il fallait construire ou trouver une plus grande demeure. Quelques plans d'agrandissement furent imaginés et même quelques pierres amoncelées en prévision des constructions futures.

Cependant la Providence avait d'autres vues : l'ami dont elle s'était servie pour l'établissement des sœurs à Saint-Cloud allait permettre aux enfants de trouver un abri spacieux : le domaine de Pontcalec en la paroisse et commune de Berné. On quitterait les rives évasées de la Vilaine pour les gorges boisées du Scorff. Pontcalec est un nom de l'histoire de Bretagne et du Barzaz-Breiz de la Villemarqué. Le premier marquis devenu veuf reçut les Ordres et collabora aux missions bretonnes du bienheureux Père Maunoir. Le nom de Pontcalec évoque surtout la conspiration du malheureux gentilhomme décapité à Nantes avec trois de ses amis en 1720. Mais, pour devenir l'acquéreur de cette belle propriété, il fallait apporter immédiatement comme arrhes un bon nombre de millions dont le Père Berto n'avait pas le premier centime. Les millions exigés furent trouvés d'un seul coup ; le 11 octobre, en la fête de la maternité divine de la Très Sainte Vierge, l'Association Notre-Dame de Joie devenait propriétaire de Pontcalec.

*
* *

On prépara aussitôt le déménagement. Le 20 décembre on quittait Fescal et on arrivait à Pontcalec. « Nous regretterons Fescal : sa vétusté, sa pauvreté, son austérité, sa rudesse. Si nous allions nous amollir là-bas ! Je redoute ce malheur comme le pire de tous. »

Le lendemain, 21 décembre, dans la grande salle à manger du château transformée en oratoire, le Père et son monde chantaient la première messe, la grand-messe de saint Thomas Apôtre. La demeure était sans « confort ». Eclairage, chauf-

fage étaient rudimentaires. Il y avait bien des transformations à opérer, des adaptations à faire, mais tout serait mis en place peu à peu. La Bousselaie, Fescal, Pontcalec, on commençait à savoir ce que c'est que fonder une maison.

*
* *

Peu à peu la maison se remplit, trouva son rythme et sa formule. Les jeunes anciens, élèves des écoles techniques ou secondaires, ou bien apprentis chez les artisans du pays, purent y revenir aux congés ou chaque samedi : il y avait de la place pour tous. Trois classes fonctionnèrent (et fonctionnent toujours) celles des petits, des moyens et des grands. Le dimanche, les jours de grande fête et une fois ou deux par semaine, les enfants en aube prennent part à la grand-messe. Aux grandes vacances on part en colonie au bord de la mer pour un mois. Naguère, de Fescal on allait à Billiers ; de Pontcalec on se dirigea sur Ploëmeur, sur Sainte-Hélène. Depuis quelques années, l'œuvre possède un terrain à Plouhinec, à quelques centaines de mètres de l'Océan.

*
* *

Le Père, qui était à la fois le directeur de l'école Notre-Dame de Joie (cf. articles sur le latin, *Pensée Catholique*, nos 38, 42, 45, 47) et le directeur du foyer, voyait son temps mangé par les catéchismes, les classes de chant, les leçons particulières, les entretiens avec les uns et les autres, les conférences à la communauté, les séjours à Saint-Cloud, les réunions — six ou sept par an — de la fraternité sacerdotale, les articles pour la *Pensée catholique*, la correspondance avec les anciens et les amis de l'œuvre ou avec différentes personnalités, les rapports administratifs avec les assistantes sociales, le tribunal des enfants, les services de la Préfecture, les visites et les soucis des uns et des autres qu'il accueillait avec une inaltérable patience.

*
* *

C'est peut-être en ces années 1955-1960 qu'il faut s'arrêter, regarder et écouter le Père de jeunesse.

Pour lui, diriger l'œuvre c'est « exercer sur les enfants la paternité du Souverain Pontife et de l'Evêque, c'est-à-dire les élever d'après les vues de l'Eglise attentivement discernées et qui se résument dans le mot de saint Paul : *donec formetur Christus in vobis,* la formation du Christ dans les âmes ».

Combien de fois n'a-t-il pas dit que le vrai supérieur du foyer était l'Evêque ? Quand l'Evêque lui disait : « *votre* œuvre », le Père Berto se permettait de préciser : « Monseigneur, c'est *votre* œuvre, c'est votre maison, ce sont vos enfants, vous y êtes chez vous, je n'ai même pas à vous inviter à les visiter, je ne suis que l'instrument, le représentant de votre paternité épiscopale à l'égard de l'une des parties les plus pauvres de votre troupeau, mais encore une fois, c'est votre œuvre et non la mienne. » Il l'aurait dit au Saint-Père. Il écrivait à l'un de ses enfants séminariste, après la mort de Pie XII : « Tu étais l'enfant de ce Père que Dieu vient de rappeler... Très réellement tu as été présent dans son cœur, car ce grand cœur chérissait tous ses enfants sans les connaître tous. Et nous avons beau être quatre cent millions de chrétiens, pour chacun de nous la mort du Père commun est un deuil personnel, chacun de nous étant immédiatement attaché à lui par son baptême ». (octobre 58).

*
* *

Une note rédigée en 1956 décrit le fonctionnement de l'œuvre et livre les principes essentiels du Père de jeunesse.

L'œuvre ne reçoit et ne veut recevoir à la fois qu'une cinquantaine d'enfants, car il s'agit de donner « une éducation plus intime et plus personnelle, moins disciplinaire (que dans les grands établissements) à des enfants qui ont besoin entre tous d'être étudiés lentement, suivis assidûment et aimés singulièrement »... « Il faut d'ailleurs ménager de la place pour les anciens... apprentis en vacances, jeunes soldats en permission, jeunes chefs de famille avec leurs femmes et leurs enfants, le vaste Pontcalec est trop étroit, surtout en été, pour contenir tous ceux qui veulent y trouver place ou plutôt y retrouver leur place... Tout ce monde s'occupe : les menuisiers menuisent, les peintres peignent, les jardiniers jardi-

nent : il n'y a guère d'ancien qui ne paie, et au-delà ! son écot en ouvrage amoureusement fait...

« Comment ont-ils été élevés et comment sont élevés leurs cadets ?

« Ils viennent d'un peu partout, nous les accueillons d'autant plus volontiers qu'ils sont plus misérables au temporel ou au spirituel. Ils sont confiés aux Dominicaines du Saint-Esprit... Ils reçoivent donc une éducation religieuse de caractère dominicain, c'est-à-dire dans laquelle l'amour de la vérité romaine est la première assise, dans laquelle d'autre part la liturgie a valeur de clé de voûte, dans laquelle enfin la vie commune n'est pas une nécessité subie, mais une belle et joyeuse observance de respect filial et fraternel. Tout cela avec des accrocs sans nombre, mais il suffit pour l'éducation que ce soit inculqué inlassablement, il n'est pas nécessaire que ce soit réalisé ; nul germe ne lève aussitôt que semé.

« Les enfants du foyer Notre-Dame de Joie reçoivent sur place l'instruction dite en France « secondaire », ils apprennent tous le latin comme leur langue maternelle...

« Ils sont constitués en manécanterie grégorienne sous le vocable de saint Pie X... Le surcroît évangélique promis en toute chose est ici de donner aux enfants par la musique et le chant une initiation à la beauté, complément nécessaire de l'introduction à la vérité.

« On a délibérément conservé au foyer l'usage du dortoir commun, du réfectoire commun, des emplois en commun... La vie commune, au jugement de l'Eglise, n'est nullement ce que pensent, si cela s'appelle penser, les pédagogues étrangers ou opposés au christianisme. Où ils parlent de « collectivité », nous parlons de *communauté*... Nous ne tenons pas à ce que nos enfants soient une collectivité, mais nous voulons qu'ils forment entre eux et avec nous une *communauté*.

« Ce triple caractère intellectuel, liturgique, communautaire marque l'œuvre si fortement que si l'un des trois éléments disparaissait ou se trouvait gravement altéré, elle ne serait plus elle-même. Nous pensons qu'il faut qu'un enfant soit heureux, mais qu'il est heureux dès qu'il se sait aimé. C'est la condition préalable à toute éducation. Mais il y a bien des manières, bonnes et mauvaises, de donner à des enfants ce sentiment qu'ils sont aimés. La nôtre, que nous n'aurions pas inventée mais qui a fait ses preuves depuis saint Dominique, nous semble avoir gardé toute sa vertu. »

B. — Pour l'ordre chrétien dans la patrie

Si l'on parcourt la collection de la *Pensée catholique* des années 1958-1962, on peut s'étonner de n'y trouver pendant cinq ans qu'un seul article du Père : « Témoignage pour l'armée » n° 59. Ces cinq années en effet furent les premières, on s'en souvient, d'un nouveau régime, la cinquième République, et marquées par la tragédie de l'Algérie française vouée par les ruses du pouvoir à devenir l'Algérie algérienne. On devine quels pouvaient être les sentiments de l'abbé Berto : « Je ne cesserai pas de combattre ceux qui, en France même, démolissent l'œuvre de la France, soutiennent les fellagas et sont les vrais coupables de la mort de tant de jeunes soldats » (1959). Il s'adressa à des laïcs, directeurs de publications catholiques, pour « refaire une opinion catholique plus énergique... et surtout plus déterminée à garder l'Algérie dans la souveraineté française, question temporelle de la juste solution de laquelle dépendent tant d'intérêts spirituels ». Il aurait voulu que les œuvres de défense des institutions chrétiennes, des libertés familiales et scolaires, les œuvres de formation civique chrétienne unissent leurs forces, il leur avait trouvé et proposé un fédérateur : l'amiral de Penfentenyo (+ 1970), dont la verte vieillesse s'intéressait activement aux questions sociales et économiques et à qui l'unissait une amitié ancienne et profonde qu'entretenaient une correspondance et des visites très fréquentes. Les démarches, les appels du Père Berto, les efforts de l'amiral n'obtinrent pas le succès qu'ils méritaient. « Galvaniser, électriser les Français et notamment les catholiques français, ce ne sera pas affaire de médiocres, de lèche-bottes et de vautrés » (juin 1962).

*
* *

C'est en cette même période 1961-1962 que se répandirent (imprimées) sans qu'on lui en demandât l'autorisation, deux lettres de lui d'abord simplement ronéotypées et rédigées pour des paysans bretons. « Quelques-uns de vos chefs locaux m'ont fait l'honneur de me consulter sur ce qu'on appelle les « revendications paysannes », afin d'une part que ces revendications soient justes et d'autre part qu'elles soient soutenues par des moyens justes » (26 juillet 1961). Pour ces deux

lettres qui appliquaient aux réalités du monde paysan la doctrine de la toute récente encyclique *Mater et Magistra* de Jean XXIII, le Père Berto reçut des témoignages de gratitude de tous les coins de France. Il reçut aussi le blâme officieux des organismes de l'action catholique rurale.

*
* *

Depuis 1959, le Père Berto était redevenu le supérieur de la fraternité sacerdotale diocésaine. Celle-ci fêta en septembre 1961 ses vingt-cinq ans d'existence. Au long des années, elle s'était développée modestement, mais ses orientations foncières, sa romanité ne plaisaient pas à toutes les autorités. Mgr Le Bellec, sensible aux critiques qui lui parvenaient, crut devoir refuser son approbation à la règle révisée. Le supérieur fondateur ne voulut pas contester et la fraternité, au mois de mai 1962, cessa son activité.

*
* *

Au mois de février précédent le Père s'était donné, comme il l'écrivait à un officier supérieur emprisonné, « le ridicule d'être malade et malade de la maladie à la mode : l'infarctus du myocarde ». Il ajoutait : « C'est bien mal prendre son temps quand on a besoin de toutes ses forces pour se battre. Mais Dieu fait bien ce qu'il fait et il faut se soumettre ».

La lutte pour le retour d'un ordre social chrétien en France, inaugurée au cours des années du Séminaire français, encouragée alors par l'encyclique « *Quas primas* » de Pie XI (1925) et depuis par la fête annuelle du Christ-Roi, lutte concrétisée par l'éducation chrétienne d'enfants victimes des désordres sociaux, était devenue ces dernières années une bataille « pour le spirituel couché dans le lit de camp du temporel » (Péguy). Le Père ne se faisait pas d'illusion : « Je mourrai probablement vaincu, mais je ne mourrai pas dompté » (mai 1963).

C. — Pour l'ordre romain dans l'Église

Un autre combat, pour l'Eglise, allait s'engager. Le 11 octobre 1962, s'ouvrait le Concile. On peut dire que le Père Berto accueillit l'événement sans enthousiasme : « Le monde a moins besoin d'adaptateurs à tout prix que de témoins de la transcendance, ou, comme disait Léon Bloy, de « pèlerins de l'absolu ». « La Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, l'Eucharistie, la Grâce sont et seront toujours des vérités parfaitement inadaptables, or elles sont l'âme même du catholicisme ; alors, que nous parle-t-on d'adapter le catholicisme aux hommes de notre temps, qui au surplus ne diffèrent pas des hommes de tous les temps ? » (juin 1963).

Mais comme il s'était intéressé à la préparation, il en suivit avec attention le déroulement. La grave discussion de la « collégialité » ne le prit pas au dépourvu. Dès l'année précédente — 1961 —, alerté par les théories de certains théologiens, il avait posé au Saint-Office quelques questions concernant les pouvoirs des évêques. Au printemps 1963, il étudia la question la plume à la main et rédigea un mémoire qu'il envoya à un cardinal français, mémoire dont l'essentiel se retrouve dans des articles de la *Pensée catholique*, n° 89-90 et de *Itinéraires*, n° 115.

* * *

En août 1963, avant la deuxième session, Son Excellence Mgr Marcel Lefebvre, alors supérieur général des Pères spiritains, passait quelques semaines de vacances à l'Abbaye de Langonnet, à quinze kilomètres de Pontcalec. Le Père Berto alla saluer son ancien condisciple du Séminaire français : l'entretien, évidemment, roula sur le Concile et se termina par la proposition que Mgr Lefebvre fit au Père d'être son théologien pour la session suivante, proposition inattendue, mais acceptée moyennant l'accord de l'évêque de Vannes.

Ainsi commencèrent deux années (1963-1964 et 1964-1965) de travail intense, excessif ; le Père manqua d'y perdre complètement la vue et les spasmes cardiaques déjà éprouvés se firent de nouveau sentir.

*
* *

L'histoire de ce qu'on a appelé la « minorité » au Concile Vatican II ou l'histoire de ceux qu'on appellerait plus justement les « défenseurs de la romanité », retiendra avec les noms de quelques évêques celui du Père Berto. Il fut la cheville ouvrière du « *Coetus internationalis Patrum* », « Groupe international des Pères ». Le travail consistait à faire préciser, corriger, remplacer, compléter par des amendements aussi clairs et brefs que possible, munis de leurs motifs, les termes ambigus, les phrases ou paragraphes équivoques, les omissions intentionnelles des schémas proposés aux discussions et aux votes des Pères conciliaires. Besogne fastidieuse, mais nécessaire et souvent douloureuse. A un correspondant il raconte comme un exemple « entre vingt » l'histoire d'un paragraphe sur Marie, Mère de l'Eglise : « Nous avons rédigé et proposé un amendement où cette doctrine était clairement énoncée. La majorité de la Commission s'est piétée jusqu'au bout là-contre et elle a été suivie par la majorité de l'Assemblée... Le Saint-Père, de son autorité souveraine, a réparé cette omission et par un acte pontifical non-conciliaire, bien qu'accompli en présence de l'Assemblée conciliaire, a proclamé « la Très Sainte Marie Mère de l'Eglise ». Mais nous, quand nous avons élaboré et proposé notre amendement, nous ignorions tout des intentions du Saint-Père, nous avons souffert toute l'incertitude du sort qui serait fait à cet amendement, tout le chagrin de le voir repoussé, au détriment de la vérité et au détriment de l'honneur de la Très Sainte Vierge... Or il en a été ainsi d'un bout à l'autre. Nous avons travaillé sans cesse dans le noir, à tâtons, démunis de moyens, sans même savoir si nous plaisions ou déplaisions au Saint-Père... » (8 janvier 1965).

*
* *

Malgré la peine, les lettres de Rome ne manquent pas de bonne humeur : « Il faut aussi prendre sa part de besogne matérielle : polycopie, classement des feuilles, agrafage, répar-

tition parmi les Pères. Cette partie du travail je l'envoie intérieurement à tous les diables ; mais, que voulez-vous, il y a ces fichus serments. Je ne peux pas jouer au grand cuisinier qui donne majestueusement les recettes et qui laisse les marmitons rater les plats... Ne prenez pas d'ailleurs les secrétaires du cardinal X. pour des marmitons. Ce sont des jeunes prêtres de première valeur et qui ne boudent pas au travail... qui ne demandent qu'à courir Rome dans la voiture du bon cardinal et à fourrer leurs paquets de « *modi* » (amendements) jusque dans les antres les plus progressistes » (octobre 1964).

D. — La chapelle Notre-Dame de Joie

La fatigue et les troubles de la vue ne permirent pas de retourner à Rome pour la quatrième et dernière session, mais l'air de Pontcalec et les soins de la Communauté raffermirent assez la santé du Père pour qu'il pût entreprendre un autre travail et réaliser un projet caressé depuis l'arrivée à Pontcalec : la construction d'une Chapelle.

A Pluméliau, lieu d'origine de la famille Berto, une chapelle du XVIe siècle, Sainte-Anne-du-Cloître, presque aussi vaste qu'une église, allait à la ruine. La municipalité la céda gratuitement au Père Berto. La dépose des pierres eut lieu en 1961 et leur transfert à Pontcalec en 1963. Les pierres restèrent à l'extrémité de l'esplanade pendant plus de deux ans.

Enfin le chantier s'ouvrit en décembre 1965. Architecte, entrepreneur, maçons (dont certains de Pluméliau), charpentiers, couvreurs, menuisiers, tailleurs de pierres, verriers rivalisèrent d'application. La bénédiction des premiers travaux avait été donnée le 13 mars 1966. Un an après, le gros œuvre était achevé. Le dimanche 3 septembre 1967, fête de saint Pie X, Mgr l'Evêque de Vannes vint bénir la chapelle et consacrer l'autel au milieu de l'affluence des anciens et des amis de Notre-Dame de Joie.

Un cloître joint la chapelle à la maison. Ses principaux éléments : murs extérieurs, fenêtres, portes et corniches, proviennent d'une autre chapelle ruinée, Sainte-Christine de Locmalo près de Guéméné.

Tout l'œuvre est en matière franche, pierre et bois, et s'harmonise si bien avec l'ensemble de la maison et du paysage

que, pour les promeneurs non renseignés, chapelle, cloître et château semblent avoir été édifiés en même temps. Les visiteurs en effet ne manquent pas ; aux dimanches d'été et jours de congé ou de vacances, ils affluent attirés par ce monument religieux de granit aux solides assises, à la toiture robuste, au clocheton gracieux, dont la justesse et l'ampleur des proportions intérieures font l'inaltérable beauté.

*
* *

Le Père Berto avait commencé La Bousselaie à l'époque où le Front populaire relançait la « vie chère », il avait ouvert Fescal au moment où la guerre de 1939 était déclarée, il bâtissait une chapelle et un cloître dans les années où des ecclésiastiques souhaitaient la conversion des cathédrales en musées et critiquaient les manifestations du « triomphalisme » au nom de l'Eglise des pauvres ; le Père reçut lui-même quelques critiques anonymes. Il ne lui déplaisait pas d'aller à contre-courant des idées du jour ; satisfait de se savoir dans le courant de la tradition séculaire de l'Eglise, il répliquait qu'il comprenait aussi bien et mieux que beaucoup d'autres les besoins et les goûts des pauvres de l'Eglise. « On paie pour aller au spectacle, on paie pour entrer dans les musées, on paie pour visiter les monuments... barrières partout, gardiens partout, tickets partout, redevances et pourboires partout. O vautours, ô cupides usuriers de l'univers ! il ne reste aux pauvres que les églises. Parce qu'elles ont été faites pour Dieu, elles sont à eux. « Entrez donc, chers pauvres, c'est pour rien »... Notre chapelle n'est point Notre-Dame de Paris ou de Reims ou de Chartres, ce n'est que Notre-Dame de Joie, fleur champêtre de Bretagne. Mais elle tient de ses sœurs illustres, elle est de leur famille, elle parle leur langage et c'est le langage de Jésus : « L'homme ne vit pas seulement de pain ; adorez Dieu et servez-le ; cherchez son règne et le reste vous sera donné par surcroît ».

*
* *

Dans cette chapelle renouvelée, d'avril à août 1968 se succédèrent de belles cérémonies : trois vêtures et deux profes-

sions perpétuelles dans l'Institut. Mais le 8 août fut une fête exceptionnelle. Son Excellence Mgr Paul Philippe O.P., Secrétaire de la Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi [1], conféra l'ordre du sous-diaconat à un ancien élève de la maison étudiant à Rome. Le Père avait voulu en effet que le premier futur prêtre sorti de l'œuvre fût instruit et formé à Rome, comme il l'avait été lui-même quarante ans plus tôt : « La romanité a été le flambeau et la force de ma vie, je me serais cru un père bien lâche et bien indigne si je n'avais procuré à C. le bienfait dont j'avais été comblé et surcomblé » (Courrier de N.-D. de Joie, 2 septembre 1968).

Cette ordination fut sa dernière grande joie, elle couronnait déjà, avant l'achèvement qu'est l'ordination sacerdotale, neuf ou dix années de sollicitude et d'espérance.

*
* *

Cette joie s'ajoutait à celle qu'il avait éprouvée lors de la publication de la Profession de foi du Saint-Père et de l'encyclique *Humanae vitae,* joie qui adoucissait l'amertume ressentie devant ce qu'il estimait de graves déviations dans l'ordre doctrinal. La publication des nouveaux catéchismes et certains commentaires de l'encyclique lui arrachèrent des cris de douleur et des protestations véhémentes (*Itinéraires,* n°s 127 et 129, *Pensée catholique,* n° 117).

C'était le dernier combat, les armes gardaient toute leur force, mais le soldat n'en pouvait plus. Jamais il n'avait pris de vacances, jamais il ne s'était accordé un jour de repos. Toujours harcelé d'occupations disparates, ne pouvant refuser de rendre un service, se contentant d'un sommeil trop bref, il portait depuis longtemps sur le visage les rides profondes d'une précoce vieillesse.

E. — Les derniers jours

Au début de décembre 1968, au retour d'un voyage à Saint-Cloud, il s'avouait extrêmement fatigué, mais la bonté du cœur restait la même, pleine de prévenances et de délicatesse.

---

1. Aujourd'hui cardinal, préfet de la S.C. des Eglises orientales (mars 1973).

Il avait en chantier un article sur l'Eglise de Rome Mère et Maîtresse des églises épiscopales particulières, lorsque le Seigneur jugea bon de l'inviter au repos éternel.

Le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, le Père célébrait pour la dernière fois la grand-messe — et il en avait chanté des grand-messes dans sa vie ! —. En expliquant l'Evangile, sa voix se brisa dans les larmes sur le message de l'Ange *Ave, gratia plena.* Sa toute dernière messe eut lieu le samedi 14 et ce fut encore une messe de la sainte Vierge. Le lendemain, dimanche *Gaudete,* le Père exténué dut renoncer à quitter sa chambre, mais il voulut qu'on lui envoyât avant la messe les enfants de chœur pour une leçon de cérémonies. Il s'efforça de travailler ce jour-là comme les autres, prit soin des enfants, s'appliqua à tenir tout son monde dans la paix.

Quelques heures plus tard, le lundi 16 à l'aube, se déclarait un œdème pulmonaire aigu ; il reçut l'Extrême-Onction, puis dans la matinée le Saint Viatique. Cette journée s'écoula dans le silence du repos absolu qu'exigeaient les médecins. Aux heures de récréations, les enfants furent éloignés de l'esplanade. N'entendant plus de bruits ni de cris, le Père demandait de temps à autre : « Où sont les enfants ?... Allez dire aux enfants que je les embrasse ». Parfois c'était une saillie pittoresque avec un sourire pour faire sourire un peu et chasser les larmes, une affirmation pleine de vigueur : « Vous trouvez le temps long, mon Père ? — Mais non, je travaille. »

De fait, dans l'après-midi, il dicta les corrections des épreuves de son dernier article pour *La Pensée catholique* et, comme on préparait le bulletin des Anciens, il dicta aussi les quelques lignes que voici, point final de son abondante correspondance : « Aux dernières nouvelles, mes chers grands, il paraît que je suis mal en point. Le cher docteur M. me soigne avec une amitié et un dévouement qui me laissent sans parole, ainsi que le docteur F... Ce matin à 5 heures, j'ai demandé et reçu l'Extrême-Onction. Je suis recommandé à la sainte Vierge à longueur de journée par la Communauté et les enfants. Que Dieu nous accueille tous, le jour venu, dans sa miséricorde ! — Votre Père ».

A la nuit tombée le Père renouvelait à voix basse la prière d'acceptation de la mort, indulgenciée par saint Pie X.

Mardi 17, avant l'aube il fallut le transporter à la clinique

Sainte-Jeanne d'Arc, à Lorient. Le Père qui appréhendait depuis quelques années de s'éloigner de sa maison comme s'il avait craint à chaque départ de ne plus la revoir, la quittait pour mourir : « *Vado,* adieu, je m'en vais, adieu ».

Cette dernière journée terrestre fut très douloureuse. Dans les moments plus calmes, il récitait un peu de chapelet ou remarquait comme pour s'excuser : « Dire que je suis là à ne rien faire ! ». Vers le soir, à cette prière : « Mon Père bénissez-nous tous », on le vit se redresser à demi et silencieusement tracer une petite croix. Le Père, quelques années plus tôt, avait écrit : « Aller tant qu'il peut et mourir dans les brancards, voilà ce que doit faire un prêtre. C'est à Dieu de voir si nous sommes vraiment au bout de nos forces et de nous dire : *Euge, serve bone, intra in gaudium Domini tui* » (18 mars 1963) et l'Eglise, aux Vêpres de ce 17 décembre avait chanté l'admirable Antienne « *O Sapientia* » : « O Sagesse, qui êtes sortie de la bouche du Très-Haut et qui disposez toute chose avec force et douceur, venez... ! »

Vers 7 h 30 du soir, dans la soixante-neuvième année de son âge et de son baptême et la quarante-troisième de son sacerdoce, l'abbé Victor-Alain Berto était, selon l'une de ses pensées familières et selon le texte rédigé par lui-même pour son image mortuaire, « cité au jugement de Dieu ».

Le lendemain matin, son Excellence Mgr l'Evêque de Vannes venait unir sa prière à la prière de la Communauté et des enfants pour le repos de l'âme de ce serviteur de l'Eglise, parfois impétueux, mais toujours franc et loyal.

Le samedi 21, treize ans jour pour jour après l'arrivée de l'Œuvre à Pontcalec et la première grand-messe du Père en ce nouveau foyer Notre-Dame de Joie, c'était la messe de « Requiem », célébrée par son Excellence Mgr Marcel Lefebvre, en présence de l'un des Vicaires généraux de Mgr l'évêque de Vannes, du Très Révérend Père abbé de Kergonan, d'une centaine de prêtres, de M. le Député-Maire de Berné, et d'une nombreuse assistance d'anciens de l'œuvre, de voisins, d'amis, quelques-uns venus de très loin, tous unissant le chant de leur prière au chœur des Dominicaines et des enfants du foyer. Après l'Evangile, Mgr Lefebvre résuma la vie, l'œuvre et l'âme du Père en lui appliquant les paroles de Jésus : « Serviteur *bon et fidèle,* entre dans la joie de ton maître ».

Le Père est enterré dans la chapelle, au pied de la statue de Notre-Dame de Joie. Selon ses dernières volontés la pierre

tombale porte simplement son nom, son titre de « prêtre », ses dates de naissance et de décès et les mots « In Pace ».

*
* *

« On ne met pas la lampe sous le boisseau » dit le Seigneur. Mais quand la lampe est brûlante, le boisseau embrasé éclate et la lumière rayonne plus haut et plus loin, pour tous ceux qui sont dans la maison. Il est permis d'espérer que beaucoup d'âmes trouveront aujourd'hui lumière et courage au long des pages qui suivent et qui laissent transparaître l'intelligence pénétrante, l'âme saintement passionnée, le cœur profondément sacerdotal de l'abbé Berto.

Filius et frater.

CORRESPONDANCE

EXTRAITS
CLASSES CHRONOLOGIQUEMENT

« *Non vos me elegistis* ... Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis et vous ai institués pour que vous alliez et portiez du fruit et que votre fruit demeure. » (Notre-Seigneur, en saint Jean XV, 16.)

VOCATION

« *DES CETTE NUIT DE NOEL 1914...* »

24 décembre 1936.

C'est pendant la messe de minuit, il y aura vingt-deux ans tout à l'heure, que le Bon Jésus m'a appelé. Je venais d'avoir quatorze ans. Quel souvenir ! C'était au moment de la communion. Quand le prêtre s'est retourné, portant le ciboire, vers les fidèles, j'ai connu en un instant, avec une certitude fulgurante, que j'étais destiné au sacerdoce. Certes, après onze ans bientôt de prêtrise, j'ai eu assez de preuves que je suis bien dans ma voie ! Eh bien ! Je ne peux pas dire que je le sache mieux ce soir que je ne l'ai su dès ce soir-là. Rien ne peut exprimer cette évidence divine. Au premier instant, je fus plus surpris encore que dompté. Songez que, comme beaucoup de lycéens de mon âge, j'avais à peine la foi, que je n'avais jamais adressé la parole à un prêtre (hors de mes confessions qui étaient fort espacées et fort brèves) ; que jamais l'ombre même d'une idée de vocation ne m'avait effleuré. Ce fut quelque chose de foudroyant. Littéralement toute ma vie s'est décidée en une seconde. Je peux dire que j'ai été harponné, que je suis allé d'un pôle à l'autre dans le temps d'un éclair. O Seigneur Jésus, soyez béni éternellement !

En présence de X. que vous m'avez confiée et dont je devrai vous rendre compte à votre tribunal, comme d'un dépôt sacré, je renouvelle ce soir mes engagements ; tout ce que vous avez préparé pour moi, je prends tout, j'accueille tout, joies et peines, souffrances et allégresses, travail et repos, tout à votre plaisir, pour vous, Seigneur Jésus et en vous.

Quant à vous, de ces engagements je vous constitue le témoin. Et puisse votre témoignage m'être favorable à mon dernier jour. Souvenez-vous que Dieu me préparait pour vous quand vous n'étiez pas née et quand vous n'aviez encore d'existence que dans sa pensée éternelle. Dès cette nuit de Noël 1914 le Bon Jésus m'avait appris à prier pour les âmes qui me seraient confiées un jour.

1921 - 1933

1921. — 5 juillet : prise de soutane (Séminaire de Vannes).
23 octobre : arrivée à Rome, au Séminaire français, via Santa-Chiara.

1922. — 22 janvier : profession dans le Tiers-Ordre de Saint-Dominique.
11 août : mort de son frère Louis, à Pontivy.
22 décembre : première tonsure (à Rome).

1923. — 31 mars : ordres de portier et lecteur.
26 mai : ordres d'exorciste et d'acolyte.

1925. — 6 juin : sous-diaconat.
* Dans l'hebdomadaire *La Gazette française*, articles sur « L'Université telle qu'elle est ».
11 octobre : diaconat (à Vannes).

1926. — 3 avril : ORDINATION SACERDOTALE (à Rome).
25 juin : doctorat en théologie.
18 juillet : première Grand-Messe à Pontivy.
Septembre : vicaire à Noyal-Pontivy.
20 décembre : Pie XI interdit aux catholiques de soutenir et de lire *L'Action Française*.

1928. — Décembre : nommé professeur au Séminaire de Vannes, il y passera trois années complètes : 1929 - 1930 - 1931.
Mgr Tréhiou lui confie « l'Œuvre de l'Adoption ».

1930. — 5 octobre : mort de Mme Berto.

1931. — *La liberté d'enseignement*, ouvrage inédit.

1932. — 26 janvier : départ du Séminaire, arrivée au Ménimur, Vannes.

Lettres du séminariste romain, du jeune prêtre, vicaire et professeur, lettres à un séminariste, tertiaire de Saint-Dominique, au fond ne traitent que d'un sujet : la vie sacerdotale. On pourra les compléter par les lettres de 1962-1968, et par la lettre au R.P. Le Floch (21 novembre 1936).

PREMIERE RETRAITE DU SEMINARISTE

Réflexions pour la fin de la Retraite

Lundi 31 octobre 1921, 6 h soir.

Mon Dieu, bénissez-moi, afin que ce que je vais écrire soit selon votre cœur.

J'entre dans une maison que je quitterai *prêtre*. Or il faut que je sois un bon prêtre, et avec votre grâce, ô mon Dieu, un saint prêtre. C'est votre désir immense, c'est l'intérêt des âmes que vous me confierez, c'est mon propre intérêt ; ce doit donc être ma préoccupation essentielle. D'autre part, il est certain qu'il sera trop tard pour me former quand je serai lancé dans le ministère : je n'aurai plus l'âge, je n'aurai pas le temps, je n'aurai pas l'atmosphère. C'est de ces cinq années qui vont s'écouler maintenant que je dois profiter ; et je dois commencer le travail tout de suite : quelle présomption ce serait de prétendre le faire en un an, quand vous, ô Maître adoré, avez voulu passer trente ans dans l'obscurité ! Vous m'accordez cinq ans, au Séminaire Français, à Rome ! Triple grâce dont je ne peux vous remercier qu'en l'utilisant.

Qu'est-ce donc que je dois faire pour être un saint prêtre ? C'est bien *simple :* c'est encore un de vos bienfaits de nous *simplifier* ainsi la voie de la perfection : je dois *vivre de vous,* ô Jésus ! il faut que vous soyez *la vie de mon âme*. Vérité capitale, que je dois méditer souvent et — pourquoi pas ? — méditer presque continuellement.

Il faut donc que vous viviez en moi, au point que je m'efface entièrement, que je me transforme en vous. Je ne puis pas faire de bien, c'est vous qui en ferez par moi, et plus je serai *Vous*, plus je vous laisserai de liberté d'action sur les âmes.

Mon Dieu ! mon Dieu ! quelle beauté dans votre dogme, quelle sublimité dans vos mystères, quelle consolation dans vos commandements ! Je me perds quand je veux réfléchir sur cette vérité : faites que je la comprenne toujours davantage, afin d'en mieux goûter toute l'enivrante suavité ! Il y a des instants où je ne me sens plus de la terre. Ne permettez plus que mes péchés m'y rappellent ! Par la sainte vocation que vous m'avez mise au cœur, rendez-moi tout céleste « Ne dimittas me vagari super terram ». Exaucez-moi, mon Christ tant aimé !

Mon grand moyen pour vivre de vous, c'est de me nourrir de vous. J'ai l'Eucharistie, abrégé de toutes vos merveilles, et la plus admirable de toutes ! En vous recevant comme aliment, je me transforme peu à peu en Vous : chaque communion imprime en moi — ou plutôt hélas ! peut imprimer en moi un nouveau trait de votre divin Visage ! Mon Dieu ! vous connaissant dans les moindres détails de votre vie par la fervente méditation de l'Evangile, vous entendant prononcer éternellement du fond du tabernacle les paroles que vous avez prononcées une fois en Palestine, comment pourrais-je ne pas devenir un autre Jésus-Christ ?

J'espère, ô mon Jésus, j'espère : je me confie en vous. Et puis n'ai-je pas, ne m'avez-vous pas donné votre propre mère ? N'est-elle pas deux fois la mienne, puisque je suis un autre Christ, et que Jean, qui l'accueillit après le Calvaire, était prêtre ? Votre désir est que j'aille à Vous par Marie. Je confie donc à la Vierge qui vous a porté avec tant d'amour et de recueillement mes résolutions de vie intérieure ; je lui demande d'être présente à tous mes exercices, de m'aider, de me conduire à vous. Vous ne lui refusez jamais rien : vous ne lui refuserez donc pas ma sanctification.

Et ainsi, mon Dieu, je parviendrai à vivre comme vous le voulez, ainsi mon sacerdoce sera l'instrument de mon salut, et de celui de quelques âmes, si vous le permettez. Ainsi je parviendrai à la pratique aimante des deux grandes vertus des âmes intérieures : la pureté et l'humilité, et à la grande vertu du prêtre : la charité envers les âmes.

Verbe fait chair, Verbe fait pain, pénétrez-moi d'amour, faites que je reste fidèle à ma ferveur d'aujourd'hui, et que je mérite de vous contempler dans le ciel, après avoir sur la terre continuellement tressailli dans l'allégresse à l'ombre de vos ailes.

Ainsi soit-il.

Résolutions

1) Dévotion à l'Eucharistie, et dévotion au Chemin de la Croix pour aimer davantage le « Mémorial de la Passion ».
2) Actes fréquents de confiance et d'abandon, vie en présence de Dieu.

3) Chapelet *quotidien*, avec naturellement, la méditation, l'examen, la lecture, la visite. FIDÉLITÉ.

4) Relire de temps en temps les réflexions précédentes en manière de lecture spirituelle.

∴

SUR LA MORT DE SON FRERE
(A l'un de ses confrères de Rome)

Mûr-de-Bretagne, dimanche 27 août 1922.

Très cher ami,

J'ai bien peu et très mal travaillé depuis quelque temps, trop absorbé par d'autres soucis. J'ai commencé mon ministère, et il a plu à Dieu que la première âme que j'aie eu le devoir à la fois déchirant et consolant d'assister et d'élever fut l'âme de mon jeune frère. Il est mort le soir du 11 août ; le matin même j'avais reçu de vous une longue lettre, qui m'avait tant fait plaisir ! Ma réponse, presque immédiate, a été le triste faire-part que j'ai voulu vous adresser, afin que votre charité ne refusât pas ses prières à mon Louis. Vous priiez déjà pour lui ; vous avez contribué à lui obtenir la grâce d'une belle mort. La veille, fête de saint Laurent, il avait reçu le Saint Viatique et l'Extrême-Onction, en pleine connaissance, avec une foi et un recueillement qui faisaient notre admiration. Dans la journée il me confia que l'onction sainte l'avait laissé dans une paix inexprimable. C'était la paix dont saint Paul dit qu'elle dépasse tout sentiment. Le lendemain soir, fatigué, il fut forcé d'interrompre la récitation de son chapelet. Peu d'instants après, il perdit brusquement connaissance. Pendant deux heures la respiration alla se ralentissant ; elle cessa vers neuf heures et demie, sans une crispation, sans un sursaut.

Depuis quelques jours, il savait, je crois, qu'il allait mourir. Dès que nous étions seuls, il portait la conversation sur les splendeurs de la vie chrétienne, de la vie en union avec Dieu, préface terrestre aux merveilles du ciel. Il offrait silencieusement ses souffrances, en les donnant au Maître par l'intercession de la Mère céleste qu'il aimait. Je lui avais lu la première

partie de « l'histoire d'une âme » — de la petite sœur Thérèse, à qui je l'avais recommandé et qui l'a ainsi assisté d'une façon presque visible, en lui donnant elle-même la leçon ardente de son amour et de son détachement. Prières de la terre et prières du ciel, elles n'ont pas manqué au mourant ; elles lui obtiendront bientôt, nous pouvons l'espérer, de partager les gloires de l'Assomption, et de faire au ciel la communion qu'il voulait faire ce jour-là s'il était resté sur la terre.

Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum [1]. Demandez donc pour moi au bon Dieu la grâce de l'aimer vraiment, afin que je sorte de l'épreuve plus uni à lui, et un peu moins indigne de notre vocation. Priez aussi pour ma pauvre maman, afin qu'elle soit forte, et que la souffrance achève ce que la grâce a déjà si bien commencé en elle, et enfin (je sais que je n'abuse point de votre amitié), pour mon père, arrivé trop tard pour voir mourir son fils et qui hélas ! le pleure « comme ceux qui n'ont pas d'espérance », ne croyant plus que Jésus ressuscitera au dernier jour ceux qui se sont endormis en lui.

Vous comprendrez que je ne puis guère parler d'autre chose aujourd'hui. La blessure est encore trop fraîche et je ne suis pas assez saint pour que toute ma peine aille à la gloire de Dieu.

⁂

A Mgr GOURAUD. EVEQUE DE VANNES
« DANS CETTE MAISON BIEN-AIMEE »

Rome, Séminaire français, 28 décembre 1925.

Monseigneur,

Pour la dernière fois, les vœux que je viens filialement offrir à Votre Grandeur à l'ouverture de l'année nouvelle seront formés à Rome, et dans cette maison bien-aimée où j'aurai passé le temps de ma formation cléricale. Ces quelques mots : « pour la dernière fois », me viennent aux lèvres au soir de

---

1. « Dieu fait tout concourir au bien de ceux qui l'aiment. » (Rom. VIII, 28.)

chacune des journées plus saillantes de notre vie au séminaire, et font qu'il n'y a plus pour moi ici de joie complète. J'ai trop aimé, s'il est possible, cette maison-ci, et je ne sais comment je ferais pour partir, si je ne m'efforçais, d'un côté, de m'en détacher un peu chaque jour, et si d'un autre côté, je ne tenais les yeux fixés du côté de la Bretagne, si je ne tendais l'oreille à l'appel des âmes qui vient de là-bas jusqu'ici. A s'en fier aux prévisions humaines, cette année ne s'écoulera pas sans m'apporter l'ordination sacerdotale, et sans que j'aie reçu de Votre Grandeur mon obédience pour quelque place dans le diocèse. Dans six mois, dans sept mois, viendra le moment de vous dire, comme saint Pierre à Notre-Seigneur : *In verbo tuo laxabo rete* [2]. Cette proximité, cette imminence du premier jour de mon ministère, que peut-elle, que rendre plus fermes et plus universelles mes résolutions d'obéissance, plus ardents aussi mes vœux pour la fécondité et le bonheur de votre pontificat, puisque de là, à cause de l'union divinement prescrite des prêtres à l'Evêque, dépend la fécondité et le bonheur de notre propre sacerdoce ?

J'unis donc mes souhaits, Monseigneur, à ceux de mes confrères, qui vous parviendront sous le même pli. En même temps que nous vous les exprimons, comme un témoignage de notre vénération et de notre piété, nous les découvrons à la Sainte Vierge, et à sainte Anne, qui a le patronage spécial de votre diocèse ; et nous avons grande confiance d'être écoutés au ciel, puisque nous demandons pour Votre Grandeur ce qu'Elle-même désire uniquement, les grâces dont Elle a besoin pour gouverner le diocèse.

(brouillon)

*
* *

2. « Sur votre parole, je jetterai le filet » (Luc, V, 5).

A Mgr PICAUD, EVEQUE AUXILIAIRE DE VANNES
MAURRAS — PREMIER MOIS DE SACERDOCE
« MA TOUTE PUISSANCE POUR LE BIEN »
« MON PAUVRE PACIOTTA »

Séminaire français, 1er mai 1926.

Monseigneur,

Puisque Votre Grandeur pense que ce serait un travail inutile, je ne me préparerai pas au brevet[3]. Du reste, à présent que je vois mieux ce que j'ai à faire pour arriver à l'examen de Juillet[4], je me demande si j'aurais pu me charger davantage sans risquer un échec.

Comme les journaux ont dû vous l'apprendre, Maurras, avec Pujo et Bainville, se sont arrêtés quatre jours à Rome, en revenant des funérailles de Philippe VII. Ce ne sera pas trahir un secret de dire à vous seul, Monseigneur, que j'ai eu l'honneur d'avoir une entrevue avec Maurras. Du reste, je n'étais pas tout seul, et comme sa surdité l'empêche de prendre part à une conversation générale et l'oblige à ne s'entretenir qu'avec son voisin le plus proche, qui n'était pas moi, je ne lui ai pas parlé longuement. Mais en me quittant il m'a dit d'une voix très basse et d'un ton qui m'a bouleversé : « Qui est venu à Rome y revient ». J'ai cru y voir comme une promesse presque involontaire de conversion. La veille, il était allé sur le tombeau de Pie X, qu'il a beaucoup aimé et qui le lui rendait. S'ils s'étaient vus seulement une fois, sans doute Maurras serait maintenant chrétien. Mais j'ai confiance que Notre Seigneur n'a pas dit son dernier mot.

Votre Grandeur s'attend bien que je lui parle de ce premier mois de sacerdoce. Cependant je ne lui dirai rien de l'intérieur de ces journées divines de l'ordination et des premières messes. *Arcana verba, quae non licet homini loqui*[5]. Ce n'est pas possible. Ce n'est pas utile non plus. Un prêtre

---

3. A cette époque le « Brevet » était requis de tout directeur d'école primaire, même si celui-ci était déjà bachelier ou licencié. Comme beaucoup de ses confrères de Vannes, l'abbé Berto voulait se préparer à la fonction de « vicaire-instituteur » en paroisse rurale.
4. Le doctorat en théologie.
5. « Paroles ineffables qu'un homme n'a pas le droit de redire » (2 Cor. XII, 4).

peut — et il est le seul qui le puisse — comprendre le cœur d'un prêtre ; il n'a qu'à regarder le sien et à raviver ses propres souvenirs.

L'extérieur de l'ordination a eu l'éclat des cérémonies pontificales à Rome. Nous étions quarante-cinq prêtres, dont neuf du Séminaire, et parmi ceux-ci deux de mes amis les plus fraternellement aimés. J'avais choisi comme le lieu de ma première messe la chapelle où nous faisons le catéchisme [6]. C'était la messe de communion pascale de mes petits Romains. Il en est venu une cinquantaine, à qui j'ai distribué les hosties de cette consécration initiale que je renouvellerai désormais chaque jour. Quelle joie, Monseigneur, de donner à ces petites âmes cette nourriture substantielle, cet aliment puissant ; quelle joie surtout pour moi, qui ai si durement souffert autrefois de ne pouvoir offrir à mes élèves que la maigre pâture des déclinaisons. Il n'y a pas de pensée sur laquelle je m'arrête plus volontiers, ni qui me pénètre d'une joie plus complète que celle de ma toute-puissance pour le bien. Il n'y a pas de misère si profonde que je ne la puisse soulager ; de maux si enracinés que je ne les puisse guérir ; non pas moi, mais Jésus-Christ le peut en moi. Bien plus, quelle que soit l'ardeur très pure d'une petite sœur Thérèse, et de quelque hauteur qu'elle me dépasse en charité, je puis lui procurer un accroissement certain de grâce, en lui donnant ce qu'elle ne peut pas prendre, le Corps et le Sang du Seigneur. Il n'y a personne, vraiment personne, ni sainte ni coupable, il n'y a personne sur la terre à qui je ne puisse faire du bien. O comment faire pour remercier Jésus ?

Mais pour exercer de si grands pouvoirs, encore faut-il que les âmes ne soient pas détournées de s'y soumettre ; et ceci revient à la question préalable à toute autre, celle d'un ordre politique chrétien. Quelle effrayante responsabilité portent ceux qui ont laïcisé la société ! Depuis ma dernière lettre, je n'ai pas pu revoir mon pauvre Paciotta. On l'a mis dans une boutique où le dernier souci du patron est de l'envoyer au catéchisme. Je n'en veux pas au patron, ni à l'indifférence de la famille. Comment ces pauvres gens, pressés d'argent, accablés de mille soucis matériels, lutteraient-ils contre ce grand

---

6. « L'œuvre de Sainte Catherine » établie au Séminaire catéchisait de pauvres petits Romains. Paciotta était l'un d'eux.

courant que créent les lois antichrétiennes ? Ce serait proprement un miracle, car ce serait contre l'ordre naturel des choses, qui est que les peuples soient ce que les lois les font. En Italie, le retour est commencé ; mais ce n'est pas le travail d'un jour, et en attendant, combien d'âmes qui seront tenues loin de l'influence surnaturelle du prêtre, faute de vivre dans les conditions naturelles où cette influence peut s'exercer. Et en France, dans notre France, où il n'y a jusqu'à présent rien de fait !

Si je n'ai pas pu jusqu'ici revoir Paciotta, j'ai réussi à rattraper un autre de nos petits bonshommes, qui a treize ans, et qui, lui, vient très régulièrement. Il est vrai que cette régularité n'est pas encore ancienne ; pourvu qu'elle dure jusqu'en juin ! Hélas ! préparer ainsi des enfants à la vapeur, pour un si grand acte ! Mais la nécessité est là.

La semaine de Pâques j'ai célébré la messe aux autels que vous devinez : la Confession de saint Pierre, de saint Paul, les catacombes, sainte Marie Majeure, le tombeau de Pie X. Depuis la rentrée, je la dis avec un confrère à la Minerve, à l'autel de saint Thomas ; car nous sommes plus de soixante prêtres dans la maison, et il n'y a pas de place pour tout le monde.

On est en train d'achever la lithographie de la conférence que j'ai faite au début de l'année sur le Monopole Universitaire, et de laquelle quelques auditeurs ont désiré garder le texte. J'y ai mis en appendice un morceau de l'étude que j'avais mise dans *Rome* pendant les vacances dernières. Cela fait une brochure de soixante pages, et d'une présentation très malpropre, comme tout ce qui se fait à la lithographie. Mais le P. Frey [7] se figure que le papier imprimé parviendrait plus sûrement aux yeux de M. Herriot. Il y a aussi un appendice de logique, qui est destiné à faire voir plus rigoureusement l'impossibilité de se servir des principes de 89, même comme argument *ad hominem*.

Voilà tout, Monseigneur, Je vais me remettre à l'étude du *de Deo Trino*, le cœur léger comme chaque fois que je vous ai écrit. Il ne me reste qu'à me redire

de Votre Grandeur
le fils très reconnaissant et le dévoué serviteur.

---

7. Directeur au Séminaire français.

APRES « L'ACTION FRANÇAISE »
ECHOS DE MINISTERE PAROISSIAL
(A l'un de ses confrères)

Noyal-Pontivy, 26-XII-26.

... Depuis les années où j'essayais de reconstruire une foi virile sur les ruines de ma foi puérile, après l'orage nihiliste de mes treize ans, jamais je n'ai vécu dans une pareille douleur d'âme. Et je devine que c'est la même chose pour vous. Mais de là, de cette obscurité et de ce chagrin à résister ouvertement au Saint-Père, il y a loin.

Heureusement, pour nous aider à surmonter les tristesses, il y a la tâche quotidiennement sublime. De la chaire au confessionnal, du confessionnal à l'autel, *de claritate in claritatem* *. Après l'autel, mon lieu de prédilection, c'est mon confessionnal. Vous venez de goûter vous aussi cette joie et de souffrir cette torture. Ici, pour les fêtes de Noël, nous n'avons pas de confesseur extraordinaire ; il a fallu siéger pendant des heures. Il me semble que c'est là que les prêtres peuvent trouver une ressemblance du premier mystère douloureux. *Agonia in horto* **. Le spectacle des péchés du monde, dans leur connexion avec JÉSUS. Le péché connu comme péché, dans sa hideur, dépouillé de toute sa séduction, non point caressé mais entendu par force, vu purement comme une offense de DIEU. Aucun soulagement, pas même celui de donner au dégoût intérieur l'issue d'un soupir ou d'une contraction des traits. Comble de l'humiliation, se sentir soi-même trop misérable et trop froid pour toucher les cœurs et les remplir de charité ! — Mais aussi c'est là qu'on voit des merveilles, et qu'on en espère. Des âmes d'une limpidité ravissante. D'autres, longtemps esclaves, à présent triomphantes ; d'autres qu'on voit arriver frémissantes et épuisées de la violence qu'elles se sont faites pour se contraindre à l'aveu et qu'on voit lutter, dans l'acte même de la confession, contre une permanente tentation de mentir. Deux grâces à demander à Notre Seigneur : beaucoup souffrir et beaucoup se plaire au confessionnal.

---

* De clarté en clarté.
** L'Agonie de Jésus au jardin des oliviers.

Que je voudrais que vous puissiez voir notre paroisse, un jour de grande fête ! Au chœur, avec les sacristains et l'organiste, les notables, y compris le député-maire Cadic ; et tous, sacristains, organiste et notables, en costume du pays, habit blanc à boutons de cuivre, brodé de velours noir ; dans le transept et dans une partie de la grande nef, jusqu'à la chaire, les hommes ; plus loin, les femmes, dans leurs costumes bretons. Hier matin, j'ai donné la communion pendant une demi-heure sans arrêt, à des paroissiens qui étaient arrivés à l'église à six heures du matin, ayant fait la plupart de trois à sept kilomètres dans le froid et la nuit. On fait un peu partout l'éloge de la Bretagne ; mais quel éloge est digne d'une pareille vigueur de foi ?

On appelle ici village ce qu'on appelle ailleurs un hameau : une agglomération de deux, trois ou cinq maisons : les plus importants ont chacun leur chapelle, où nous allons dire la messe à tour de rôle, mon confrère et moi. Ce matin, c'était mon tour, et le tour de la chapelle Saint-Arnould, en plein bois, à quatre kilomètres de la paroisse, d'où l'on y va par des chemins qui témoignent du mépris des Bretons pour le confort moderne : « *Non habemus hic manentem civitatem*[8] ».

Quand quelqu'un meurt, on se rend le soir à domicile chanter les Vêpres des morts. Le lendemain, le cortège est ouvert par un ami du défunt, qui tient une cloche à la main, dont il sonne de temps à autre un coup ; d'autres amis du mort portent les croix et le cercueil. Tous les enterrements se font le matin, tous comportent une messe chantée. Et les plus pauvres sont assurés que chacun de leurs proches et de leurs voisins fera dire une messe pour eux. Peut-être vous ai-je déjà dit tout cela ; mais j'en radote ; ce m'est un perpétuel sujet d'admiration.

Mes petits chantres vont bien ; je suis content d'eux ; je crois que j'arriverai à les faire communier à peu près tous chaque semaine. Hier, ils ont chanté convenablement l'Introït et la Communion de la Messe du Jour. Priez pour eux.

---

8. « Nous n'avons pas ici-bas de cité permanente » (Hébr. XIII, 14).

*
* *

« ETRE DES SAINTS »
UN DICTIONNAIRE — LEÇONS DE LATIN

Noyal-Pontivy, 12-V-1927.

« Etre des saints ». C'est la phrase qui vous jaillit des lèvres après les courtes semaines que vous venez de passer en contact plus direct avec les âmes. C'est l'obsession de mes journées ; mais, hélas ! ce mot qui me devrait être un programme m'est un reproche. Je sens que tout est là, et parfois avec une conscience si vive que, me jugeant trop inférieur à la tâche, je suis repris de mes anciens désirs d'une vie tout occupée à la prière et à l'étude. Je vous vois sourire, et penser que ces désirs-là ne doivent pas être bien sérieux. C'est vrai, pas assez. Pourtant, ils le deviennent davantage. C'est une chose affreuse de porter la responsabilité habituelle de beaucoup d'âmes. Dans cette lutte corps à corps avec le péché, où l'on tremble à chaque instant d'être vaincu, et plus encore de l'être par sa faute, et dont l'enjeu est si précieux, que d'angoisses, que de troubles, que de chagrins, que d'effrois ! Que de fois, après des journées accablantes, écrasé sous les péchés que je voyais, et n'arrivant point à me persuader que je n'y avais point de part, j'ai supplié Notre Seigneur de me retirer de la terre. Je n'ai plus guère la tentation dont je vous parlais l'an dernier, de me tenir au rôle du spectateur psychologue que tout mouvement de l'esprit intéresse. Je suis engagé de toute mon âme dans la bataille. C'est un tourment continuel, mais malheur au prêtre qui n'éprouverait point ce tourment-là !

A travers ces beaux sentiments, il faut bien que je fasse quelques folies. O la rage d'acheter des livres ! Figurez-vous que je viens d'acheter le Dictionnaire de Théologie de Vacant. J'ai reçu dix-huit énormes volumes — et ce n'est pas la moitié de l'ouvrage. Cela refuse d'entrer dans ma bibliothèque, déborde sur ma table, sur mon lit, sur ma cheminée ; bref, c'est un spectacle qui me remplit d'horreur et qui me ravit ; je suis consterné et enchanté. Je suis assurément une chimère, un chaos, une contradiction.

L'un de mes petits chantres prend des leçons de latin depuis un mois ; je l'ai dans ma chambre à longueur de jour,

nous avons vu les cinq déclinaisons, *sum*, *amo*, nous arrivons à *deleo*. Que d'embûches ! Un autre va probablement commencer ces jours-ci ; un troisième manifeste une volonté extrêmement forte d'entrer chez les Frères de l'Instruction chrétienne. Comme vous voyez, Noyal est une terre bénie. Il y a en ce moment-ci vingt-deux enfants ou jeunes gens aux études (petit et grand séminaires et congrégations). Si chaque paroisse fournissait autant à l'Eglise, les choses iraient mieux qu'elles ne vont. Il faut dire que le clergé breton est sûrement l'un des plus efficacement préoccupés des vocations. Je ne connais pas un seul prêtre qui n'ait un ou plusieurs de ses anciens élèves au séminaire ou déjà en place.

*
* *

A SAINT-PIERRE EN ESPRIT — « ET MEME AVEC LA GRACE »

Noyal-Pontivy, 18-I-1928.

Bien cher frère, c'est la seconde fois que nous passons la fête d'aujourd'hui sans pouvoir aller nous agenouiller devant la chaire vénérable de Saint-Pierre. Vous souvenez-vous, vous souvenez-vous ? Comme c'était bon de franchir le seuil de la basilique, d'aller appuyer notre front à la balustrade de l'autel papal, sur ce marbre de la Confession, doux comme la poitrine d'un ami ! Nous avons été à Rome, et nous n'y sommes plus, voilà l'épine, voilà le regret jamais effacé qui nous empêchera de goûter ailleurs aucune joie parfaite. Tout dans l'office d'aujourd'hui, les sermons et les répons, les versets et les antiennes, tout chante le bonheur unique de Rome, et ce matin, tandis que j'ouvrais le missel pour la divine Action, il me semblait que j'allais lire les mots du Carême : « *Statio apud Sanctum Petrum.* » Je m'y suis tenu en esprit toute la journée ; j'y étais avec vous, j'y priais près de vous. Imagination ? Pas seulement. Qu'y a-t-il de plus réel que notre amour de Rome, quoi de plus vrai que de dire que nous en vivons ?

Quand j'avais entre dix-huit et vingt ans, j'étais féru des livres des convertis. Péguy, Lotte, Retté, Huysmans, Claudel étaient mes héros. Je suis passé depuis à un genre plus objectif. Cependant, je ne remue jamais sans une sorte de plaisir triste les cendres des années passées. C'est une chose assez ridicule ; mais je suis demeuré beaucoup plus sensible que je

ne devrais être, et il ne faudrait que gratter un peu pour retrouver mon âme d'il y a quinze ans. S'il n'y avait pas la grâce, combien l'action de notre volonté serait précaire ! Et même avec la grâce, quand on n'y a pas répondu mieux que moi, comme il reste toujours quelque chose de cette indépendance effrénée, de cette horreur du joug, et, pour appeler les choses par leur nom, de cet orgueil qui fut notre principe suprême d'action tandis que nous errions loin du Seigneur.

*
* *

« UN TABLEAU COMPLET DE MES JOURNEES »

Noyal-Pontivy, Pâques 1928.

Bien cher frère, il m'a fallu attendre, pour vous écrire, l'anniversaire liturgique de notre ordination. Le temps m'a manqué pendant la Semaine Sainte, où nous tenons de terribles séances au confessionnal. Hier, sans parler d'autres séjours moins longs dans la matinée et au début de l'après-midi, j'ai passé quatre heures et quart sans même me lever de mon siège. C'est rude. Et en rentrant dans ma chambre, j'avais encore du bréviaire à dire et mon sermon de ce matin à finir. Que voulez-vous que devienne, dans une pareille bagarre, le traité des *Actes humains* [9] ?

Aujourd'hui, j'ai passé le temps des offices dans la position du P. Timmermans [10], perché sur un tabouret à la tribune du Grand orgue, brandissant mon diapason, et exhortant du geste basses et soprani. Seulement, le bon Père mettait une demi-heure à nous apprendre un *Haec dies* de Vittoria, et encore il trouvait que c'était long ; au lieu que j'emploie des heures à fourrer dans la gorge de mes chantres le plus facile des *Tantum ergo*. Petit à petit, la chorale se développe quand même. Je suis toujours à une quinzaine d'enfants, mais pour les grandes fêtes, il y a en plus autant d'hommes et de jeunes gens.

Pour vous faire un tableau complet de mes journées depuis l'ouverture des Pâques, il faut ajouter que j'ai prêché au

---

9. A Rome, un projet de « théologie morale » avait été formé. Le projet n'aboutit pas.
10. Professeur de chant au Séminaire français.

lycée de Pontivy une espèce de retraite de Confirmation, et confessé deux fois tous les retraitants ; prêché, à Pontivy encore, le mardi saint, un « sermon de charité » au profit d'un orphelinat de la ville ; donné deux conférences d'Action catholique ; confessé pendant deux jours dans une paroisse voisine, à l'occasion de la retraite pascale. Ajoutez baptêmes, enterrements, malades, un élève toute la journée dans ma chambre, patronage, catéchisme, une heure d'instruction religieuse par jour pour les grands de l'école... Au début de juin, j'ai deux retraites de première communion à donner (en breton) et pas un de mes sermons n'est encore fait.

Ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'à force de bretonner je finis par oublier le français. J'ai le ferme propos d'en savoir toujours assez pour vous écrire ; mais quant à la prédication, il faudra y renoncer. Dans quelques années, je serai indécrottablement rustique. Mais qu'importe ? Ames pour âmes, celles de nos paysans valent bien celles des étudiants du Boul' Mich'.

*
* *

« DEVANT LES AMES EN PERDITION »

3-IX-1928.

Je vous demande pardon de n'avoir pu malgré mes efforts, chasser mes soucis et mes chagrins, et vous faire une mine plus riante. Ce qui me console, c'est que vous avez deviné d'où cela provient. Je ne peux pas, je ne peux pas me distraire une minute de la pensée de tant d'âmes dont le sort éternel est peut-être entre mes mains.

Que j'échoue à faire revivre un mort, que mes prières et mes supplications deviennent impuissantes à ranimer dans un de mes petits enfants l'amour de Notre Seigneur, et me voilà dans des tristesses insurmontables. J'ai toujours quelqu'un à pleurer ; je suis comme une mère qui serait toujours en deuil de l'un de ses fils. Cette phrase n'est point de la rhétorique. Il me semble qu'il n'y a qu'une mère qui puisse aimer comme les prêtres.

Vous voyez, frère très cher, pourquoi je ne me suis pas ouvert davantage avec vous sur ce sujet. Ces peines et ces tourments, il faut, si elles paraissent au dehors, en dissimuler

au moins les causes, qui doivent demeurer dans le secret de la sainte confession. Il faut être seul à porter son fardeau ; du reste, chacun a le sien.

Si encore on pouvait se rendre témoignage qu'on a fait ce qu'on a pu. Mais non ! toutes mes angoisses n'augmentent pas mon courage. Il y a en moi je ne sais quelle timidité, quelle pusillanimité, quel respect humain qui me paralyse. Des désirs inférieurs à leur objet, une âme inférieure à ses désirs, me voilà.

Je ne me défendrai que sur un point. Je n'ai pas trop d'occupations extérieures. Les enfants de chœur, sauf à l'approche des fêtes, me demandent trois demi-heures par semaine. Mes élèves beaucoup plus, mais c'est le devoir d'état. Il faut qu'il y ait des prêtres après nous. Et ce travail-là n'empêche pas le recueillement habituel, ni n'interdit de réserver à la prière le temps matériel qu'il faut lui donner sous peine de se faire illusion. D'une façon générale, du reste, je peux dire que je suis en progrès sur ce point, depuis que je suis dans le ministère. Je n'ai point de peines qu'un prêtre ne doive avoir, et je tremblerais de demeurer indifférent devant les âmes en perdition, ou même de n'en souffrir que dans ma volonté, quand Notre Seigneur en a voulu souffrir dans ses nerfs et dans sa chair.

Certes, vous le dites bien justement, il y a de la joie à se rappeler les joies passées. Je n'oublie point, et vous le savez assez, la lumière bienheureuse de Rome, ni cette dilatation du cœur où nous vivions au séminaire. Je n'étais pas insensible à la joie de vous retrouver ; mais je suis comme impuissant à faire dominer longtemps en moi aucune allégresse. La joie même du Saint Sacrifice, bien qu'elle demeure tout le jour dans le fond du cœur, ne rejaillit pas, ne rejaillit plus. Je voudrais seulement que cette espèce de désolation intérieure me laissât à l'extérieur assez paisible et assez prévenant pour n'effrayer personne. Hélas ! que je suis loin de la sainteté, puisqu'un saint triste est un triste saint !

C'est faire une longue défense, cher frère ; mais mon désir n'est pas de vous faire rentrer vos autres remarques. Au contraire ! Vous avez pris soin de m'avertir que vous n'avez pas épuisé vos flèches ; ainsi je m'attends à en recevoir, dûment acérées, comme vous savez les préparer.

*
* *

PREMIÈRES SEMAINES AU SEMINAIRE DE VANNES

Vannes, 23 janvier 1929.

Où j'en suis ? Je commence à peine à y voir clair. Comme le bon Dieu tient peu de compte de nos petites idées ! Vous rappelez-vous les moqueries que nous faisions de ce que nous appelions le Sanhédrin, de ces hommes sans métaphysique et défiants de la métaphysique, qui vivaient penchés sur des textes d'où ils n'osaient s'écarter d'un pas ? Qu'ils nous paraissaient risibles ! Et dire que me voilà voué, moi aussi, à épeler des textes, et hors d'état d'y échapper sans être accusé de jouer au professeur de dogme ! Je sais bien que ce sont des textes de la Sainte Ecriture ; mais enfin, ce n'est pas de la spéculation, il s'en faut. Je crois que M. B. ou M. P. riraient bien, s'ils me voyaient !

J'en suis au prophète Isaïe. Depuis trois semaines, j'ai vu les chapitres V, VI, VII, une partie de IX, et une partie de XI. C'est là que je suis arrivé, aux dons du Saint Esprit dans l'âme du Messie. Vous imaginez sans peine le travail que cela demande à quelqu'un que rien ne préparait à cet enseignement. Il me faut trois ou quatre heures pour préparer chaque classe ; et ce sera ainsi au moins pendant les quatre premières années. Jusque-là, en effet, je ne verrai chaque année que du nouveau, pour les abbés et pour moi.

La grande charge du reste, c'est moins celle de professeur que celle de directeur. A Vannes, aux termes du règlement, nous sommes tous chargés solidairement de la marche générale de la maison ; cela va encore. Mais la direction particulière, voilà le plus difficile. Mariage ou célibat, clergé diocésain ou clergé régulier, et à l'intérieur de cette double question, une foule d'autres qui se posent chaque jour, en sorte qu'on n'est jamais en repos. Il est vrai qu'à votre avis je n'y étais guère à Noyal déjà, mais ici la responsabilité est accrue par l'influence que doit avoir plus tard chacun des pénitents.

Comment ai-je fait pour quitter Noyal, où je paraissais si attaché ? Eh bien, je vais vous étonner, je n'ai pas beaucoup

souffert, du moins au dernier moment. Les huit derniers jours que j'y ai passés, y étant et n'y étant pas, ont été si pénibles que je finissais par désirer le départ définitif. D'autre part, l'entrée de mon petit élève à Sainte-Anne (le petit bonhomme à lunettes) s'était décidée par une rencontre certainement providentielle, la veille du jour où j'avais reçu la nouvelle de mon changement. C'était le lien le plus fort, c'eût été le plus douloureux à rompre, et le bon Dieu avait pris soin de le dénouer.

*
* *

SUR LA MORT DU PERE VOEGTLI,
DIRECTEUR SPIRITUEL DU SEMINAIRE FRANÇAIS

Vannes, Grand Séminaire, 22-I-1930.

Frère,

Il faut croire que ma dernière lettre véhiculait un certain nombre d'électrons, puisqu'elle m'a valu une réponse si prompte et si pleine. Ce qui est à la fois décourageant et flatteur, c'est qu'elle m'a paru courte, cette réponse. Je m'étais bien proposé de la lire avec lenteur, et en savourant à mesure ; mais le rythme, qui était particulièrement vif, m'a entraîné avant la fin de la première page, et je n'ai repris terre qu'après la signature, non sans quelque vertige.

Une lettre de M. A. B. (du 15 ou 16 janvier) m'a annoncé la mort, précieuse devant Dieu, du bon P. Voegtli. Cette nouvelle m'a plongé dans un abîme de réflexions. « *Esse autem cum Christo multo magis melius* * ». Vous rappelez-vous de quel accent il prononçait ces paroles, avec quelle complaisance il traduisait la redondance des derniers mots, ce « beaucoup plus meilleur » qu'il disait comme s'il avait déjà eu sur les lèvres ce goût incomparable de Jésus-Christ ! Et le voilà, le bon Père, admis à jouir de cette Présence sans voiles ! J'ai relu mes notes, prises dans ses lectures spirituelles. Quel

---

* « Etre avec le Christ, ce qui est de beaucoup le meilleur. » (Pilipp. I, 23.)

trésor ! Dans aucun livre je n'ai trouvé cette inexprimable suavité, un don si éminent de communiquer la Sagesse, de rendre perceptible la saveur des choses divines et particulièrement la saveur de Jésus et de l'Eglise. « Mes chers amis, autant qu'il est en moi, je vous demande d'aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ ! » Ou bien : « Mes chers amis, vous prêcherez Notre-Seigneur Jésus-Christ de tout votre cœur ! » Quels cris, où il n'y avait rien d'agité, et qui cependant labouraient nos âmes au plus profond. *Movens non motum* [11]. Si majestueusement calme, et produisant cependant en nous des mouvements si forts et des marques si durables, ne vous semble-t-il pas qu'il participait de la perfection du Moteur immuable à un degré bien rare ? Et comment rendre grâces au Seigneur qui nous a donné d'être longtemps les familiers de tels hommes ? (Je mets le pluriel parce que l'action du P. Supérieur possède aussi ce caractère d'efficacité et pour ainsi dire d'immobilité.)

Le lendemain des funérailles, me dit M. B., vous êtes allé prier sur la tombe du P. Voegtli. J'y étais donc aussi. Ce trait de votre cœur m'a touché aux larmes. Je vous ai vu solitairement agenouillé dans ce cimetière, j'ai essayé de refaire votre méditation. Ah ! je sais trop quel a été le cours de vos pensées. Mais il faut nous consoler de telles pertes : les cieux nous sont ouverts, et nous y voyons, parmi les monuments de la Jérusalem d'en haut, un Santa-Chiara indestructible, qui se peuple à mesure que celui d'ici-bas lui transmet ses enfants ou ses docteurs. *O quam pulchra est casta generatio cum claritate* [12]... *Immortalis est enim vita illius.* François Gérin, André Bosser, Jacques de Becdelièvre, Georges Le Charpentier, Fernand du Chayla, pour ne nommer que ceux qui nous touchent de plus près, imaginez quel accueil ils ont fait au P. Voegtli ! Le cantique d'adieu résonne à mes oreilles :

« ... Vierge, daigne encore écouter
Le cri de tes enfants. Que ta voix maternelle
Les réunisse un jour dans la joie éternelle. »

Que de fois nous l'avons chanté ! au soir du 8 décembre, ou après la grand'messe de la saint Pierre, toute notre ten-

---

11. « Moteur immobile ».
12. O combien est belle la race chaste avec l'éclat (de la vertu !). Sa mémoire est immortelle (La Bible dit « *memoria* illius »).

dresse y passait. La sainte Vierge Marie ne peut pas ne pas avoir entendu. Et alors, comment ne pas dire nous aussi : *esse cum Christo multo magis melius* ! Oui, c'est vraiment beaucoup plus mieux que de rester traîner notre misère ici-bas. Et il faut que seule l'urgence de la charité nous fasse accepter de demeurer dans la chair — et aussi, en ces temps, l'urgence de la *justice*.

Frère bien-aimé, je vous embrasse en Notre Seigneur.

*
* *

« *S'EN TENIR A L'OBEISSANCE* »
(Au même)

Vannes, Grand Séminaire, 1er juin 30.

L'avenir nous est caché, et nous ne pouvons prévoir les effets d'aucune de nos paroles, d'aucun de nos actes. Dieu qui dispose du temps peut très bien nous envoyer passer dix ans quelque part, rien qu'à cause d'une journée privilégiée, qu'il aura marquée au cours de ces dix ans, où nous dirons un mot, où nous ferons une démarche, où nous donnerons une absolution, d'où il fera jaillir sa plus grande gloire. Il est possible qu'il n'en soit pas ainsi, mais nous n'avons aucun moyen de le savoir, et le mieux me paraît de s'en tenir à l'obéissance pure et simple, à moins que des indications bien claires et bien pressantes du Seigneur ne nous invitent à prendre l'initiative d'un changement.

*
* *

LA COMMUNION DES SAINTS — LA CONSECRATION A MARIE
(A un séminariste malade)

Pontivy, 14 avril 1931.

Ce matin, en disant le bréviaire, je suis tombé sur ce beau passage du psaume 39 : « *In capite libri scriptum est de me ut facerem voluntatem tuam ; Deus meus, volui, et legem tuam in medio cordis mei.* » C'est en votre nom que j'ai récité

ce verset, et c'est pour ainsi dire de votre part que j'ai manifesté à notre Père du ciel votre soumission à sa volonté : *Deus meus, volui* [13].

Déjà hier je pensais à vous en disant le psaume 30 : « *Ego autem in te speravi, Domine ; dixi : In manibus tuis sortes meae* [14]. » La Sainte Ecriture est pleine de ces fortes expressions, et celui qui veut bien se donner la peine de mettre son âme à l'unisson de ses lèvres puise dans le bréviaire quotidien une perpétuelle exhortation à la sainteté. Je vous unis au mien du plus près que je peux, en priant fréquemment Notre-Seigneur de vous faire éprouver les sentiments d'adoration, de louange, d'actions de grâces, de pénitence, que suggèrent les textes inspirés et les prières liturgiques. La belle chose que la Communion des saints, et comme on voit clairement que c'est péché et illusion de s'aimer en dehors de Notre-Seigneur, puisque toute la réalité et toute l'efficacité de l'union que nous pouvons avoir entre nous vient de la réalité et de l'efficacité de notre union avec lui ! Jésus le mieux aimé, Jésus premier aimé, Jésus vraiment seul aimé, puisque les autres ne sont qu'un avec lui, qu'il est en eux, qu'ils sont en lui, qu'en les aimant c'est lui qu'on aime, qu'en l'aimant c'est eux qu'on aime ; et cependant, dans cette universalité de la dilection chrétienne, un ordre, une harmonie, des nuances, une diversité qui répond à la diversité même des membres du Corps mystique et à l'intimité des rapports qu'ils soutiennent entre eux ; ainsi une charité qui embrasse le monde, non seulement en paroles mais en effet, et qui pourtant n'exclut pas, mais inclut tous les privilèges et les plus tendres délicatesses de l'amour filial, de l'amour paternel, de l'amour conjugal, de l'amitié, sans s'altérer à leur contact, sans les refroidir au sien, comme cela est lumineux, comme cela est plein, comme cela est élevant ! Et, ce qui est meilleur que tout, comme cela donne envie d'être un saint !

Je ne m'étonne pas que votre première impression sur le « Secret de Marie » ait été celle que vous me communiquiez dimanche. On ne comprend pas du premier coup ce petit livre. Il y faut une âme où le Saint-Esprit est répandu et

---

13. En tête du livre il est écrit de moi que je devais faire votre volonté ; c'est aussi, mon Dieu, ce que j'ai voulu, que votre loi au fond de mon cœur !

14. J'ai espéré en vous, Seigneur, j'ai dit : tous les événements de ma vie sont entre vos mains.

souffle où il lui plaît sans résistance. A mesure que vous avancerez, vous comprendrez mieux que le Bx Grignion de Montfort avait raison de dire que la consécration à Marie en qualité d'esclave est la *vraie* dévotion à la Sainte Vierge ; car elle est la seule qui tienne pleinement compte de la place et de la fonction de la Sainte Vierge dans l'ouvrage de la Rédemption. Du reste vous savez qu'en cette matière je ne presserai rien. Quand votre âme sera mûre pour cette consécration, je me bornerai à en faire la constatation, sans vous forcer en aucune manière.

*
* *

« PENETRER NOTRE DOULEUR D'ESPERANCE »
(A un séminariste)

Pontivy, 13 août 1931.

Le récit que vous me faites des derniers moments et de la précieuse mort de votre chère grand'mère me porte à partager toutes vos espérances. C'est à de telles heures qu'en dépit de tout ce qui reste de déchirant dans une telle séparation, nous sommes comme forcés de reprendre le cri triomphal de saint Paul : « *Ubi est, mors, victoria tua ? Ubi est, mors, stimulus tuus* [15] ? » Car mourir dans le Christ, ce n'est plus mourir.

Mais il y a des séparations dont il nous est permis de souffrir, dont il est bon que nous souffrions. Il ne nous est pas commandé d'être insensibles, et rien n'est moins chrétien, malgré les apparences, que l'indifférence stoïque. Ce que l'infinie bonté de Dieu demande de nous, ce n'est pas de demeurer sans douleur, quand nous sommes privés de la présence visible de ceux que nous aimons, c'est de pénétrer notre douleur d'espérance, et de la lui offrir sans y rien laisser qui ne soit sanctifié par la soumission. « *Non sicut ego volo, sed sicut tu* [16] ».

Ces séparations commencent à peine pour vous et vous n'avez pas encore connu les plus poignantes. A mesure que

---

15. Mort, où donc est ta victoire ? mort, où donc est ton aiguillon ? (1 Cor. XV, 55).
16. Non pas comme je veux, mais comme vous voulez (Matt. XXVI, 39).

vous avancerez dans la vie, et que les vides se creuseront autour de vous, vous éprouverez que l'absence des morts est compensée par une présence, et que Dieu nous rend ainsi plus facile de placer « notre séjour au ciel » : « *conversatio vestra in coelis est* [17] ». Pauvre enfant, il vous reste des larmes à verser, mais c'est ainsi que vous apprendrez à essuyer celles des autres, à les faire couler aussi parfois pour leur salut. En tout cas, de même que la joie et la peine ont coexisté dans l'âme de Jésus, que nos peines et nos deuils privés ne nous empêchent point de prendre part à toutes les allégresses mystiques de l'Eglise : *Assumpta est MARIA in coelum... Gaudeamus omnes in Domino* [18].

Priez beaucoup. « Je m'offre à vous, mon Bien-Aimé, pour que vous accomplissiez parfaitement en moi votre volonté sainte, sans que jamais les créatures viennent y mettre obstacle. » Ainsi disait sainte Thérèse de Lisieux. Je trouve à cette prière une saveur toujours nouvelle.

*
* *

« COMME LE CŒUR DE JESUS »
(Une des premières lettres du Ménimur)
A un séminariste.

Vannes, 4 février 1932.

Voyez combien de liens nous unissent, quelle en est la force, et dites s'il est possible que je cesse de vous aimer. Il est écrit que « les dons de Dieu sont sans repentance, *sine poenitentia enim sunt dona eius* [19] », c'est lui qui vous a donné tout ce qu'il y a eu en moi dès le premier jour de désir de votre bien ; ai-je le droit de vous retirer ce présent que le Père céleste vous a fait l'autre année ?

Je n'ai pas peur du reste que tout cet amour pour votre âme que je veux garder, que je veux faire croître, nuise à celui que je dois porter aux autres âmes qui me sont confiées

---

17. (Phil. III, 20).
18. C'est l'Assomption de Marie au ciel, réjouissons-nous tous dans le Seigneur.
19. Rom. XI, 29.

ici. « La mesure d'aimer, c'est d'aimer sans mesure, dit saint Bernard : *mensura diligendi, sine mensura diligere.* » Il faut que je puisse dire ce que disait saint Paul à ses innombrables enfants : « *Cor nostrum dilatatum est ; non angustiamini in nobis* : mon cœur s'est élargi et, quelle que soit votre multitude, vous n'êtes pas à l'étroit dans mes entrailles [20]. » Si cela est possible humainement, je ne sais ; mais je suis sûr que cela est possible, si mon cœur, comme le Cœur de Jésus, n'est que l'instrument et l'organe de l'incompréhensible charité divine. Priez pour que ces merveilles s'accomplissent en moi malgré mes misères et mes péchés. Il me semble que déjà quelque chose s'en est réalisé. Oh non, vous et vos frères, vous n'êtes pas à l'étroit dans mes entrailles. Priez, priez !

Mon intention est que vous regardiez comme vôtre le livre du P. Clérissac [21]. Il n'est plus en très bon état ; néanmoins tel quel il peut vous rendre service ; pour moi, je le sais presque par cœur ; sa place est donc plutôt dans votre bibliothèque que dans la mienne.

Vous y trouverez du reste beaucoup d'indications précieuses pour bien faire votre noviciat [22]. En lisant et relisant votre sainte Règle, les prières de la vêture, quelques biographies dominicaines, les ouvrages spirituels des saints de l'Ordre, la Somme, l'imprégnation se fera toute seule, selon ce qui est dit dans cette ravissante petite parabole que saint Marc seul a conservée : « *quemadmodum si homo iaciat sementem in terram, et dormiat et exsurgat nocte et die, et semen germinet et increscat dum nescit ille* [23] ».

*
* *

20. Cor. VI, 11.
21. « L'Esprit de saint Dominique ».
22. De Tertiaire dominicain.
23. (Il est du Royaume de Dieu) comme de quelqu'un qui aurait jeté en terre une semence. Qu'il dorme ou qu'il se lève, la nuit, le jour, la semence germe et pousse, sans qu'il le sache (Marc IV, 27).

« LE CENACLE ET LE JARDIN : TOUT NOTRE SACERDOCE »

Jeudi Saint 1932.

Vous qui allez d'un cœur ardent vers votre sacerdoce, je veux vous saluer ce soir, où nous célébrons la fête du Sacerdoce. O mystère effroyable de Jésus souffrant ! O Cénacle, où les yeux levés vers son Père il agit en Prêtre selon l'ordre de Melchisédech ! O jardin dans les profondeurs duquel il s'enfonce, sa divine Messe célébrée, pour laisser déferler sur lui la marée horrible du péché, comme ses successeurs dans le sacerdoce, descendant de l'autel, trouveront dans le souvenir de leur consécration la force de contempler sans fuir, dans les ténèbres de leur confessionnal, l'horrible spectacle des malices humaines ! Le cénacle et le jardin, oh oui, tout notre sacerdoce tient là. Tout ce qu'il a de plus glorieux et de plus enivrant est au cénacle, tout ce qu'il a de plus poignant est au jardin. Ne quittons pas notre Maître, à force d'amour forçons-le à nous accorder quelque intelligence de ce double mystère. Qu'il nous l'accorde par Marie. Esprit de l'Institution eucharistique, Esprit de l'Agonie, remplissez-nous, pénétrez-nous, vous n'êtes, réunis, que l'Esprit même du Sacerdoce de Jésus.

Priez pour les prêtres, priez pour ceux qui seront prêtres. Que nos cœurs s'ouvrent grands, qu'ils se dilatent à la mesure de celui de Jésus, ou plutôt qu'ils deviennent, comme le Cœur de Jésus, des instruments et des organes de la Charité divine dont l'univers devrait être embrasé. O mon Dieu, ô notre Dieu, aimez le monde avec notre cœur, servez-vous de nos cœurs pour aimer les hommes.

*
* *

« MA PREMIERE MESSE »

Vannes, le Ménimur, 3 avril 1932.

Mon cher enfant, avec quels nobles et sanctifiants souvenirs j'ai vécu aujourd'hui. Je me suis revu prosterné sur le pavé du Latran, recevant l'imposition des mains de l'évêque,

lui présentant les miennes pour l'onction, touchant le calice, et accomplissant en union avec les autres sacrificateurs ma première consécration.

Demain je serai en esprit dans cette pauvre chapelle que j'avais choisie pour ma première messe. Un confrère m'assistait, de deux ans mon cadet pour l'âge, de huit mois mon aîné dans le sacerdoce, et dont la fraternelle tendresse m'avait enveloppé dans toute ma préparation. Quelques autres confrères étaient venus, pour recevoir de mes mains la communion. Surtout il y avait là mes chers petits persévérants de l'œuvre des catéchismes établie au Séminaire français ; enfants déshérités des biens terrestres, et qui devaient à l'œuvre de participer aux biens spirituels ; racolés au hasard dans les rues, conduits à travers mille obstacles à la première communion, gardés plus difficilement encore après ce grand acte. Ce dimanche de Pâques 1926, ils étaient quarante-quatre, les uns déjà anciens dans l'œuvre et affermis par un ou deux ans de persévérance, les autres chancelants. Pour ces petits pauvre ont été les hosties de ma première messe. Je n'ai pas demandé à Notre-Seigneur de me vouer à l'apostolat des pauvres ; mais je lui ai demandé d'aimer les pauvres, et de leur réserver toujours, dans mon ministère, une part de choix. Comment dire, du reste, ce qu'est une première messe ? *Arcana verba, quae non licet homini loqui.*

Vous avez raison, mon bien-aimé enfant et frère, de me proclamer bienheureux, avec tous les prêtres de l'univers. Oh oui, quelle joie inexprimable de consacrer, d'absoudre, de distribuer le Corps du Christ !

En communiant mes petits Romains, je disais de mon mieux les paroles du souhait : *Corpus Domini...* Qui sait si cette communion reçue ce jour-là même n'a pas été pour l'un ou l'autre le gage définitif de la gloire ?

Je n'ai plus qu'un instant à vous donner. Ce sera, pour vous donner, comme au soir de mon ordination, ma plus tendre et ma plus suppliante bénédiction.

Benedictio Dei omnipotentis, Patris et Filii et Spiritus Sancti, descendat super te et maneat semper.

*
* *

PROGRAMME DE SPIRITUALITE

Le Ménimur, 30 avril 1932.

In festo S. Catharinae Senensis III OP

Il est encore temps — puisque dans l'Ordre la fête de sainte Catherine a une octave — de vous souhaiter de vivre plus intimement dans la société de notre céleste sœur, et dans la simplicité radieuse de son enseignement. Toute la journée, j'ai vécu dans la lumière de cette parole qu'elle mérita d'entendre : « Je suis celui qui suis, *et tu es celle qui n'est pas* ». Il me semble qu'on pourrait montrer que toute spiritualité légitime ne peut être qu'un commentaire de ces quelques mots. L'attitude de l'anéantissement et de l'adoration devant Dieu, qui n'est autre que l'attitude victimale ; l'obstination à tenir le regard fixé sur Notre-Seigneur sans jamais le replier sur soi, non pas même pour savoir à quel degré de perfection ascétique on est parvenu ; l'oubli de soi dans les œuvres de zèle, sans calculer ses forces et sans y mélanger d'esprit propre ; une soumission à la vérité si parfaitement sincère que nous finissions pour ainsi dire par nous confondre avec elle ; quel beau programme de vie dominicaine, et comme tout cela est profondément enraciné dans l'idée fondamentale que nous ne sommes rien !

Priez bien pour moi. Hélas ! il faudrait n'être pas, et je suis ! Suppliez notre doux Seigneur — « doux Jésus, Jésus Amour », disait sainte Catherine — de me détruire en m'absorbant en Lui. Je lui demande que vous soyez, selon la ravissante expression de la secrète de ce matin : *hostia virgineo fragrans odore* [24].

Dans la charité de JÉSUS, dans l'esclavage de MARIE, dans la religion joyeuse et parfumée du bienheureux saint DOMINIQUE.

*
* *

24. Offrande tout embaumée du parfum de la virginité.

« *SOUFFERT... OFFERT* »
(Sur son départ du séminaire à un confrère)

Vannes, 9 juin 1932.

[...] Depuis janvier, je ne suis plus au Séminaire. Pour des raisons qui me sont demeurées en grande partie impénétrables et qui ne m'ont été communiquées qu'en petit nombre, Monseigneur m'a écarté. Dans les trois années dans lesquelles j'ai eu part à la direction de la Maison, j'ai commis sans doute bien des fautes ; cependant, je n'en découvre pas qui soient, même de loin, proportionnées à une semblable sanction. En particulier dans l'incident qui a été non la cause (Monseigneur me l'a affirmé) mais l'occasion de mon départ, j'ai agi après longue et anxieuse délibération, en prévoyant, non certes comme probable, mais comme possible, ce qui s'est produit. Il me semble, maintenant encore, que je ne devais pas agir autrement.

Comme je ne pouvais trahir ni le secret de la direction particulière ni le secret du Conseil des Directeurs, j'ai dû paraître, aux yeux du diocèse dans la position d'un coupable. Je demeure suspect à plusieurs, et j'ai failli être déshonoré devant tous. J'ai été sauvé par les séminaristes et par mes confrères du Séminaire. Ceux-ci m'ont prodigué des marques publiques d'estime ; quant aux séminaristes, je garde un souvenir impérissable de leur affection, de leur délicatesse, de leur chagrin, de leurs larmes.

[...] Je n'ai ni amertume, ni aigreur. Sur ce point, soyez rassuré. Non, ni Dieu, ni la Sainte Eglise ne m'ont déçu, ils m'ont comblé. Je crois n'avoir rien souffert que je n'aie aussitôt offert, par la grâce de Notre Seigneur.

*
* *

« *AVEC SAINT THOMAS* »

Vannes, 11 août 1932.

Ne craignez pas d'être infidèle à votre vocation dominicaine en lisant Dom Marmion. Il ne faut pas exagérer les dif-

férences entre les spiritualités. Prenez un saint de n'importe quelle école, si c'est un saint bien authentique, vous serez à l'aise avec lui. Ce qui déconcerte, et parfois ce qui dépayse, c'est de rencontrer dans des écrivains de troisième ordre des mises en recettes ou en formules trop rigides des vérités de la vie intérieure. Vous n'avez pas à redouter cela avec Dom Marmion, non plus qu'avec le P. Clérissac.

Avec saint Thomas, vous êtes encore plus sûr, s'il est possible, de ne rien rencontrer qui vous heurte. Du reste, votre assiduité à le fréquenter vous donnera bientôt un « habitus thomisticus » qui vous mettra tout à fait dans la familiarité de cette merveilleuse intelligence. C'est déjà une marque sûre que vous commencez à thomistiser spontanément d'interpréter comme vous le faites Ia, CXII, 1, in corp. Oui, sans aucun doute, saint Thomas aurait blâmé comme contraires au droit naturel, au droit révélé, à la tradition patristique, à la coûtume chrétienne, ces mauvaises et pernicieuses théories d'émancipation féminine. Il eût été blessé et indigné de les voir soutenues par des fidèles et par des prêtres. Quant à vous, ne vous laissez pas troubler par le nombre de ceux qui se trompent ni par le bourdonnement inutile de leurs paroles ; tenez-vous à saint Thomas.

J'espère que vous éprouvez de plus en plus que je n'avais pas tort quand je vous disais que notre grand Docteur n'est ni difficile ni ennuyeux. Il est facile au contraire, et selon ce qui est dit à l'épître de sa messe, la sagesse qu'il a sincèrement étudiée, il ne la garde point jalousement : *quam sine fictione didici, sine invidia communico, et honestatem illius non abscondo* [25]. Personne n'est moins « tour d'ivoire » ; quelle simplicité à dire ce qu'il sait, à avouer ce qu'il ignore, quelle transparence de la langue, et comme on voit bien que ce qu'il écrit, c'est exactement ce qu'il pense. Il est même quelquefois amusant, quand il fait de la physique d'après Aristote.

Cher saint Thomas ! Aimez-le bien, et priez-le ; lui aussi il avait si bien compris la transcendance de l'Etre divin, et le néant des créatures ; il vous rapprochera de Jésus !

---

25. Ce que j'ai appris sans arrière-pensée, je le communique sans regret et je ne cache point ses trésors (Sap. VII, 12, 13).

Priez pour mes filles, afin que leurs vacances se passent bien ; pour les religieuses du Ménimur. qui sont en retraite depuis hier ; pour moi aussi un peu.

*
* *

« *NE JAMAIS SUSPENDRE VOS EXPLORATIONS* »

Vannes, N.-D. du Ménimur, 12 novembre 1932.

J'ai hâte que vous ayez fini cette question à peu près insoluble (autrement que par la réponse traditionnelle) de l'authenticité du Pentateuque, et que vous commenciez l'étude du texte saint. Nous ne connaissons pas assez l'ancien Testament. Quand on voit le parti qu'en ont tiré un Bossuet ou un Pie, on se dit que nous laissons perdre bien des richesses. Cette année devra vous munir de beaucoup d'enseignements utiles pour votre vie spirituelle et pour votre future prédication.

Que de choses à faire, et ne trouvez-vous pas les journées trop courtes ? Comme si ce n'était pas assez de l'Ecriture et de la Théologie morale, voilà qu'il vous faut encore étudier le traité de l'Eglise ! Et cependant cette seule étude pourrait occuper tout votre temps, vous ne l'épuiseriez pas. A cela il n'y a aucune réponse si ce n'est que vous ne faites à présent que dégrossir, qu'ébaucher le travail que vous continuerez toute votre vie. Comment des prêtres peuvent-ils en venir à ne plus réserver du temps pour l'étude, sous prétexte qu'ils ont appris au séminaire tout le nécessaire ? Comment ne voient-ils pas, avec la dernière évidence, et par le seul titre des traités, qu'au séminaire on n'a ni pu ni voulu leur donner rien de complet ? Ou pensent-ils que ces notions hâtivement acquises suffiront pour leur ministère ? O que je suis persuadé du contraire, et combien je vois que tout ce qu'on apprend au séminaire ne suffit pas même pour bien faire un catéchisme de première communion !

Pour vous, acquérez maintenant les lignes directrices, les linéaments de votre future synthèse. Prenez une vue d'ensemble de la cathédrale théologique et scripturaire, mais soyez résolu par-dessus tout à ne jamais suspendre vos explorations. Quand cela n'aurait d'autre résultat que de rendre plus

profonde, plus admirative votre contemplation, ce serait déjà assez beau ; mais, je le répète, c'est toute votre activité apostolique qui en sera enrichie et fécondée.

*
* *

« LES DISPOSITIONS OU SA GRACE M'A ETABLI »

Vannes, Notre-Dame du Ménimur
Lundi, fête de S. Raymond de Pennafort O.P. 1933.

Il y a un an depuis quelques heures que Monseigneur m'a fait connaître sa volonté de m'éloigner du Séminaire. J'ai célébré ce souvenir, je ne dirai pas sans chagrin, mais avec une grande paix, et, à ce qu'il me semble, avec une adhésion complète aux desseins de la Providence, aux intentions du Cœur très aimant de Jésus. Je vois mieux qu'il y a un an tout ce qui me manquait pour occuper le poste que j'avais alors ; je vois surtout combien il était peu nécessaire que j'y demeurasse. Je n'ai aucune violence à me faire pour me persuader que tout est mieux ainsi. Souvent je songe à une parole du P. Clérissac (à la fin du chapitre sur « la Mission et l'Esprit » dans « le Mystère de l'Eglise ») ; je la cite de mémoire ayant prêté mon exemplaire à une religieuse :

« On a dit qu'il faut savoir souffrir non seulement pour l'Eglise, mais par l'Eglise. S'il y a quelque vérité dans cette parole, c'est que nous avons souvent besoin d'être fortement traités, d'être tenus parfois dans l'ombre et le silence, et cela peut-être pour n'avoir pas assez saintement profité des faveurs et des avances de l'Eglise en d'autres temps ».

Et il conclut :

« En tout cas, le signe certain que nous gardons la plénitude de l'Esprit, c'est de ne jamais admettre que nous puissions souffrir par l'Eglise autrement que nous pouvons souffrir par Dieu. »

Cette page a été cette année l'une de celles que j'ai relues le plus fréquemment, l'une de celles qui m'ont le plus éclairé, le plus pacifié. Priez, mon cher petit frère, pour que Dieu me maintienne dans les dispositions vraiment bonnes, je le dis avec humilité, où sa grâce m'a établi.

Une autre réflexion qui m'a donné beaucoup de confiance, c'est que depuis ma prise de soutane, je n'ai rien pris ni rien écarté de moi-même ; je n'ai rien demandé ni rien refusé. Je suis allé à Rome par ordre épiscopal, j'y ai pris les grades qu'on m'a prescrit de prendre, j'en suis revenu quand on a voulu ; j'ai été vicaire tant qu'on a voulu, directeur au Séminaire tant qu'on a voulu ; je serai aumônier tant qu'on voudra. Oh ! que cela donne d'assurance, et que je redouterais le jugement, si j'avais assumé quelque part d'initiative dans ma vie sacerdotale ! Soyez bien résolu en fait de places, d'emplois, de charges, à garder absolument cette maxime : ne rien demander, ne rien refuser. A agir autrement, non seulement on risque de brouiller, par une intervention de l'esprit propre, le plan divin, mais on embarrasse les Supérieurs, et on peut nuire gravement à des tiers.

*
* *

DOCTRINE ET PIETE

Vannes, 10 décembre 1933.

Vous me parlerez un peu de votre métier [26], de vos enfants, de votre action, quand nous nous verrons. Je suis sûr que vous tendez à être ce que vous devez être. Il faut donner Jésus, le vrai Jésus, Jésus plein de *grâce* et de *vérité*. N'omettez ni la grâce, comme ceux qui sont « *docti sine pietate* », ni la vérité, comme ceux qui sont « *pii sine doctrina* ». Ces deux expressions de Claude-François Poullart des Places, fondateur des premiers Pères du Saint-Esprit, j'entends, j'entendrai toujours la voix du P. Le Floch nous les commenter. Tâchons d'être *pii cum doctrina, docti cum pietate*.

---

26. (Le destinataire faisait l'école pendant quelques mois).

1934-1938

1934. — Publication de la « Lettre sur les principes de la Direction spirituelle, suivie de trois probations préparatoires à la première tonsure cléricale » (aux séminaristes).

1935-1937. — Publication, à l'usage des professeurs d'instruction religieuse, de huit « Plans détaillés » sur différents points de la doctrine chrétienne. Rapports sur les examens diocésains d'instruction religieuse, dans la *Semaine religieuse* de Vannes.

1936. — Mai : ouverture du premier orphelinat à La Bousselaie, en Rieux (Morbihan) près de Redon.
Août : fondation de la « Fraternité sacerdotale diocésaine ».

1937. — 22 juin : mort de M. Berto, à Pontivy.

1938. — De mai à décembre, dans la *Semaine religieuse,* publication des « Réflexions sur l'enseignement religieux ».
Septembre : acquisition de la maison de Fescal, en Péaule (Morbihan) près de La Roche-Bernard.

Excepté celle du 21 novembre 1936 au R.P. Le Floch, toutes les lettres s'adressent à des jeunes filles, élèves du Ménimur et d'ailleurs ; en 1936 s'y ajoutent des lettres concernant La Bousselaie. Spiritualité eucharistique et mariale, théologie élémentaire des sacrements, appels à la vie évangélique ; études littéraires et vie intellectuelle ; confidences, deuils, soucis financiers : tout est l'occasion d'un *Sursum Corda.*

1934-1938

SUR LA BRIEVETE DE L'ACTION DE GRACES

Vannes, le 24 juillet 1934.

... Je suis bien content que vous ayez conquis votre communion quotidienne. Ne vous tourmentez pas sur la briéveté de votre action de grâces. Elle n'est pas brève du tout, elle dure jusqu'à la communion suivante puisque tout est offert d'avance à ce moment-là, et que Jésus peut faire de vous ce qu'il veut. Or c'est pour cela qu'il vient. Il vient, pas pour être chez vous, mais pour être chez lui, pour vous déposséder de vous-même, pour prendre tout. Vous donnez tout, cela suffit, c'est le vrai remerciement, c'est la seule action de grâces qui vaille... Et après tout, s'il faut que la tête sente ses membres, les membres n'ont pas besoin de sentir la tête. Jésus doit savoir que vous adhérez à lui ; vous, vous n'avez pas besoin de le sentir. Contentez-vous de le croire sur sa parole infaillible : « Si quis diliget me, et Pater meus diliget eum, et *ad eum veniemus*, et apud eum mansionem faciemus[1] ». Souvenez-vous qu'il est écrit aussi : « Mon juste vit de la foi ». Vivez simplement dans la foi à l'habitation divine, et abandonnez-vous. Jésus, je veux bien *tout*.

Je pense que vous êtes allée aujourd'hui ou hier faire visite à la sœur de X... C'est une Visitation. Or il est dit de la Très Sainte Vierge qu'elle se rendit chez Elisabeth *cum festinatione*[2]. Quand on a la chance de porter Jésus, on fait ces choses-là avec empressement. Je vous donne donc toute permission, si vous le jugez utile, pour retourner. Quand même il ne serait question entre vous que de banalités, le bon Jésus ne passera pas en vous dans la maison sans y laisser quelques grâces.

*
* *

---

1. « Si quelqu'un m'aime, mon Père aussi l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons chez lui notre demeure » (Jo. XIV, 23).
2. « Avec hâte » (Luc I, 39).

« *DOUCE VIERGE MARIE* »

Lourdes, le 21-IX-1934.

... Je vous apporte la douce paix de la douce Vierge Marie.

Hier, à la grotte, dès ma première visite, je lui ai demandé ce que je devais vous dire de sa part, et, si je puis ainsi parler, ses commissions pour vous. J'ai senti dans mon cœur ce simple mot : douceur. Ainsi, ma petite fille, la Sainte Vierge vous garde toute la douceur de sa tendresse. Elle est bien près de vous. Et comme elle est douce pour vous, elle vous veut douce à Jésus. Elle veut que vous n'ayez pas peur de marcher à l'aveuglette ; car lorsque vous n'y voyez pas clair, Jésus y voit pour vous et c'est sa main qui vous conduit, car votre main n'a pas quitté la sienne.

Allez à Jésus en toute confiance. Vous n'avez pas autre chose à faire qu'à vous laisser aimer.

*
* *

« *LES AMES SONT FAITES POUR DIEU* »

En gare de Nantes, 28-XII-34.

Je griffonne pour vous ce petit mot dans le train qui m'emmène vers Beaugency. C'est d'abord pour vous renvoyer la lettre de X. que vous m'avez communiquée. Cette lettre vous appartient et je désire que vous la gardiez. Elle vous rappellera plus tard les prémices de votre apostolat. Je ne m'excuse pas d'avoir écrit à notre petite X. ce qu'elle vous a transcrit. Vous voyez que j'ai bien fait, puisque cela a augmenté sa confiance en vous.

J'ajouterai, puisque telle est ma condition que mon indigne exemple doit vous servir d'enseignement, que je voudrais vous voir prendre dans ce que j'ai écrit à X. une leçon de désintéressement. Ne mettez jamais dans votre apostolat aucun exclusivisme. Ne soyez jamais jalouse de votre influence, n'essayez jamais de diminuer celle d'autrui. Ayez au contraire le souci de chercher toutes les collaborations. On n'est jamais trop pour faire le bien. Soyez sûre du reste que

votre influence grandira dans la mesure où vous faciliterez celle des autres. N'oubliez pas que les âmes sont faites pour Dieu, et que ce serait un crime de les arrêter à soi.

Pour moi, vous voyez avec quelle sincérité j'encourage X. à aller vers vous. Je sais que pour le moment vous n'avez guère besoin de cette leçon. Mais il faut penser qu'il vous sera utile un jour de l'avoir reçue.

*
* *

« *SI JE M'ETAIS REVOLTE* » « *IL FAUT ACCEPTER* »

6 mai 1935.

Il ne faut jamais dire : c'est trop de souffrance. D'abord tant qu'on est en état de grâce, notre petit lot de peine va grossir le lot de la sainte Eglise, même si c'est imparfaitement accepté et offert. Et même pour nous, on voit bien *après* à quoi devaient servir nos peines dans les plans du Père céleste. Et alors on ne regrette plus de les avoir subies, mais seulement de les avoir trop peu aimées. Non, nos souffrances devraient nous être chères. Croyez-moi. Je n'en parle pas tant à mon aise, et vous pouvez interrogez X. : il m'a vu terriblement souffrir il y a trois ans [3]. Alors je n'y comprenais rien, j'étais dans des ténèbres horribles. Maintenant je comprends bien ; et pour ne signaler que ce point particulier, c'est à cette grande épreuve que vous devez de m'avoir rencontré. Mais si je n'avais pas accepté, jamais je n'aurais compris, parce que les suites surnaturellement bonnes de l'épreuve étaient liées à l'acceptation. Si je m'étais révolté, je me serais replié sur moi-même, j'aurais refusé de reprendre un apostolat dont les premiers élans avaient été si atrocement brisés. J'aurais rempli mécaniquement les besognes de mon emploi... Ainsi de vous, toutes vos présentes peines ont un sens divin, vous en recueillerez plus tard le fruit, et d'autres âmes en bénéficieront avec abondance. Mais il faut accepter...

*
* *

---

3. Lors du départ du séminaire, en janvier 1932.

« *CES ANNEES D'ETUDIANT* »

4-VII-1935.

Allez un de ces jours-ci, comme ne faisant qu'un avec moi, dans l'église de Toussaints [4]. Placez-vous dans le bas-côté du chœur, non loin de la porte qui donne accès à la sacristie. Que j'ai prié dans ce petit coin-là, quand j'avais dix-sept ans ! J'y serai encore en vous, et je dirai avec vos lèvres ma reconnaissance au Cœur de Jésus. Y ai-je prié pour vous ? Sans doute. J'y ai tant prié pour les âmes qui devaient m'être confiées un jour ! Vous y ai-je aimée ? Oui, oui, j'ai aimé toutes ces âmes-là dès lors. O joie inénarrable que ces années d'étudiant aient appartenu si complètement à Jésus et à vous.

*
* *

ABANDON ET PRESOMPTION
LA PRUDENCE SURNATURELLE

Vannes, Notre-Dame du Ménimur, 21 août 1935.

Que la paix de Jésus soit avec vous.

Sur l'exposé que je vous ai fait du projet de maison de relèvement [5], je trouve votre réponse excellente. Oui, je m'attends bien à partir et à poursuivre sans argent. Mais cette attitude initiale, c'est aussi bien le fait des fous selon le monde que des fous selon l'Evangile ; je veux dire, c'est aussi bien le fait de ceux qui n'ont pas de bon sens et des esprits faux, que des sages et des saints. Le tout est donc de savoir si, partant sans argent, on commet une témérité ou si on fait acte d'abandon au bon Dieu. C'est là que gît tout le problème. Il ne suffit pas que je me dise : « je n'ai pas le premier sou pour construire » pour que je puisse ajouter : « *donc* le bon Dieu prend tout en charge ». Pour que j'aie le droit d'ajouter cela, il faut que le discernement spirituel, œuvre du Don de Conseil et de Science perfectionnant la vertu de Prudence, ait été accompli. Il faut

---

4. L'une des églises de Rennes.
5. Ce projet, jusqu'à présent, n'a pas eu de suite.

que j'aie trouvé, dans les circonstances, dans les ordres ou les désirs des Supérieurs, dans la prière surtout, que vraiment c'est l'heure de Dieu, et que je suis vraiment l'ouvrier désigné. Voilà pourquoi il est si nécessaire de prier. Car, à première vue, on pourrait croire qu'un tel discernement est impossible, et qu'on ne peut jamais avoir une certitude suffisante qu'on n'est pas dans l'illusion. Mais les faits sont là pour démontrer le contraire. Voyez l'espèce d'infaillibilité des saints pour leurs entreprises. Quel coup d'œil, quelle assurance ! Mais aussi jamais ils n'ont cru que le manque d'argent suffisait à engager Dieu. Ce qu'ils ont cru, c'est que toutes les conjectures étant *pour*, le manque d'argent ne pouvait suffire *contre*, et même *les autres indications providentielles étant données*, j'insiste sur ce point, ils ont cru que le manque d'argent pouvait encore, *dans ce cas*, passer pour une indication de plus.

Vous voyez combien il est sot de confondre abandon et présomption. Or, par rapport à l'affaire qui nous occupe, je suis, je crois, bien abandonné, mais je ne veux pas être présomptueux. Je ne l'ai pas été pour l'œuvre de Saint-Jacut [6]. J'ai résisté pendant trois ans, quoique pressé de divers côtés par de très bonnes âmes. Quand j'ai consenti, je n'étais pas plus riche que trois ans plus tôt, mais il y avait des indications qui me faisaient regarder la chose comme mûre, dès lors le manque d'argent n'était plus une raison de s'abstenir, l'abandon pouvait jouer ; plus tôt ç'aurait été de la présomption. Pour l'autre œuvre je ne vois pas encore clair.

*
* *

6. Quelques enfants secourus par l'Œuvre de l'Adoption avaient été recueillis par la directrice laïque de l'œuvre, Mlle de Coutance, dans sa propre demeure à Saint-Jacut-les-Pins (Morbihan).

LA MESSE ET LA COMMUNION
VIVRE SELON JESUS AVEC JESUS
(A une élève de 13 ans)

Notre-Dame du Ménimur, 2-XII-35.

M., que la paix du Seigneur soit toujours avec vous.

Je suis content de savoir que vous pouvez communier presque tous les jours. Autant que possible (et sans vous y astreindre absolument) préparez-vous en lisant les prières mêmes de la messe du jour ; et surtout rattachez votre communion à la messe, qui est un sacrifice. Si je vous expliquais un peu cela ?

Nous savons qu'à l'autel Notre-Seigneur se remet pour nous dans l'état de victime où il était à la Croix. Victime, qu'est-ce à dire ? Chose offerte à Dieu en signe de notre offrande intérieure. Evidemment, lorsqu'à la Consécration, nous offrons ainsi l'Humanité Sainte de Jésus à la Trinité, nous faisons déjà, par notre intermédiaire, notre délégué, qui est le prêtre, un véritable sacrifice. Mais combien cela est mieux signifié quand nous communions ! En nous unissant ainsi à notre Victime, nous marquons aussi clairement qu'il est possible que nous entendons bien ne faire qu'une Victime avec Jésus. Je sais bien qu'on réserve d'habitude le nom d'âmes-victimes à celles que notre doux Sauveur a choisies pour les associer davantage à ses souffrances. Mais en un sens, il faut bien que tout chrétien soit victime, c'est-à-dire chose offerte, chose consacrée, chose donnée à Dieu, chose qui ne s'appartient plus, mais qui est devenue la propriété de Dieu en Jésus.

Si tel est — et il est impossible d'en douter — le sens plénier de la communion eucharistique, vous voyez que la participation au Corps et au Sang de Jésus est bien autre chose qu'une visite qu'Il nous ferait. Combien, qui se croient pieux, ne comprennent pas cela ! Et alors, qu'arrive-t-il ? On fait comme une maîtresse de maison qui reçoit un invité de marque. Elle l'accueille dignement, elle le traite avec honneur, mais en sentant qu'elle est chez elle et qu'il n'est pas chez lui. Et quand il est parti, qu'elle peut déposer la contrainte qu'elle s'imposait par égard pour lui, elle est bien tentée de dire : « Ouf, le voilà parti ! » Oh ! ma petite fille, est-ce bien sûr qu'après l'une ou l'autre de vos communions, l'action de grâ-

ces faite sérieusement, je l'accorde, vous n'avez jamais été sur le point de penser, une fois la présence réelle disparue : « C'était très bien d'avoir le Bon Jésus, mais enfin, maintenant qu'il est parti, je vais pouvoir me détendre. » Cela venait de ce que vous compreniez de travers ce que c'est qu'une communion. Dans la vérité, communier c'est marquer qu'on reconnaît qu'on ne s'appartient plus, et pas seulement pour le temps de l'action de grâces, mais sans limite de temps, selon ce que dit saint Paul : « Vous n'êtes plus à vous, vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu ; *non estis vestri, Christi estis, Christus autem Dei*[7]. »

Car c'est dès le baptême que nous avons cessé d'avoir le droit d'être à nous-mêmes, et pour toujours (puisqu'il y a un caractère), afin d'être voués au culte de la Sainte Trinité. Et, comme le Christ ne s'est incarné que pour être sacrifié, ainsi nous ne sommes incorporés par le baptême que pour être co-sacrifiés dans la messe et dans la communion. La communion est l'acte par lequel vous adhérez au maximum à votre vocation de baptisée et par lequel vous la réalisez au maximum.

Cela aide à comprendre ce que doit être notre action de grâces : la préparation d'une journée (ou de plusieurs, si on ne communie pas tous les jours) qui soit bien à Dieu en Jésus. Le Seigneur disait : « Celui qui me mange, vivra par moi ». Or vivre c'est agir. Vivre par Jésus, c'est agir par Lui, et cela se fait quand, dans l'action de grâces, on a décidé avec Lui de faire ceci ou cela, de le faire de telle ou telle manière. « J'ai telle démarche à faire : Jésus, comment faut-il que je la fasse, pour qu'elle soit selon vous ? J'ai tel sentiment dans le cœur, cela vous plaît-il ? J'ai tel projet : pensez-vous qu'il soit bon ? » Et on attend la réponse. Il ne faut pas du tout monologuer à ce moment-là, il faut écouter.

— Mais, mon Père, moi je n'entends jamais la voix de Jésus.

— Ma petite fille, c'est vrai que Jésus ne vous parlera pas en paroles formées et distinctes. Mais Il répond *toujours*. C'est sa promesse et son Evangile n'est pas menteur. Il répond en faisant *sentir*, plus clairement dans l'action de grâces que n'importe quand, ce qui est *selon* son esprit, ce qui est *contre* son esprit. Seulement, il ne faut pas avoir son parti arrêté d'avance ; autrement Jésus se taira ; pourquoi parlerait-il, si on lui demande avis, bien décidé à n'en faire qu'à sa tête ?

---

7. 1 Cor. II, 23.

Et vous voyez comme nos journées peuvent devenir divinement belles, si on a d'avance arrangé sa conduite avec l'Ami très doux, avec le Conseiller très sûr, avec le Maître adoré ; patiemment il nous forme, il nous redresse, il nous blâme, il nous exhorte, il nous encourage. « *Emitte Lucem tuam et Veritatem tuam* », quelle lumière que *Sa* Lumière ! Quelle vérité que *Sa* Vérité ! Qu'il sait bien nous apprendre à discerner nos prétextes d'avec les bonnes raisons, à découvrir ce qui se cache d'orgueil dans ce que nous nommons dignité, de brutalité dans ce que nous nommons franchise, de lâcheté dans ce que nous appelons résignation, d'habileté humaine dans ce que nous appelons prudence. Et il n'éclaire pas seulement, il donne la force. En sorte que la vie selon Jésus, si impossible *sans* Jésus, est possible *avec* Jésus ; car en nous obligeant à vivre *selon* Lui, il nous propose de vivre *avec* Lui.

Je m'arrête court : sur ce sujet je serais intarissable.

*
* *

CATECHISME DE LA BONNE ANNEE
(A la même)

31-XII-35.

Bonne année, ma chère petite fille, bonne année.

Leçon de catéchisme à M. pour l'an de grâce 1936.

— Mon Père, qu'est-ce que c'est qu'une bonne année ?

— C'est une année d'amour, d'amour du Bon Jésus.

— Mon Père, qu'est-ce que c'est qu'une année d'amour du BON Jésus ?

— C'est une année qui se passe à faire arriver son règne en soi et dans les autres.

— Mon Père, qu'est-ce c'est que faire arriver son règne en soi ?

— C'est vivre d'après son Evangile tout pur, sans aucun mélange de l'esprit du monde.

— Mon Père, qu'est-ce que c'est que le monde ?

— C'est ce qu'on aime davantage à mesure qu'on aime moins Dieu, et ce qu'on aime moins à mesure qu'on aime Dieu davantage.

— Mon Père, ça n'est pas bien clair.

— Comment M. ! Mais ce sont les propres paroles de saint Augustin !

— Mon Père, saint Augustin était un évêque et un immense génie ; et moi je suis une petite fille de treize ans, sans aucun génie.

— Eh bien ! L'Evangile, c'est l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, et le monde, c'est l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu.

— Mon Père, est-ce encore saint Augustin qui dit cela ?

— Précisément M., saint Augustin en personne.

— Ah !... et alors, mon Père, on ne peut pas aimer bien le Bon Dieu et s'aimer aussi soi-même un petit peu ?

— Mais je n'ai pas dit cela.

— Mon Père, ça recommence à devenir difficile. Expliquez-moi mieux.

— Voici. Du moment que le Bon Jésus nous aime, et que nous devons faire comme Lui, il faut bien que nous nous aimions. Seulement il a sa manière à LUI de nous aimer, et ce n'est pas souvent de cette manière-là que nous nous aimons.

— Mon Père, comment est-ce que le Bon Jésus nous aime ?

— En voulant que nous ayons une vie aussi belle, aussi grande, aussi haute que possible, ce qui n'est possible qu'en ne pensant pas à soi, parce qu'on ne s'agrandit qu'en sortant de soi.

— Mon Père, alors pour s'aimer il faut ne pas s'occuper de soi, c'est-à-dire ne pas s'aimer ? C'est bien étrange !

— C'est même une folie, saint Paul nous le dit. Mais cette folie-là est la vraie sagesse. « Celui qui veut garder sa vie la perd, et celui qui la perd la trouve ». Celui qui veut rester son propriétaire se gaspille, celui qui est à Jésus s'emploie.

— Mon Père, s'aimer selon le monde, alors, c'est s'occuper de soi, c'est tout prendre par rapport à soi, c'est être son propre centre, c'est...

— C'est au fond, être à soi-même son Dieu. Vous commencez à voir où est la vraie folie.

— Mon Père, c'est bien beau, mais que c'est difficile !

— Oui et non. La vie *selon* Jésus est difficile, et même impossible *sans* Jésus. Mais elle est facile *avec* Jésus. Or il est là.

— Alors, mon Père, une bonne année, c'est une année *selon* Jésus *avec* Jésus ?

— Ce n'est pas l'esprit qui vous manque, M., je ne saurais mieux dire. Et ajoutons un dernier mot. Faire arriver le règne

de Jésus dans les autres c'est les amener à vivre selon Jésus avec Jésus.

— Mon Père, bénissez-moi.

— Oui, ma petite fille, je vous bénis de tout mon cœur, avec grande tendresse et grand respect. Je bénis tous les jours de votre nouvelle année. Je bénis votre front, pour qu'il porte le signe de la Croix, vos oreilles, pour qu'elles entendent les préceptes divins ; vos yeux, pour que vous voyiez la clarté de Dieu ; vos narines, pour que vous sentiez le parfum du Christ ; votre bouche, pour que vous disiez des paroles de vie. Je vous bénis toute, afin que vous ayez la vie éternelle, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

*
* *

LES ETUDES CLASSIQUES : CONFIDENCES ET CONSEILS

14-II-36.

L'étude est votre devoir d'état. Surtout, ne soyez pas passive. Le principal résultat de la formation secondaire, à mes yeux, c'est le goût de la vérité, non pas acceptée bouche béante, mais inventée ou au moins contrôlée, repensée personnellement, assimilée.

J'ajoute que dans la manière même d'apprendre, il faut être spontanée et pleine d'initiative. Si vous ne lisez de vos « morceaux choisis » que ce qu'on en explique en classe, quelles richesses perdues ! Si vous ne meublez votre mémoire que des textes qu'on vous fait apprendre, quel mince bagage ! En français, latin, anglais, il faut lire d'un bout à l'autre *tout* ce que vous avez entre les mains. Figurez-vous qu'en quatrième (et cependant je n'avais que 11 ans), j'avais entrepris d'apprendre « Athalie » par cœur d'un bout à l'autre. Pour retenir, je m'étais fabriqué une sorte de mélodie, sur laquelle je chantais mon Racine. Eh bien, le premier résultat a été de me faire goûter tellement cette sobriété, cette mesure, cette discrétion des classiques, que j'en ai été préservé de la maladie romantique. Je n'ai jamais pu, même pas à quatorze ou quinze ans, mettre Lamartine ou Hugo au-dessus de Racine. Je sentais trop chez eux le lyrisme en toc, l'émotion en simili, la contre-

façon, de toutes la plus insupportable, la contrefaçon de la sincérité. Il y a eu d'autres bons résultats de ma manière de faire mes études : me faire retenir une foule de textes (et grâce à eux une foule d'idées) ; me faciliter le travail de mémoire ; me donner l'horreur de l'à-peu-près, le besoin de remonter aux sources, de ne juger que sur pièces ; j'ajouterai le plaisir si délicat de goûter tous les genres de beauté sans parti-pris. Pourvu qu'on ait un jugement sain et ferme, on peut aller de l'avant. On passe quelquefois par des périodes un peu chaotiques, mais on en sort très bien.

Il faut lire avec *l'intention* de retenir par cœur tout ce qu'on lit. Evidemment on n'y arrive pas. Mais cette intention est tout de même très efficace. On garde toujours au moins quelques bribes, et surtout cette habitude décuple la puissance *d'attention*, d'application aisée à ce qu'on fait.

Farcissez-vous la tête de textes latins. Les lectures du missel sont excellentes pour le vocabulaire ; mais pour la syntaxe, il faut savoir beaucoup de Cicéron, de César, de Tite-Live, de Pline le Jeune, etc.

J'en dirai autant pour l'anglais. Mais ici c'est surtout des poésies qu'il faut apprendre. Car il n'y a guère lieu d'étudier l'anglais (à moins qu'on ne se destine à vendre du poivre) que pour le charme propre de la langue (rythme, sonorités, tournures) ; et cela est beaucoup plus sensible dans la poésie que dans la prose. Il faut arriver à *jouir* de toute langue qu'on étudie, et pour cela, quand on ne la parle pas habituellement, il n'y a que l'unique moyen d'apprendre par cœur.

C'est tout un programme. Mais je ne vous demande pas de le réaliser en un jour ! Tout se résume en un mot : *activité d'esprit.*

Sur quoi je vous laisse pour des travaux moins agréables. Mais tout est pour le Bon Jésus.

*
* *

CONFIRMATION ET APOSTOLAT
LES ETUDES CHRETIENNES

12 mai 1936.

Rien ne dit que je serai encore là quand votre tour viendra d'entrer dans la moisson. Mais ma personne n'est rien. Il y

aura encore des prêtres marqués par l'Ordre, et votre Confirmation vous désigne pour agir avec l'un d'eux. C'est cela la Confirmation. C'est le sacrement qui donne aux prêtres des « humanités de surcroît » pour l'apostolat, et qui donne aux fidèles mission officielle pour être des « humanités de surcroît ». Rien sans le prêtre, lui-même supposé naturellement en dépendance étroite à l'égard de son évêque. Tout avec le prêtre, en union avec lui et sous son autorité. C'est la formule même de tout apostolat, et un apostolat qui ne remplit pas cette condition doit vous être toujours suspect.

Préparez-vous donc, et en attendant, priez. Donnez beaucoup à l'étude. Nulle meilleure préparation. La « jugeotte » ne suffit pas, loin de là. Il faut la culture de l'esprit, l'information de l'intelligence ; cela veut des années. Utilisez surtout les occasions de mieux connaître le dogme, la morale, le culte, l'histoire, toute la vie passée et présente de la Sainte Eglise. Figurez-vous que j'ai trouvé hier des enfants qui connaissaient mieux Louis XIV que le Bienheureux Grignion de Montfort. Si c'est votre cas, mettez-vous vite au point juste. Les vraies vues sont les vues du Bon Dieu. Or, au regard de Dieu, combien un saint qui ne fut qu'un pauvre missionnaire, mais aimant la Sainte Vierge, compte plus qu'un roi qui ne fut pas un saint ! Nous nous croyons chrétiens, et souvent nous ne sommes que des païens frottés de christianisme. Saint Paul veut que Jésus soit notre dedans et notre dehors, notre vêtement et nos entrailles. Qu'il en soit bien ainsi pour vous.

Et quand nous sommes bien à Jésus, tout le reste est à nous, et Cicéron, et Sénèque, et Tacite, et Virgile, et les classiques et les romantiques, ils nous appartiennent tous, et nous les faisons tous servir au règne de Jésus. Nous les utilisons, c'est encore un mot de saint Paul, pour « faire prisonnière toute intelligence à l'obéissance du Christ[8] ».

*
* *

8. 2 Cor. X, 5.

LES GRECS ET LES LATINS

19 mai 1936.

Il s'agit de savoir si ceux qui paraissent providentiellement destinés à procurer le règne du Bon Jésus par la voie de l'intelligence et de la culture peuvent réaliser leur fin sans le grec. La réponse n'est pas douteuse. Je n'ai pas besoin de causer une demi-heure avec quelqu'un pour savoir s'il connaît ou s'il ignore le grec. Il y a des nuances de langage, des finesses de pensée qui décèlent du premier coup l'esprit formé au grec. Le latin est excellent comme gymnastique, mais ce n'est qu'une gymnastique. Je ferais exception pour les Latins chrétiens. Mais d'abord, on ne les lit pas, et d'après nos absurdes programmes universitaires, vous sortirez de première connaissant plus de Cicéron ou de Virgile, que de saint Augustin ou de saint Jérôme. Et ensuite, ce qu'ils ont de plus affiné, de plus délicat, leur vient du Christianisme ou justement des Grecs. Des Latins païens, il n'y a rien à retenir qui ait valeur d'éternité, rien qui ait même valeur humaine perdurable. Pas un philosophe, pas un vrai penseur. Mettons encore Tacite à part. Mais c'est encore un auteur qu'on lit peu dans les classes, à cause de sa difficulté ; et du reste, il faut lire sa pensée entre les lignes, puisqu'en apparence il fait de l'histoire ; ce qui n'est possible qu'à ceux que le grec a doués d'esprit critique.

Chez les Grecs, quelle différence ! Un Sophocle, un Euripide, un Aristote, un Démosthène, un Platon surtout, et pour les chrétiens un Origène, un saint Jean Chrysostome, un saint Grégoire de Nazianze, trente autres, quels génies, quels maîtres pour une jeune intelligence, quels métaphysiciens, quels psychologues, quels moralistes ! Quel goût, quelle délicatesse, quel art ! Quelle ardeur à réfléchir sur le monde, sur l'homme, sur tout ! Et je ne dis rien de la langue, si harmonieuse, si riche, si extensible, si flexible. Virgile près d'Homère, Cicéron près de Démosthène, Tite-Live près de Thucydide, Sénèque près de Platon, c'est le lourdaud endimanché auprès du grand seigneur élégant par instinct.

* * *

LES VRAIES AMES DE LUMIERE
L'ETUDE ET L'APOSTOLAT

2-VII-36.

Mon dernier château en Espagne étant devenu inhabitable (c'était votre baccalauréat, et du moment que vous l'avez il n'offre plus d'intérêt) je m'en suis incontinent bâti un autre. C'est que l'année prochaine vous prépariez un certificat quelconque de licence.

J'y pense très sérieusement. Ce sera à voir bien sûr, mais enfin pourquoi pas ? Vous savez bien que je ne me résoudrai jamais à vous voir négliger l'intelligence. Je ne crois pas à la fécondité durable d'un apostolat qu'une solide armature métaphysique ne soutient pas. Il me semble que là se trouve l'explication de la déperdition d'influence qui se constate, je vous le disais un jour, assez fréquemment. Certaines âmes, très belles et très hautes, nous soulèvent d'abord, et l'on croit qu'on trouvera indéfiniment auprès d'elles le secours dont on a besoin. Et puis leur influence s'use pour ainsi dire. On les sent au bout de leur rouleau. Elles peuvent fournir l'étincelle, elles n'ont pas de quoi entretenir la flamme. Elles provoquent l' « émotion pure » initiale, elles ne peuvent soutenir jusqu'au bout le labeur d'une formation. La cause ? Manque de doctrine, manque de théologie, manque de philosophie ! Près de certaines âmes, au contraire, on a l'impression de l'illimité. Elles ont toujours de nouveaux horizons à vous découvrir, de nouveaux mondes à vous faire explorer. Celles-là sont les vraies âmes de lumière. Les premières sont comme le Précurseur ; les autres sont vraiment comme Jésus. On quitte les premières, comme les disciples de Jean le quittèrent quand Jésus se fut manifesté ; et si elles sont assez saintes, elles-mêmes connaissent le moment où il ne leur reste plus qu'à dire en montrant l'une des autres : « *Ecce Agnus Dei* ». Or les vraies âmes de lumière sont les âmes d'étude. Je suis convaincu que la rareté des vrais directeurs vient de là en grande partie ; la plupart des prêtres ne sont pas assez instruits, assez méditatifs, assez savants. Je n'ai pas besoin de chercher loin des exemples. Si souvent j'ai vu venir vers moi des jeunes gens ou des jeunes filles qui m'étaient adressés par les prêtres qui d'abord les avaient eus en charge, mais qui étaient vite débordés ! Certes la science n'est pas tout. Il faut pour l'apostolat un certain degré de sainteté, ou, comme vous aimez

à dire, d'équilibre surnaturel. Mais il reste que l'on n'en sait jamais trop ; que *vous,* vous n'en saurez jamais trop. Or, pour avoir un but et une orientation de travail, un stimulant aussi, c'est encore un examen qui est la meilleure invention. Réfléchissons ensemble là-dessus.

*
* *

UNE RETRAITE, « QUELLE AUBAINE »

31 août 1936.

J'ai donc fait cette retraite, et j'ai essayé de la bien faire avec le Bon Jésus et pour lui. J'ai surtout goûté le calme. Trois jours sans faire une lettre, sans recevoir une visite, sans travailler à aucun cours, quelle aubaine, j'avais presque envie de dire : quelle veine ! Et puis aussi, j'ai aimé le bréviaire récité en commun dans la magnifique chapelle qu'on vient de construire. J'aurais voulu que cela durât toute la journée : et je me demandais bien, ma foi, comment je ne m'étais pas fait bénédictin. On doit vivre joliment heureux à Solesmes.

[...] non, vous ne m'êtes pas à charge, et je ne souhaite pas du tout d'être débarrassé de vous. C'est bien beau et bien grand d'être un prêtre du ministère, et de travailler directement au règne du Bon Jésus. Je suis content de mon sort, dès que je le regarde à la vraie lumière. C'est seulement quand je suis trop *moi* que j'en ai quelquefois par-dessus la tête. C'est de ma faute, je n'ai qu'à me fondre davantage dans le Bon Jésus. C'est du reste la résolution que j'ai emportée de la retraite ; et comme elle est encore toute fraîche, vous voyez qu'elle me fait vous écrire une grande lettre.

*
* *

L'HISTOIRE DE L'EGLISE
(A des enfants)

le 10 septembre 1936.

Je n'ai aucune compétence pour l'enseignement de l'histoire de l'Eglise, et de la conjonction de nos ignorances, de la colla-

boration de nos inexpériences, je me demande s'il sortira rien de bon. Ce qui est sûr, c'est que ce n'est pas encore cette année que je pourrai modifier le programme du Brevet d'Instruction Religieuse, en sorte que vous aurez à faire voir à vos enfants les vingt siècles de l'Histoire de l'Eglise, en cette seule année de cinquième. C'est une énormité, mais qu'y puis-je ? L'an prochain, après questionnaire adressé aux spécialistes de cet enseignement, j'aviserai à la réforme qui me paraît indispensable.

En attendant, je pense que le mieux est (surtout pour un enseignement où vous êtes aussi neuve que vos élèves) de suivre le petit manuel d'Audollent. Mais il pèche vraiment par défaut de synthèse. Il me semble qu'il serait donc utile de donner aux enfants dans les deux ou trois premières classes, un « conspectus generalis » du développement du règne de Dieu, toujours en vous servant des grandes divisions du livre : Les Persécutions, la Paix constantinienne, les Invasions, la Chrétienté médiévale, la Renaissance, le Protestantisme, les Temps du Rationalisme moderne. Et à travers tout cela, la germination des justes, la loi de croissance du Corps mystique, si différente de la loi du développement des Etats et où déjà se découvre une transcendance. Usez de votre cher Pascal : « L'histoire de l'Eglise doit être proprement appelée l'histoire de la vérité ». Usez aussi de Maritain, « Religion et Culture » : « Le roman qu'il compose depuis le commencement du monde est terriblement pur de tout arrangement apologétique ». Evidemment tout cela en filigrane ; en clair, ce ne serait pas compris. Mais il y a des leçons à répéter souvent, quand ensuite vous reprendrez le détail des événements. Pour celui-ci encore, faute de mieux, tenez-vous en au manuel. Vous complèterez par des lectures faites en classe (v. g. les Actes du martyre de sainte Blandine, le portrait de saint Thomas d'Aquin par cet « humorous » de Chesterton, une lettre de saint Jérôme, etc.). L'essentiel, dans l'état présent du programme, est que vos élèves sentent que l'Eglise est sans commune mesure avec aucune autre institution. L'autre aspect, l'insertion dans le temporel, est à réserver pour l'histoire générale.

*
* *

A NOUS LE COMBAT, A DIEU LA VICTOIRE

18 septembre 1936.

La rentrée approche ; je vous demande pour commencer d'écarter toute inquiétude. Habituez-vous à juger *divinement* ; or une des choses qui fait que nous jugeons humainement, c'est que nous nous attachons plus au résultat qu'aux moyens, plus à la victoire qu'au combat, plus au succès qu'à l'effort. Cela nous trouble inévitablement, car, comme nous ne sommes pas les maîtres du résultat, de la victoire, du succès, le manque d'abandon en cette matière aboutit à mettre notre volonté en opposition plus ou moins sourde avec la volonté de Dieu. C'est autrement qu'il faut comprendre les choses. Mettez donc bien dans votre cœur la résolution d'employer les moyens qui dépendent de vous, la résolution de combattre, la résolution de faire effort ; et laissez au Bon Dieu le soin de couronner cela par le triomphe ou par l'échec, *à son gré*.

*
* *

SUR SAINTE THERESE D'AVILA
COMMENT TENIR DES RESOLUTIONS

14 octobre 1936.

Bien que la sainte Thérèse de demain ne soit pas votre patronne, je vois plus d'une grâce qu'elle pourra vous obtenir, et de gré ou de force, je vous mettrai sous ses mains et vous exposerai à son rayonnement. Et savez-vous ce que je souhaite qu'elle vous communique ? sa netteté. Vous lirez plus tard ses écrits ; vous verrez cette transparence, ce cristal. Pas un biais, pas une réticence ; les choses telles qu'elles sont. Elle a toujours l'air de sous-entendre « c'est comme ça » ou « c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire ». L'artifice, la façade, la poudre aux yeux, ou même simplement l'apprêt et le décorum, quel joli mépris elle a pour tout cela ! On sent qu'elle s'en écarte non seulement parce qu'elle trouve que c'est mal, mais parce qu'elle trouve que c'est sot ! Elle ne se guinde jamais, elle n'est jamais compassée, elle n'a avalé aucun manche à balai ; elle est naturelle au-delà de tout. On est tenté de dire qu'elle se permet tout, sauf le péché — en quoi elle rejoint saint Paul : « *omnia mihi licent* », tout m'est

permis [9] ; et saint Augustin : « *ama, et fac quod vis* », aime et puis fais ce que tu veux. Personne n'a jamais mieux compris que la sainteté consiste toute dans l'amour, et que par conséquent, ce qui n'est pas essentiel à l'amour n'est pas essentiel à la sainteté. Il y a des saints qui ont la sainteté vive, d'autres qui l'ont morose ; certains qui l'ont sombre, d'autres qui l'ont gaie ; certains qui l'ont circonspecte, d'autres qui l'ont hardie ; certains qui l'ont retirée, d'autres qui l'ont audacieuse. Affaire de tempérament. Consentons bonnement à être ce que nous sommes, dit sainte Thérèse, pourvu que nous soyons intégralement dans la main de Dieu. « Ne forçons point notre talent, nous ne ferions rien avec grâce ». Ce païen de La Fontaine a dit là une grande vérité, et que sainte Thérèse illustre fort bien de sa vie, en même temps qu'elle l'enseigne dans ses œuvres.

Faites votre retraite là-dessus...

Je veux bien que, non à cause de la valeur de ces pratiques, (elles n'en ont aucune en elles-mêmes), mais pour tremper votre volonté, et pour marquer votre amour pour le Bon Jésus, vous déterminiez temporairement quelques observances personnelles : « je ne lèverai pas les yeux de mon livre, *pendant la première demi-heure de l'étude* » ou bien : « je ne ferai aucun geste instinctif ou machinal pendant mon action de grâce ou pendant le chapelet » (encore faut-il que l'attention à ce point ne devienne pas une contrainte pour l'esprit et une source inattendue de distractions). Cela ou d'autres choses semblables à votre gré.

Mais la bonne humeur, la prévenance, l'entrain, l'oubli de soi, voilà, voilà, voilà les vrais sujets de résolutions.

Si nous voulons les tenir nous-mêmes, nous ne les tiendrons certainement pas. C'est au Bon Jésus de les tenir en nous. N'oublions pas que nous ne sommes que ses membres, et que si nous faisons deux avec lui, tout est perdu. Laissez-le vivre en vous ; et lui en vous, vous en lui, les résolutions seront tenues.

Voilà. J'imite sainte Thérèse, et, le naturel voulant qu'on se taise quand on n'a plus rien à dire, je me tais !...

*
* *

9. 1 Cor. VI, 12.

PREMIERS MOIS DE LA BOUSSELAIE

28 octobre 1936.

Nous voilà avec près de vingt orphelins dans cette pauvre maison. Mais en dépit de toutes les difficultés, nous vivrons ; Monseigneur, après s'être longtemps borné à bénir et à encourager, a engagé depuis quelques semaines son influence. Outre que cela me rassure pleinement sur le côté providentiel de cette lourde entreprise, et augmente mon courage, cela simplifie instantanément une multitude de problèmes. Maintenant je suis *sûr* d'avoir fait œuvre utile et voulue de Dieu, et sûr d'arriver à faire au moins les semailles. Quant à la moisson, moi ou un autre, peu importe ; le Bon Jésus dit : « *Alius est qui seminat, et alius est qui metit* » *.

6 mars 1937.

J'ai cette œuvre (la Bousselaie) bien à cœur. Vous ne sauriez croire combien il m'est pénible de ne pouvoir y être sans cesse présent. C'est là que je voudrais vivre si j'en avais la liberté. Quand j'étais enfant, j'ai souvent été conduit par mon cher papa au pied de la statue d'un médecin originaire de Pontivy et plus tard établi à Nantes, le Dr Guépin. Sur le socle, on lisait une parole splendide (et que je n'ai jamais oubliée) de cet homme de bien : « Aux plus déshérités, le plus d'amour ». Combien il me serait doux de mettre cette devise en pratique à La Bousselaie. Mon sort est autre, et des enfants, qui prennent une si grande part de ma vie, me connaissent à peine. Mais c'est bien ainsi. Du reste, je suis mieux ici pour leur trouver des protectrices.

*
* *

23 avril 1937.

J'ai fait la maman ce soir : j'ai reçu un vingt-deuxième orphelin (six ans) que j'ai pris d'urgence. Comme il n'y avait

---

* « Autre est le semeur et autre le moissonneur » (Jo. IV 37).

personne pour le conduire dès aujourd'hui à La Bousselaie, je l'ai gardé ici. Et ce bambin est ravissant. Tout à l'heure, après l'avoir mis au lit et lui avoir fait faire sa prière, je le vois lever ses bras vers moi et il me dit : « Tu es mignon, je veux t'embrasser ». J'ai caché mes larmes dans ses cheveux. Pauvre petit enfant, né du péché, et dont pourtant l'innocence sanctifie cette nuit ma maison. Je plie sous le poids de telles grâces. Cette malheureuse qui m'a confié son enfant, elle aussi, il faut que nous la sauvions. Je demande humblement pour elle tout ce que votre maladie vous apporte à souffrir.

*
* *

POUR LES NOCES D'OR SACERDOTALES DU P. LE FLOCH
« JE N'AI ICI-BAS QU'UN VRAI PERE DE MON ETRE SPIRITUEL »

De Vannes, 21 novembre 1936.

Vénéré et bien-aimé Père,

Jamais je n'ai senti comme ce soir à quel point le titre que je viens de vous donner est celui que je dois vous donner, le seul qui exprime assez la force et la tendresse des liens qui m'unissent à vous.

Il me semble que rien en moi ne serait comme il est si je ne vous avais pas connu. J'ai besoin de vous dire ma reconnaissance, en ces jours où vous venez de célébrer le cinquantième anniversaire de votre ordination sacerdotale.

Oui, vous m'avez régénéré, réengendré. Après cinq ans passés à Rome, sous votre influence joyeusement acceptée, ou plutôt avidement recherchée, je suis sorti de vos mains transformé. Vous m'avez tellement marqué, tellement pétri, que je ne puis plus rien faire qui ne porte le signe de votre influence. Je m'en rends compte et j'en rends grâces au Père céleste de qui vient tout don parfait : aucune action, je ne dis pas égale, mais comparable à la vôtre ne s'est jamais exercée sur moi. Je reprends la parole de saint Paul : Je puis bien avoir eu dix mille instituteurs, je n'ai ici-bas qu'un vrai père de mon être spirituel, et c'est vous, vous mon Père pieusement vénéré.

Je revois, je revis, non à la manière d'un déroulement cinématographique, mais comme dans un ensemble simultané, mes années romaines, les années culminantes de votre rectorat, quand notre glorieux, Séminaire connaissait une splendeur inégalée.

J'arrivais de la glaciale Université. Quelle dilatation de cœur, dès votre première bienvenue, quel sentiment de sécurité ! Quelle intuition de la profondeur à laquelle vous alliez me saisir !

A mesure que je connaissais mieux la maison, je comprenais mieux que vous en étiez l'âme. Nous vous trouvions partout ! Dans les plus infimes détails, nous reconnaissions l'harmonie et l'unité qui venaient de vous. Votre pensée fermement arrêtée, votre volonté inéluctable ordonnaient tout.

Vous aviez conçu et fixé l'esprit du Séminaire et vous le mainteniez avec un tact infaillible ; pour moi et pour les autres, cet esprit brillait, il éclatait du matin au soir, du vestibule à la loggia ! Il est vrai que vous ne vous embarrassiez pas de nous le définir ; peut-on définir un esprit ? Au fond, c'était le *Sentire cum Ecclesia* [10], entendu sans nulle raideur, certes, sans nulle géométrie, sans nul « intégrisme » combien l'idée de vous appliquer cet affreux vocable paraît risible à qui vous connaît — mais dans sa pure, dans sa virginale intégrité. La vérité est que jamais Séminaire, mieux que Santa Chiara sous votre gouvernement, ne réalisa les prescriptions du Code de Droit canonique à propos des jeunes gens qui y sont admis : *Spiritu vere ecclesiastico imbuantur* [11].

Quelques-unes de vos paroles me reviennent sans cesse, comme des maximes propres à éclairer toute ma vie sacerdotale.

A la veille de ma première tonsure, vous m'aviez fait appeler. Je vous entends me dire : « Désormais votre temps ne vous appartient plus ; il appartient à l'Eglise. » Et vous étiez

---

10. Sentir, penser, juger avec l'Eglise.
11. Canon 1369, § 1 (... que les élèves du Séminaire soient pénétrés, imprégnés de l'esprit vraiment ecclésiastique).

là, mon Père, et vous n'alléguiez pas votre exemple ! Mais moi, je me le proposais intérieurement ; je pensais que je n'aurais jamais sous les yeux le spectacle d'une vie plus généreusement livrée au service de la sainte Eglise, plus totalement absorbée par elle.

Quelques jours avant mon sous-diaconat : « Il faut voir grand, me disiez-vous ; vous allez devenir le délégué de la prière de l'Eglise universelle, et cela au centre et au cœur de la catholicité ; que jamais votre vue ne se rétrécisse. C'est à Rome qu'il faudra toujours revenir en esprit ; c'est l'unique haut-lieu d'où l'on puisse tout découvrir, et où l'on puisse recevoir l'impression de tout ce qui se passe dans l'Eglise. » Ce conseil aussi, combien il m'a été précieux, combien il m'a été salutaire, aussi souvent que j'ai voulu le suivre ! Et combien j'aime à le répéter aux âmes dont maintenant je réponds devant Dieu !

Enfin, car il faut que cette lettre s'achève, je veux encore me souvenir devant vous d'une autre parole que vous m'avez adressée. J'étais prêtre depuis quelques jours, et j'allais chaque matin avec un confrère célébrer la messe dans l'église voisine de la Minerve... pardon ! plus chrétiennement, de Santa-Maria sopra Minerva, à l'autel de saint Thomas. Me rencontrant dans la grande galerie : « Avez-vous assez remarqué, m'avez-vous dit, combien saint Thomas fonde la piété sur le dogme, et comme la spiritualité procède chez lui, non de telle ou telle opinion particulière, mais de ce qui est le plus assuré dans l'enseignement de l'Eglise ? C'est pour cela qu'il est le Docteur commun. Soyez bien aussi toujours, puisque vous aimez saint Thomas, un Docteur commun. » Vous aviez votre cher sourire, Père très bon, très aimé. Mais déjà je sentais mon départ tout proche, je buvais vos moindres paroles, celle-là m'est restée comme une sorte de testament.

C'est ainsi que vous nous formiez ; c'est ainsi que vous nous aimiez, attirant chaque jour davantage notre respect et notre amour. J'aurais cru, il y a dix ans, que ni l'un ni l'autre n'auraient pu croître ; ils ont bien grandi depuis ! C'est à l'épreuve du ministère, c'est auprès des âmes que j'ai connu ce que je vous dois. C'est alors que j'ai vu que je n'avais qu'à vous être fidèle pour être fidèle à mon sacerdoce et fidèle à l'Eglise de Dieu.

C'est pour cela, vénéré et bien-aimé Père, que je veux demeurer toujours, jusqu'à Santa-Chiara de la Rome du ciel, votre fils plein de reconnaissance, de fierté, de très tendre dévouement.

*
* *

« *ETRE DU CERVEAU DE L'EGLISE* »

Le 25-XI-36.

Le Dieu que les Anges servent est appelé dans l'Ecriture le Seigneur des sciences, « *scientiarum Dominus* », et ce doit être à leurs yeux un grand spectacle, que celui d'une âme qui monte vers Dieu par la voie royale de l'intelligence, et qui consent à être crucifiée entre ciel et terre, sur le bois très dur des vertigineux problèmes qui font voir à la fois la grandeur de l'homme, puisqu'il les pose, et sa misère, puisqu'il ne les résout pas. C'est là ce qu'il y a de réellement crucifiant dans la mission des intellectuels chrétiens. Y a-t-il plus grand sacrifice que de renoncer à la tranquille adhésion des simples pour tout contrôler, tout vérifier, tout critiquer ? Quelles profondeurs et quels troubles ; quelles étendues et quelles angoisses ! Et y a-t-il plus noble manière de se donner au Corps mystique que de consentir à ne croire qu'à grand labeur, pour que d'autres, à l'abri de cette protection, puissent croire paisiblement ? Et, comme contre partie, y a-t-il plus beau destin ici-bas que d'être voué à une connaissance plus complète de l'ordre universel, naturel et surnaturel, établi par la Pensée divine ? C'est être du cerveau de l'Eglise, si je puis dire, et c'est beau. Je voudrais que vous tourniez de ce côté vos désirs ; il y aura des troubles, des nuits horribles ; mais aussi des clartés ravissantes ; des heures de ténèbres, mais aussi des heures de lumière. Et à mesure qu'on avance, on sait davantage qu'une heure éternelle viendra, où il n'y aura plus que de la lumière.

*
* *

L'APOSTOLAT DU PRETRE, CHEF ET MEMBRE
(A la sœur d'un jeune prêtre)

15 février 1937.

Le baptême, la confirmation, l'ordre, les trois charnières de la vie de l'Eglise ; trois sacrements si liés l'un à l'autre qu'il est impossible de définir l'un d'eux sans mettre les deux autres dans la définition. Saint Thomas dit que l'ordre est « perfectif des deux autres ». Qu'est-ce à dire ? C'est que ni le baptême ni la confirmation ne peuvent rendre leur plein effet que sous l'action d'un prêtre. Le prêtre est celui qui met les baptisés en mesure de remplir leur vocation de baptisés. qui est le culte officiel des trois Personnes, en étant leur sacrificateur, le sacrifice étant l'acte suprême de l'adoration et de l'amour. Le prêtre est celui qui met les confirmés en mesure de remplir leur vocation de confirmés, qui est de promouvoir le règne de Dieu, en les appliquant à leur apostolat. Ainsi dans le grand Corps mystique, tout prêtre a son petit Corps mystique, ses membres, les baptisés et les confirmés qui sont greffés sur lui à l'endroit du caractère d'ordre, par leurs caractères de baptême et de confirmation, et qui, insérés ainsi en lui, articulés sur lui, usent de ce double caractère et en actualisent les possibilités. Il est en lui et lui en eux, comme Jésus est dans les membres du grand Corps mystique et eux en lui.

Tête et chef par rapport aux fidèles, le prêtre est membre par rapport à son évêque. Il n'est même qu'un prêtre avec lui. Le *prêtre unique* d'un diocèse, c'est l'évêque avec le collège de ses prêtres, son « presbyterium », comme on disait dans la primitive Eglise. Littéralement, le prêtre est à son évêque une « humanité de surcroît », il le rend présent en tous les lieux du diocèse, et à tous les fidèles du diocèse. Ainsi suis-je votre point de rencontre avec votre évêque. Le prêtre commande en obéissant à la tête. D'où suit qu'un prêtre qui ne vit pas dans la dépendance de son évêque est hors de l'ordre divin, hors du plan merveilleux selon lequel s'accomplit la croissance du Corps mystique.

Lex credendi, lex orandi [12]. Ce que vous croyez du sacerdoce fixe l'orientation de votre prière pour X. Demandez qu'il soit

---

12. « La loi de la foi règle la loi de la prière ».

toute sa vie fidèle à sa fonction de chef et à sa fonction de membre. Que ses baptisés et ses confirmés, grâce à lui, aient leur plein « rendement », et qu'il demeure pour cela dans l'esprit de dépendance et de soumission à son évêque. Toute la sainteté du prêtre tient à ces deux points.

... Considérez que je fais tous les enseignements, du supérieur à l'élémentaire, que je me promène en une journée, comme aujourd'hui même, du catéchisme de la communion privée au programme de la licence de philosophie, qu'il faut confesser, prêcher, diriger, passer des Guides au Tiers-Ordre, de La Bousselaie à la Fraternité Sacerdotale, de la préparation du Synode [13] au Cours de l'évêché, coordonner et contrôler l'enseignement religieux dans près de quarante Maisons, être toujours pressé, toujours courant, toujours ahuri, toujours tiré, toujours poussé, loger là-dedans le bréviaire, le rosaire, les lectures... Ouf, ouf, ouf ! O semaine des quarante heures, si quelqu'un apprécie tes délices, c'est bien moi.

Au fond non, c'est mieux ainsi. J'ai certainement une chienne de vie, mais c'est tout de même une belle vie. Je mourrai content ; je pourrai toujours me dire que j'aurai *trimé*.

*
* *

UN PRIVILEGE DES MAMANS DE PRETRES

19 février 1937.

La maman est la maman, et elle garde son privilège de joie, elle a bien eu son privilège de peine.

Un autre privilège auquel les mamans de prêtres tiennent beaucoup, c'est celui de gronder *leur* prêtre. Pour procurer à la mienne ce plaisir-là, je faisais exprès, de temps en temps quelque grosse sottise et alors elle usait en souriant de son droit maternel. « On prétend que tu es devenu une sorte de savant, me disait-elle, mais moi je trouve que tu es encore bien sot. » Vous jugez si j'étais ravi. Alors je venais m'age-

13. Le Synode diocésain de Vannes (avril 1937).

nouiller près d'elle, et je lui baisais les mains, ces « mains saintes et vénérables » auxquelles on peut bien appliquer sans blasphème ce que le Canon dit des mains de Jésus.

*
* *

JEANNE D'ARGY
(† 17 juin 1937), élève au Ménimur

Elle est morte au lendemain de sa Communion solennelle et de sa Confirmation. Une semaine encore de santé apparente, quatre jours de maladie — et puis la fin. Elle n'avait pas tout à fait onze ans.

Ne disons pas : vie brisée ; disons : vie consommée. L'Ecriture nous avertit « que la sagesse tient lieu pour l'homme de cheveux blancs, et l'âge de la vieillesse c'est une vie sans tache ».

Et plus bas au même chapitre : « Son âme était agréable au Seigneur, c'est pourquoi Il s'est hâté de la retirer du milieu de l'iniquité. »

Telles sont les pensées divines, dont nous venons de voir l'accomplissement dans la maladie et dans la mort de Jeanne-Yvonne-Yolande d'Argy.

Le Seigneur s'est hâté ; Il savait qu'il la trouverait prête. Elle aussi, elle se hâtait vers Lui. Moins de quinze jours avant de s'endormir en Lui, elle notait pendant sa retraite : « Il faut aimer la mort, parce que quand on meurt on s'approche du Bon Dieu. Il faut faire comme sainte Thérèse de l'Enfant Jésus qui répondait cette phrase quand le prêtre qui l'assistait l'encourageait pour mourir : « Ce n'est pas pour mourir qu'il faut du courage, *c'est pour vivre.* »

La petite fille de dix ans soulignait deux fois ces derniers mots.

Elle écrivait à la page suivante : « Je prends les résolutions : d'obéissance envers tout le monde, de ne pas répondre et de bien travailler. »

Humbles résolutions d'enfant, mais d'enfant qui commence à se connaître, et qui se veut sans défaut. En eût-elle eu de plus graves, ce sont ceux-là qu'avec sa parfaite droiture elle eût visés ; elle ne s'en trouvait pas et en toute vérité, elle n'en avait pas. Les menues imperfections de son caractère, elle ne s'y complaisait pas, elle ne les caressait pas, elle ne s'y résignait pas. Dieu seul et son confesseur savent les efforts qu'elle faisait pour s'en délivrer.

Elle aurait triomphé dans cette lutte quotidienne, elle montait sans cesse. Mais ce qui aurait pu demander encore quelque temps s'accomplit en trois jours. La hâte divine acheva l'œuvre commencée par l'enfant. Comme tous les prêtres, j'ai souvent assisté des mourants : je n'ai jamais vu plus de patience, plus de douceur, plus de piété. Le plus noble mot du langage chrétien ne me paraît pas ici hors de propos. Si la sainteté consiste dans l'entier détachement de soi et dans l'entière dépendance à l'égard de Dieu, Jeanne d'Argy est morte comme une authentique petite sainte.

C'est le dimanche de la Pentecôte, vers le soir, que j'eus à lui annoncer que son état était très grave, et qu'elle devait recevoir les derniers sacrements. De sa voix la plus claire et la plus nette, elle s'assura qu'il s'agissait de l'Extrême-Onction. (La quinzaine précédente pendant un catéchisme sur ce sacrement, elle s'était montrée plus vive encore et plus questionneuse qu'à son ordinaire.) Elle ferma les yeux, les rouvrit aussitôt et me dit simplement : « Tout de suite, mon Père, je suis prête. » Je n'étais pas libre immédiatement, elle accepta un délai d'une heure. A mon retour, elle fit sa dernière confession. Elle s'unit aux prières de l'Extrême-Onction, récita elle-même le Confiteor prescrit par la liturgie, présenta elle-même ses membres à l'huile sainte. Et quand ce fut fini, avec son gracieux sourire : « Merci, mon Père, comme je suis contente ! »

Cependant à cause des vomissements qui la tourmentaient, il n'avait pas été possible de lui donner le Viatique. Ils cessèrent dans la nuit ; le lundi matin, vers quatre heures, elle me demanda. Vers sept heures, elle put communier. J'allai reposer le Saint-Sacrement à la chapelle et je revins près d'elle. Je lui demandai si elle avait fait son action de grâces. « Je la fais maintenant » dit-elle. Et en effet, de tout son pur visage elle montrait qu'elle priait.

Peu de temps avant qu'elle entrât en agonie, je lui proposais de renouveler, de tout son cœur, son offrande, spécialement pour ses compagnes : « Oui, mon Père, de tout mon cœur. »

Elle baisa ensuite plusieurs fois le crucifix. L'austère image de Jésus souffrant avait été durant trois jours la seule sur laquelle elle consentit à reposer les yeux. On lui avait offert de lui apporter tous ses cadeaux de communion : « J'ai assez de mon crucifix », avait-elle répondu.

Elle mourut vers onze heures : c'était vraiment sa naissance au Ciel.

Son corps est demeuré exposé pendant deux jours, dans ses vêtements blancs de communiante, sous son voile devenu son linceul. O saint spectacle ! Et avec quelle force il rappelait les paroles que Jeanne avait entendues au renouvellement des promesses baptismales : « Gardez sans faillir votre Baptême afin que lorsque le Seigneur viendra pour les noces, vous puissiez vous élancer à sa rencontre avec la robe nuptiale et que vous viviez aux siècles des siècles. »

Maintenant elle vit en Dieu. Le Seigneur « qui a souci de ses saints l'a mise en sûreté ». Et c'est au Paradis de gloire que notre pensée va rejoindre son âme, non plus comme ici-bas pour la protéger, mais pour lui demander protection.

« Et quand l'épi est mûr, dit Jésus en saint Marc, aussitôt on y met la faucille, parce que c'est le temps de la moisson. »

L'abbé V.A. Berto,
(Bulletin des Anciennes de N.D. du Ménimur,
Juin 1937.)

*
* *

SUR LA MORT DE SON PERE

11 juillet 1937.

Trois jours passés auprès des restes mortels de mon cher papa ont retardé tout mon travail ; et à peine rentré ici, j'ai dû me plonger dans la correction des compositions d'examen, sans rien distraire de mon temps que pour mon ministère

habituel. Au fond, cette nécessité m'a été un bienfait. La besogne accablante m'a comme anesthésié. Mais voici la fin de l'année scolaire ; je sens renaître ma douleur assoupie...

Ce n'est pas que je sois en crainte. Je suis en confiance. La mort a été rapide, elle n'a pas été foudroyante. Mon papa a eu le temps de demander et d'accueillir le prêtre, de recevoir avant de perdre connaissance l'extrême-onction et l'absolution. Je ne pouvais espérer davantage. Le viatique eût été une faveur presque miraculeuse sur laquelle je ne pouvais compter. L'essentiel a été assuré. Le reste demeure le secret de Dieu, et ce secret invite à prier avec plus d'instance, non pas avec moins de confiance.

La peine n'est pas dans mon âme, elle est dans mon cœur. La mort de mon frère unique et de ma maman avait resserré entre mon papa et moi les liens qui viennent de se dénouer. Le dissentiment douloureux et prolongé que mon entrée au Séminaire avait produit entre nous s'était effacé. Depuis plusieurs années, mon papa non seulement acceptait, mais il approuvait ma vocation et il s'en félicitait. Le sacrifice de ne pas se survivre, de voir avec moi s'éteindre sa descendance, il s'y était d'abord résigné malgré lui, il avait fini par y consentir généreusement. Il s'était constitué le grand-père adoptif des orphelins de La Bousselaie. Combien il a aidé l'établissement de cette œuvre naissante, combien il l'avait prise à cœur, combien il s'y intéressait ! C'était aussi une de ses joies de voir assemblés chez moi mes jeunes confrères. En un mot, rien ne nous séparait plus, et tout nous unissait. Il n'avait jamais cessé de croire ; depuis plus de deux ans il avait recommencé à pratiquer, et c'est de mes mains qu'il avait reçu la communion par laquelle il scellait son retour à la vie chrétienne totale.

Il est mort ! Et une trop juste sévérité de Dieu m'a éloigné de son dernier soupir, comme du dernier soupir de ma maman. Tant d'autres sont morts dans mes bras et je n'aurai pas vu mourir mes parents. C'est cela qui déchire ! Mais c'est bien ainsi, puisqu'ainsi il a plu à Dieu.

* * *

A L'ABEILLE DE LA MAISON
(Quêteuse et trésorière de La Bousselaie)

13-XI-1937.

Nous aurons des abeilles. Mais c'est vous qui êtes l'Abeille de la maison. Quel joli spectacle, l'abeille ! Cela vole en chantant, cela chante en volant, cela ne se pose que sur des fleurs, cela ne revient jamais au logis sans provisions, cela vibre sous la lumière, cela donne un miel succulent, cela travaille pour rien, pour le seul plaisir de tenir un emploi dans la création du bon Dieu.

Il est vrai qu'on dit que les abeilles ont un aiguillon. Mais je suis bien libre de n'en rien croire. Ça gênerait ma comparaison.

*
* *

EN PENSANT A SA MERE

16 novembre 1937.

Quand nous étions, mon frère et moi, adolescents, puis jeunes gens, notre maman n'a jamais rien perdu à nos yeux de son autorité absolument transcendante, parce que, bien que notre esprit fût plus cultivé que le sien, elle nous dominait de toute la hauteur de son âme, parce que nous la sentions plus près que nous et du réel et de l'idéal, plus remplie de grâce et de vérité profonde. Au contraire elle nous paraissait chaque jour plus grande, et sur la fin le seul mot d'admiration me semblait propre à exprimer le sentiment qu'elle m'inspirait.

*
* *

LES COULEUVRES : TRES FACILE A DIGERER
ou COMMENT TOUT REMETTRE SANS CESSE A DIEU

Il n'y a pas de lieu au monde qui soit à l'abri des ennuis que font naître les différences des vues. les diversités des caractères, les procédés désagréables, etc. Seulement, ces ennuis inévitables n'ont que l'importance que l'on veut bien leur attribuer. Quand une fois on a pris le parti de les abolir

aussitôt de la mémoire, de les condamner instantanément aux oubliettes, on les supporte très bien. J'ai coutume de dire que les couleuvres sont un aliment très nauséeux à avaler, mais très facile à digérer, et que, lorsqu'on vient d'absorber la millième, on n'a qu'à se préparer pour la mille et unième, qui ne tarde guère à se présenter, et qui passe aussi bien que les autres, et si on a *voulu* expédier lestement la précédente. Je répète qu'on ne souffre de ces choses-là que dans la mesure où on ne s'est pas décidé à n'en pas souffrir.

Or, telle est bien la règle donnée par Notre-Seigneur : « A chaque jour suffit sa peine » ; disons à chaque instant, ce sera encore plus clair. Ce qui nous perd, ce qui fait la peine d'aujourd'hui trop lourde, le coup d'aujourd'hui trop rude, ce n'est pas que cette peine ou ce coup soient trop lourds ou trop rudes en eux-mêmes. C'est que nous les aggravons de la peine passée, et des coups déjà reçus. Nous faisons des additions avec hier et avant-hier, et alors nous trouvons que c'est trop. Mais c'est nous qui avons fabriqué le total. Si les souffrances précédentes étaient si bien oubliées que celle de cette minute fût vraiment comme la première, celle-ci paraîtrait toujours supportable. La preuve, c'est que nous endurons moins bien la vingtième ou la centième avanie que la première, alors que souvent la première a été plus douloureuse en soi. Mais c'était la première ! Or, il ne tient qu'à nous que chacune soit la première ; il n'y a qu'à oublier les précédentes !

Ce que je dis des épreuves, il faut le dire de toute la vie intérieure. Qu'on vive résolument, éperdument, dans l'instant présent. Qu'on fasse chaque chose du mieux qu'on peut, en s'y donnant à fond pendant qu'on la fait ; et ensuite qu'on n'y pense plus du tout, pas plus que si on n'avait jamais eu à la faire. Qu'on pense aussitôt à la suivante, qui est devenue la présente, qu'on s'y donne, qu'on l'oublie, et ainsi de suite.

C'est cela que saint Paul appelle « marcher en nouveauté de vie », et qui consiste à ramener à chaque moment le compteur à zéro, au bienheureux zéro. Que l'instant d'à présent soit le premier instant. Puisqu'après tout nous ne pouvons pas remonter le temps, pour refaire mieux ce qu'il nous semble que nous n'avons pas fait assez bien, le plus simple et le plus prudent n'est-il pas de tout remettre sans cesse à Dieu ?

C'est son privilège que le passé et l'avenir lui soient du présent. Quelle rage avons-nous, temporels et successifs par essence, de singer son incommunicable éternité ?

En cette manière coïncident la simplicité de la colombe et la prudence du serpent.

Nota : J'ai écrit cela il y a huit jours à une quelconque Philothée. Et puis j'ai pensé que ce schéma pourrait être utilisé quelque jour pour un travail sur l'abandon. Je l'ai recopié au clavier, et « le v'là ».

19-I-38.

*
* *

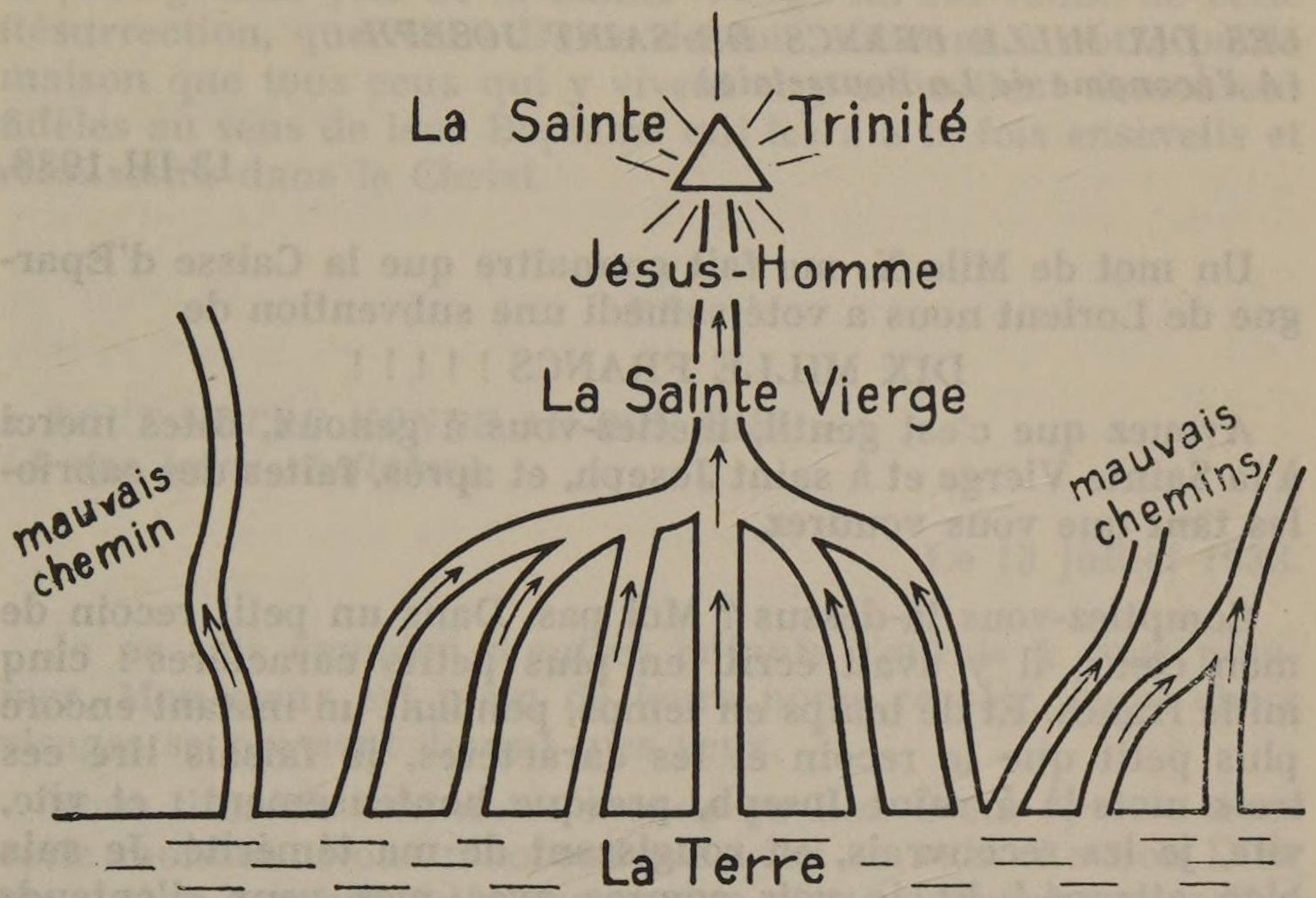
NECESSITE DE LA PIETE MARIALE

31 janvier 1938.

Combien je voudrais que cette année de jubilé marial marquât pour vous un progrès décisif dans la connaissance du mystère de Marie ! Je vais quant à moi, d'émerveillement en émerveillement. Je réalise, comme je ne l'avais jamais fait, la mission universelle de la Sainte Vierge, et le caractère *nécessaire* de notre piété à son égard. Inutile de rien tenter sans elle ; on perdrait bien son temps. Il est du plan inéluctable de Dieu que nous ne puissions aller vers Lui que par elle. Quelle erreur de se figurer que passer par elle, c'est faire un crochet ; au contraire, c'est quand on ne passe pas par elle qu'on fait un crochet, et même pis qu'un crochet, car c'est s'égarer tout à fait.

Il est possible qu'il y ait, au départ de la terre, plusieurs chemins qui vont à Dieu ; mais ces chemins, au bout d'un certain temps, se rejoignent tous pour n'en plus faire qu'un seul. Si à quelque distance du point de départ, on n'a pas rencontré la Sainte Vierge, c'est le signe certain qu'on est égaré. Voilà le schéma qui me vient à l'esprit :

Le meilleur chemin est celui du milieu, puisque c'est le plus court. Or, dans ce chemin, on a dès le premier pas la Sainte Vierge dans la perspective. Impossible de viser droit à Dieu sans qu'elle soit dans la même ligne de mire.



Voyez que la Sainte Vierge est le lieu de passage nécessaire de toute grâce qui descend et de toute prière qui monte. Rien ne part d'elle, ni ne se termine à elle, mais rien n'est en dehors d'elle. Qui a une fois compris cela n'est pas loin de la *vraie* dévotion, qui n'est pas une dévotion de « pratiques », mais de dépendance et d'esclavage.

Avez-vous lu « le secret de Marie », du bienheureux Louis-Marie de Montfort ? Voilà un livre ! Un livret plutôt, il est très court, mais quelle pénétration du dessein de Dieu sur la Sainte Vierge ! J'aimerais qu'un jour ou l'autre (quand vous serez prête, sans rien forcer), vous fassiez cette consécration que le bienheureux propose (j'ai fait la mienne le 21-XI-23, à Rome). Nous en reparlerons.

*
* *

LES DIX MILLE FRANCS DE SAINT JOSEPH
(A l'économe de La Bousselaie)

13-III-1938.

Un mot de Mlle X. me fait connaître que la Caisse d'Epargne de Lorient nous a voté samedi une subvention de

DIX MILLE FRANCS ! ! ! ! !

Avouez que c'est gentil, mettez-vous à genoux, dites merci à la Sainte Vierge et à saint Joseph, et après, faites des cabrioles tant que vous voudrez.

Comptiez-vous là-dessus ? Moi pas. Dans un petit recoin de mon cœur, il y avait écrit, en plus petits caractères : cinq mille francs. Et de temps en temps, pendant un instant encore plus petit que le recoin et les caractères, je faisais lire ces trois mots-là à saint Joseph, presque honteusement ; et vite, vite, je les recouvrais, en rougissant de ma témérité. Je suis bien attrapé ! Et je vois comme avec mes yeux, j'entends comme avec mes oreilles, saint Joseph qui me demande en souriant, du sein de sa gloire prodigieuse, si oui ou non je suis bien persuadé qu'il a la surintendance des Caisses d'Epargne. Un reproche de saint Joseph, même accompagné de son sourire et de dix mille francs, ce n'est pas agréable du tout. J'espère bien que vous ne vous êtes pas attiré cet ennui, et que vous vous êtes au contraire réservé le droit de trouver qu'il aurait pu faire davantage. Soyons bien sûrs qu'il a donné ce qu'il fallait pour le moment. Et soyons sûrs aussi qu'il donnera à mesure ce qu'il faudra. C'est égal, je me sens penaud et embarrassé de mon personnage.

*
* *

JOYEUSES PAQUES
(A la même)

15 avril 1938

Joyeuses Pâques ! Et que Notre Seigneur ressuscité glorieusement vous fasse vivre de sa vie toute sainte, toute pour Dieu. Qu'il répande de son esprit sur nos enfants ; et puisque

la plus grande joie de la Sainte Vierge lui est venue de cette Résurrection, que Notre-Dame de Joie obtienne à notre petite maison que tous ceux qui y vivent et y travaillent demeurent fidèles au sens de leur Baptême qui les a à la fois ensevelis et ressuscités dans le Christ.

*
* *

« TOUT NOTRE MONDE AU BON DIEU »
(A une jeune cheftaine)

Le 13 juillet 1938.

Je ne sais combien d'autres enfants j'aurais à vous nommer. Mon cœur est plein de leurs noms ce soir, leurs chers visages se pressent devant mes yeux.

Nous tirerons tout notre monde au Bon Dieu. Je vois lever cette moisson. Nous n'aurons pas vécu en vain. Le Bon Dieu me donne souvent cette persuasion d'une douceur impossible à exprimer, au plus fort de mes inquiétudes, rarement comme ce soir. « *Ego vici mundum* ». Quelle parole ! Il faut la rapprocher de cette autre : « *Nolite diligere mundum, neque ea quae in mundo sunt* [14]. » Jésus a vaincu le monde dans une âme quand cette âme-là n'aime pas le monde ni ce qui est du monde. Eh bien, voyez, je crois qu'aucune de nos petites n'aime vraiment le monde, ce qui s'appelle aimer. Au fond, ah ! comme c'est délicieux à dire, elles n'aiment que Jésus. Elles sont encore, quelques-unes, attirées par le monde, quelquefois entraînées par lui. Mais la vibration profonde de leur cœur, nous avons réussi à la réserver pour Jésus. Du reste, il suffisait de la produire la première fois pour la réserver, c'est la même chose. Or nous avons réussi à la produire chez toutes ; je n'en vois pas une qui n'ait vécu certaines minutes dans le véritable amour du Christ. « *Deo autem gratias, qui dedit nobis victoriam* ! » **

*
* *

14. « J'ai vaincu le monde » (Jo. XVI, 23). « N'ayez pas d'amour pour le monde, ni pour les choses qui sont dans le monde » (I Jo. II, 15).

** « Rendons grâces à Dieu qui nous a donné la victoire. » I Cor. XV, 57.

LE SUPERFLU FAIT PARTIE DU NECESSAIRE

4 septembre 1938.

Jésus soit votre paix et votre amour à jamais !

Vous savez que nous expédions nos orphelins au bord de l'eau. Voilà un luxe que je n'ai jamais connu quand j'étais enfant, ni vous non plus, je crois bien. Mais c'est bien que, si déshérités par ailleurs, ces pauvres petits aient quelque agrément. Je fais volontiers cette dépense-là. Du reste, le superflu fait partie du nécessaire, je veux dire qu'il y a des moments où on a plus envie de fumer une cigarette que de manger du pain. Et je ne voudrais pas qu'on insistât auprès des enfants sur leur misère matérielle, et qu'on leur répétât sans cesse qu'ils doivent se tenir déjà heureux d'avoir vivre et couvert. Non, ils ne se sentiraient pas heureux à ce compte, justement parce que dans aucun domaine le cœur humain ne peut se contenter du nécessaire, étant fait pour la surabondance de biens. Retenez bien cela pour comprendre comment vous devez faire la charité, et pour comprendre aussi pourquoi il y a tant de gens aigris dans le monde, qui pourtant ne manquent pas du « nécessaire », ou de ce qu'on est convenu de regarder comme tel. On a trop confondu le nécessaire avec le suffisant. Et c'est pour cela que nous avons la guerre sociale.

*
* *

« CE QUE NOUS AVONS FAIT EST ETERNEL »
(A l'économe de La Bousselaie)

27 septembre 1938.

Ce n'est pas quand les difficultés surviennent qu'il est permis de se laisser abattre ; au contraire, c'est le moment d'avoir plus de cœur à l'ouvrage.

Nos enfants et nous, nous sommes dans la main de Dieu [15].

---

15. La situation internationale était critique : « Paix de Munich » le 30 septembre, et, en France, avec le gouvernement du Front populaire, on en était à la troisième dévaluation depuis septembre 1936.

Il n'arrivera jamais que ce que le Père céleste permettra. En supposant le pire, la dissolution de l'œuvre, ce que nous aurons fait pour nos petits ne sera pas perdu, ni pour nous, cela va sans dire, ni *pour eux* : il leur restera toujours, j'en suis sûr, un fond de foi et d'amour de Notre-Seigneur qu'ils porteront avec eux ; et s'ils devaient perdre même cela, ils retrouveraient à leur dernière heure le mérite de leurs sincères et innocentes prières d'aujourd'hui. Ce que nous avons fait est éternel.

*
* *

« *LA VIE QUE JE REVE POUR VOUS* »

9 octobre 1938.

... Oui, c'est une belle chose qu'un bel amour de fiancée et d'épouse, si belle qu'une seule chose est plus belle : l'immolation de cet amour, la vie surhumaine, le juvénile témoignage rendu à la transcendance du Christ Jésus, l'envol vertigineux de la folie de la Croix. Mais je sens que les mots vont me manquer « *arcana verba quae non licet homini loqui* » dit saint Paul, paroles secrètes parce que divines, qu'il n'est pas permis à l'homme de répéter. Qui peut dire le secret des âmes dont Jésus s'est réservé la beauté, dont il a été jaloux ? Ah ! cherchons plutôt humblement à répondre à son amour. Que rien en nous ne lui déplaise, qu'aucune vue humaine, qu'aucun désir humain, aucun retour sur nous-mêmes ne viennent affaiblir la plénitude de notre don. Car il ne faut pas se faire d'illusion, là est le danger. Les saints sont rares, même parmi ceux dont la vocation bien claire est d'être des saints, parce que même dans la vie consacrée, on peut encore, hélas, se faire un lit assez douillet, un nid assez capitonné, s'arranger pour ne pas trop souffrir. Quelle contradiction ! Et alors ce qu'on s'accorde de relâchement rend pénible ce qu'on garde d'obligation. Si paradoxal que cela puisse paraître, il est plus aisé d'être héroïque sans interruption que de l'être à demi, par intervalles.

Oui, je l'avoue, j'aime mieux vous voir au milieu de « la génération perverse et méchante » comme dit Notre-Seigneur, courant la belle aventure de votre amour, sous la seule clôture de votre pureté, crachant au siècle votre mépris en plein

visage, disant en présence du monde « *non* » à la mondanité, à la fois abruptes et accessibles, à la fois inflexibles et secourables, à la fois distantes et proches, à la fois « prêtes à toute œuvre bonne », « *ad omne opus bonum parati*[16] », et repoussant tout ce qui présente même la simple apparence du mal, « *ab omni specie mala abstinete vos*[17] ». Telle est la vie que je rêve pour vous. Autrement ce ne serait pas la peine de vous avoir laissé faire votre vœu.

Péguy disait que le plus grand de tous les malheurs c'est de devenir une âme habituée. Je prie pour que vous ne soyiez pas de ces âmes-là ; pour que l'amour du Christ, l'amour de l'Eglise, l'amour des âmes gardent toujours pour vous toute la force de la nouveauté, soient pour vous un ressort qui ne perd jamais son énergie. L. Veuillot disait de l'évêque de Tulle : « Il dit tous les matins sa première messe ». Il ne s'agit pas ici de l'émotion qui est sujette à des éclipses, il s'agit de l'efficacité de l'amour qui ne doit jamais s'user, et qui *peut*, j'en suis témoin, ne jamais s'user.

Je vous livre là les règles invariables que j'ai suivies dans la direction de vos âmes, dans le choix de vos lectures, dans l'orientation de vos amitiés, dans le placement de vos confidenses. Je dis : les règles, car je n'ai rien livré au hasard, vous m'êtes trop chères, et c'est justement parce que ces principes d'action ont été longuement médités que j'ai pu, dans l'application, pour plus d'animation et de vie, paraître improviser. J'improvise mes expressions, mais jamais ma pensée. Ce que je vous ai écrit ce soir pourra vous servir de programme. Vous voyez aussi pourquoi j'ai eu la pensée de vous grouper au sein du scoutisme, sans exclure pour l'avenir un groupement sur d'autres bases. Quelle que soit la manière dont il est compris par les chefs et pratiqué par un grand nombre (là aussi il faut faire la part de l'esprit de routine et de concession au monde) il reste qu'il y avait là, au moins au point de départ, un moyen de vous donner une vision des choses assez proche de celle que je voulais vous communiquer ; c'était au moins une approximation.

---

16. 2 Tim. II, 21 ou Tite III, 1.
17. 1 Thess. V, 22.

Voilà que j'ai peur maintenant de vous donner l'impression que j'ai trop peu improvisé, que tous mes plans étaient faits d'avance, et qu'en somme, passez-moi le mot, je vous ai menées par le bout du nez. On ne manquera pas de vous le dire du reste. Mais je crois que ce reproche non plus n'est pas juste. Non, je n'ai pas cherché à vous faire faire ce que je voulais, mais à vous faire *vouloir* ce que je voulais, et penser ce que je pensais, afin que les décisions à prendre fussent prises ensemble et vinssent à la fois de mon impulsion et de votre spontanéité. Comment par ailleurs aurais-je pu ne pas souhaiter pour vous le meilleur, si vous étiez capables du meilleur, sinon en vous soumettant au réactif de l'expérience ? C'est tout ce qu'on peut dire ici-bas, puisqu'il ne faut pas chercher à se juger ; on jugera au ciel par les résultats ; « *qui autem judicat me, Dominus est* » *.

... S'il est vrai que vous avez pu monter parfois, stimulées par le désir de ne pas vous rendre indignes d'être mes enfants, il est plus vrai encore, et Dieu le sait, que vous m'avez fait monter, parce que je ne voulais pas me rendre indigne d'être votre père.

*
* *

« *NOTRE BIEN-AIME PERE LE FLOCH* »

13 octobre 1938.

[...] Je verrai là-bas (à Sannois) et je ramènerai en Bretagne notre bien-aimé P. Le Floch, qui sans doute passera chez moi un jour ou deux. Ah ! le cœur m'en saute. Qui sait même si je ne le conduirai pas à Notre-Dame de Joie ? Il est si bon qu'il se laissera faire, malgré ses soixante-dix-sept ans, à moins qu'il ne le puisse absolument pas. Il connaît déjà vos compagnes. Il dit qu'il est leur grand-père, et il les appelle ses petites-filles (avec un trait d'union). Vous pensez que vous n'êtes pas exclue ! Vous ne vous faites pas une idée de ma joie quand je pense que je vais avoir quelques jours le Père Supérieur. Songez que j'ai passé cinq ans à Rome sous son autorité, témoin quotidien de son amour pour l'Eglise, de ses

---

* « Mon juge c'est le Seigneur. » I Cor. IV, 4.

travaux, de ses luttes. Songez que cet homme exceptionnel a bien voulu dès lors, quoique je ne fusse alors qu'un pauvre séminariste souillé de seize ans d'Université, me donner sa pleine confiance, me regarder comme un de ses fils les plus chers, m'admettre dans l'intimité de sa grande âme. Par lui, j'ai connu le Cardinal Billot et le P. de la Taille, qui sont regardés comme les deux premiers théologiens de ce siècle. Bref, il m'a pétri, il m'a tellement marqué que je retrouve son influence dans tout ce que je fais de bon, et que je me croirais infidèle à mon sacerdoce si jamais j'étais infidèle à son esprit. Plusieurs fois j'ai été reçu chez lui, ou plutôt dans sa famille, car étant religieux, il n'a pas de chez lui, et plusieurs fois aussi il est venu chez moi. Mais il y a plus d'un an que je ne l'ai pas vu, et je commençais à crier famine. Que ce sera doux de le retrouver, de l'entourer quelques jours de tendresse et d'honneur.

*
* *

NOTRE PETITE ŒUVRE

1er décembre 1938.

Dix fois j'ai essayé de me mettre au Rapport sur l'orphelinat destiné à Mme X... et dix fois la plume m'est tombée des mains. Jamais il ne me sera possible de parler des origines de l'œuvre ; il faudrait trop parler de moi. Alors qu'il est visible *pour nous* que c'est le bon Dieu qui a tout fait, tout mené, tout protégé, tout béni, cela ne sera pas visible pour des étrangers.

Si vous m'en croyez, nous laisserons cette besogne à d'autres. Si quelque journaliste vient dans un an ou deux visiter *nos maisons*, et qu'il lui prenne fantaisie de faire un rapport à l'Académie, je ne m'y opposerai pas ; mais c'est tout ce que je peux faire. Et puis, si nous avions un prix, il faudrait être loué dans quelque discours académique. Cela irait dans les journaux. Quelle figure ferions-nous là-dedans, nous et notre petite œuvre ?

Enfin ne vous semble-t-il pas qu'il y a bien de l'humain dans ces distributions de prix ? Louange des hommes, argent

des riches, je ne vois vraiment pas ce qui pourrait nous attirer de ce côté ; tout m'y semble contraire à nos plus chères pensées, la petitesse, l'abandon au bon Dieu, les « moyens pauvres », l'obscurité. Tout ce que nous pourrions faire serait de ne pas refuser ce qui nous viendrait de là, et encore ! Pouah ! Pouah ! Pouah !

Tout cela n'était pas clair dans ma tête jusqu'à ce moment, et je ne débrouillais pas bien ce que j'éprouvais, sauf ma répugnance qui était bien caractérisée. Mais je viens de lire la vie de Jeanne Jugan, la fondatrice des Petites Sœurs des Pauvres, vie non encore en librairie, et que la Bonne Mère de Vannes m'a communiquée ce matin, à charge par moi de rendre bientôt l'exemplaire. Cela a tout éclairé et je vois bien à présent pourquoi je ne peux pas me mettre à ce rapport. Le bon Dieu enverra de l'argent par des moyens de lui connus, moyennant que nous fassions un travail de pauvres.

*
* *

CHASTETE PARFAITE ET VIE SELON L'EVANGILE

9 décembre 1938.

C'est donc fait, et vous voilà consacrée pour toujours [18]. Il appartient à Dieu de décider si vous sentirez ou non la douceur de ce lien inviolable entre le Christ et vous ; il suffit que vous en sentiez la sainteté ; et aussi, ce qui est sûr, ce qu'il donnera à votre vie de fermeté et de vraie liberté. Servante, oui, mais de Dieu seul, et par conséquent libre des hommes et libre de votre âme. C'est le cas de reprendre le beau mot de la liturgie : « *Servire Deo, regnare est,* servir Dieu, c'est régner », régner sur soi, et régner aussi sur le monde, sans se plier à ses vues, sans se plaire à ses œuvres, sans s'asservir à ses conventions et à ses préjugés.

Je crois que la grâce attachée comme nécessairement à un tel vœu, c'est la grâce de penser selon l'Evangile. C'est peut-être la seule, puisqu'encore une fois la joie n'est pas promise, mais celle-là est à elle seule la perle précieuse qui vaut qu'on se débarrasse pour elle de tout autre bien. Ce n'est pas à dire que quiconque a fait son vœu est préservé comme automati-

18. Par le vœu privé de chasteté.

quement de tout jugement humain ; nous n'avons que trop d'exemples du contraire ; mais alors c'est qu'il y a eu quelque obstacle venant d'ailleurs.

*
* *

LA CRECHE ET LES CONVENTIONS MONDAINES

Le Saint Jour de Noël 1938.

Que la crèche aussi nous éloigne du monde ! Je suis très pris par l'idée que Notre-Seigneur a pratiqué d'avance, et jusqu'à ce point, ce qu'il devait prêcher. Il pouvait naître à Nazareth, c'était déjà peu mondain, il aurait quand même été de la classe ouvrière ; cependant il est allé au-delà, et non content de naître d'une famille d'artisans, il a choisi le moment où Marie et Joseph n'étaient pas chez eux. Je trouve cela bien frappant, non seulement comme condamnation du confort, mais même comme dédain des conventions, comme indifférence suprême à l'égard des usages reçus. Et nous nous croyons chrétiens ! Ah ! nous ne le sommes guère.

1939-1944

1939. — Dans la *Revue de philosophie* (mars-avril), article « Sur la composition d'acte et de puissance dans les créatures, d'après saint Thomas ».
Numéro de juillet-août, article sur « La méthode psychanalytique et la doctrine freudienne », longue recension des deux volumes du professeur R. Dalbiez.
En septembre : ouverture du deuxième orphelinat à Fescal. Commencement de la guerre 1939-1945.
D'octobre 1939 à mai 1940, à Pontivy chaque semaine, l'abbé Berto donne quelques cours au collège Saint-Ivy, dont plusieurs professeurs ont été mobilisés.

1940-1942. — Quelques-unes des jeunes filles qui se dévouent aux enfants de Fescal demandent leur admission dans le Tiers-Ordre de Saint-Dominique.

1941. — Plaquette hors-commerce sur l'abbé Léon Philippe, son ami, tué à la guerre en mai 1940.

1942. — Août : l'abbé Berto est nommé à Lorient et chargé d'y fonder une nouvelle paroisse.

1943. — Janvier : bombardement et incendie de Lorient. L'abbé Berto « se réfugie » à Fescal.
28 mars : érection officielle du petit groupe des tertiaires de Fescal en « Fraternité (séculière) des dominicaines du Saint-Esprit ».
Juillet : l'abbé Berto est nommé professeur de philosophie et directeur spirituel au collège Saint-Ivy de Pontivy.

1944. — 24 avril : premier deuil de la fraternité dominicaine.

Lettres sur l'emploi du temps en santé et en maladie, sur l'apostolat sacerdotal, l'esprit mondain, la vocation dominicaine, le courage surnaturellement joyeux.

DANS LA REVUE DE PHILOSOPHIE, POURQUOI ?
« UNE PLUME EST UN OUTIL »
(A une élève de première)

14 janvier 1939, 23 h 25.

Ouf, ouf, ouf, pouah, ouf !

Vingt-deux pages, je vous le demande, cela a-t-il le sens commun ?

Je m'étire, je fais craquer mes doigts, je crois bien que je vais me coucher par terre, et crier que je n'en veux plus. Ah ! je suis moulu, moulu, et si je ne vous écris ce soir, je vais tomber en enfance. Ouf, ouf, ouf !

Vingt-deux pages !

Vous croyez que ce sont vingt-deux pages que j'ai lues ? Vous n'y êtes point du tout. Ce sont vingt-deux pages que j'ai écrites, oui écrites, et de métaphysique, oui de métaphysique, et sur la question la plus ardue, la plus subtile, la plus taraudante de toute la métaphysique. Faut-il être enragé ! Je veux bien que le loup me croque s'il y a en France six cents personnes qui puissent me lire sans que la tête leur tourne, mais il y a ces six cents personnes, qui, au fond, sont toute la France, puisque les idées mènent le monde, et alors j'écris pour elles ; et enfin il faut travailler, vu qu'autrement saint Paul veut qu'on soit condamné au pain sec et même à ne rien manger du tout : « *Si quis non vult operari, nec manducet*[1]. »

« Sur la composition d'acte et de puissance dans les créatures d'après saint Thomas ! »

Vous n'y comprenez rien ? Je vous fais grâce du reste, puisque le titre seul vous fait frémir. Néanmoins, il faudra bien vous mettre un peu à la métaphysique l'année prochaine. Ce ne sera que le b a ba, mais vous pourrez continuer ensuite si le cœur vous en dit. Hélas, la France et l'Eglise de France ne s'en porteraient que mieux, s'il y avait un peu plus d'esprits adonnés à ces études. Mais il faut prendre de la peine, et on n'aime plus guère cela.

Parlez-moi d'articles dans la *Semaine religieuse* ! ça ne se

---

1. 2 Thess. III, 10.

fait pas absolument tout seul, oh non ! mais enfin la *Semaine religieuse* n'est pas la *Revue de Philosophie,* ce n'est plus du tout le même clavier.

Ce qui est curieux et même amusant, c'est que ce sont précisément ces petits articulets de la *Semaine religieuse* qui sont allés à Paris, et qui ont déterminé la *Revue de Philosophie* à me faire l'honneur inattendu de solliciter ma collaboration. De plusieurs côtés on cherchait à m'annexer, comme si j'avais été la Tchéco-Slovaquie [2]. Mais point d'affaire ! Ici j'ai fini par accepter, parce que la *Revue de Philosophie* étant publiée par l'Institut Catholique de Paris, cela me donne occasion d'une influence en profondeur sur un public lui-même influent sur la masse.

Bref, la permission nécessaire accordée par Monseigneur, j'ai commis vingt-deux pages pour commencer.

Je m'occupe aussi d'une seconde édition de mon petit livre sur la direction spirituelle, et j'ai plusieurs autres ouvrages en cuisson. Ça ne cuit pas vite, vu que le cuisinier a souvent autre chose à faire que de surveiller ses ragoûts, et qu'il faut parfois les laisser longtemps sur le coin du fourneau. Mais après tout, le Bon Dieu ne demande que de commencer et non de finir. Si tout ce que j'ai dans la tête n'est pas sorti à l'heure de ma mort, sans qu'il y ait de ma faute, je ne serai pas jugé là-dessus.

Cependant, outre la diffusion des idées que je crois vraies, j'ai encore un autre but en écrivant. J'ai toujours mes chers petits orphelins dans le cœur, et si j'avais le temps de publier sur un rythme assez fréquent, ce serait une forte augmentation des ressources. Et si je ne veux pas d'argent qui vienne de kermesses ou de ventes de charité, je recevrai bien celui que je gagnerai par mon travail, celui-ci étant aussi saint que celui qui vient de l'aumône. Saint Paul se fait une gloire de pouvoir dire : « *Laboraverunt manus istae* [3]. » C'est vrai qu'il ne se servait pas du même outil que moi ; mais une plume est encore un outil, et non pas certes le plus aisé ni le moins fatigant à manier.

---

2. Hitler avait annexé une partie de la Tchéco-Slovaquie en 1938.
3. Cf. Actes : XX, 34 (La Vulgate dit « ministraverunt ») : « Ces mains ont pourvu à mes besoins et à ceux des personnes qui étaient avec moi. »

[...] Il s'en va temps que je finisse. J'ai mon cher bréviaire à réciter. Je vais mettre mon cœur près du cœur de Notre-Seigneur, je vais m'agenouiller et l'écouter, je vais l'adorer et l'aimer tout mon saoul. Quand on a bien travaillé, la prière est plus douce ; c'est la vraie récompense et le vrai repos.

*
* *

« LE PETIT CHOSE » DE PONTIVY A RENNES POUR ETRE GAI COMME UN PINSON

1er février 1939.

Savez-vous ce que je faisais quand je les ai eus mes dix-sept ans pour la première fois ? Ma foi, ma foi, j'étais *pion*. Pion de lycée, un « Petit Chose », et si semblable à celui d'Alphonse Daudet que mes élèves, ceux du moins qui se piquaient de littérature, m'avaient donné ce gracieux sobriquet. Etudes, dortoirs, réfectoires, promenades, récréations, brouf, quelle chienne de vie ! Car vous devez bien soupçonner que le régime d'un lycée ne rappelle que de très loin celui d'un pensionnat d'Ursulines. Ce n'était pas gai tous les jours, et j'ai passé de fichus moments. Figurez-vous qu'on m'avait mis en première division, en sorte que plus de la moitié de mes élèves étaient plus âgés que moi. Point méchants diables, du reste, mais quelle lourde atmosphère de laïcisme et de neutralité. Positivement, j'étouffais là-dedans. Aussi au bout de six mois, j'ai fait sauter le couvercle, j'ai salué la compagnie et j'ai ouvert mes ailes. Je me suis déposé à Rennes dans une mansarde à vingt-cinq francs par mois, où il n'y avait pas de feu et pas même de cheminée, où je m'éclairais avec une lampe Pigeon pour travailler la nuit, où le lit était si ruiné qu'il avait fallu lui faire un rebord avec un morceau d'un vieux paravent pour empêcher le matelas de déverser son contenu sur les briques qui remplaçaient le plancher, où je mangeais le soir trois sous de pain arrosé de la liqueur de mon pot à eau, mais où j'étais LIBRE ! Libre de prier, de chanter des cantiques, libre de mettre un crucifix ; ô les belles semaines de mes dix-sept ans et demi ! J'avais le Bon Dieu pour voisin d'en face, vu que ma lucarne donnait sur le dôme de la cathédrale, et que je pouvais suivre vêpres sans sortir de chez moi. Je peux dire que j'avais le bonheur à vingt-cinq

francs par mois et que je sais ce que c'est que d'être gai comme un pinson. Ce qui rend gai comme un pinson, c'est de manger beaucoup de vache enragée. La recette est bizarre, mais essayez-en et vous verrez !

*
* *

SUR UN MOT DU PERE LE FLOCH

11 juin 1939.

Ne restons pas en arrière, quand nous devons être en avant. Rappelez-vous la magnifique parole de notre bon Père, au moment de nous quitter : « Amour de Dieu, et marche en avant ! »

Où irais-je prendre une plus belle devise pour l'étape que vous commencez demain ? Que pourrais-je vous proposer de plus plein, de plus entraînant, de plus décisif ? A près de quatre-vingts ans, ce grand serviteur de l'Eglise et du Siège Apostolique puise encore dans son cœur de quoi vivifier votre jeunesse : « Amour de Dieu, et marche en avant ! » Ne passez plus un jour sans commencer par faire résonner en vous ce beau cri. Pour moi j'y ai retrouvé avec délices un aspect du P. Le Floch que vous ne pouvez pas connaître comme moi. Vous avez éprouvé la bonté, je dis non la bonté banale, mais la bonté profonde ; vous avez éprouvé l'indulgence, la délicatesse, la fidélité dans les affections ; mais comment vous figurerez-vous jamais la grandeur de caractère, la hauteur des vues, la hardiesse de la conduite, la volonté de ne tenir compte que du vrai ? Il faudrait avoir connu le P. Le Floch de vingt ans plus jeune, chef du premier Séminaire de Rome (et devenu le premier grâce à lui, de l'aveu unanime), procureur général de sa Congrégation, consulteur du Saint-Office, investi de la confiance des évêques français, égal à toutes les situations, supérieur à toutes les difficultés. Quelle puissance ! Mais un mot comme celui que nous avons entendu l'autre jour révèle cela comme en un éclair. C'est ainsi qu'il nous menait, par brèves paroles, mais illuminatrices ; et c'était irrésistible ; je suis bien sûr que vous ne résisterez pas non plus et qu'ainsi votre nouvelle année de vie sera pleine d'amour et pleine d'énergie.

*
* *

« *A PLAT* »

17 juillet 1939.

« On arrive à plat ! » Et pourquoi est-ce qu'on « arrive à plat » ? Quel sentiment ; et même quel style ? Ce mauvais français aurait dû vous avertir que vous faisiez fausse route !

Je trouve que vous manquez joliment de cran ces temps-ci. Oui, je le trouve.

J'ajoute que j'aimerais que vous en eussiez davantage. Oui, je l'aimerais.

Je vous bénis, bien qu'être à plat ce ne soit pas une posture pour recevoir une bénédiction. Il vaudrait mieux être à genoux.

* * *

« *LA VRAIE JEUNESSE* » — « *MON GRAND AMOUR* »

« Quomodo Vespera, ubi Christus ? » (Saint Irénée, Adversus haereses IV, 34, 1.)

« Venit Christus cum omnia *veterascerent,* et fecit te novum. Noli adhaerere velle *seni mundo* ; noli nolle *invanescere* in Christo qui dicit tibi : noli timere, renovabitur *iuventus* tua sicut aquilae. » (Saint Augustin, Serm. LXXX, 8.)

« Ne fatigatus nolim Te quaerere, sed quaeram faciem Tuam semper ardenter. Tu da quaerendi Te vires, qui invenire Te fecisti, et magis magisque inveniendi Te spem dedisti. » (Saint Aug., de Trinitate lib. 15.) [4]

7-VIII-39.

Voici quelques textes que je livre à votre méditation comme je les ai médités moi-même ces jours-ci. Puissent-ils vous

---

4. Traduction :
« Comment y aurait-il un soir, là où est le Christ ? »
« Le Christ est venu lorsque tout *devenait vieux* et il t'a fait neuf. Alors, ne t'attache plus à ce *monde vieux* ; non, ne refuse pas de te *perdre* dans le Christ, lui qui te dit : ne crains pas, ta *jeunesse* se renouvellera comme celle de l'aigle. »
« Que la fatigue n'arrête pas ma recherche de Toi, mais que je cherche ta face toujours avec ardeur. Toi, donne-moi la force de Te chercher, Toi qui m'as fait te trouver, Toi qui m'as donné l'espoir de Te trouver de plus en plus. »

aider à comprendre une bonne fois et pour toujours que la vraie jeunesse c'est de servir le Christ ! Qu'il est honteux à des chrétiens de donner même un regret au monde sénile et qui va en pourriture ; qu'il leur est honteux de ne pas faire à leur Maître l'honneur de croire qu'il ne leur demande pas de se rabougrir, qu'il leur est honteux de penser qu'ils ont besoin, pour retrouver un peu de jeunesse, de lui échapper ; qu'il leur est honteux de penser qu'il ne peut circuler qu'un sang refroidi dans les veines de ceux qui sont livrés au Verbe Incarné. Quelle trahison de leurs Pères dans la foi, quelle trahison de leurs saints ! Quoi, saint Augustin s'est condamné à la vieillesse en recevant le baptême à trente ans ? Saint Thomas a toujours été vieux parce qu'il n'a jamais dansé ? Saint Ignace a perdu toute son ardeur, parce qu'au lieu des cours d'amour il a choisi la grotte de Manrèse et fondé la Compagnie de Jésus ? Sainte Catherine de Sienne, quand elle prêtait ses genoux à un jeune homme qu'on décapitait et qui attendait le coup en répétant : « Jésus, Catherine, Jésus, Catherine », Sainte Catherine de Sienne à vingt-quatre ans était éteinte et son sang était moins jeune que le sang de son ami qui coulait sur ses mains ?

Mais ce sont de trop hauts exemples ? D'abord ce n'est pas vrai, les saints sont nos frères et nos membres. Et puis, venons à nous-mêmes, mon enfant, qu'en ce moment je trouve presque impardonnable et à qui en même temps tout mon cœur pardonne, venons à vous, venons à moi. Etiez-vous moins jeune au camp que vous ne l'eussiez été en cédant à X ? Etais-je moins jeune à vingt ans en entrant au Séminaire que ceux de mes camarades qui couraient les cafés et les spectacles ? Etais-je moins libre ?

Pardonnez-moi à moi aussi tant de vivacité. Mais vous savez que tel est l'effet invariable sur moi de toute complaisance envers le monde, de tout regret donné à la vie mondaine, si bête, si stupide, si inepte. Autant je suis, me semble-t-il, patient et compatissant pour les simples fredaines, autant je suis peu endurant pour la mondanité. Cela m'exaspère parce que c'est toucher à mon grand Amour. Ceux qui disent que le Christ Jésus ne leur suffit pas nient qu'il soit la Plénitude ; c'est une injure, intolérable pour ceux qui l'aiment. « Tenir Dieu, et vouloir autre chose ! » disait Jacques Rivière. En effet ! Mais faut-il que ce soit à vous qu'il faille rappeler cela ?

*
* *

« *UN AUTEL RELEVE, UN AUTRE ELEVE* »

18 novembre 1939.

Je compte beaucoup sur l'influence de la présence réelle, sur le climat nouveau que le voisinage du soleil eucharistique crée dans la maison. Que ce soit la maison de Notre-Dame de *Joie*.

Avec les enfants, laissez-vous aller à la grâce du moment ; plus on calcule pour savoir s'il faut sévir, féliciter ou fermer les yeux, moins on y voit clair. C'est affaire au Saint-Esprit. Priez-le d'intervenir dans vos affaires d'éducatrice par le don de Conseil ; « Envoyez votre Esprit, emitte Spiritum tuum », quelle prière à adresser à Notre-Seigneur dans la chapelle de Fescal ! Vous reconnaîtrez qu'il y est exprès pour vous. Je pense que vous ne vous demandez plus s'il vous aime ! Ou alors, c'est que vous ne comprenez rien à rien !

Je voudrais, pour moi, que vous vous unissiez à moi dans la reconnaissance. Un autel relevé à La Bousselaie, un autel désert depuis trente ans ; un autre élevé à Fescal, où il n'y en avait jamais eu, voilà des grâces que le Bon Dieu ne fait pas à tous les prêtres, et je me rends compte que je serais parfaitement odieux, parfaitement ridicule, et d'ailleurs parfaitement bête, si je me plaignais de quoi que ce soit.

*
* *

A LA FRATERNITE SACERDOTALE

Le Ménimur, 19-12-39.

Frères bien-aimés,

L'approche du saint mystère de Noël me fait déborder le cœur, toujours rempli de votre pensée. Nous devrions en ce moment nous préparer à une réunion prochaine, et voici que nous resterons dispersés. Que chacun de nous porte du moins plus que jamais dans son âme l'âme de chacun des autres, et s'il arrive que l'un de nous ne puisse même pas célébrer la messe de Noël, qu'il puisse être sûr qu'il a célébré en ses frères, qu'il a concélébré avec chacun d'eux.

Je réponds au désir exprimé par plusieurs, et au désir inexprimé de tous, je le sais, en vous adressant cette circulaire, que je vais faire tous mes efforts pour rendre périodique. L'une des fonctions du Supérieur de notre fraternité est de maintenir le contact entre ses membres. C'est à peu près son unique fonction pendant les mois de guerre, et puisque les événements ont prorogé ma charge. je voudrais m'en acquitter d'autant mieux que le sentiment de notre union fraternelle peut être présentement plus précieux.

Avant tout, souvenons-nous que nous ne faisons qu'un ; vivons les uns avec les autres par la pensée quotidienne, vivons les uns dans les autres comme nous vivons dans le Christ en qui nous sommes prêtres, puisqu'étant ses membres, nous sommes aussi les membres les uns des autres : *alter alterius membra.* Je souhaite, et c'est mon vœu de Noël, que vous trouviez autant de douceur que moi à laisser cette pensée envahir vos intelligences ; pour votre frère aîné et humble père, c'est une consolation de tous les instants. Je ne sais pas comment je supporterais, vous aimant comme je fais, l'idée d'une séparation indéfinie, si elle n'était corrigée ou plutôt abolie par la foi en notre présence mutuelle les uns aux autres. Un reflet de la circuminsession trinitaire, c'est jusque-là que doit s'approfondir notre communion.

Je n'aurai pas de peine à trouver dans vos lettres de quoi alimenter les miennes (je parle des circulaires). Pour aujourd'hui je cueille dans les dernières nouvelles venues de frère X. une histoire à la fois burlesque, lamentable, et instructive.

Frère X. est donc appelé par son commandant de compagnie, et s'entend inviter à prêcher aux hommes particulièrement la morale, et plus particulièrement l'ordre et la discipline, attendu (tenez-vous bien) ! que « le dogme, c'est bon pour le temps de paix ».

Notez bien que ce commandant de compagnie est catholique, ce qui s'appelle catholique, paroissien fidèle à la messe, et sans doute, aux Pâques.

C'est si beau, que ça a l'air d'être inventé à plaisir pour donner raison à notre règle qui nous prescrit de donner toujours à notre prédication le triple caractère : « *doctrinal,* liturgique et marial ».

Le burlesque et le lamentable y sont ! mais l'instructif ?

Eh bien ! faisons notre examen de conscience et un peu celui de beaucoup de nos confrères.

Si des chrétiens en arrivent à cette conception d'une morale indépendante du dogme, la faute n'en est-elle pas à nous, les prêtres ? Quels fidèles ont été formés à faire dépendre intrinsèquement leur conduite du dogme ? Combien savent que la morale chrétienne est à la fois toute pareille à la morale naturelle, et tout autre qu'elle, pareille pour les préceptes, différente par l'esprit, par la transfiguration intérieure due à la grâce du Christ ? Une personne isolée qui devient un membre vitalisé par le Corps mystique, un acte humain qui devient acte du Christ total, des vertus acquises qui se divinisent par ces prolongements en nous de l'influence du Christ que sont les Vertus infuses et les Dons, le passage de l'étage naturel à l'étage surnaturel, qui de nous prêche inlassablement tout cela ? L'amitié devenant, comme je le disais tout à l'heure de la nôtre, une participation de l'intimité des trois Personnes entre elles, la Tempérance une suite connaturelle du respect dû à l'Esprit vivificateur qui est présent tout entier en chaque membre du Corps mystique comme l'âme en chaque partie du corps, la Prudence une évaluation de l'agir qui tient compte de la nouvelle échelle de valeurs introduite en ce monde avec la Crèche et la Croix, bref, les motifs spécifiquement chrétiens de la droite conduite de la vie, qui, encore une fois, qui donc proclame tout cela, qui y insiste, le répète, le rabâche ? Je ne puis guère être surpris que la plupart des chrétiens en viennent à considérer le dogme comme une sorte de géométrie non euclidienne, dotée d'une forte logique interne, mais sans aucun lien avec la vie. Le solide, pour eux, c'est la morale, et ils l'entendent d'une morale qui ne subirait aucun changement, quand même le dogme serait tout autre. Autant dire qu'en cela même où ils se croient le plus chrétiens, à savoir dans leur conduite, c'est en cela qu'ils le sont le moins, car adhérer au dogme comme spéculativement vrai, c'est déjà acte chrétien, au lieu que se conduire selon l'honnêteté naturelle, même comme on fait grâce à l'Eglise, mais sans référence « aux dogmes générateurs de la piété », ce n'est à aucun degré se conduire en chrétien.

Le Père Voetgli, notre directeur spirituel au Séminaire français, nous redisait sans cesse : « Même quand vous prê-

chez la morale, prêchez le dogme ». Si un plus grand nombre de prêtres avait été pénétré de cette maxime, il est à penser que frère X. aurait échappé à la forte émotion que lui a procurée son commandant de compagnie.

Frères très chers, (je parle à ceux qui sont aux armées) vous voyez s'il vous faut être fidèles à l'article de la règle que j'ai rappelé. Prêchons le dogme, c'est le seul et unique moyen de prêcher la morale *chrétienne*.

Faites vos réflexions là-dessus ! et tenez régistre aussi de vos expériences. Le jour où nous nous trouverons, s'il plaît à Dieu, réunis pour reprendre dans l'unité nos travaux de paix et d'amour, nous mettrons ces trésors en commun. Et la conversation ne tarira pas.

Noël de grâce à vous tous, frères bien-aimés. Noël à chacun de la part de tous, Noël à tous de la part de chacun.

Je vous bénis tous avec tendresse, et je demande vos bénédictions.

Votre père et frère.

*
* *

« *LA CROIX, C'EST UNE GRACE* »

4 janvier 1940.

... Pourquoi cette apparente dureté dans cette privation de la messe, dans cette privation de votre pauvre père ? Il n'y a qu'une réponse : c'est que cette dureté apparente est amour de *prédilection* ; c'est une participation plus étroite à la Croix, c'est une grâce ! Grâce qui n'est faite qu'à ceux que Dieu aime, grâce d'exception. Au lieu d'un moëllon dans les murailles de l'Eglise, vous êtes destinée à être une de ces pierres ciselées qui plus directement contribuent à la beauté de l'édifice. On donne plus de coups de marteau à ces pierres-là. Et surtout, ne dites pas que vous vous seriez bien passée d'en être une ; on ne refuse pas d'être, dans le Corps mystique, de ces membres qui le soutiennent de leurs blessures, comme le Corps pendu à la croix y tenait par les mains et les pieds percés.

Que les Trois Personnes divines vous soient familières, que Notre-Dame de Joie vous aide dans votre tâche.

« *ALLEZ DONC A LA CHAPELLE* »

11 janvier 1940.

Il y a dans l'ingratitude de ces pauvres enfants à votre égard quelque chose de bien amer, mais aussi quelque chose qu'il est particulièrement facile d'offrir au Cœur de Notre-Seigneur. Bien que j'aie profondément partagé la peine que vous venez d'éprouver au sujet de X., j'ai quand même remercié notre Maître qui vous a élevée à la participation à l'une de ses plus grandes douleurs. Voyez-vous, on lit cela sans y penser dans les litanies : « Cor Jesu, attritum propter scelera nostra [5] » ou bien « Voici ce Cœur qui, ayant tant aimé les hommes, n'en reçoit en échange qu'ingratitude et mépris ». Tant qu'on n'a pas fait une *expérience* semblable, cela ne dit pas grand'chose ; il faut avoir passé par là. Passer par là est une grâce, cela fait entrer davantage dans l'intimité du Cœur de Jésus, cela fait comprendre une de ses grandes souffrances, notre *ingratitude*. Allez donc à la chapelle, et là, bien près de l'hostie, pensez, non à votre propre peine, mais à la peine de Jésus agonisant ; demandez-lui de sonder cet abîme, priez-le de vous associer à sa douleur. Vous sortirez avec plus d'amour pour Lui, avec plus d'union à Lui, et avec plus d'amour pour ceux-là mêmes qui vous donnent, par leur ingratitude, l'occasion de vous rapprocher de Lui. Vous vous souviendrez de la suprême parole : « Ils ne savent pas ce qu'ils font ». C'est si vrai, au fond, que nous ne mesurons pas la peine que nous faisons à Notre-Seigneur en l'offensant, pas plus que les enfants ne mesurent la peine qu'ils vous font. N'ayez pas peur, vous ne les en aimerez pas moins, au contraire, vous ne les aimerez que plus purement, avec un cœur plus semblable au cœur de Notre-Seigneur.

Je vous bénis avec un supplément particulier de tendresse et de respect, mon enfant mieux configurée au Christ. Je vous unis à son Cœur agonisant et demain à ma messe je prierai mieux encore que d'habitude pour vous.

*
* *

5. Cœur de Jésus, broyé à cause de nos péchés.

LA NEIGE, LA PETITE OURSE ET L'ETOILE POLAIRE
(A l'une des jeunes filles de Fescal)

Vannes, le 23-I-40.

C'est pour avoir l'honneur de vous dire que je *sommes* resté à Vannes cette semaine. Pourquoi ? Tout est mystère, mais il y a de petits mystères pour rire, et celui-ci en est un. C'est la belle neige, la bonne neige, la charmante neige du bon Dieu qui a empêché le méchant taxi pontivyen de venir me ravir au coin de mon feu. Elle aura fondu la semaine prochaine, cette jolie neige, cette délicate neige, cette intelligente neige. Mais je ne suis pas forcé d'y penser, ni vous non plus, et c'est toujours une semaine de gagnée. Neige silencieuse, neige lente, neige douce, exquise neige !

Pour lors, j'espère que vous avez de l'aide, et que cette femme ou fille de charge va vous rendre votre humeur des meilleurs jours. Car les temps derniers, vrai, on aurait pu mettre votre figure sur l'écusson des Ursulines [6], à la place de la... Ciel ! Qu'est-ce que j'écris là ! Me voici tout confusionné ; mais une gaffe ça se rattrape. Dans cette constellation fâcheusement nommée, il y a une gentille étoile qui ne perd pas le nord, je dis qui ne le perd jamais, et qui même le montre aux autres. Voilà une étoile enviable ! C'est à cette étoile-là que vous me faites penser car enfin, c'est tout de même vrai que vous... que vous pourriez lui ressembler !

*
* *

OBEISSANCE ET ILLUSION

18 août 1940.

Menez paisiblement et joyeusement votre vie, dans la légère austérité de votre règle. Faites toujours ce qu'elle demande en attendant, s'il y a lieu, que se précise le point de l'obéissance. J'avoue que j'apporte peu d'empressement à le préciser. J'ai peur qu'un engagement d'obéissance n'aille à vous

---

6. L'écusson des Ursulines représente la constellation de la « Petite Ourse » (en latin : Ursula).

rendre timides, hésitantes, craintives devant les initiatives et les responsabilités ; j'ai peur qu'il ne vous donne l'illusion de faire à bon compte la volonté de Dieu, sous prétexte que vous seriez toujours assurées de la faire en m'obéissant, en sorte que vous vous croyiez dispensées de la rechercher et de la regarder directement en face ; il peut y avoir de la paresse d'âme, de la démission de soi, dans le désir d'obéir. Je ne nie pas que d'un autre côté, il y ait un mérite propre dans le vœu d'obéissance ; mais combien le désir de le faire doit être purifié de toute scorie ! Du reste, dans les choses qui ne sont pas liées intrinsèquement à la charité, il n'y a pas de volonté divine *déterminée à l'avance*. En quoi faites-vous plus la volonté de Dieu parce que (pour prendre un exemple) vous dites votre chapelet avant le souper et non après, sur mon « ordre », que si vous le disiez à ce même moment sur votre propre jugement, supposé que celui-ci ne soit entaché ni de légèreté, ni de caprice et d'entêtement, mais porté en pleine abnégation de vous-même ? Si donc il faut dans votre vie, telle du moins que je la comprends, sauf meilleur avis, une part d'obéissance, ce doit être uniquement pour assurer l'unité des efforts et la collaboration de chacune à l'œuvre commune, mais sans chercher à vous dispenser de tout effort pour remettre votre volonté propre immédiatement aux mains de Dieu.

*
* *

« *UN REVE EXTRAORDINAIRE* »

Vannes, le 5-XI-1940.

Frère bien-aimé,

J'ai fait cette nuit, ou plutôt ce matin, juste avant de m'éveiller un rêve extraordinaire. J'étais au pied du lit d'agonie de Pie X, et, le voyant mourir, je lui disais tout en larmes que je lui devais tout. Pie X me répondait à voix basse et en élevant un peu la main : « Ce que j'ai dit est la vérité, *figliuolo*, mais celui qui le dit n'est rien. J'en suis au point où on ne tient plus à rien, même à la reconnaissance. Il faut dire merci à la Vérité ». Je m'éveille là-dessus, bouleversé, et je le fus bien plus en m'apercevant sur-le-champ que les traits du mourant de mon rêve n'étaient pas ceux de Pie X tels que

je les vois dans ses portraits, mais une image composite extraordinaire des traits de Pie X et de ceux de *notre P. Le Floch* !

Je vous laisse à penser dans quel trouble j'ai dit la messe après un rêve aussi merveilleux. Il y a plusieurs mois que je n'ai pas pensé distinctement à Pie X, et bien plus sans doute que je ne me le suis pas représenté imaginativement. On n'est pas breton pour rien, et les intersignes sont pour moi aussi réels que le soleil. Je vois dans mon rêve l'annonce de la fin prochaine, peut-être hélas déjà survenue de notre bon Père. Puissé-je me tromper ! Que dire de la fusion de la personne de Pie X et de celle du P. Le Floch ? Comme si Pie X ne devait vraiment mourir qu'à la mort du P. Le Floch !

« Un songe — me devrais-je inquiéter d'un songe ? »

Mais celui-ci mêle à l'inquiétant le consolant. C'est beau de penser qu'à l'école du P. Le Floch, nous étions à ce point à l'école de Pie X. Depuis ce matin je pense incessamment à ce Pape transcendant. Quels rugissements il aurait poussés, ce lion de saint Marc, s'il eût vécu dans nos tristes jours !

*
* *

QUINZE ANS APRES L'ORDINATION
LE DOCTORAT ROMAIN

Vannes, lundi saint 7-IV-41.

Cher frère,

Moi non plus je n'ai pas renoncé sans tristesse à vous écrire au jour même anniversaire de notre ordination simultanée. Quant à peser les mérites... « *Qui autem iudicat me, Dominus est*[7] ». Ce que j'ai fait est plus visible, et suis content de Dieu, comme disait Bourdaloue, car je n'avais point mérité de relever à La Bousselaie un autel tombé depuis trente ans, ni d'en édifier un autre à Fescal. Oui, je suis content de ce double

7. Celui qui me juge, c'est le Seigneur. 1 Cor. IV, 4.

ex-voto à Notre-Dame de Joie ; mais en tout cela c'est Dieu qui tenait mes promesses, et ayant certes mieux tenu les vôtres que je n'ai fait les miennes, vous avez dû lui plaire davantage. Ce n'est pas d'avoir beaucoup prêché qui peut ôter la crainte d'être réprouvé, « *Paulo testante* ».

Ce combat d'humilité serait déplaisant, et surtout entre nous, puisque nous sommes entre tous les chrétiens « *alter alterius membra* [8] » et que ce que chacun a fait l'autre l'a fait en lui. Tenons-nous à l'action de grâces et à l'espérance.

[...] Combien cette méthode romaine est solide, quelle synthèse nous avons eu l'occasion de faire, et combien le P. Le Floch avait raison de penser et de dire que ce doctorat dont le programme comporte une connaissance intégrale et suffisamment approfondie quant aux principes formels de toute la théologie est le vrai doctorat d'Eglise, et non une imitation des spécialités « universitaires ». Je me demande parfois si j'ai appris quoi que ce soit depuis quinze ans ; il me semble que je ne fais que repasser, que me rafraîchir. Ou si j'ai appris quelque chose, ce n'est que du côté de la matière, rien du côté de la forme. Je ne parle pas seulement de saint Thomas, à qui il est clair que dès Rome nous étions consubstantiés ; mais depuis deux ou trois ans j'ai lu beaucoup les Pères, eh bien ! cela va tout seul aussi, je m'y reconnais, je m'y retrouve comme chez moi. J'ai lu saint François de Sales, il a passé comme du lait. Tout est instantanément situé, classé, référé, noté ; bref, l'habitus théologique dans son plein. Voilà ce que Rome nous a donné, sans nous ôter pour autant l'esprit de finesse. Et en somme nous l'avons eu à bon compte, ce trésor ! Il a fallu trimer pas mal, et je retrouvais l'autre jour une photo où l'on ne voit plus que le nez, lequel suffisait en juin 1926 à me cacher les joues ; mais enfin trois mois sont vite passés, et l'on peut bien laisser sa graisse corporelle en échange de la « *spiritus pinguedinem* [9] ».

*
* *

8. Membres les uns des autres, Rom. XII, 5.
9. La graisse — la bonne santé — de l'esprit.

PRETRE SELON L'ESPRIT DE SAINT DOMINIQUE :
DOUBLE GRACE

30 mai 1941.

... l'esprit est plus souple et plus prompt à tenir compte des grâces nouvelles que les jours ajoutent aux jours dans les âmes de ceux qui aiment Dieu. Je m'émerveille comme il ne m'est jamais encore arrivé de le faire devant les voies de la Providence. Longtemps j'ai cru que la grâce de mon ordination était une grâce qui annulait pour ainsi dire toutes les précédentes, qu'elle les rendait comme inutiles, qu'elle suffisait à tout ; je la trouvais si éblouissante, que toutes les autres disparaissaient à mes yeux dans sa lumière. Mais non, je me trompais bien. Voici qu'une autre grâce, antérieure à celle-là, qui ne paraissait point liée à elle, commence à déployer ses effets propres. Je crois qu'il n'était point indifférent à mon ministère que je fusse dominicain avant de recevoir l'ordination. Ainsi cette dernière grâce devait opérer en moi selon une certaine orientation préalable, elle était comme canalisée d'avance par la grâce dominicaine, et c'est selon l'esprit de saint Dominique qu'elle devait fructifier. Que j'eusse été seulement prêtre, sans être tertiaire, et les deux fraternités n'existeraient pas, sans aucun doute ; j'aurais tâtonné, j'aurais hésité, ou même je n'aurais ni tâtonné ni hésité, parce que je n'aurais même pas eu l'idée de quelque chose à tenter dans ce genre-là.

Mais nous sommes des taupes, et nous n'y voyons pas plus loin que notre nez. Heureusement le bon Dieu mène tout, et c'est quand on se retourne, qu'on s'aperçoit que tout ce qui s'est déployé était déjà préfiguré et contenu dans de menus faits d'apparence disparate et épisodique. L'épi était bien dans le grain ; mais à qui ne voit que le grain, comment faire croire qu'il contient l'épi ?

*
* *

« QUI TRAVAILLE DANS LA VERITE TRAVAILLE DANS L'ETERNEL »

Vannes, le 17-IX-41.

Oui, là est certainement notre vocation dominicaine : mettre la vérité dans les âmes, ou, ce qui revient au même, mettre les âmes dans la vérité. C'est du reste la plus grande charité, car si on ne cherche pas à rendre plus ferme et plus profonde l'adhésion au vrai de ceux qui se trouvent soumis à notre influence, je me demande quel bien on leur fait. Il y a sans doute l'exhortation, la stimulation portant directement sur la volonté, et cela est même le seul apostolat possible auprès de ceux qui pèchent en pleine lumière et qui n'ont pas besoin de plus de lumière. Mais ceux-là sont bien rares ! Pratiquement, on peut dire que tout le monde à présent souffre d'abord d'un manque de lumière, parfois terrifiant. Et de toute manière, la fin de tout apostolat, sa fin dernière, ne peut être autre que de faire rendre hommage à la vérité de Dieu, de « réduire en captivité toute *intelligence*, dit saint Paul, sous l'obéissance au Christ ». Autrement, quelle valeur aurait la conduite moralement bonne ? Ce n'est pas là une fin en soi.

Enchantez-vous de saint Augustin et du « De Sancta Virginitate » en particulier. Je renvoie à saint Augustin, à votre saint patron, à tous les grands docteurs, le « merci » que vous m'adressez, car je ne vous ai rien dit qu'ils n'aient dit, et j'aurais eu horreur de vous dire autre chose. Il est vrai que du moins je vous l'ai dit et qu'en ce sens-là je retiens ma part de votre merci, assuré humblement que vous me remercierez encore devant le trône du Juge — comme j'en remercierai d'autres. La reconnaissance mutuelle des élus sera une des joies inextinguibles du Paradis. Je pense avec délices que d'autres âmes vous diront le merci que vous me dites, et que cela ne passera pas ! Qui travaille dans la vérité travaille dans l'éternel.

* * *

CHARITE ET SCIENCE : ABREGE DE L'EGLISE

21 octobre 1941.

J'écris mon compliment à votre deux fois sœur, et je pense que vous aurez contentement à recevoir aussi votre petit mot. Il y a quelque chose qui m'est plus précieux et plus doux que tous les diplômes, c'est de vous voir penchée sur les préférés de Notre Seigneur, sur lesquels personne ne se pencherait s'il ne suscitait dans son Eglise des dévouements que rien ne lasse. Voyez comme à vous deux vous vous complétez bien, et comme vous donnez bien l'image de ce que c'est que l'Eglise. Elle ne serait pas divine si elle n'avait que la science sans la charité, elle ne serait pas divine si elle n'avait la charité et la science que comme deux éléments en lutte intime et en désaccord profond ; elle est divine parce qu'elle a la charité et la science unies et l'une sur l'autre appuyées *comme deux sœurs*.

Que non seulement unies aux autres, mais chacune à elle toute seule, vous puissiez toutes, au sein de notre petite fraternité, être ainsi un abrégé de l'Eglise. Que celles qui ont surtout à faire œuvre de science deviennent de plus en plus dévouées aux petits de ce monde ; que celles qui ont à faire surtout œuvre de charité deviennent de plus en plus savantes. Ainsi mériterons-nous la bienveillance du Père des lumières, que l'Ecriture appelle aussi le Père des orphelins.

*
* *

ESPRIT MONDAIN ET VIE CHRETIENNE
Extrait d'une circulaire à la fraternité sacerdotale [10]

« On est obligé de se conformer aux usages mondains » objection sans fondement.

A. — Théoriquement, position ruineuse. Unique origine : désir de mettre la vie chrétienne au rabais, contre lequel Pascal a écrit les Provinciales et sur ce point (je parle de l'orien-

10. Cet extrait n'est qu'une copie malheureusement incomplète et non datée, mais la circulaire remonte à la période du Ménimur, entre 1938 et 1942.

tation générale du livre) les Provinciales portent juste et sont plus que jamais d'actualité. Chez les Jésuites du XVIIe siècle comme chez les modernes dirigeants de la J.I.C. on voit trop le même processus : on accepte comme un axiome que la conciliation entre la vie chrétienne et les devoirs du monde est nécessaire, d'où il suit qu'elle est possible, le Seigneur n'ayant pu nous demander d'éviter l'inévitable ; ce n'est plus ensuite qu'une affaire de virtuosité casuistique de résoudre les cas de conscience ainsi soulevés et d'arbitrer les conflits de devoirs : terrain délectable pour les moralistes !

Seulement ce prétendu axiome n'est qu'un pur postulat ou plutôt une énorme erreur. La vraie méthode eût été de prendre comme axiome cette proposition — celle-ci incontestable — que la conciliation entre la vie chrétienne et les obligations mondaines est impossible, d'où il suit qu'elle n'est pas nécessaire, toujours pour la raison que le Seigneur ne peut vouloir nous mettre dans une situation inextricable. Et quand une fois on a admis que la conciliation n'est pas nécessaire, on est émerveillé de la facilité avec laquelle on arrive à s'arranger autrement.

B. — En effet, les exemples ne manquent pas de gens d'affaires, de patrons d'industrie ou de commerce, d'officiers de terre ou de mer, qui ont su parfaitement se libérer de toutes les conventions mondaines sans détriment de leur temporel. Je ne dis pas sans rien *risquer*, mais c'est encore un postulat et quel ! de dire qu'on n'est pas tenu de rien risquer pour le Christ, ni une critique, ni une raillerie, ni une froideur. Il reste qu'il y a dans le monde des Chrétiens en grand nombre chez lesquels les délassements et relations ne prennent point forme de mondanité.

Je dis donc avec certitude que l'austérité en cette matière est une obligation qui (résulte de la)... vocation commune des chrétiens. C'est un manque de foi, un préjugé invétéré que le monde est invincible autrement qu'en lui reconnaissant une certaine légitimité qui a fait mettre à si bon marché la vie chrétienne... C'est aussi une certaine indifférence à l'égard de l'Evangile comme vrai. Le P. Voegtli allait jusqu'à dire « Nous ne sommes pas prêtres pour sauver les âmes, mais pour prêcher l'Evangile ». Assurément les deux choses ne s'opposent pas en droit ; mais on voit combien il importe de mettre l'accent où il doit être ; un mauvais éclairage fausse toute la

perspective. Les âmes ne doivent pas être sauvées par tous les moyens ; si on n'a pas cela toujours dans l'esprit, si on n'a pas d'abord le sentiment de l'intransigeance de l'Evangile, on a vite fait d'arriver à résorber le but dans les moyens, je veux dire à employer des moyens qui comportent pratiquement l'abandon du but, en déclarant pour comble de paradoxe et d'absurdité, qu'on a atteint le but parce qu'on a employé ces moyens.

*
* *

TUER LE TEMPS OU LE RACHETER [11] ?
(Aux anciennes élèves des Ursulines de Vannes)

Dormir tard, lire des romans ; faire durer le plaisir du dessert, recevoir et rendre des visites, s'élargir en discours sur la dernière saison ou le prochain spectacle, la jeune fille a-t-elle vraiment été créée et mise au monde pour gonfler ces bulles creuses ?

Celles-là même qui ne se découvrent pas d'autres occupations n'oseraient l'affirmer.

Mais, disent-elles, il faut tuer le temps. Le temps est le grand ennemi dès qu'on prend conscience de ce qu'il est. Il effraie, il écrase, par son vide illimité, par son immensité formidable. Il faut en exterminer l'idée ; il faut qu'il s'écoule sans que nous nous en apercevions. Le moyen, c'est de remplir nos journées d'amusements et d'ébats. Après avoir ri tout le jour, plaisanté, dansé, tourbillonné, papillonné, nous atteindrons la nuit et nous recommencerons le lendemain. C'est ce que nous appelons tuer le temps.

Je ne sais si la chose est aussi facile qu'elle en a l'air. Le temps ne se laisse pas tuer si aisément. J'ai entre les mains les lettres d'un jeune homme élevé loin de toute pratique et même de toute croyance religieuse. Ces lettres sont un terrible dossier d'accusation contre ceux qui privent l'enfance et l'adolescence des sublimités chrétiennes. Elles sont aussi un commentaire navrant du mot de saint Augustin : « Notre cœur est sans repos, tant qu'il ne trouve pas en Vous son repos ». J'y prends ce seul passage :

---

11. Quoique datée de 1933, cette lettre sur l'usage du Temps peut servir de conclusion aux dix années du Ménimur, débordantes de travaux de toutes sortes.

« Je suis rond-de-cuir, et j'ai un travail sans intérêt dans une carrière qui ne me plaît pas. En dehors du bureau, des occupations que tu qualifierais de futiles, et qui me le paraissent souvent. MAIS IL FAUT TUER LE TEMPS ! Tuer le temps, quel problème ! Je n'y apporte pas souvent de solution agréable. Les jours d'ennui (il y en a beaucoup) il arrive que je souhaite d'éprouver en une heure les émotions de trois mois, et de disparaître pendant ces trois mois pour recommencer ensuite. Je suis comme une molle chrysalide qui se laisse flotter sur ses ternes journées. Je m'ennuie ; je n'ai pu et ne pourrai sans doute pas me guérir de cet ennui qui me ronge. Je crois avoir gardé un peu d'intelligence, malgré moi et sans y penser. Bientôt sans doute cette faculté de clairvoyance disparaîtra. Je serai alors pareil à une cruche parmi des millions de cruches. »

Ce ton désenchanté, cette désespérance ne trompent pas. Tous les efforts ont été vains. Tuer le temps est une entreprise surhumaine. On peut bien s'y acharner ; on n'en viendra pas à bout.

*
* *

Saint Paul tient un autre langage. A deux reprises il fait cette exhortation : « Rachetez le temps » (Ephés. 5, 16 et Coloss. 4, 5). Rachetez le temps, qu'est-ce à dire ?

Ce qui n'a pas de valeur ne s'achète pas. On se le procure sans bourse délier, ou l'on s'en passe. S'il faut acheter le temps, c'est donc que le temps a une valeur. Encore le saint Apôtre ne dit-il pas de l'acheter, mais de le racheter. Cette nuance n'est pas négligeable. Elle est seulement difficile à saisir et à exprimer. Ainsi en est-il souvent dans ces merveilleuses Epîtres. Saint Paul laisse beaucoup à faire à son lecteur. Non certes qu'il lui laisse rien à deviner : il n'y a point ici de place pour le jeu de la fantaisie ; ni qu'il lui laisse rien à ajouter : tout est dit. Mais il lui laisse à méditer, à approfondir, à analyser. Une pensée d'une incroyable richesse se condense et se contracte dans des termes d'une incroyable concision. Laisser le terme fondre dans l'esprit, comme on laisse fondre une pastille dans la bouche, afin de retrouver la complexe saveur de la pensée, c'est affaire au lecteur, et saint Paul ne se laisse pas pénétrer à moindre patience.

Il dit donc : *Rachetez* le temps.

On rachète, quand on a perdu un objet indispensable, un autre objet de même espèce.

On rachète l'objet même qu'on possédait et dont on avait cru qu'on pouvait se séparer, quand on en découvre après coup la nécessité. On rachète d'une denrée si coûteuse qu'on n'aurait pas assez de capital pour en acheter beaucoup à la fois, ou si rare que le vendeur ne consentirait pas à nous en donner d'un coup une grande quantité.

On rachète par économie, pour éviter le gaspillage ou l'affadissement d'un produit qu'on aurait sous la main en trop grande abondance.

Ainsi les infirmières rachètent de l'eau oxygénée, les pauvres rachètent du charbon, et dans la pénurie de la guerre, les ménagères rachetaient du sucre. On rachète des souliers, et lorsqu'il eut vendu son droit d'aînesse, Esaü volontiers l'eût racheté.

Par-dessus tout, racheter suppose qu'on connaît bien la valeur de l'objet. C'est parfois erreur d'acheter, ce serait souvent sottise de racheter. Il ne faut pas donner deux fois dans le même piège.

Racheter le temps, c'est donc l'acheter à chaque instant, comme une chose précieuse, comme une chose rare ; c'est s'en emparer pour ainsi dire, et n'en point laisser perdre une parcelle ; c'est l'économiser diligemment. Ce temps qui nous est offert goutte à goutte, il faut que nous soyons toujours prêts à le saisir, à le payer d'une bonne œuvre, et à recommencer l'instant d'après. Avec une attention toujours en éveil, il faut le prendre tandis qu'il s'enfuit, et pour notre titre de possession, le marquer du sceau de notre activité surnaturelle. Racheter le temps, c'est cela.

*
* *

Les saints ont été de grands racheteurs de temps. Lisez, dans la biographie du Curé d'Ars, ou du Bienheureux Don Bosco, ou de la Vénérable Marie de l'Incarnation, ou de la Bienheureuse Mère Marie de Sainte Euphrasie Pelletier, lisez

le récit d'une de leurs journées. Vous serez stupéfaits de voir tout ce qu'ils ont pu loger d'occupations dans ce court espace de vingt-quatre heures. Si la comparaison n'était un peu vulgaire, je dirais que la journée d'un saint est une malle bien faite. Les saints ont ménagé le temps comme ceux qui sont forcés de voyager souvent ménagent l'espace dans leur malle. Une grande partie de leur fécondité surnaturelle est venue de là. Au soir de son ordination, le Bienheureux Don Bosco notait la résolution suivante : « J'emploierai scrupuleusement mon temps ». On s'étonne moins de la prodigieuse richesse de sa vie, quand on sait qu'il avait écrit un jour cette courte phrase. Assurément cette résolution n'eût pas suffi à elle seule ; mais rien n'eût suffi sans elle, sans cette volonté énergique de racheter le temps.

Or ces saints n'ont jamais connu l'ennui. Un saint n'a jamais dit : « Tuer le temps, quel problème ! » Pour lui le problème ne se pose pas. Ici encore, la loi de perfection qui anime le christianisme est à la fois austère et joyeuse : le seul moyen de tuer le temps, c'est de le racheter.

*
* *

« MONSEIGNEUR VIENT DE CONSENTIR »
LA FRATERNITE DES DOMINICAINES

Sainte Agnès, 1943.

Monseigneur vient de consentir à ce que l'Ordre de saint Dominique s'agrège comme une de ses fraternités séculières, le groupe des Tertiaires isolées de Notre-Dame de Joie. En même temps que vous recevez accroissement de ce grand Ordre, il s'accroît par vous. Ah ! qu'il s'accroisse authentiquement ! Soyez en lui, et par lui au sein de l'Unique Eglise, des cellules vivantes, laborieuses, un noyau d'énergie, d'intelligence surnaturelle et d'amour. Toute ma prière ce soir va à la Sainte Vierge et à saint Dominique, à saint Thomas d'Aquin, aux grands saints de l'Ordre, pour que vous, et celles qui viendront après vous, vous ne soyez jamais des rejetons rabougris, des enfants dégénérés de saint Dominique, mais sa postérité ressemblante, reconnaissable au premier coup d'œil. Dominicaines de la Vierge de Joie, que vous

deviez demeurer un petit troupeau ou devenir une foule, que toujours votre Père saint Dominique et vos frères et vos sœurs du ciel puissent tirer de vous un nouvel éclat de leur couronne.

Pour moi, avec la reconnaissance, je ressens ce soir un immense soulagement. Assurément, j'étais prêt, si Dieu en eût ainsi ordonné, à supporter plus longtemps non seulement l'humiliation d'un échec apparent devant l'Eglise (cela est peu de chose, et du reste l'humiliation est trop bienfaisante pour ne s'en point réjouir) mais la crainte lourde, opprimante, de vous avoir engagées dans une impasse, de vous avoir fait manquer votre vie (ici encore en apparence seulement, car tout tourne au bien de ceux qui aiment Dieu, et les faux pas eux-mêmes peuvent être de justes et grands pas dans les chemins transcendants de l'amour, mais enfin ces progrès-là sont bien douloureux et requièrent de l'héroïsme). Si longtemps tout a paru fermé devant nous ! Il nous a fallu espérer contre l'espérance ; mais voici qu'une voie est ouverte, large et sûre ; *latum mandatum tuum nimis*, qui est la voie étroite en même temps, celle qu'a frayée saint Dominique, sur le devis de l'Evangile, pour aller au Seigneur. Nous ne voyons la route que jusqu'au prochain tournant, c'est vrai, mais vous êtes sur la route, et c'est de quoi remercier, remercier, et remercier encore et sans fin. Le reste se découvrira en son temps, maintenant nous espérons selon l'espérance, il y a un sujet précis d'espérer. « Celui qui a accompli en vous une œuvre bonne, la mènera à bien en vue du jour du Christ Jésus. » Car « les dons de Dieu sont sans repentance », la parole qu'il émet ne fait point retour ni ne tombe inutile, et la première grâce est à sa bonté une raison d'en ajouter une autre, pourvu que l'on corresponde, comme je sais que vous y êtes toutes décidées.

*
* *

« *PLUTOT QUE DE NOUS PLAINDRE* »

21 juillet 1943.

Sur une deuxième lettre de M. le Vicaire Général, nullement impérative, mais où cependant perce une préférence, je

me décide devant Dieu ă accepter purement et simplement le poste qui m'est offert à Pontivy. Cela me paraît plus humble, plus conforme à ma promesse d'obéissance, et plus simple aussi, au sens évangélique du mot. Il n'y aurait plus d'administration possible dans l'Eglise, si des pourparlers sans fin devaient s'ouvrir entre les supérieurs et les sujets à propos de chaque poste à pourvoir.

Dieu sait qu'en m'éloignant de vous et de nos enfants, je fais un sacrifice qui m'est bien douloureux. J'aurais eu tant de joie à achever de vous former à votre belle vie dominicaine ! Mais l'Esprit-Saint répandra directement sur vos âmes les grâces dont j'aurais été l'instrument si j'étais resté près de vous, et notre séparation, qui ne sera peut-être que temporaire, purifiera davantage et vos cœurs et le mien. Essayons d'accepter ensemble généreusement cette séparation, et de l'offrir ensemble pour obtenir que notre petite Fraternité soit plus agréable au Seigneur.

Et plutôt que de nous plaindre de ce que le Bon Dieu nous refuse, remercions-le de ce qu'il nous a donné. J'aurais pu vous quitter bien plus tôt.

*
* *

« NOUS NE PERIRONS PAS D'INANITION »

16 octobre 1943.

Comme je gagnais la gare avant-hier une dame s'approche de moi et me dit, me mettant un billet dans la main : « C'est de la part de J. D. ». Or ce billet était parfaitement un billet de mille francs. Avec les deux mille du percepteur, cela fait trois mille francs qui tombent dans notre poche en deux jours.

Cependant il y a les travaux. Aussi c'est ce soir que je prends la plume pour faire dériver sur vous quelque petit ruisseau.

Il est certainement sans exemple que Dieu ait laissé périr une œuvre uniquement faute de ressources temporelles. Celles

qui sont mortes sont mortes parce qu'elles ne répondaient pas, ou ne répondaient plus, à ses desseins. Occupons-nous de bien le servir et de bien nous occuper selon lui des enfants, et ayons dès lors la confiance *absolue* que nous ne périrons pas d'inanition.

***

LETTRES A UNE MALADE DE LA FRATERNITE
(Sr Marie de St Augustin, Marie-Anne de Charette)

Ile Berder, 20-VII-43.

J'ai reçu aujourd'hui votre lettre ; je suis content de vous voir courageuse et confiante ; et combien je le serai davantage le jour où j'apprendrai enfin que vous êtes en voie de complète guérison ! Continuez à vous bien soigner, c'est votre devoir d'état.

Pour l'office, essayez d'y être fidèle, mais sans contention ni fatigue d'esprit ; et si vous avez manqué quelque chose, n'allez pas vous en troubler après coup. Soyez surtout une âme de prière intérieure. Puisque maintenant vous pouvez lire davantage, profitez-en.

Notre-Dame de Joie, le 31-VII-43.

J'insiste pour que vous soyez bien simple et abandonnée dans votre vie de grâce. Non seulement il ne faut pas de scrupules, il ne faut pas même de tension dans la prière ou la vigilance sur soi. Il vaut mieux que vous tolériez les distractions plutôt que de vous fatiguer (vainement du reste) à les chasser.

Demeurons unis, vraiment un dans l'unité de l'Amour éternel et incréé qui vit en nous.

Pontivy, 5-XI-43.

Pourquoi penser que vous ne guérirez peut-être pas ? Tout permet d'espérer le contraire. Je ne vous gronde pas, je répète que je vous comprends trop bien ; mais je vous demande instamment de bien croire fidèlement à votre Evangile : « A

chaque jour suffit sa peine, demain s'occupera de lui-même ». Si vous voulez scruter l'abîme du futur, vous perdrez pied. Vivez bien au jour le jour, faites paisiblement ce que les médecins veulent que vous fassiez et attendez que les deux mois de clinique soient écoulés. Après (mais seulement *après*), nous aviserons : jusque-là, que tout soit aux mains du Père céleste. J'ai beaucoup aimé ce que vous me dites sur la pauvreté des malades ; cela est bien vrai et bien touchant. Il faut en faire votre profit comme vous le faites, c'est-à-dire en recueillant dans votre âme tout ce qui peut l'élever vers Dieu en Jésus-Christ.

Nous sommes tous des pauvres et X.[12] est la plus pauvre, pauvre jusqu'à la misère. Sachons mendier assez humblement notre pain quotidien, le pain de la santé, le pain de la tendresse, et le pain des retrouvailles.

Pontivy, 14 février 1944.

Pour votre vie intérieure, tenez-vous bien à ce que je vous ai plusieurs fois expliqué ; avant tout, un grand abandon ; pas de raideur, pas de tension. Vivez en enfant avec Dieu, en membre vivant de Jésus au sein de son Corps mystique, et comptez bien plus, pour vous « vitaliser » divinement, sur l'activité de l'Eglise que sur vos efforts.

Restez dominicaine à fond ; je voudrais que tous les jours vous lisiez quelque chose sur les Saints et la spiritualité de l'Ordre. Ce matin, en classe, j'ai lu à mes élèves quelques passages du « Mystère de l'Eglise[13] ». Pour moi, c'était peut-être la cinquantième lecture, mais cela ne me lasse jamais.

Pontivy, le 19 février 1944.

J'ai lu votre lettre venue avec X. Je ne crois pas, mais pas du tout, que le bon Dieu vous reproche votre « cafard » noir des derniers jours. On serait triste à moins ! Vous n'avez plus besoin d'offrir, vous avez offert d'avance, et Dieu sait bien que dans le fond de votre cœur vous ne rétractez pas. Quand on

12. Alors détenue par les Allemands.
13. Du P. Clérissac O.P.

est cloué à la croix, on est assez configuré à Notre-Seigneur dans le fait, pour n'avoir plus à se préoccuper d'y ajouter une intention. Laissez-vous faire, c'est tout ce qui vous est demandé et dites-vous que Dieu vous cisèle pour que vous soyez plus belle devant Lui.

Pontivy, le 19 mars 1944.

Jeudi, à Vannes, j'ai eu de vos fraîches nouvelles par X. encore dans la joie de vous avoir vue, déjà dans la tristesse de ne plus être auprès de vous. C'est notre vie que ce perpétuel passage d'un contraire à l'autre, et le ciel seulement sera la continuité de la joie.

Je les aurais souhaitées meilleures, les nouvelles que j'ai eues. Il faut se contenter de vous regarder souffrir et c'est bien dur. Comprenez-moi, je ne vais pas trouver que j'ai plus de peine à vous voir souffrir que vous n'en avez à souffrir ; ce serait monstrueux et imbécile. Quand j'ai l'air de me plaindre, c'est bien vous et vous seule que je plains. Ah ! que je vous réclame au bon Dieu !

Une famille anonyme vient de me donner 40 000 F par l'intermédiaire du secrétaire de l'évêché. Voyez quelle Providence veille sur nous ! Il y a deux mois, nous devions 80 000 F ; et aucune manne ne semblait prête à tomber. Et au dernier moment, crac, tout arrive, tout ce qu'il faut, et il y a du surplus. Toutes nos dettes sont payées en ce moment.

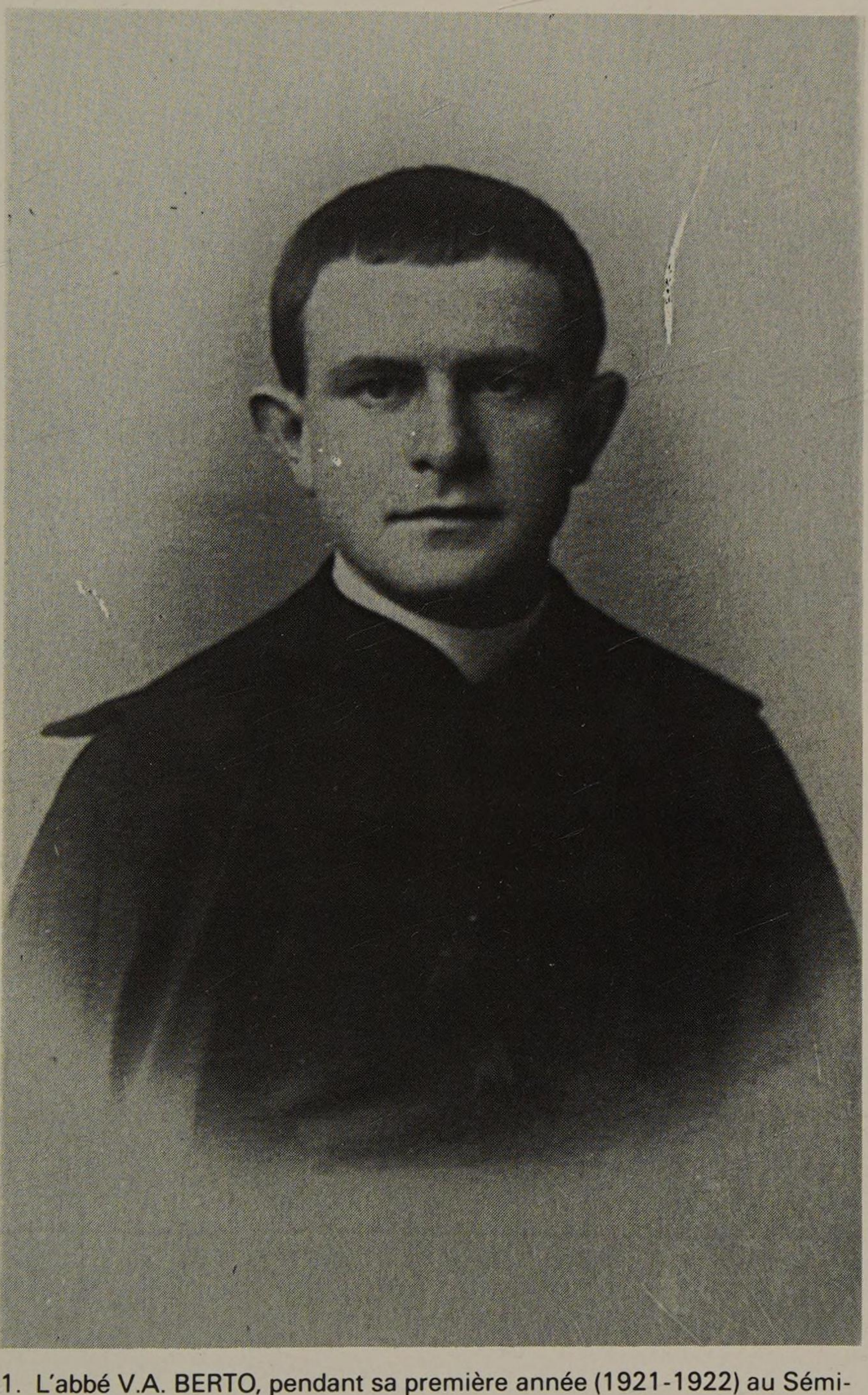
Gardez bien la Fraternité dans votre cœur. C'est vous seule[14] maintenant qui êtes crucifiée pour vos sœurs. *Tout repose sur vous* : demandez et vous obtiendrez. Il n'y a que votre guérison que vous ne puissiez pas obtenir, mais c'est notre affaire à nous.

Notre-Dame de Joie, le 3-IV-44.
Lundi-Saint.

Il y a aujourd'hui dix-huit ans que j'ai été ordonné prêtre ; cet anniversaire a été solennisé par une grand'messe. J'ai offert

---

14. X. avait été libérée quelques semaines plus tôt.



1. L'abbé V.A. BERTO, pendant sa première année (1921-1922) au Séminaire Français de Rome.

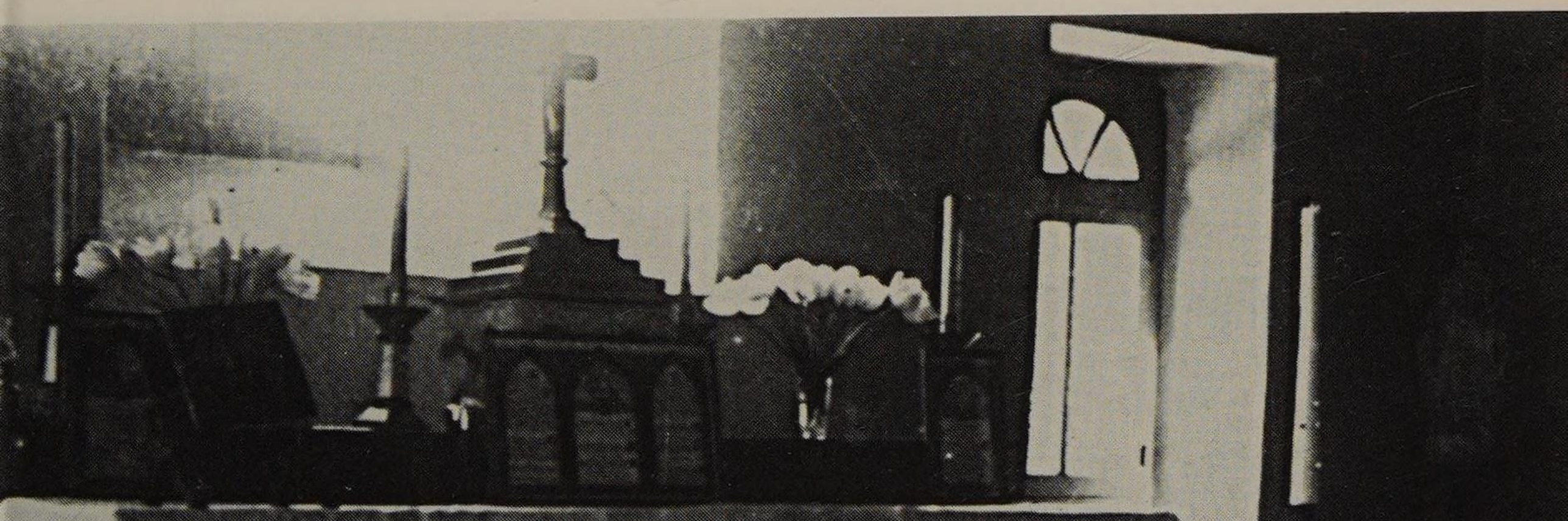
2. Fescal. La façade sud de la maison, en 1950.

3. Fescal. La chapelle, à droite de la maison.

Au Ménimur, sur le perron de l'aumônerie, le 8 juin 1932, avec le T.R.P. Le Floch, ancien supérieur du Séminaire Français de Rome.

5. Au Ménimur, le jour de la Confirmation en juin 1932. L'abbé BERTO précède Mgr Tréhiou, alors évêque de Vannes.

Chapelle de Fescal. L'autel, photographié le 19 avril 1949.



7. L'abbé BER
entre deux «
ciens », en 19

8. La manécanterie, à Rome, en avril 1954. Photographie prise dans le jardin de l'Aventin, près de Sainte Sabine.

9. Clocher de la chapelle.

10. Portail de la chapelle.

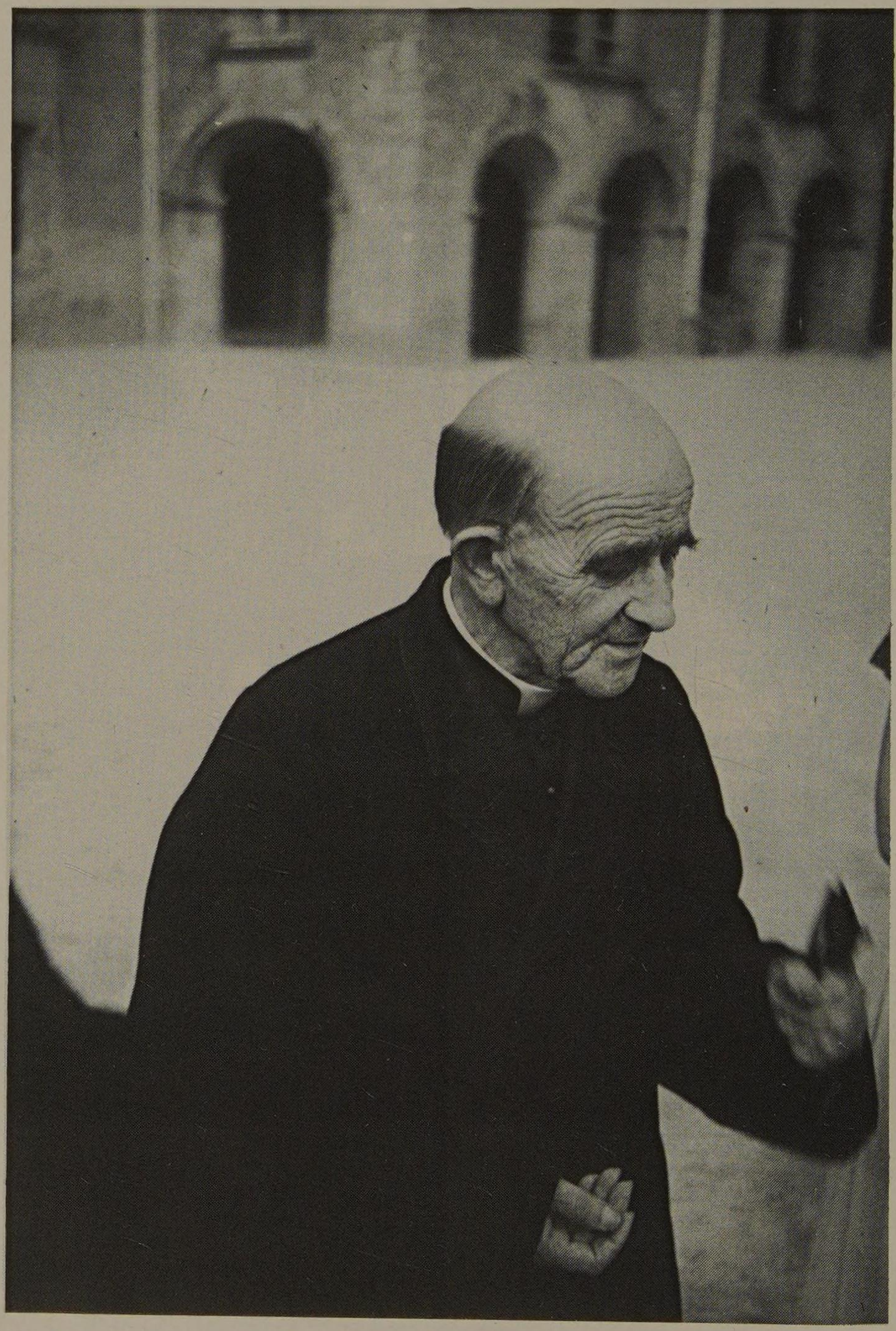
11. Pontcalec en novembre 1971. La Chapelle, le Cloître, la maison (côtés ouest et sud).

12. A Pontcalec. Photographie prise en 1961.

13. Ploemeur. En colonie de vacances, 1961.

14. Ploemeur. Sur la plage avec les enfants.

5. Pontcalec, 3 septembre 1967, Chant du Veni Sancte Spiritus pendant la consécration de l'autel. L'abbé BERTO agenouillé, à droite au premier plan.



16. Sur l'esplanade de Pontcalec, en novembre 1968. La dernière photographie de l'abbé V.A. BERTO.

le sacrifice pour vous toutes qui êtes au premier rang de mes intentions, et, avec la Fraternité Sacerdotale, la plus belle œuvre que Dieu m'ait donné d'accomplir pendant ces dix-huit années de ministère. Je vois combien cette œuvre où il semble qu'il y ait tant du mien, est surtout une œuvre de la grâce, et combien elle serait plus belle, plus solide, plus complète, si j'avais été plus fidèle. Telle qu'elle est, elle me force encore à des actions de grâces infinies, et je remercie Dieu du fond de mon âme de m'avoir choisi comme instrument pour appeler votre petit groupe à la vie de perfection évangélique. Je sais que vous vous unissez à moi, et pour remercier, et pour demander pardon de mes défaillances. Que cette nouvelle année de sacerdoce que je commence, la dix-neuvième, voie l'accroissement spirituel de toutes vos âmes, l'affermissement de la Fraternité, et qu'elle vous voie aussi, vous, reprendre place dans notre petite maison où vous manquez tant [15]. Dès cette année ! vous direz que c'est beaucoup demander ; c'est pourtant ce que j'ai demandé au bon Dieu avec confiance comme cadeau d'anniversaire.

*
* *

« DIEU A PRELEVE SA DIME »

Pontivy, le 28-IV-1944 [16].

Nous allons donc continuer notre tâche, sous la céleste protection de notre Marie-Anne « *Non amissa, sed praemissa* », ce mot de saint Fulgence, écrivant à une mère qui venait de voir mourir sa fille, me revient sans cesse en mémoire. Nous n'avons pas « perdu » Marie de Saint Augustin, nous l'avons seulement « envoyée en avant », comme les prémices de la Fraternité. Je lui proposais l'autre mercredi d'autres intentions d'offrande ; elle n'en écartait aucune, mais toujours elle revenait à dire : « Oui, mon Père, mais surtout pour la Fraternité ». Il est *évident* (je parle de l'évidence qu'on a dans la foi) que sa mort est un signe de bénédiction de Dieu sur vous toutes. Il rejetait dans l'Ancien Testament les sacrifices qui

---

15. La destinataire mourra le 24 avril dans sa vingt-cinquième année.
16. Cette lettre chronologiquement postérieure à la suivante trouve ici sa place normale.

n'étaient plus des symboles du don intérieur ; s'il a agréé le nôtre, si même il nous l'a imposé, s'il a désigné lui-même la victime, c'est donc qu'il sait que tout lui appartient. Il n'a prélevé sa dîme que parce qu'il est le maître du reste.

Restons bien unis ensemble dans cet esprit de consécration, avec une nouvelle confiance, parce que nous venons d'avoir un signe que nous sommes acceptés.

*
* *

TENIR PLUS A L'ORDRE QU'AU RESULTAT

Pontivy, le 23 mars 1944.

Voici une lettre que je viens de recevoir. Vous verrez que M. X. nous propose une installation dans la Nièvre. Ce pays peut vous paraître un peu moins lointain que le Matto-Grosso ; cependant c'est encore en France, et enfin, qui nous dit que nous ne devons pas nous tenir prêts au Matto-Grosso ? Ah ! si quelque évêque missionnaire nous appelait, vous appelait veux-je dire, car je ne ferais que saluer du rivage votre départ, est-ce que ce ne serait pas une grâce extraordinaire, un honneur écrasant, un signe de la dilection divine ? Mais il ne s'agit encore que de la Nièvre, pays de bûcherons et de flotteurs de bois, ai-je appris autrefois dans « Le Tour de la France par deux enfants ». Je vous prie de prendre en considération la lettre de M. X. et de faire vos réflexions sur la question préalable : est-il opportun de faire dès à présent une fondation ? Je pencherais pour surseoir. Pour tuer tout à fait dans la Fraternité l'esprit « amateur », pour y asseoir l'esprit de consécration virginale, il faut que vous soyez encore ensemble... Je crois qu'il faut ici encore suivre notre vieille règle et tenir plus à l'ordre qu'au résultat « *Non tenemur fine, sed ordine ad finem* ». Le jour où le P. Vermeersch [17] a fait sonner cette phrase à mes oreilles, il a fait un coup de maître. Je ne crois pas que j'en aie entendu dix en toute ma vie (Je ne parle pas des paroles sacrées du Verbe fait chair, ni des paroles inspirées) qui m'aient autant éclairé, qui m'aient autant servi. Bref, voyez cela « *in omni sapientia et intellectu spirituali* » *.

---

17. Professeur de théologie morale à l'Université grégorienne.

* « En toute sagesse et intelligence spirituelle. » Coloss. I, 9.

*
* *

L'OBEISSANCE, CONSEIL EVANGELIQUE ?

Pontivy, le 5-V-44.

Dans le petit livre sur le P. Prat S.J. par le P. Calès S.J. que X. vient de m'offrir, je trouve cet extrait des notes de retraite du P. Prat :

« Dans l'Evangile, la pauvreté est conseillée : disciples parfaits.

La virginité est conseillée : apôtres à l'occasion du divorce. *Sed non omnes capiunt hoc verbum* [18].

Nulle part l'obéissance n'intervient comme *conseil*. Il faut attendre la création de l'état religieux : IVe s. anachorètes de Palestine et d'Egypte. Ve s. Bénédictins. »

Je vous ai transcrit le passage à cause de la phrase sur l'obéissance qui répond mot pour mot à ce que je vous disais l'autre semaine. Déjà dans ma probation sur l'obéissance [19] j'avais marqué une différence entre l'obéissance et d'autre part la pauvreté et la chasteté. Je suis content de voir un exégète aussi compétent que le P. Prat reconnaître que le conseil d'obéissance comme conseil de perfection, n'intervient pas dans l'Evangile.

J'espère que vous pourrez continuer à travailler un peu cette grande question. Mais hélas, que nous sommes mangés !

*
* *

---

18. Mt. XIX, 11. « Mais tous ne comprennent pas cette parole. »
19. Cf. « Lettre sur les principes de la direction spirituelle ».

DANS LES JOURS DU DEBARQUEMENT
(Lettre commencée à Pontivy et expédiée de Fescal)

Institution Saint-Ivy, le 8 juin 1944.

Frère très cher,

Voici qu'il me pousse un scrupule. Vous m'invitez à écrire à l'abbé X au sujet du projet de Revue et de la réunion préparatoire. Je ne veux pas manquer de simplicité, et attendre sous ma tente qu'on me vienne chercher avec croix et bannières ; mais je ne veux pas non plus m'imposer. Suis-je désiré ? Serais-je même accepté ? J'aimerais bien que sur ce point vous me fixassiez (voilà écrire).

J'ignore si cette lettre vous parviendra. Peut-être êtes-vous déjà en pleine bagarre ; ici (à Notre-Dame de Joie, où heureusement j'ai pu aborder) nous sommes dans les ronflements d'avions, les canonnades et les explosions. S'il y a un débarquement à Saint-Nazaire, comme cela semble probable, ou même un simulacre de débarquement, nous serons bien placés pour tout voir et pour beaucoup recevoir. J'emmènerais bien tout mon petit monde, mais pour aller où ? Du reste depuis hier les trains ne circulent plus, ce qui tranche à merveille le nœud gordien. Nous sommes dans les mains du Père céleste ; qu'il fasse miséricorde à ma pauvre âme, s'il lui plaît de la rappeler à lui dans les jours que nous allons vivre. Pour mes enfants, je suis bien tranquille ; pour qui serait fait le Paradis ?

Je vous embrasse fraternellement in Christo Iesu per Matrem Mariam.

fr. V. A. Berto, prêtre.

Château de Kerdudal (Péaule) le 12-VIII-44.

Frère cher, cette fois-ci je suis moins sûr que jamais du sort de ce billet. Si vous le recevez, sachez que vous avez bien fait de ne pas venir par ici. Nous sommes en pleine bagarre, et comme les Allemands opposent de la résistance sur la rive gauche de la Vilaine, de la rive droite de laquelle nous ne

sommes pas éloignés, j'ai craint pour ma nichée d'orphelins les ravages de l'artillerie, et je me suis résolu à « évacuer » une fois de plus. Provisoirement, nous nous sommes arrêtés sur le territoire même de la paroisse, mais sur le versant qui regarde Questembert, où nous irons, traînant notre petite sarcine, si les choses se gâtent trop. Samedi dernier, nous avons été sous une mitraillade. Trois chevaux d'un convoi qui passait ont laissé leurs os au pied même de notre nid d'aigle. Fichu moment !

Dieu vous épargne de voir cela ou autre chose du même genre dans vos contrées. Qu'il vous garde aussi d'entendre ce vacarme de canon qui remplit mes oreilles tandis que je vous écris !

Hennebont est en cendres. A Vannes, une partie du Grand Séminaire est brûlée. A Lorient et je crois, à Auray, on se bat encore.

Je vous embrasse. L'Eglise survivra à tout cela.

fr. V. A. Berto.

***

1945-1954

1945. — En septembre, à Saint-Cloud, la Fraternité des dominicaines prend la direction de l'institution « Maintenon » (actuellement Saint-Pie X). La « Ratio Studiorum ».
Décembre : l'abbé Berto est nommé « Directeur des orphelinats ou foyers d'enfants N.-D. de Joie ».

1946. — Premier bulletin des Anciens de Notre-Dame de Joie.
Automne : premier numéro de *La Pensée catholique* : L'Eglise théologienne (article n° 1).

1947. — L'Eglise théologienne (art. nos 2, 3 et 4).
Plaquette : « Souvenirs sur M. le chanoine Guillon, curé-archiprêtre de Pontivy ».

1948. — *La Pensée catholique*, nos 5, 6, 7 : recensions d'ouvrages.

1949. — Nos 10, 11, 12 : Les voies de la sainteté ; D'une prétendue spiritualité du laïcat ; Bibliographie.

1950. — Année sainte. 21 février : mort du T.R.P. Le Floch.

1951. — Juin : à Rome, béatification de Pie X : l'abbé Berto y assiste.
La Pensée catholique, n° 18 : L'homme de vérité (Le P. Le Floch) ; n° 19 : Sainteté de Pie X.

1952. — N° 20 : Contribution à la théologie des œuvres ; n° 22 : La valeur de la confirmation ; n° 23 : Un docteur romain : le R.P. Garrigou-Lagrange. Recension de « Théologie du Verbe ».

1953. — N° 24 : L'homme de doctrine (le P. Le Floch) ; n° 25 : L'école théologique du Séminaire français. Décision romaine sur la confirmation ; n° 26 : Le cardinal Merry del Val ; n° 28 : Mission de France et prêtres-ouvriers.

1954. — N° 29 : La primauté pontificale ; n° 30 : La sagesse et la science — Lumière contre de fausses clartés — « Pourpre des martyrs » (recension) ; n° 31 : Théologie du sacerdoce ; n° 34 : Au sujet de la Mission de France — La virginité et la personne.
Démarches en vue d'acquérir Pontcallec.

Une quinzaine de lettres aux anciens de Notre-Dame de Joie forme une petite « année liturgique » ; souvenirs et réflexions sur deux anciens du Foyer tués en Indochine ; conseils aux jeunes supérieures de Saint-Cloud et de Fescal ; billets spirituels ; nouvelles de Fescal ; croquis de voyageur ; toute la maison à Rome (Pâques 1954).

« *ON EST SUPERIEUR POUR DILATER* »
(A une jeune supérieure)

12 octobre 1945.

Lisez et relisez dans la Règle ce qui regarde les Supérieures. On est Supérieure pour dilater, pour épanouir, pour contenter ceux qui nous sont confiés. C'est à l'égard de tous ceux qui sont placés sous notre autorité que nous devons avoir, outre la charité théologale qui est due à tous, une indulgence inépuisable qui rend vraiment notre cœur semblable au cœur de Notre Seigneur. Cette indulgence assurément n'exclut pas la fermeté, mais d'abord la fermeté n'est pas l'impatience, et ensuite, comme le parfait équilibre de la fermeté et de l'indulgence est bien difficile à notre imperfection, mieux vaut pécher par excès d'indulgence que par excès de fermeté. Il est dit expressément dans l'Evangile que la mesure de notre indulgence pour notre prochain (combien plus pour nos inférieurs !) sera la mesure de l'indulgence que Dieu aura pour nous.

*
* *

« *IL A FALLU PRES DE DIX ANS* »

1er décembre 1945.

J'ai une bien agréable nouvelle à vous annoncer. Hier, avant de confirmer notre Bertrand, Monseigneur m'a appelé, et la conclusion de l'entretien, qui a été de sa part extrêmement bienveillant, a été que, ne pouvant demeurer sans poste canonique, on me donnerait dans la Semaine Religieuse et à l' « Ordo », celui de *Directeur des Orphelinats Notre-Dame de Joie*. J'ai répondu à Monseigneur que, me sentant tous les jours davantage comblé par Dieu et son Eglise, je ne pouvais lui dire qu'il me comblait, mais qu'en quelque manière il me « surcomblait ». Et en vérité, je suis profondément heureux de voir nos deux petits orphelinats désormais publiquement inscrits parmi les œuvres et les maisons diocésaines. Il a fallu près de dix ans pour en arriver là ; mais ce n'est pas trop pour mériter d'être reconnu par l'Eglise. Elle est sage d'exiger l'épreuve du temps, et il faut la remercier qu'elle se con-

tente pour nous d'une épreuve si courte. J'espère que c'est le présage que pour la Fraternité non plus l'attente ne sera pas trop longue pour nos désirs.

*
* *

POUR UN 8 DECEMBRE

Le 6-XII-1945.

Ce billet n'est que pour vous souhaiter *d'avoir* passé (car il arrivera un peu tard) dans la joie de l'Eglise la fête de la Très Sainte Vierge. Je ne sais si, à cette occasion, il plaira au Bon Dieu de vous donner quelque élan senti de tendresse pour Marie Immaculée, mais je sais bien que vous pouvez vous en passer, et que vous pouvez vous contenter du regard que notre foi jette sur le beau et doux mystère de l'Aurore du salut : « *Quasi aurora consurgens* ». Je demande à la Sainte Vierge d'être sans cesse près de vous, de vous donner avec effusion de sa paix, de sa sérénité, de son humilité devant Dieu ; qu'elle vous apprenne à bien dire « *Ecce ancilla Domini* ». Qu'elle daigne être votre secours dans votre tâche, votre clarté dans les obscurités du devoir, votre refuge, enfin votre douce Mère en toutes choses.

*
* *

LES EMBARRAS DE FESCAL

Frère cher,

Notre-Dame de Joie, le 18 mai 1946.

Nous sommes ici dans des embarras que nous n'avions encore jamais éprouvés. Notre petite bonne, attirée par la ville, nous a quittés il y a un mois ; nul moyen de lui trouver une remplaçante. X. et Y., éclopées, sont au repos chez leurs parents. Il n'y a plus ici que A. et B. pour tout faire, jusqu'à la cuisine. Leurs forces s'épuisent plus vite que leur courage, et ce sera merveille si nous gagnons juillet. Ajoutez que la bourse est vide, que certains de nos fournisseurs attendent depuis trois mois, et que je ne sais comment combler ce trou

qui s'agrandit tous les jours. Je ne suis pas précisément couché sur des roses, comme vous voyez.

*
* *

PROFESSION RELIGIEUSE, VIRGINITE, SACERDOCE

5 juin 1946.

La profession religieuse des hommes a la même valeur *ascétique* que celle des femmes. Mais la virginité féminine a une valeur *mystique* que toute la tradition des Pères semble bien mettre hors de pair ; assurément, les âmes comme telles n'ont pas de sexe, et elles sont toutes « épouses ». Le Père de Foucauld le disait de la sienne (texte dans mon livre sur la direction, probation sur la chasteté). Cependant, dans la « condition charnelle », comme dit Maritain, il y a une convenance particulière à ce que l'Eglise-Epouse soit unie au Christ-Epoux par les vierges sacrées. J'en suis là pour le moment de mes réflexions sur ce sujet.

La profession monastique et le sacerdoce appartiennent à deux ordres très différents. La profession religieuse répond aux virtualités *morales* du baptême, ce n'est que la perfection de la vocation baptismale par l'engagement aux conseils évangéliques. Le sacerdoce correspond à une exigence *ontologique* du baptême ; il s'agit ici de la confection du Corps mystique du Christ prêtre et victime.

*
* *

POUR L'ASCENSION

Le 8 juin 1946.

N'attendez pas de longues écritures : j'ai déjà écrit huit lettres aujourd'hui, cette neuvième sera courte... « *Quae sursum sunt quaerite, ubi Christus est ad dexteram Dei ; quae sursum sunt sapite, non quae super terram*[1] ». Et j'ajoute

1. « Recherchez les choses d'en-haut, où le Christ demeure assis à la droite de Dieu ! Savourez les choses d'en-haut et non celles de la terre » (Coloss. III, 1, 2).

encore ce beau texte, que je me rappelle avoir choisi pour un panégyrique de saint Joseph à la Cathédrale, au temps lointain où nos voies ne s'étaient pas encore rencontrées : « *Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo* [2] ». Il faut être mort au monde ; il faut vivre caché, il faut vivre avec le Christ, il faut vivre en Dieu. Voilà de bien belles pensées pour cette octave de la glorieuse Ascension et pour se préparer à la venue de l'Esprit de Vérité. Ayez donc le cœur bien libre, bien dégagé, bien prompt à l'essor.

*
* *

VEXÉ, VEXANT, VEXATION

Le 21 juin 1946.

On s'est passé de moi ici (à Fescal) hier pour la Communion solennelle. Nous avons eu une longue et très fatigante séance d'officialité [3], je suis parti pour Vannes le matin et rentré le soir. J'étais assez vexé, mais on ne résiste pas à une citation canonique de l'Official !

Il y a des chances, paraît-il, pour que X. échoue encore en philo ! C'est vexant aussi.

Y. a seul triomphé des quatre candidats au certificat d'études. Vexant encore, mais moins.

Je n'ai pas eu la grand'messe pour la Fête-Dieu [4]. Voilà une vexation ! Vous me direz que vous ne l'avez pas eue non plus. Mais cela ne me console pas, au contraire.

Enfin, c'est quand même l'octave, et le *Cibavit*, et le *Lauda Sion* et le *Pange Lingua*. Je vous souhaite à toutes bonne Octave du Saint Sacrement, et d'avoir les biens que la Secrète demande pour l'Eglise : « *Unitatis et pacis propitius dona concede, quae sub oblatis muneribus mystice designantur* ». Prions pour l'unité et la paix, dans le monde, dans l'Eglise, entre nous, au-dedans de nous.

---

2. « Vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu » (*ibid.* 3).

3. L'abbé Berto était depuis neuf ou dix ans « défenseur du lien » dans les procès canoniques de mariages de l'Officialité diocésaine.

4. Le jeudi qui suit le dimanche de la Sainte-Trinité, jour liturgique de la fête.

*
* *

PREMIER BULLETIN DES ANCIENS DE L'ŒUVRE

Octobre 1946.

Mes chers enfants,

Voici, un peu plus tard que nous l'aurions voulu (mais il n'est jamais trop tard pour bien faire) le premier numéro de notre bulletin. Je suis sûr que vous l'accueillerez avec joie, et qu'il sera le bienvenu auprès de vos cœurs, puisqu'il vous apporte les nôtres.

Ce que vous y trouverez d'abord en effet, c'est la preuve que, malgré nos éloignements, nous ne cessons pas ici de nous intéresser à vous, de vous remettre sans cesse sous la bénédiction de Dieu, sous la bénédiction maternelle de la Bienheureuse Vierge Marie, afin que, au milieu des difficultés de votre vie, dans un monde tout entier enfoncé dans le mal, comme dit le Bienheureux Apôtre saint Jean, vous demeuriez fermes chrétiens, vivant dans la grâce de Dieu, et témoins courageux de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Vous y trouverez encore, et j'espère de plus en plus, la preuve que vous n'êtes pas plus séparés les uns des autres que vous l'êtes de nous. Je me suis expliqué là-dessus dès la première réunion des Anciens, le 15 juillet de l'année dernière 1945 ; c'était la réunion de fondation. C'était, vous disais-je, une de mes intentions principales en établissant l'Association que de vous maintenir *unis*. Il ne faut pas qu'ayant vécu fraternellement côte à côte pendant trois ou quatre ans, souvent davantage, vous deveniez ensuite comme étrangers les uns aux autres. Que chacun au contraire sache ce que font ses compagnons d'enfance, où ils sont, ce qui leur arrive d'heureux ou de malheureux. Continuez à vivre les uns près des autres par l'âme et par le cœur. Notre bulletin vous y aidera. Seulement cela dépend en grande partie de vous. Comment pourrions-nous donner des nouvelles de ceux qui ne nous en donnent pas ? Je fais donc appel à tous sans exception, pour que tous écrivent au moins une fois par trimestre à Notre-Dame de Joie.

*
* *

DIEU TOUJOURS, PARTOUT

27 novembre 1946.

Mais, comme disait la Sainte Vierge à Pontmain, « Mais priez ». Vous ne devriez pas passer un quart d'heure sans vous souvenir que vous êtes dominicaine, vouée d'abord, avant toute activité particulière, à la pensée de Dieu, à la dépendance de Dieu, à l'union d'amour avec Dieu. Dieu, Dieu, toujours, partout. *Per ipsum, cum ipso, in ipso.* Ne sortez pas de Dieu, ne bougez pas de Dieu. Il faut, comme dit encore saint Paul, « vivre, agir, exister en lui ». Et cela en simplicité de cœur, en abandon d'âme, en paix, en sérénité. Toute ma prière pour vous est pour que vous soyez suspendue à Dieu.

*
* *

« DANS L'EGLISE MATERNELLE, UNE SUPERIEURE EST MERE »

Entre Nantes et Angers, 30 novembre 1946,

1 h 15 du matin.

Une supérieure ne se connaît que des enfants, qu'elle aime d'amour, en prenant pour elle les soucis, la vigilance, la délicatesse d'une mère. L'amour la cuirasse contre les traits qui la visent, en sorte que, devenue invulnérable par l'amour, elle n'est pas même tentée de tenir rigueur aux mains qui les ont lancés... S'il y a quelques torts à votre égard, à vous ils ne doivent pas faire de mal. C'est ainsi qu'une mère ressent les torts de ses enfants, et encore une fois, dans l'Eglise maternelle, une supérieure est mère. Bien plus, et c'est ici une chose bien belle, bien grande, toute supérieure exerce la maternité même de l'Eglise, la plus tendre de toutes les maternités, la plus douce, la plus dévouée, la plus oublieuse des offenses, la plus prompte au pardon, la plus soucieuse du bien de ses enfants. Vous aimez l'Eglise ; eh bien ! livrez toute votre âme à l'Eglise, pour qu'en vous ce soit l'Eglise même qui aime vos enfants, puisqu'enfin ce sont bien vos enfants par la volonté même de l'Eglise, dont je suis dans la Fraternité le premier représentant.

Méditez le premier paragraphe de la Règle concernant les Supérieures. Souvenez-vous que vous êtes établie « pour édifier et non pour démolir, pour réchauffer et non pour glacer, pour relever et non pour abattre, pour dilater et non pour resserrer, pour ouvrir les cœurs et non pour les fermer ». Usez de votre autorité volontiers pour accorder, à regret pour refuser. A l'exemple de Jésus, doux et humble de cœur, rendez votre joug doux et léger ; diminuez le fardeau de l'obéissance, rendez-la aisée et douce. En un mot, soyez supérieure en Dieu, et en la Sainte Eglise, selon Dieu et selon la Sainte Eglise, pour Dieu et pour la Sainte Eglise.

*
* *

« VOTRE CAMARADE JACQUES KERDUDO »
(Aux anciens)

29 avril 1947.

Mes chers Grands,

Votre cœur tient à partager nos chagrins comme nos joies ; je vous communique donc sans retard le deuil qui nous atteint. Vendredi 25 avril, en la fête de saint Marc évangéliste, Dieu a rappelé à lui votre camarade Jacques Kerdudo.

Il était de Questembert, né le 13 mai 1931. Il était entré dans l'œuvre le 4 mai 1940. Il a passé trois ans dans notre maison de La Bousselaie et quatre ans dans notre maison de Fescal.

Il était pieux et docile et nous n'avons jamais eu à lui faire que de ces légers reproches qu'on fait à tous les enfants ; rien de bien grave !

Malheureusement il était voué dès sa naissance à mourir jeune. Il était venu au monde avec une très grave maladie de cœur. Ceux d'entre vous qui l'ont connu à La Bousselaie savent que bien souvent il lui était impossible de fournir l'effort de gagner l'école de Saint-Jean. Je l'avais fait venir ici où nous avons l'école sur place, pour qu'il pût aller régulièrement en classe. Cela lui évitait une fatigue, cela ne pouvait le guérir. Tous les médecins consultés avaient été du même avis, il n'y avait pas de guérison à espérer pour lui.

Et voilà qu'il y a un mois, une nouvelle crise de cœur l'a saisi qui a tout de suite paru très grave. Nous l'avons mis à l'infirmerie où il a été veillé toutes les nuits. Le lundi 14 avril nous l'avons fait transporter à l'hôpital de Vannes pour savoir si l'on pouvait encore le sauver. Nous aurions voulu qu'il ne mourût pas à l'hôpital notre cher petit Jacques, et j'avais demandé qu'on nous le renvoyât si on voyait la fin approcher. Mais la fin est venue plus vite qu'on ne l'attendait. Vendredi vers midi, Jacques a été pris d'étouffements et avant deux heures il était mort, gardant jusqu'aux derniers moments sa connaissance. Il avait reçu l'extrême-onction vers midi.

Maladif comme il était, il n'aurait eu qu'une vie bien triste, et c'est une grâce pour lui que Dieu l'ait ôté de ce monde où il aurait traîné son existence. Mais ce n'est pas de cette manière seulement que sa mort est une grâce. Ainsi que le dit la Sainte Ecriture « son âme était agréable à Dieu, et c'est pourquoi Dieu a eu hâte de le retirer de ce monde de péché ». Jacques est mort dans la paix de Dieu, avant même d'avoir eu le temps de l'offenser beaucoup. Il a certainement échappé à la vraie mort, qui est la mort éternelle de l'enfer.

Prions pour que Dieu l'accueille vite en son Paradis où nous nous retrouverons pour ne plus nous quitter.

*
* *

« *DANS UNE SALLE D'ATTENTE...* »

Nantes, le 10-V-1947, 4 h du matin.

Le train, qui avait paru d'abord s'alanguir, a fait tout son devoir depuis le Mans, et est entré en gare de Nantes sans une minute de retard. Je viens de trouver un bout de banc, dans une salle d'attente abominablement puante et sale, où s'étalent tous les aspects de la lassitude humaine.

Tout près de moi, le spectacle est moins affligeant ; c'est un jeune ménage, avec un bébé de quelques mois. Chose extraordinaire et presque incroyable, ces gens mariés, quoiqu'ils soient en voyage, ne se disputent pas. Ils semblent même s'entendre très bien, et se traiter avec beaucoup d'égards. Malheureusement, la jeune mère ne me semble pas

très experte. Je me hâte de confesser mon incompétence, et certainement je ne ferais pas mieux qu'elle. Tout de même, il y a des choses que je trouve bizarres. Par exemple, tout à l'heure le poupon criait. Pour le calmer, la maman l'a mis à plat ventre sur ses genoux et l'a bercé. A plat ventre ! Naturellement, l'incommodité de cette posture a fait crier plus fort le nourrisson ; à sa place, j'en aurais fait autant. Seulement, comme le mouvement des genoux de sa mère lui coupait la respiration, chacun de ses cris était coupé en deux par un hoquet. J'avais bonne envie d'intercéder pour obtenir qu'il fût tiré de ce supplice. Mais il y avait le sentiment de mon incompétence... Du reste, la mère a fini par biberonner l'enfant, et maintenant il dort. J'espère que c'était l'heure du biberon ; autrement, voilà un enfant qui risque fort d'être bien mal élevé !

Je vous bénis toutes sans me lasser.

*
* *

LE COMPLIMENT DES ENFANTS
(A leur évêque)

30 août 1947.

Monseigneur,

Puisque la première visite de Votre Excellence parmi nous a lieu un samedi, jour consacré à la Très Sainte Vierge, il est bien juste que notre remerciement s'adresse d'abord à elle. Nous l'appelons ici Notre-Dame de Joie, et, parmi tant de joies dont elle est toujours prête à remplir nos cœurs, nous comptons pour l'une des plus précieuses, l'une des plus douces, celle de pouvoir en ce moment nous serrer autour de vous comme des enfants autour de leur père.

Notre Dame de Joie a donc choisi ce jour, elle a voulu que ce soit son propre jour à elle. Mais voyez jusqu'où elle a poussé la délicatesse. Elle s'est souvenue premièrement que nous sommes élevés par des Dominicaines et elle a associé à son choix sainte Rose de Lima, vierge dominicaine. Elle s'est souvenue ensuite que nous recevons l'hospitalité généreuse

de la paroisse de Péaule au diocèse de Vannes, paroisse dont saint Gaudence est le patron, et elle a aussi associé à son choix saint Gaudence, dont la solennité s'ouvre aujourd'hui. On peut se fier à la Sainte Vierge pour penser à tout. On a beau savoir qu'elle fait bien tout ce qu'elle fait, c'est toujours plus beau que ce qu'on attendaît. Nous remercions de votre présence, Monseigneur, Notre Dame de Joie, saint Gaudence et sainte Rose de Lima.

Permettez-nous, Monseigneur, de remercier aussi votre Excellence. Nous ne nous faisons qu'une petite idée des travaux et des soucis d'un évêque ; mais nous n'ignorons pas que les évêques ont de grands devoirs et de lourdes charges, des occupations très graves et très nombreuses, et qu'ils ont beaucoup moins de récréations que nous. C'est pourquoi nous sommes tout émerveillés, Monseigneur, que vous ayez consenti à nous donner quelques heures de votre temps. Il faut que vous soyez bien bon ! Mais bien sûr que vous êtes bon, puisque vous êtes évêque. Vous êtes bon parce que vous êtes le représentant de Dieu qui est bon, de Notre-Seigneur qui est bon, de la sainte Eglise qui est bonne. Vous êtes bon pour nous, Monseigneur, parce que nous sommes vos enfants et que vous êtes notre père. Sans être encore bien savants, même en catéchisme, nous savons qu'après Notre Saint-Père le Pape, vous êtes notre père premier et principal, que c'est à vous d'abord que nos âmes sont confiées, que c'est à vous d'abord que nous devons obéir, vous d'abord que nous devons respecter et aimer.

Vous aimer, vous respecter, vous obéir, cela ne nous coûte pas, Monseigneur, nous vivons dans l'Eglise par la grâce de Dieu. Nous savons qu'il n'y a rien de plus grand dans le monde que l'Eglise, rien de plus grand dans l'Eglise que le Pape et les Evêques. Nous sommes fiers d'être les enfants de l'Eglise, les enfants du Pape, les enfants de notre Evêque. Nous sentons même aujourd'hui que nous sommes des enfants privilégiés. Il n'y a pas beaucoup d'enfants qui aient le bonheur de voir leur Evêque d'aussi près que nous vous voyons aujourd'hui. En donnant tout à l'heure à l'un de nous dans notre chapelle le sacrement de confirmation, en faisant exprès pour lui, pour lui tout seul, cette cérémonie sacrée, vous nous avez si bien montré, Monseigneur, que votre affec-

tion veille sur nous tous et que nous sommes tous dans votre cœur ! Il n'y a pas non plus beaucoup d'enfants qui puissent recevoir de leur évêque une pareille marque de bonté.

Ce serait peu de vous remercier seulement par des paroles. Nous espérons, Monseigneur, vous remercier par toute notre vie, par notre fidélité et notre obéissance. Que Dieu nous en accorde la grâce, à nous et à nos petits compagnons de La Bousselaie, par l'intercession de Notre-Dame de Joie et la bénédiction de Votre Excellence.

*
* *

LA PREMIERE VISITE DE MONSEIGNEUR
(Aux anciens)

Octobre 1947.

Le samedi 30 août, nous avons eu à Notre-Dame de Joie de Péaule la première visite de Monseigneur notre Evêque. Il a déjeuné chez nous, il a conféré le sacrement de confirmation à l'un de nos enfants. Il a été salué ensuite, dans la salle de classe, d'un compliment et de chants. Il a répondu avec toute sa paternelle bienveillance ; il a fait une distribution abondante de dragées, et il est parti en annonçant qu'il reviendrait ; vous louerez Dieu avec moi, mes chers grands, pour cette visite épiscopale. Toute la fierté de notre œuvre est d'être une œuvre d'Eglise ; rien ne peut lui être plus précieux qu'une marque de faveur de celui qui est pour nous, après le Souverain Pontife, la première autorité, Monseigneur notre Evêque. Remerciez aussi le Saint-Esprit d'avoir bien voulu descendre invisiblement dans notre petite chapelle pour y apporter à un enfant baptisé le complément des grâces de la confirmation. Gardez dans tous vos cœurs, comme une date bénie, la date du 30 août 1947.

*
* *

A une jeune supérieure

Le 29-X-1947.

Aimer, c'est vouloir le bien de l'autre, et en un sens son bonheur, mais non pas qu'il nous aime, encore moins qu'il le montre, encore moins qu'il le dise. Le désintéressement absolu est, comme l'absence de jalousie, le caractère du véritable amour qui est l'amour divinisé. Vous-même, c'est cet amour-là que vous portez à vos enfants et à vos sœurs. Quand cet amour va à des âmes elles-mêmes capables d'un amour pareil, il s'établit une réciprocité, elle-même désintéressée, qui est l'amitié même.

Votre devoir d'état est d'aimer vos sœurs et de les aider. Je suis tout près de vous, dans ce beau et divin travail. Je prie saint Dominique de vous assister, et aussi sainte Marie-Magdeleine parce que le pèlerinage à la Sainte Baume a sûrement été pour la Fraternité une bénédiction extraordinaire.

Le 6-XI-1947.

Que de plus en plus l'Esprit-Saint vous façonne à la supériorité. Après le dépouillement de soi qui fait qu'on ne sent point d'offenses, mais qu'on ne regarde que le tort que le prochain se fait à lui-même quand il défaille, il n'y a probablement pas de nécessité plus grande à une supérieure que la persuasion qu'il n'y a point de maux ni de situations irréparables ni insurmontables. Je parle des supérieures dans l'Eglise. La patience, la douceur, la persévérance dénouent des difficultés que la précipitation ou la violence ne feraient que rendre plus graves. Nous ne pouvons pas briser les âmes ; quand elles ne sont pas à la hauteur où nous le voudrions, il ne reste qu'à les y élever maternellement. J'excepte le cas d'une incapacité manifeste et qui peut être irrémédiable. Mais cette incapacité est surtout grave dans le supérieur lui-même, quand c'est de gouverner qu'il est incapable.

Le 9-XI-1947.

Dieu vous éprouve en ce moment et vous fait sentir le fardeau de l'autorité. Je suis plus porté à l'en remercier pour vous qu'à lui demander de relâcher sa main. Il faut avoir une fois dans sa vie éprouvé la lassitude de gouverner, le désir de n'être plus rien qu'un sujet qui obéit. Seulement, du moment que vous êtes légitimement en charge, vous obéissez encore en commandant. Je reconnais que c'est une manière d'obéir très austère et très pénible. Gardez confiance à travers tout cela. L'Esprit-Saint est au travail en vous.

VŒUX DE BONNE ANNEE. L'EPIPHANIE
(Aux anciens)

Janvier 1948.

Mes chers grands, dans la chapelle où vous avez souvent prié, et où prient maintenant vos cadets, où d'autres prieront plus tard quand vos cadets seront devenus des Anciens comme vous, nous venons de chanter les premières vêpres de l'Epiphanie. Nous sommes encore aux tout premiers jours de l'année, et je veux d'abord que le Courrier vous apporte des vœux ; non seulement les miens mais ceux de toute la maison. Vous êtes dispersés un peu partout, mes chers grands, je suis sûr cependant qu'il y a entre vous des rencontres invisibles : toutes les fois que deux d'entre vous pensent au même moment à la maison de leur enfance, c'est comme s'ils s'y rencontraient. Ils ne le savent pas, mais leurs anges le voient et s'en réjouissent.

Pour moi, tout rempli de l'Evangile de l'Epiphanie, je vous souhaite en mon cœur d'avoir à présenter à l'Enfant Jésus, comme les Mages, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Ce n'est pas que ces objets se trouvent aisément, et l'or particulièrement ne doit pas remplir vos poches ! Mais nous savons que les présents matériels des Mages signifiaient des présents spirituels : l'or, ce sont nos bonnes œuvres, spécialement nos œuvres de charité ; l'encens, c'est la fidélité dans la prière ; la myrrhe, qui est une plante dont on se servait pour embaumer les morts, c'est l'acceptation courageuse et joyeuse des tristesses et des difficultés de la vie. Tout le monde peut avoir de cet or-là, de cet encens-là, de cette myrrhe-là. Ayez-en

beaucoup, offrez-en beaucoup à l'Enfant Jésus, et que lui vous récompense en vous donnant cette année, avec sa grâce, votre part de bonheur en attendant le beau Paradis.

*
* *

LA COMMUNION PASCALE
(Aux anciens)

Pâques 1948.

Mes chers grands,

Aucun de vous n'a attendu certainement le 2e dimanche après Pâques pour s'acquitter du devoir pascal. Ce que je veux vous rappeler, ce n'est pas cette obligation de communier au moins une fois l'an, dans les jours qui précèdent ou qui suivent la fête de Pâques, la fête des fêtes, la Résurrection de Notre-Seigneur. Communier n'est pas d'abord une obligation, c'est d'abord une nécessité, et si ce n'était pas une nécessité de nos âmes, l'Eglise n'en aurait pas fait une obligation. Nous avons besoin de l'Eucharistie pour éviter le péché d'abord, pour nous conserver dans la grâce de Dieu, et aussi pour faire sous l'influence de l'hostie, tout le bien que nous avons à faire : notre devoir d'état, le service de l'Eglise, le service du prochain. Celui qui communie aussi souvent qu'il lui est possible de le faire, celui-là, selon la parole de Jésus, vit de sa vie à Lui, comme Lui-même vit de la vie de son Père. Le chrétien n'a donc pas seulement à éviter le mal. Une tâche immense s'offre à lui : contribuer pour sa part, grande ou petite, à faire du monde ce que Dieu veut qu'il soit, en le pénétrant de la charité du Christ, en l'élevant vers la Trinité sainte. C'est en ce sens que saint Pierre a pu dire que tous les chrétiens sont prêtres, puisqu'ils ont tous à faire du monde une offrande à Dieu. Mais cette offrande ne se peut faire qu'unie à celle de Notre-Seigneur, et c'est pour cela qu'il faut que les chrétiens communient aussi souvent qu'il leur est possible. Méditez cela, mes chers grands, afin de n'être pas des communiants par force au temps pascal, mais des communiants par piété, par amour de Notre-Seigneur. Je vous souhaite comme grâce de Pâques de le comprendre et de le pratiquer.

*
* *

LA TOUSSAINT — LE CIEL
(Aux anciens)

Octobre 1948.

Voici venir, mes chers grands, la fête de la Toussaint et des morts. Nous avons tous des parents, des proches, des amis en Paradis ; nous en avons tous en Purgatoire et qui attendent notre secours ; nous les soulagerons de nos prières le 2 novembre, jour où l'Eglise nous demande de prier avec elle la « commémoration de tous les fidèles défunts ». Prions et communions le jour de la Toussaint, en l'honneur de nos saints ; prions et communions le jour des morts pour hâter la délivrance des âmes souffrantes du Purgatoire. Et que cette fête, mes chers grands, nous fasse souvenir de préparer notre éternité. Il s'agit d'arriver au ciel ! Dans cent ans et même dans moins de cent ans, aucun de nous ne sera plus sur la terre. Arrangeons-nous pour être tous parmi les saints que les chrétiens qui viennent, dans cent ans, célébreront le jour de la Toussaint. Pensons au ciel, cherchons le ciel, et nous irons au ciel.

*
* *

POUR LE CAREME
(Aux anciens)

Mars 1949.

Mes chers grands, les évêques ont coutume d'adresser au moment du carême une lettre et un mandement. Sans être évêque, je me plais aussi à vous inviter à faire un saint carême et à vous préparer aux joies de Pâques. Le fond du carême c'est la pénitence. Pour la plupart vous êtes employés à de rudes travaux, qui sont par eux-mêmes une pénitence. A vous de les faire, pendant le temps de l'année où nous sommes, avec plus de courage, plus de générosité, plus de conscience professionnelle que jamais. Ressaisissez-vous à fond,

et allez-y hardiment, sans regarder à vos aises, plus attentifs à contenter Dieu qu'à vous contenter vous-mêmes. Traitez-vous énergiquement, durement même.

Le carême est aussi un temps de prière. Voyez bien sérieusement où vous en êtes sur ce point. Restez fidèles à la prière du matin et du soir, en pensant à ce que vous dites. Et dans la journée, faites plus souvent que d'habitude, au-dedans de vous, sans même que vos lèvres remuent, les invocations que vous connaissez, au Sacré-Cœur, à la Sainte Vierge, à saint Joseph, à votre saint ange, à votre patron de baptême. Cela transforme une journée, la rend vraiment digne de notre vocation chrétienne.

Enfin le carême est le temps des Pâques. Il ne s'agit pas de vous en tenir à la communion pascale : j'espère qu'aucun de vous ne s'en tient là, Mais même si on communie souvent dans l'année, on doit tout de même, et c'est un commandement grave de l'Eglise, communier aux environs de Pâques, entre les dates déterminées par chaque évêque dans son diocèse. Renseignez-vous sur ces dates, là où vous êtes, mes chers grands, et allez pieusement et sérieusement recevoir le Corps de Notre-Seigneur, qui gardera votre âme en vue de la vie éternelle.

*
* *

LE CHAPELET
(Aux anciens)

Octobre 1949.

Ce mois d'octobre s'appelle dans la langue chrétienne le mois du Rosaire. A vos poches ! et assurez-vous que vous y avez un chapelet. Si cet objet très important vous manque, ne vous couchez pas sans vous l'être procuré. Et servez-vous en ! En tout temps de l'année, et spécialement pendant le mois du Rosaire, tout véritable ancien de Notre-Dame de Joie récite chaque jour, en l'honneur de la Sainte Vierge, une dizaine au moins de son chapelet. Ce ne sont pas les inten-

tions qui manquent ; priez spécialement, chers anciens, pour l'Eglise tout entière, priez pour lui demeurer fidèles vous-mêmes et regardez comme votre plus haute fierté, votre plus grand honneur, de lui appartenir sans réserve : c'est la plus noble cause à servir, la seule qui soit absolument digne que nous lui donnions notre vie, et, s'il le faut, notre sang.

* *

« NE VOUS TROMPEZ JAMAIS DE TRAIN »

Gare de Tours, 9-XII-1949, 10 h (soir).

Il vient de m'arriver une histoire « de l'autre monde », comme dit le P. Supérieur. Figurez-vous que j'arrive de Vierzon, oui de Vierzon ! Je devais prendre aux Aubrais, à 7 h 40, le train pour Tours. Vous remarquerez qu'il neigeait. Je reste donc jusqu'au dernier moment dans la salle d'attente ; l'heure arrive, j'entends qu'un train arrive aussi ; je m'élance, je trouve place, je m'installe. le train repart, roule dans la nuit, brûle, à ce qu'il me semble, Blois, où il me semblait qu'il devait s'arrêter, s'arrête enfin, je descends, me croyant à Tours, et je me trouve à Vierzon !

Ne vous trompez jamais de train. Sur le premier moment, on est ennuyé.

Et sachez que c'est la première fois que cela m'arrive, à moi qui ai, on peut le dire, cinquante ans.

Me voilà donc ennuyé, comme j'avais l'honneur de vous le dire. Mais je reprends tout soudain mon sang-froid, j'interpelle un monsieur en casquette, j'apprends qu'un train part pour Tours dans *deux* minutes. Fichtre ! ne le manquons pas. Je me jette sur la voie, on me rappelle en arrière, on me somme d'emprunter le passage souterrain. Peste soit du passage souterrain ! Néanmoins, je m'y engouffre, et il me dégorge sur un quai voisin au pied d'un autorail dont la portière était déjà fermée. Fichtre encore et peste encore, mais je rouvre impérieusement la portière, et le choc du départ m'asseoit sur une banquette. On a son petit orgueil, et je me console de la distraction qui m'a fait prendre un mauvais train par l'à-propos avec lequel j'ai su retomber dans un bon.

Là s'arrêtent mes malheurs ; le plus grand eût été d'avoir à payer pour le parcours les Aubrais-Vierzon-Vierzon-Tours.

Mais il n'y avait pas de contrôleur dans l'autorail. Pas vu, pas pris, c'est bien le cas de le dire. J'en suis donc quitte pour le désagrément d'arriver à Tours deux heures plus tard que je ne m'y attendais...

*
* *

LES DOMINICAINES — L'ANNEE SAINTE
(Aux anciens)

Janvier 1950.

Vous savez que depuis le mois d'avril (1949) les communautés de Péaule et de Saint-Cloud étaient autorisées à porter l'habit dominicain à l'intérieur des maisons. Cette autorisation vient d'être étendue à tous lieux par une décision du Père Général des Dominicains. Est-ce qu'il y en a encore parmi vous qui regrettent le temps des « demoiselles » et qui poussent des cris de protestation contre le changement ? Je veux bien qu'ils crient, mais il est certain et sûr que ça y est, et qu'on ne reviendra pas là-dessus. Du reste ceux qui criaient le plus fort n'étaient pas fâchés pour de bon, on s'en est aperçu. Au fond, on s'aime comme avant, et quand on se rencontre on s'embrasse comme avant ; et c'est une fierté de plus d'avoir été élevés par des Dominicaines ; l'Ordre de saint Dominique est une des grandes gloires de l'Eglise. Alors que tout le monde soit content !

Ai-je fini ? Pas du tout, je n'ai pas dit le principal. Le principal c'est que c'est une nouvelle année et qu'il faut se la souhaiter bonne et heureuse. Il faut surtout se la souhaiter sainte parce que c'est justement l'Année Sainte, l'année du grand Jubilé de demi-siècle. Ah ! si quelques-uns d'entre vous pouvaient aller à Rome, quelle joie ce serait ! Il est probable que ni vous ni moi n'aurons la bourse assez bien garnie pour cette dépense. Réjouissons-nous pour ceux qui peuvent la faire, unissons-nous à eux pour être avec eux aux pieds du Saint-Père, augmentons de nos mérites le trésor de grâces de l'Eglise, afin d'aider un pécheur de plus à trouver le pardon. Profitez surtout de cette année, mes chers enfants, pour vivre davantage de la vie même de l'Eglise, heureux de ses joies et souffrant de ses douleurs.

*
* *

POURQUOI COMMUNIER A PAQUES
LA MORT DE JOSEPH RIBOUCHON
(Aux anciens)

Avril 1950.

Mes chers grands,

M'adressant à vous le dimanche des Rameaux, au premier jour de la semaine qui est par excellence la Semaine Sainte, la Semaine Sacrée, je vous rappelle avant tout, selon mon droit et mon devoir paternels, l'obligation de la communion pascale.

Le plus grand nombre des chrétiens, et vous êtes certainement de ce plus grand nombre, communie bien plus souvent qu'une fois dans l'année. L'Eglise veut cependant que l'on communie au moins une fois au temps de Pâques, même si on a l'heureuse et noble habitude de communier fréquemment. Pourquoi ? Parce que nous pourrions oublier autrement la liaison intime qu'il y a entre l'hostie et la croix. Or Notre-Seigneur est dans l'hostie en qualité de victime, c'est-à-dire avec les dispositions d'offrande dans lesquelles il était sur la croix. Il descend en nous pour nous les communiquer, pour nous faire, ainsi qu'il le dit lui-même dans l'Evangile, « Vivre par lui et selon lui, comme il vit par son Père et selon son Père ». Ne pas s'appartenir, être détaché de soi, chercher à plaire au Père plus qu'à plaire à soi-même, c'est ce qu'il a pratiqué lui-même « jusqu'à la mort et la mort de la croix », et c'est ce qu'il veut nous amener à pratiquer en nous unissant à lui dans l'Eucharistie, où il est tel qu'il était sur la croix. Il y a donc un lien très étroit entre le sacrifice de la Passion et toute communion, et c'est pourquoi nous devons au temps même où l'Eglise célèbre solennellement le souvenir de la Passion, recevoir en même temps l'Eucharistie, afin de reconnaître liturgiquement, par la communion sacramentelle, notre consentement au vouloir du Père dans son Fils crucifié.

« Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur. » Cette parole de saint Paul, qui vient si

naturellement après les réflexions que je viens de vous proposer, voici, mes chers grands, que l'un de vous est appelé à en réaliser la deuxième partie. Votre ancien condisciple, notre cher Joseph Ribouchon, ne lira pas ce bulletin. Il passe en ce moment ses derniers jours sur la terre, à l'hôpital de Ploërmel. Il y est entré la veille de Noël, déjà trop malade pour que la guérison fût possible, et il va mourir. Je suis allé le voir lundi dernier 27 mars, je l'ai trouvé bien abattu, mais lucide encore, et surtout plein d'abandon et de confiance en Dieu. Il m'a dit de lui-même qu'il avait reçu l'extrême-onction quelques jours auparavant, et il a ajouté : « Je ne peux aller loin, mais j'aime mieux être avec le Bon Dieu que sur la terre. » Je l'ai embrassé de votre part à tous, avec le chagrin que vous devinez, mes chers grands, mais aussi, avec au cœur, une inexprimable consolation. Je vous souhaite à tous, je me souhaite à moi-même la grâce d'une telle mort, si belle par la simplicité de la foi, et toute illuminée d'espérance. Joseph a appris ici, comme vous, ces merveilleuses vérités chrétiennes qui donnent le secret de bien vivre et de bien mourir. Que notre deuil commun, que notre commune prière, nous soient une raison de plus de demeurer fidèles les uns aux autres, fidèles aussi à tout ce que la Vierge bénie N.-D. de Joie nous a permis, à nous de donner, à vous de recevoir ; « Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous appartenons au Seigneur ».

*
* *

CONSEILS PEDAGOGIQUES

Notre-Dame de Joie, le 26-IV-1950.

Allez avec douceur et lenteur : pour l'humilité aussi il faut une éducation et l'enfant n'est pas prêt à être *trop* humilié. J'ai aussi des indices qu'il n'est pas droit en tout, et il faut patiemment l'accoutumer à l'être. On ne se plaint pas de son travail ; on constate la faiblesse des résultats. Elle me surprend moi-même. Elle vient à peu près entièrement, je crois, de ce que l'enfant n'a pas idée de ce que c'est que l'effort *utile*. C'est un papillon contre une vitre. Il bat des ailes tant qu'il peut, mais il ne raisonne pas pour trouver l'issue. S'il la rencontre, c'est au petit bonheur. Cela doit se corriger, mais l'habitus est long à s'implanter. Je crois aussi qu'on a

fait une fausse manœuvre en disant à X. qu'il devait redoubler la cinquième. Il en a pris son parti, il s'est trop convaincu qu'on ne peut gagner du temps par plus de méthode, et il attend *tout* du temps, persuadé d'ailleurs qu'il aura beau faire, il ne changera pas la décision prise de le faire redoubler.

Le 11-X-50.

Je vous téléphonerai tout à l'heure, ne voulant pas vous laisser dans l'ennui de ces six fugitifs. C'est presque impossible à sanctionner ; si on punit trop, ils recommenceront. Un reproche très vif aux aînés, un piquet pendant une récréation, je ne vois pas le moyen d'aller au-delà.

... Je reviens aux fugitifs. « *Divide ut imperes* [5] » ! Il faut, je crois, essayer de faire en sorte qu'il n'y en ait jamais plus de trois *à la fois* qui aient de la mauvaise humeur. S'il y en a un plus grand nombre en défaut, fermez les yeux sur deux ou trois (tout cela évidemment en évitant l'apparence d'un privilège). Une fois l'esprit de fugue entré ou revenu, il y en a pour des semaines avant qu'il ne disparaisse ; ainsi ne vous effrayez pas. Ne vous affligez pas non plus ; au fond du cœur les enfants se savent aimés et nous aiment « *pro modulo suo* ».

Le 15-XII-1950.

X. n'est pas un enfant méchant, et on vient facilement à bout de réduire ses fantaisies, quand on est avec lui, qu'on le prend à part, qu'on le traite avec affection. Mais c'est un instable, peu importe que cette instabilité se tienne ou non dans l'épaisseur du normal. La seule chose à faire, c'est donc de s'y prendre à cent et mille fois, comme vous l'avez fait, et comme vous aurez encore à le faire. Et quand on peut agir préventivement, comme c'était le cas l'autre jour, c'est encore mieux.

*
* *

5. « Séparez pour dominer. »

L'OBEISSANCE « COMME UN ROUAGE BIEN HUILE »

Le 5 juillet 1950.

J'ai repris pour titre du chapitre de l'obéissance, dans votre Règle, celui de saint Benoît dans la sienne. Saint Benoît n'a pas intitulé son chapitre tout sèchement « *De oboedientia* », mais « *De bono oboedientiae* ». D'un tel connaisseur de l'Evangile et des hommes, on ne peut pas penser que ce soit une lubie ! Il faut qu'il ait discerné dans l'obéissance quelque chose de particulièrement *bon*. Et certainement aussi il ne parlait pas de la simple conformité matérielle, dans l'acte, aux préceptes reçus des Supérieurs. Il s'agit du reste pour vous beaucoup moins de préceptes que d'une harmonisation et synchronisation *générales* de votre attitude à celle des Supérieurs. Dans l'Eglise où les Supérieurs commandent le moins possible par préceptes formels oraux ou écrits, leurs intentions se discernent mieux par leur manière d'agir, par une sorte de « fait accompli », que par des mots. Dès qu'on voit ce qu'ils veulent, il faut entrer dans le mouvement suavement, comme un rouage bien huilé, qui ne grince pas ni ne résiste, et que l'impulsion du moteur au contraire entraîne aussitôt. Se piéter, s'arc-bouter là-contre, c'est « faire chauffer » le moteur, lui faire dépenser en pure perte une énergie supplémentaire, c'est diminuer la valeur efficiente de tout l'appareil, c'est introduire en soi un principe de division intérieure. Contre ces effets désastreux, il n'y a que le « *bonum oboedientiae* » qui soit remède.

*
* *

A Mgr LE BELLEC, EVEQUE DE VANNES
A PROPOS DU PERE LE FLOCH ET DU PAPE XI

Notre-Dame de Joie, le 27 février 1951.

Monseigneur,

L'avis que Votre Excellence veut bien exprimer, après avoir daigné lire mon travail sur le « Précis » de M. L. [6], me sera

---

6. « Le Malaise exégétique » inédit.

une raison de plus, et la plus puissante, pour « élargir l'horizon », ainsi qu'Elle le souhaite. Le côté fâcheux de l'affaire, c'est que mon article était fait, et que l'autre est à faire : il y a une différence ! Mais c'est bien vrai que j'aurais dû m'y prendre mieux du premier coup.

Quant au travail que je fais sur le P. Le Floch, voici, Monseigneur, l'état de mes pensées où tout n'est pas arrêté encore. [...]

Un « Portrait », même rapide et même esquissé, du P. Le Floch, ne peut entièrement négliger les événements de 1927 [7], la ressemblance n'y serait plus du tout. Mais il me semble possible, et, d'une certaine manière, facile, de dessiner ce trait sans manquer aucunement à la mémoire de Pie XI. J'ai en moi le schéma du chapitre, et je puis dire qu'il est contemporain des événements eux-mêmes, il n'est que le résumé de ce que j'ai toujours pensé à ce propos.

Tu es Petrus. Si le Pape n'est pas le maître dans l'Eglise, il n'y a plus d'Eglise. Votre Excellence sait que je ne sors pas de cette théologie-là. Par rapport au Pape, qui transcende tout, nul fidèle n'est jamais qu'un « serviteur inutile », au sens presque effrayant de l'Evangile. Aucun service passé ne lie le Pape, le Pape prend, garde, rejette, avec une liberté souveraine, ses serviteurs. On a toujours à le remercier d'avoir agréé le service, jamais à lui reprocher de ne plus l'agréer. Pie XI était le Pape, Pie XI était Pierre.

Parmi les raisons qui l'ont déterminé à écarter le P. Le Floch, il en est une qui est notoire, et hautement digne de sa souveraineté. Il cherchait un rapprochement avec le gouvernement français. Maintenir le P. Le Floch dans sa place, c'était faire soupçonner la sincérité de ce désir, le P. Le Floch étant à Paris « *persona ingratissima* » * ; c'était compromettre le succès de cet effort, le P. Le Floch ayant servi vingt ans une autre politique (je prends ce mot dans sa plus haute signification). Le bien particulier du Séminaire pouvait réclamer le maintien du P. Le Floch ; ce bien particulier ne pouvait être

---

7. Le pape Pie XI avait demandé au P. Le Floch de laisser sa charge de Supérieur du Séminaire français.

* Expression de la langue diplomatique désignant un personnage dont on ne veut absolument pas.

préféré à des intérêts supérieurs et jugés tels par le Pape agissant dans la plénitude de la puissance ecclésiastique.

Cette explication des événements est la *vraie*. L'Affaire d' « Action Française » a été l'occasion du départ, non la cause, et l'occasion d' « Action Française » manquant, le Pape en aurait trouvé une autre. En fait, *dès 1925*, Pie XI *avait jugé* ; il avait jugé nécessaire la déposition du P. Le Floch. Il ne méconnaissait rien des services antérieurs, et, quoiqu'il ne fût pas tenu, étant souverain, de les reconnaître publiquement, il se proposait de le faire. Je tiens du Père lui-même que l'intention du Pape était de le nommer en France à un siège archiépiscopal. La publication incroyablement maladroite par M. d'une lettre privée, à lui adressée par le Père, troubla les affaires. Le Père ajoutait bonnement : « Ma foi, j'en ai vécu plus tranquille ».

Voilà, Monseigneur, l'abrégé de mon chapitre. Je ne prendrai donc les choses que par leur côté le plus noble, le plus digne du Siège Apostolique, et je crois pouvoir persuader quiconque a l'amour de l'Eglise qu'on peut honorer à la fois et Pie XI et le P. Le Floch, quoique non pas également, l'un étant Pierre, l'autre n'étant rien devant Dieu.

... Le premier chapitre, qui est une sorte d'évocation de la personne du P. Le Floch paraîtra en « bonnes feuilles » dans un prochain numéro de *La Pensée catholique*. Si Votre Excellence me fait l'honneur de le lire, Elle y trouvera, je l'espère, de quoi dissiper toute inquiétude : j'ai essayé de voir et de montrer notre Père dans ce qui le rendait cher à Pie X.

Je suis, Monseigneur, ...

*
* *

BERTRAND LE GALLOUDEC TUE EN INDOCHINE
(Aux anciens)

Mars 1951.

Que mon premier mot soit, mes chers grands, pour notre Bertrand ! Je pense que, d'une manière ou d'une autre, vous

avez tous appris maintenant sa mort, survenue le 21 octobre au Cap Saint-Jacques près de Saïgon. Dès le 23 parvenait ici le télégramme officiel, car c'était notre adresse que Bertrand, dans sa fidélité à sa maison, avait inscrite sur sa feuille de renseignements. Je n'essaie pas de vous décrire notre chagrin, vous le mesurez au vôtre. Bertrand avait passé ici tout le mois de sa permission, avant d'embarquer pour l'Indochine, et sa délicatesse, son empressement à rendre service, son affection fraternelle pour les « petits », son affection pour nous, lui avaient fait comme une place à part dans nos cœurs. La veille de son départ il s'était confessé ; le matin il avait communié, les liens sacrés de l'unité dans la foi et dans la prière s'ajoutant aux autres.

Qu'il restait présent ici ! Et combien nous lui restions présents. On sentait par toutes ses lettres qu'au fond, il ne nous avait pas quittés, qu'il vivait toujours près de nous et avec nous. Trois mois après sa mort, une lettre égarée, adressée à Francis P., est arrivée ici, que Bertrand écrivait quelques heures avant de tomber. Il y parlait encore et toujours de son cher Fescal, « où il est si bon, disait-il, d'aimer et d'être aimé ». Et dans les dernières lignes, il revenait encore à nous, recommandant à Francis de nous embrasser de sa part. Il est donc resté, notre cher Bertrand, jusqu'au bout, le cœur plein de notre souvenir, l'esprit plein de notre pensée. Et ce que Dieu a trouvé de meilleur dans son âme, après son amour pour la Sainte Vierge, c'est cette fidélité sainte pour nous, qui le chérissions après l'avoir élevé.

Sur les circonstances de sa mort, il est très difficile d'avoir des renseignements complets. Tout ce que nous avons pu savoir se résume en cette note : « tué par des indigènes qu'il croyait bien disposés à son égard ». Il a donc été frappé à l'improviste. A-t-il survécu quelques instants ? A-t-il pu voir un prêtre ? Nous n'avons pu jusqu'ici, malgré de nombreuses démarches, obtenir de réponses.

Par l'entremise d'un parent de Mère X., nous avons reçu ces jours-ci une photographie de la tombe de Bertrand, au cimetière du Cap Saint-Jacques. Cette tombe est protégée par la Croix, et nous invite à redire ensemble, mes chers grands, l'oraison sublime que chante l'Eglise, au moment où le cercueil d'un chrétien va s'enfoncer dans la terre : « Faites, Seigneur, miséricorde à votre serviteur défunt ; qu'il ne reçoive pas châtiment pour ses fautes, puisqu'il n'a pas cessé, dans ses intentions foncières, d'observer votre volonté ; et comme la foi véritable l'a réuni ici-bas aux foules des fidèles, que

votre piété l'associe là-haut aux multitudes des anges, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il ».

Je vous ai écrit bien longuement, Anciens très chers ; mais ne fallait-il pas honorer pieusement entre nous la mémoire d'un des meilleurs parmi tous ceux qui ont puisé ici, avec la foi, les plus nobles et les plus délicats sentiments, les amitiés les plus belles, tout ce qui enfin, donne du prix à la vie présente et dispose à la vie éternelle ?

*
* *

« SE LAISSER EPROUVER PAR L'EGLISE »

Le 6-IX-1951.

Il faut aller pas à pas et adhérer de bon cœur aux mesures prises par l'Eglise, qui cherche à la fois à satisfaire la vraie piété et à éviter la fantaisie. Il faut se laisser éprouver par elle ; quand elle est sûre de l'esprit filial, de la docilité, qu'il n'y a pas d'entêtement ni de bizarrerie, il est sans exemple qu'elle soit sévère. Qu'on ne se croie pas plus sage qu'elle, c'est tout de même la moindre des choses ; or, au fond, elle n'en demande pas davantage, et celui qui croit et confesse qu'elle est plus sage que lui, elle l'aime et même elle le gâte. Soyez donc parfaitement tranquille ; ne mettant aucune réserve dans votre amour filial pour l'Eglise, l'Eglise ne mettra aucune réserve dans son amour maternel pour vous.

*
* *

« LE BIENHEUREUX PIE XII »

29 septembre 1951.

Tout ne va pas tout seul et on a des ennuis ; mais aussi on a un Pape qui est un saint. Je ne sais si vous avez lu le texte de son discours aux pèlerins de « Paternité », la revue de M. Lemaire. Il est nécessaire que vous le lisiez, moins pour votre instruction, vous savez ce qui y est dit, grâce à Dieu, que pour avoir une fois de plus cette joie inépuisable d'être un membre infime sous cette tête auguste. Vous verrez, vous

verrez que nous dirons « le bienheureux Pie XII » comme Lui-même nous fait dire « le bienheureux Pie X ». Ce discours est un charisme de plus, mais il est évident que le Saint-Père baigne dans les charismes. Il n'y a rien de changé depuis saint Pierre.

Alors, laissez les embêtements à leur petite place et goûtez la joie d'admirer votre tête. C'est délicieux d'admirer le Saint-Père, et nous n'en sommes pas privés ! Restez à Rome, prosternée et comblée, et n'en bougez pas, et remerciez Dieu de vous donner un Père si digne de toute piété, si céleste. Je voudrais passer mon temps à dire le Magnificat au nom de l'Eglise, en action de grâce d'avoir Pie XII.

Quand je dis que je vous bénis, cela veut dire que j'adhère à la bénédiction que le Saint-Père vous a donnée. Et pareillement, ma paternité n'est qu'une participation de la sienne. Ainsi, je suis

Votre père.

*
* *

POUR DES NOCES D'OR SACERDOTALES

Le 7 décembre 1951.

Mes chers grands enfants,

Le dernier conseil de chefs[8] a été si court que je n'ai pu vous parler d'une affaire importante : la célébration des *noces d'or* sacerdotales de notre cher M. le Recteur[9].

Vous avez assisté à mes *noces d'argent*[10] au mois de mars (sauf Jean-Claude qui n'était pas encore des nôtres). Il faut que ce soit encore mieux pour des noces d'or : cinquante ans de prêtrise, cinquante ans de messes, d'absolutions et de communions distribuées, cinquante ans de catéchisme et de pré-

---

8. Les enfants de la manécanterie sont répartis en équipes appelées « Lutrins ».

9. L'abbé Robert, ancien recteur de paroisse rurale (en Bretagne, le titre de *curé* est réservé aux « curés-doyens ») était chapelain de Fescal.

10. Les noces d'argent du Père Berto lui-même.

dication, cinquante ans passés au service des âmes, cela doit être dignement fêté. Et vous voyez de vos yeux M. le Recteur employer ses dernières forces à aider ceux d'entre vous qui ne peuvent suivre une classe. La reconnaissance habite les bons cœurs, qu'elle habite les nôtres.

Que faire ? Naturellement, d'abord des offices sans défaut, puisque c'est une fête du sacerdoce. Pour cela il suffit que vous travailliez bien les chants de la messe de saint Jean l'Evangéliste — car les noces d'or auront lieu ce jour-là.

Mais il faut autre chose. Je propose non pas un « feu de camp », nous sommes dans la mauvaise saison et il fait trop froid, mais une séance récréative dans la classe, organisée comme un feu de camp, *par lutrins*. Chaque lutrin pourrait donner un ou deux « numéros » ; les chansons mimées sont ce qu'il y a de plus facile à préparer et de plus agréable pour les spectateurs. Puis les Noëls que vous aurez chantés pour la Messe de Minuit pourront servir, et là tous les lutrins pourront s'y mettre ensemble.

L'essentiel, c'est que vous montriez à M. le Recteur, à sa famille et aux prêtres qui l'entoureront ce jour-là, que vous êtes des enfants reconnaissants. J'insiste là-dessus.

Je suis toujours avec vous, mes chers grands enfants, de loin ou de près. J'embrasse et je bénis chacun de vous bien tendrement avec chacun de ses chantres.

Votre père.

*
* *

« JOYEUX NOEL »

N.-D. de Joie, le 22-XII-1951.

Je n'ai pas le temps d'écrire cinq lettres ou six, mais j'ai le temps de griffonner cinq lignes ou six.

Je souhaite joyeux Noël à toutes et à chacune, dans la paix de Dieu, et dans la fidélité à l'Eglise et à l'Ordre, dans l'attachement à votre petit Institut, qui grandira peut-être comme l'Enfant Jésus a grandi.

Cadeau de Noël : les deux subventions sont votées : 200.000 + 235.000 frs.

Vous verrez qu'ils me feront mourir millionnaire, mais ce sera malgré moi. Il vaut mieux mourir comme l'Enfant est né : sur la paille.

J'ai vingt-neuf ans de cléricature aujourd'hui, à cette heure-ci, 3 h et demie du soir, dans la chapelle du Cardinal-Vicaire.

Je vous bénis toutes pour Noël in Spiritu Veritatis.

*
* *

APRES UNE VISITE DU NONCE Mgr RONCALLI
A SAINT-CLOUD
(A un confrère qui avait préparé cette visite)

N.-D. de Joie, le 22-III-1952.

Arrivé ici vendredi soir, j'ai dû repartir hier matin pour Vannes *ex improviso,* ce qui m'a empêché de vous écrire. Je saute sur le premier moment libre pour vous dire merci.

Tout s'est si bien passé jeudi soir qu'après avoir tant renâclé à cette visite du Nonce, je suis maintenant enchanté qu'elle ait eu lieu. Vous avez eu cent fois raison de tenir bon.

Il y a eu quarante bonnes minutes de conversation, où l'on n'a rien décidé sur la destinée des Etats, mais où néanmoins l'Excellence a très franchement laissé voir sa pensée sur des points importants [...] « Est-ce que les Français n'ont pas assez de choses dans leur marmite sans aller mettre le nez dans la marmite des Espagnols ? » Ce propos plein de sens est venu de ce que le Nonce trouve qu'à Vannes nous manquons de dévotion à saint Vincent Ferrier, et que cette Excellence se demande si cela ne tient pas à ce que l'Espagne est gouvernée par Franco ! J'ai dit : Oh non ! Mais j'ai été tout de même bien aise de voir que le Nonce trouve singulier que dans le bel état où nous sommes, nous nous mêlions de donner des leçons au-delà des Pyrénées.

Bref, bref, bref, tout a été très bien, et le Nonce n'a pas paru faire fi du livre que nous lui offrions. Il s'est offert lui-même à rendre service le cas échéant. Et Mgr Testa m'a formellement invité à lui faire visite à la Nonciature. Mais se décider à cela, quelle affaire. Ils se passeront bien de moi !

Merci encore. Je vous embrasse In Xo per Matrem.

*
* *

LECTURES SPIRITUELLES

Le 3 mai 1952.

Je n'ai qu'un instant aujourd'hui encore. Je le saisis pour répondre du moins à votre question sur le choix d'un livre de lecture spirituelle. Je ne sais si vous avez lu en entier Dom Marmion, Abbé de Maredsous : le Christ, vie de l'âme, le Christ dans ses mystères, le Christ idéal du moine, la Confiance et l'abandon à Dieu, Sponsa Verbi. Du reste, Dom Marmion, une fois lu, peut se relire, avec plus de profit même que la première fois, et on peut prendre au hasard, tout est excellent.

Voyez aussi Petitot O.P. « La doctrine spirituelle ascétique et mystique », et, (toujours à relire aussi, on n'en est jamais assez imbu) Clérissac : « Le mystère de l'Eglise ».

Tout cela est lecture très « objective » sans doute, d'où il n'y a pas à tirer de consolation « subjective ». Mais il faut apprendre à se passer de cette consolation-là. Il faut être inexistant pour soi-même, et n'avoir qu'une vie de membre.

*
* *

« LA GRACE D'ETRE A L'AISE DANS L'EGLISE »

19 mai 1952.

M. le Vicaire Général me renvoie les deux documents, la notice et l'appel pour la souscription, avec la mention : « Permissions demandées accordées bien volontiers ». Deo gratias ! On peut tout de suite faire imprimer la Notice et mettre en bas le bienheureux « de permissu Superiorum ». Dieu est trop bon ! Et quand je pense qu'il y a des gens qui se plaignent de n'être pas à l'aise dans l'Eglise, je dis qu'il faut qu'iis s'y prennent de travers. Il ne faut rien savourer, *sauf* la grâce d'être à l'aise dans l'Eglise comme nous. Oui, oui, savourons cette grâce-là ! Elle est du reste à qui la veut bien recevoir.

Il faut seulement admettre une bonne fois que nous avons des leçons à recevoir et non à donner ; ô bonne docilité ! ô facile et douce piété filiale !

*
* *

« *L'USAGE DU MOMENT PRESENT* »

Le 19 mai 1952.

Vous avez eu un méchant hiver ! Tenez-vous à ce que je vous ai dit : n'analysez pas trop « finement » les défaillances qui viennent de la mauvaise santé et celles qui viennent de la paresse ; il y a des interférences inextricables et on ne sort pas de ces examens, sinon la tête cassée et moins avancé qu'avant. Tendez au maximum de simplicité dans l'usage du moment présent, et quand ce moment est devenu du passé, il faut le remettre à Dieu et s'occuper du moment suivant qui est devenu le présent. Comme dit Notre-Seigneur, ce n'est pas quand on a la main à la charrue qu'il faut regarder derrière soi. Si ce qu'on a fait du sillon était de travers, ce n'est pas de le regarder qui le rendra droit, et pendant qu'on a les yeux détournés, on risque encore de faire de travers ce qui aurait pu être droit si on avait regardé devant soi. Saint Paul dit la même chose : « J'oublie ce qui est derrière moi et je m'étire vers ce qui vient [11] ». Vos lectures mêmes ne doivent pas vous faire mesurer de trop près la distance qu'il y a entre l'idéal et ce que vous en réalisez (qui est pour tout le monde très peu de chose). Il faut *admirer* l'idéal, non pas certes d'une admiration stérile, en se secouant au contraire comme on peut, mais sans désarroi devant l'abîme entre ce que nous devrions être et ce que nous sommes. Il n'y a qu'à confesser l'abîme, et prier la miséricorde de Dieu de le remplir.

*
* *

11. Philipp. III, 13.

« ... ET C'EST CELA LA DOCILITE »

28-VIII-1952.

Il faut pour cela plus de docilité que d'obéissance. On peut obéir toute sa vie sans être jamais formé. La formation d'un jeune sujet est affaire de docilité, c'est-à-dire non seulement d'une conformité du vouloir aux préceptes des Supérieures, mais d'une disposition de l'intelligence à se conformer pratiquement à une certaine manière d'envisager toutes choses, qui est proprement l'esprit de l'Institut. En fondation, on ne peut se contenter de sujets qui obéissent comme des marionnettes. Il faut comprendre, pénétrer, deviner parfois les intentions de celui qui tient le gouvernail, et de la place où on est sur le bateau, faire la manœuvre qui s'harmonise avec le coup de barre. Cela suppose une activité constante de *l'esprit*. Les Supérieurs ne peuvent perdre leur temps a expliquer toujours les raisons de leur conduite ; les sujets ne peuvent pas toujours obéir sans y rien comprendre : il faut donc qu'ils comprennent sans qu'on leur explique, et c'est cela la docilité, ou plutôt c'est la docilité qui produit cela, cette unité de vues, cette entente spontanée, cette communication vitale qui rend aisée et allègre l'activité de tout le corps. A Rome j'ai à la lettre vécu de docilité, persuadé dans les moëlles et dans les entrailles que je n'arrivais pas au Séminaire pour garder mon moi, mais pour le perdre, pour me rendre une matière plastique et pétrissable entre les mains de mes maîtres et de mes Supérieurs. Bien m'a pris ! et Dieu soit loué ! C'est à cinquante ans que je vois quelle grâce Dieu m'a faite en me faisant sentir à vingt ans le prix inestimable et le bienfait merveilleux de la docilité. Ni la Fraternité sacerdotale diocésaine de Vannes, fondée il y a seize ans avec quatre prêtres et qui en compte maintenant plus de trente, ni les Dominicaines du Saint-Esprit, ne seraient jamais sortis de mon *moi* ! Je n'ai à donner que ce que j'ai reçu, et si on ne creuse en soi la capacité de recevoir, on reste une pierre plate et sèche où nul ne peut s'abreuver.

*
* *

POUR NOEL
(Aux anciens)

Noël 1952.

Voici Noël, mes chers grands, Noël, Noël ! Vous évoquerez, comme notre cher Bertrand [12], le souvenir de la messe de minuit dans notre humble chapelle, du chant solennel de « Et incarnatus est » au Credo. Que ce souvenir ne provoque pas seulement en vous une émotion passagère. Le mystère de Noël est aussi vrai aujourd'hui que lorsque vous étiez enfants. La Vierge Marie, Notre Dame de Joie ne peut reconnaître comme véritables anciens de sa maison que ceux qui en ce Noël tout proche, remplis de la pensée de son Fils, et évoquant de foi entière avec l'Eglise la vérité de l'Incarnation, adoreront Jésus dans le mystère de sa naissance et le recevront en nourriture eucharistique. Quel nul de vous n'ose se permettre de ne pas communier en cette nuit, le mieux, ou dans la matinée du saint jour.

Je ne céderai à personne la joie de vous annoncer que depuis samedi, veille de la Pentecôte 1951, l'école a été instituée en Manécanterie, et que cette Manécanterie a pris le nom de Manécanterie Pie X pour honorer le bienheureux pape qui a restauré le chant sacré. Mais que les anciens se rassurent. La maison reste NOTRE-DAME DE JOIE.

*
* *

« EN IMITANT LA FIDELITE DE L'EGLISE »

Le 12-I-1953.

Vous avez eu raison de célébrer le dix-huitième anniversaire de votre profession. Dieu aime assurément que nous gardions le souvenir de ses grâces ; on peut dire que la liturgie n'est faite que de gratitude, et ce que l'Eglise fait pour les bienfaits conférés au monde par les mystères du Verbe incarné, il est

---

12. Cf. Lettre aux anciens *Mars 1951* et notice biographique p. 27.

bon que nous le fassions pour ce que nous avons reçu en particulier. Si ces mots pouvaient aller ensemble, je dirais que chacun a sa « liturgie privée » à célébrer, en imitant la fidélité de l'Eglise à repasser les largesses de Dieu.

*
* *

« L'ORDRE DOMINICAIN EST ROMAIN »

(même date).

Il y a coïncidence parfaite entre notre piété envers le Saint-Siège et notre piété envers l'Ordre, il n'y a aucun conflit de devoirs. Juridiquement, doctrinalement, historiquement, l'Ordre est romain. Il est une institution pontificale, et jamais aucun pape n'a permis que le Général ne résidât pas auprès de lui. Même pendant la terrible épreuve du grand Schisme, quand l'Ordre était partagé entre deux obédiences, chacun des papes, y compris ceux qui n'étaient que des anti-papes, a voulu avoir à la Curie le Chef, vrai ou supposé, de l'Ordre. Cela signifie bien quelque chose ! Tout ce que nous avons à faire, c'est donc de recevoir, avec le même respect et la même docilité, et les décisions du Saint-Siège, et celles du P. Général. C'est là le véritable esprit de l'Ordre, et c'est là indivisiblement le moyen de lui conserver son honneur dans l'Eglise.

*
* *

LA MANECANTERIE, CETTE CHERE MARMAILLE

N.-D. de Joie le 7-II-1953.

Ici les choses vont à l'accoutumée, petitement, obscurément, et, je le crois, fructueusement. Il y aura deux prises d'habit à Pâques, et trois postulantes en octobre. Le bon air et la campagne tiennent tout le monde en santé, mais c'est à Saint-Cloud qu'il y a de l'usure.

Quant aux enfants, eh bien, il n'y a pas à dire, c'est la Manécanterie qui est la bonne méthode, et le bienheureux Pie X avait cent et mille fois raison de dire que « la partici-

pation active à la liturgie de l'Eglise est la source première et indispensable du véritable esprit chrétien ». Je vois dans cette chère marmaille des « conversions » et des transformations merveilleuses. Songez que nous avons tous les soirs des *volontaires* pour les Complies, plus que nous n'en acceptons — car il faut tenir la dragée haute. Ils arrivent chez moi à huit heures, prennent leurs aubes, ils lisent, ou je devise avec eux, pendant cette veillée, et à neuf heures, les Complies. Je vous réponds que « ça vaut la peine ».

*
* *

POUR PAQUES
(Aux anciens)

Pâques 1953.

Mes chers grands,

Où que vous soyez sur la terre, les uns tout proches, les autres aux lointaines plages d'Asie ou d'Afrique, vous êtes dans l'Eglise, et c'est en elle que nous demeurons membres les uns des autres, par une même foi et une charité mutuelle. Que cette foi augmente, que les liens de cette charité se resserrent, tandis que nous cheminons ensemble, à travers les semaines du carême, vers le Calvaire où Jésus meurt, et vers le jardin de Pâques où il apparaît ressuscité. A sa victoire sur la mort, ajoutons notre victoire sur le mal, afin de contribuer pour notre petite part au salut de ce monde si méchant.

Je vous rappelle l'obligation de faire vos Pâques. Si je pouvais supposer qu'un seul de vous ait besoin qu'on lui rappelle ce devoir, j'aurais bien honte pour lui et pour la maison. Mais vous n'êtes pas tombés à ce degré de sottise de ces chrétiens qu'il faut pour ainsi dire traîner de force à la table de communion. Vous avez été accoutumés à recevoir souvent l'Eucharistie ; maintenant que vous êtes des jeunes gens ou des hommes, vous avez besoin, non pas moins, mais davantage, de cette nourriture sacrée. Votre communion pascale ne sera pas votre seule communion de l'année, loin de là ; faites seulement, mes chers grands, qu'elle renouvelle en vous toute la réalité de l'Evangile, toutes les richesses de votre baptême.

Notre petite maison va son petit train ; vous trouverez plus

loin les nouvelles. Je souhaite à tous joyeuses et saintes Pâques, et, que ceux d'entre vous qui combattent en Indochine, dans une guerre, hélas, que les politiciens osent à peine avouer, que ceux-là sachent que leur combat est nécessaire, qu'ils soutiennent une guerre et une cause justes, qu'ici nous sommes fiers d'eux, et que ni notre affection ni notre prière ne les abandonnent jamais.

*
* *

LOUIS-YVON LE BRONNEC TUE EN INDOCHINE
« SOYONS FIERS DE CEUX QUI SONT TOMBES »
(Aux anciens)

12 juillet 1953.

Nous sommes frappés d'un nouveau deuil. Louis-Yvon Le Bronnec a été tué à l'ennemi, en Indochine, le 24 janvier dernier [...].

Né le 4 février 1932, Louis-Yvon a passé quatre ans à Notre-Dame de Joie, du 13 juillet 1942 au 15 mai 1946. Vous êtes nombreux à avoir connu ce garçon extraordinairement silencieux, si taciturne que vous l'appeliez en plaisantant « le trappiste ». Il ne s'expliquait guère et nous ne savions trop nous-mêmes quel profit il avait pu tirer de son éducation. Sa mort révèle son âme, et sans doute n'a-t-il connu lui-même combien sa vie avait été droite, que dans l'éclair qui lui en a montré la fin et les bras ouverts de la Vierge Marie. Maintenant nous savons qu'il n'a rien laissé perdre de ce qu'il a reçu ici, que tout a germé, que tout a mûri, et qu'avec l'entêtement de sa race bretonne, Louis-Yvon ne s'est occupé que d'aller devant lui, sans regarder à droite ni à gauche, suivant la ligne qui va du baptême au Paradis.

Cette route a été trop courte pour nos cœurs, où se ravive la blessure inguérissable de la mort de Bertrand. Si différents l'un de l'autre, Bertrand tout en gaieté et en chaude tendresse, Louis-Yvon tout en retenue et en solitude presque farouche (adoucie néanmoins dans les derniers temps où il écrivait presque chaque quinzaine), les voilà unis à jamais

dans notre souvenir par le trait commun d'une mort en pleine jeunesse et pleine gloire.

Je parle de gloire, mes chers grands, à juste titre. Cette guerre d'Indochine est affreuse, oui, parce qu'elle a été mal engagée, qu'elle est mal conduite, parce que la France officielle (qui n'est pas la vraie) semble avoir honte de la faire, parce que les politiciens trahissent quotidiennement les soldats qu'ils envoient à la mort. Tout cela n'est que trop vrai, et on peut encore ajouter que la guerre en elle-même, toute guerre est douloureuse aux chrétiens. « Au-dessus de la guerre, il y a la paix ». C'est un des plus grands hommes de guerre de l'histoire, le Maréchal Foch, qui a dit cette parole, et il l'a dite parce qu'il était chrétien jusqu'au fond de l'âme. Mais l'abandon, mais la lâcheté, mais la servitude ne sont pas la paix ; ce sont des caricatures de la paix, au fond desquelles on finit toujours par retrouver, plus cruelle et plus dangereuse, la guerre à laquelle on s'était dérobé. C'est un autre grand chrétien, Charles Péguy, tué à l'ennemi le 5 septembre 1914, qui a dit cette parole, aussi vraie que celle du Maréchal Foch : « C'est le soldat qui mesure la quantité de terre où l'on parle français ». A propos de la guerre d'Indochine, on peut dire que c'est le soldat qui mesure la quantité de terre où la vérité est libre. La paix est au-dessus de la guerre, mais la vérité est au-dessus de la paix. Si mêlée qu'elle soit d'intérêts égoïstes, si empoisonnée de la passion des richesses, la guerre d'Indochine est une guerre qu'on peut faire en sûreté de conscience chrétienne. On y défend, amalgamés à de faux biens comme toujours ici-bas, les biens les plus vrais et les plus précieux.

C'est pourquoi, mes chers grands, à ceux d'entre vous qui ont voulu y dépenser leur jeunesse et y risquer leur vie, je n'ai jamais donné de conseil contraire. Je les ai encouragés, je les ai admirés, je les ai bénis. J'ai été et je suis fier d'eux. Soyons fiers ensemble de ceux qui sont tombés. Une seule gloire est au-dessus de la leur : celle des martyrs. En attendant que nous ayons des martyrs parmi nous, Bertrand et Louis-Yvon sont notre plus haut honneur. Nous ne les désavouerons jamais. Elevés autrement, ils auraient autrement gouverné leur vie. Elevés comme ils l'ont été, ils ont trouvé en eux les pensées et les aspirations qui les ont conduits à leur sublime destin. La maison ne se connaît pas de fils plus fidèles. A leur fidélité envers nous, doit répondre notre fidélité envers eux.

*
* *

LA VRAIE JOIE — NOEL ET LA VIERGE
(Aux anciens)

Décembre 1953.

Dans un monde aussi troublé que le nôtre, toujours inquiet, toujours sous le coup des plus effroyables catastrophes, il n'y a plus de joie sur le niveau de l'homme. Il faut en chercher plus bas ou plus haut. Plus bas, ce n'est plus l'homme, c'est ce qu'on appelle sévèrement la bête humaine. Elle n'a pas de vraies joies, mais seulement des plaisirs, souvent cruels, toujours égoïstes. C'est le chien qui va de poubelle en poubelle, en quête de détritus. Ceux qui s'en tiennent là ne sont pas dégoûtés !... Il n'y a qu'à dire d'eux ce que disait le grand Pascal : « Ceux qui croient que la félicité de l'homme consiste dans les plaisirs des sens, qu'ils s'en saoûlent et qu'ils en meurent ! ».

Et plus haut ?... Plus haut, ce n'est plus l'homme non plus, c'est le règne de la grâce, qui fait que nous nous dépassons nous-mêmes, que nous nous perdons, comme dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour nous retrouver capables en lui d'une vie surhumaine, divinisée.

La divinisation de l'homme par l'Incarnation de la deuxième Personne divine, c'est ce que les anges de Noël sont venus annoncer au monde comme la seule joie véritable, la joie par excellence. C'est pourquoi la vraie joie est à la fois au-dessus de l'homme qui n'est qu'un homme, et à la portée de cet homme surhumain qu'est le chrétien.

Cherchez la joie où elle est, mes chers grands ; la fête de Noël vous dit où elle est. Elle est avec Jésus, dès la crèche jusqu'à la Croix et à la Résurrection. Confessez-vous, communiez pour Noël ou aussi près que possible de Noël ; goûtez la joie de l'hostie sacrée, replongez-vous par elle dans la joie perpétuelle des enfants du Père céleste.

Vous n'ignorez pas que le Souverain Pontife a commandé

que l'année qui va du 8 décembre 1953 au 8 décembre 1954 soit une année mariale. Le Pape l'a voulu ainsi pour célébrer le centenaire de la proclamation de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie, vérité d'abord confiée par Dieu à l'Eglise comme une fleur encore enfermée dans le bouton, puis solennellement et infailliblement déclarée vérité révélée le 8 décembre 1854 par le Pape Pie IX. Vous avez tous, mes chers grands, trop de piété envers la Vierge Marie, vous êtes trop dociles envers votre Père et Souverain, le Pape, pour rester inertes pendant une année mariale. Secouez-vous et unissez-vous. Il n'est pas nécessaire que vous ajoutiez d'autres prières à vos prières habituelles, appliquez-vous seulement à prier *mieux* la Sainte Vierge. Détestez plus fortement le mal, aimez plus fortement le bien. Le Saint-Père recommande instamment aux jeunes gens, pour l'année mariale, la pureté. A l'honneur de la Vierge, soyez là-dessus plus énergiques, plus intransigeants que jamais. Et que ce soit elle, la très douce Vierge Marie, qui vous donne la fierté d'être purs, elle qui vous garde dans la joie de Noël, dans la joie de la grâce, dans la joie de la divine charité.

*
* *

« LA MANECANTERIE SERA LOGEE AU SEMINAIRE FRANÇAIS »
(A une bienfaitrice)

Le 25-III-1954.

Hélas, ce n'est pas de gaîté de cœur que je me trouverai loin de Rome pour la canonisation de Pie X, dont il me semble que je vois chaque jour plus clairement l'évangélique et géniale maîtrise. J'achevais hier l' « histoire du Mouvement liturgique » de Dom Rousseau OSB. C'est un livre vieux de dix ans, époque où nul ne savait si ni quand Pie X serait sur les autels ; or l'auteur partage tout le mouvement liturgique depuis un siècle et demi en deux parties : avant Pie X, depuis Pie X. Et en combien de domaines de la vie de l'Eglise faudrait-il répéter comme en matière de liturgie : avant Pie X, depuis Pie X ! Cette œuvre inimaginable accomplie en onze ans !

Mais les plus belles considérations du monde n'empêchent pas que je sois ce que Timon-David appelait « un père de jeunesse », et un maître d'école. Le Saint-Père ayant trouvé bon de mettre la canonisation de Pie X à une date où mon devoir d'état ne me laisse pas libre, j'en conclus qu'il est dans les desseins de la Providence de me refuser la faveur d'y assister. Après tout, le Bon Dieu ne me doit rien, et quand je pense à tout ce que j'ai reçu, je me trouverais odieux de réclamer davantage.

Je m'en tiens donc, Mademoiselle, à ce que je vous écrivais il y a trois semaines. C'est à Pâques que je vais à Rome, parce que ce sont les vacances des enfants, et parce que c'est alors que se tiendra le Congrès mondial des Manécanteries. Ils feront piètre figure, mais enfin ils seront là. Vous savez d'ailleurs que ce Congrès est formellement conçu comme un hommage à Pie X comme « Restaurateur du chant sacré ». Au mois de décembre, j'ai signé et tous les enfants ont signé une supplique proposée par l'Institut Grégorien de Paris pour que ce beau titre soit officiellement décerné à Pie X par le Saint-Père d'à présent. Cela se fera peut-être, justement à l'occasion de ce Congrès.

C'est donc pour cette circonstance, que, si votre intention est toujours de nous aider, je sollicite votre secours. Je joins à ma lettre la note qui a paru dans les journaux — mais vous en savez bien plus long que le public sur ma vraie intention, qui est de « romaniser » nos enfants au maximum.

Je ne veux pourtant pas vous laisser ignorer, car vous serez trop heureuse de l'apprendre, que la Manécanterie sera logée au *Séminaire pontifical français !* J'ai eu la folle audace de solliciter cette faveur inouïe, unique dans l'histoire de la chère Maison, et le P. Supérieur d'à présent a eu la folle bonté de me l'accorder. J'avais demandé comme sans espoir, et néanmoins avec un espoir invincible, une sorte de persuasion, comme si l'âme même du P. Le Floch m'eût inspiré la démarche et m'eût promis le succès.

... Je ne mets pas en doute un instant que je ne doive une telle grâce à la double intercession de Pie X et du P. Supérieur. Ils ont dû bénir mon idée de romaniser les enfants, et s'arranger pour les placer au plus puissant foyer de la romanité.

*
* *

« *A ROME, TRENTE-NEUF PERSONNES DERRIERE SOI* »

Notre-Dame de Joie, le 21-V-54.

Carissime, vous vous demandez comment j'ai pu aller à Rome, y être, en revenir, et ne point vous écrire. Je me le demanderais aussi, si je ne savais maintenant ce que c'est que d'avoir trente-neuf personnes derrière soi. Cela fait une queue d'une longueur indiscrète, et nul moyen de la soulever pour faire la roue. Il faut la traîner. Cet exercice est fatigant.

A Rome, rien de nouveau ! J'y ai été plus que jamais dans l'éternel, point occupé d'autre chose que d'enivrer (*sobriam ebrietatem*) la communauté et les enfants. Pour cela, je crois que j'y ai réussi. Tout le monde s'est gobergé de Rome. Nous allions à pied, faute d'avoir de quoi payer le bus, et aussi parce que c'est la vraie manière d'aller, la seule qui permette de situer les lieux, de les approcher lentement, en en prenant diverses vues, de mesurer les distances qui séparent un monument d'un autre. Maintenant, *nous* connaissons Rome, et nous nous représentons bien, par exemple, ce que sera la canonisation de Pie X. Point de restaurant non plus à midi ; nous déjeunions où nous étions, de pain, de mortadelle, et de l'eau délicieuse des fontaines de Rome ; économie d'argent et aussi de temps, car celui qu'on passe à regagner son restaurant est perdu.

Les enfants ont été inimaginablement choyés et fêtés. A Saint-Louis des Français, Mgr Baron, de ses mains prélatices, leur a servi le chocolat. Au Séminaire, le P. Supérieur, non content de leur fournir le gîte, les a invités à déjeuner, dans *notre* réfectoire, le samedi de Pâques, et le P. Econome a fait les choses en sorte que la mémoire de ce repas demeure éternellement. A Sainte-Sabine, audience privée du P. Général, visite de son jardin privé, baiser du scapulaire, bénédiction de saint Dominique. A Saint-Pierre, pour la messe de l'Institut Grégorien, à l'autel de Pie X, ce sont eux qui ont servi l'Evêque célébrant... et que sais-je encore ?... Et naturelle-

ment, ils étaient [13], nous étions tous au premier rang, le matin de Pâques, pour la bénédiction *Urbi* et *Orbi*. Bref, bref, bref, ce voyage a pu être une folie. On peut toujours venir dire aux enfants que Rome est sans entrailles, impitoyable, dédaigneuse. A d'autres ! Ils savent avec quelle douceur ils y ont été accueillis, comment leur pauvreté y a été non seulement secourue, mais honorée, et que pour qu'elle montre un visage sévère, il faut qu'on ait été bien insolent. Cette persuasion seule valait le pèlerinage, et au fond, c'est pour la leur sceller dans le cœur que je les ai emmenés là-haut.

*
* *

« LA TENDRESSE ROMAINE POUR LES PETITS »
(Aux anciens)

Décembre 1954.

Nous sortons de l'année mariale. Nous l'avons passée, ici, jour après jour, selon les intentions du Souverain Pontife, unis à toute l'Eglise pour honorer et louer la Sainte Vierge, unis aussi, mes chers grands, plus particulièrement à vous et appelant sur vous la protection de Notre Dame de Joie.

C'est à elle, assurément, que nous devons d'avoir pu accomplir un projet que notre pauvreté semblait rendre chimérique, que j'ai porté je ne sais combien d'années dans mon cœur, et qui enfin, s'est trouvé chose aussi facile que de descendre l'avenue...

Vous devinez que je veux parler de notre pèlerinage à Rome, Rome la Ville bienheureuse, qui, empourprée du sang des deux Princes des Apôtres, surpasse à elle seule toutes les beautés du monde. Enviez vos cadets ! Regrettez de n'avoir pas quelques années de moins ! Pour moi la seule chose qui m'ait manqué là-haut, c'est de vous y voir tous avec nous. Nous avons vécu comme au Paradis. Accueillis, fêtés, comblés au-delà de notre espérance, si on pouvait trop espérer de la tendresse romaine pour les petits de ce monde. Je ne commencerai pas le récit de ces journées délicieuses, je ne saurais

---

13. « Les gardes palatins ont entr'ouvert leurs rangs sur le parvis de Saint-Pierre, pour qu'ils pussent plus à l'aise voir le Saint-Père » (d'une lettre du 3-1-55).

plus m'arrêter. Je ne peux pourtant pas omettre de vous dire que nous avons été reçus au Séminaire français, dans la maison où j'ai reçu tout ce que je peux avoir de bon à vous donner, et qui est la plus romaine de Rome, ni que nous avons eu l'audience du Révérendissime Père Maître général de l'Ordre de saint Dominique, ni surtout que le jour de Pâques, nous avons reçu devant Saint-Pierre, au premier rang de la multitude des fidèles, l'auguste bénédiction du « doux Christ en terre[14] », notre très saint Seigneur et Père, le Souverain Pontife.

Je n'ai pas besoin de vous dire, mes chers grands, que je vous ai tous mis avec nous sous cette bénédiction, et que j'ai demandé pour vous la grâce de demeurer à tout jamais établis sur cette pierre, « *super hanc petram* », où Jésus a voulu que toute son Eglise fût bâtie.

⁂

14. Expression familière à sainte Catherine de Sienne.

*
* *

1955 - 1961

1955. — *La Pensée catholique,* n° 35 : « Dom Delatte », « Notre sacerdoce », recensions ; n° 37 : Contribution à l'étude théologique de la virginité ; n° 38 : Le latin dans la liturgie ; n° 39 : Une lettre du R.P. Congar.
Octobre : achat de Pontcalec.
20 décembre : arrivée à Pontcalec.

1956. — N° 42 : Le latin dans la liturgie (suite) ; n° 45-46 : Le latin (suite) — Polémique et charité.
3 avril : bénédiction de la maison de Pontcalec par Mgr Le Bellec, évêque de Vannes.

1957. — N° 47 : Le latin (suite).

1959. — N° 59 : Témoignage pour l'armée.
Le Père Berto redevient Supérieur de la Fraternité Sacerdotale diocésaine.

1961. — Septembre : La Fraternité Sacerdotale fête ses vingt-cinq ans d'existence. Les deux « Lettres aux paysans bretons. »

Très nombreuses lettres aux anciens de l'œuvre, à des anciens devenus jeunes pères de famille, à un apprenti se préparant au séminaire ; lettre — particulièrement instructive — à un archiprêtre ; circulaires à la Fraternité sacerdotale ; lettre à un bambin ; lettres à un colonel en prison. « Je me suis fait tout à tous. »

« NOUS AVONS ACHETE PONTCALEC »
(A un ancien)

Octobre 1955.

Tu sais déjà que nous avons acheté Pontcalec. C'est une énorme charge que je me suis mise sur les épaules, et je mourrai probablement avant d'avoir éteint la dernière dette. Mais en somme je mourrai plus tranquille, ayant installé la communauté et les enfants dans un domaine plus spacieux et moins incommode que notre pauvre Fescal. Et pourtant nous regretterons Fescal ! Nous regretterons sa vétusté, sa pauvreté, son austérité, sa rudesse. Si nous allions nous amollir là-bas ? Je redoute ce malheur comme le pire de tous. Ici on s'aimait ; s'aimera-t-on autant à Pontcalec ? Je préférerais détruire de mes mains l'œuvre que j'ai fondée, plutôt que de la voir devenir une espèce d'administration sans amour.

*
* *

« POUR PAYER, IL FAUT JOUER... »
(Aux anciens)

Toussaint 1955.

Mes chers enfants,

La convention qui nous rend acquéreurs de Pontcalec a été signée mardi 11 octobre, fête de la Maternité de la Sainte Vierge, par M. le duc de Lorge et moi. L'œuvre sera transférée à son nouveau siège à partir du 15 décembre [1], et même, s'il nous est possible de gagner quelques jours, nous espérons que la première messe que nous chanterons là-bas sera celle du 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge.

Vous imaginez bien (mais non, vous ne pouvez pas imaginer) le travail énorme que demande de nous cette grande affaire. Ce n'est rien d'acheter, il faut payer, et pour payer il faut jouer de la plume, jouer des jambes, jouer de la voiture, jouer du cerveau. Cela ne me laisse pas le loisir de vous

1. En fait l'œuvre y arrivera dans la journée du 20 décembre.

décrire notre acquisition. Venez-y à partir du 15 décembre et vous verrez ; cela vous renseignera mieux que les plus longues descriptions.

Nous sommes dans le mois du Rosaire, et nous entrerons bientôt dans le mois des Trépassés. Soyez fidèles à prier la Sainte Vierge, mes chers grands, et fidèles aussi à nos chers morts. Demandez pour eux ce que vous espérez pour vous : la paix, le repos, la lumière éternelle.

*
* *

« A PONTCALEC SANS TAPAGE »
(Aux anciens)

Février 1956.

Voici le premier Courrier rédigé à Notre-Dame de Joie de Pontcalec, pour faire suite aux courriers de Notre-Dame de Joie de Fescal. Nous avons changé de siège, nous n'avons pas changé de nom ; s'il plaît à Dieu, nous ne changerons pas non plus de caractère, nous demeurerons dans notre simplicité, dans notre pauvreté, dans notre obscurité. Nous pensons plus que jamais comme l'admirable Père de jeunesse que fut le chanoine Timon-David que « le bruit ne fait pas de bien et le bien ne fait pas de bruit ». Concilier ces vues qui ont toujours été les nôtres avec la célébrité du lieu où nous sommes, ce ne sera pas chose aisée. Mais encore une fois, nous l'espérons de la grâce de Dieu ; il trouvera bien le moyen de nous maintenir à la dernière place ; la dernière place dans l'Eglise, c'est encore une place plus que royale.

Notre établissement à Pontcalec s'est fait sans tapage, c'est toujours cela de gagné. M. le Doyen et M. le Maire de Péaule, amis fidèles entre tous, nous ont accompagnés, ils nous ont remis aux mains de M. le Recteur et de M. le Maire de Berné qui nous ont souhaité la bienvenue de la manière la plus touchante, en présence du châtelain de Pontcalec : M. le duc de Lorge. Puis la manécanterie en aube, entourant la statue de Notre-Dame de Joie (la belle statue d'Emile Rocher) portée sur un brancard, et suivie de la Communauté des Dominicaines du Saint-Esprit, a fait son entrée dans le domaine au

chant du *Magnificat*. Point de foule, point de journalistes ; des amis anciens nous remettaient à des amis nouveaux en présence de la Sainte Vierge (et de sainte Anne qui a ici sa chapelle). Vous voyez, mes chers grands, que nous avons bien commencé à Pontcalec dans l'esprit de votre ancien Fescal. Puissions-nous ainsi continuer, et mériter la grâce que Dieu donne aux humbles et refuse aux orgueilleux.

Un mot de notre cher Bertrand me revient en mémoire. Il nous écrivait d'Indochine : « Je reviendrai vous montrer combien j'aurai peu changé ». Il n'est pas revenu. A-t-il su lui-même qu'avec des mots si simples il disait quelque chose de sublime ? Certes, oui, il était incapable de changer ; les cœurs comme le sien ne changent pas, ils meurent où ils s'attachent. J'ose reprendre, mes chers grands, la parole de Bertrand : vous verrez comme nous avons peu changé.

*
* *

« QUAND J'EN AI TROP LOURD SUR LE CŒUR »
(A un ancien, jeune père de famille)

Le 3-III-1956.

... Quand tu viendras, c'est-à-dire quand vous viendrez à Pontcalec, vous mesurerez ce que c'est que d'avoir à faire rendre à un pareil domaine ce qu'il doit rapporter pour que nous ne périssions pas sous les dettes. Et c'est une chose si nouvelle pour moi que j'y ai tout à apprendre, avec la peur de faire quelque sottise qui achèverait de nous enfoncer. Ajoute d'innombrables lettres, visites, démarches de tous côtés pour obtenir du secours. Ajoute que plusieurs des jeunes anciens m'ont donné de très amers soucis, qu'il a fallu les déplacer et les replacer, et que cette besogne s'ajoutant aux autres a pris des journées et des journées, et tu auras une idée du recommencement de vie auquel je suis astreint au seuil de la vieillesse. Mais une idée complète, tu ne l'auras, encore une fois, que lorsque tu auras vu Pontcalec.

Mais quand j'en ai trop lourd sur le cœur et sur les épaules, j'ai un moyen infaillible de retrouver du courage et de la joie,

et ce moyen-là c'est de faire en esprit une visite à Saint-R... C'est rapide, c'est gratuit, et c'est du soleil pour toute la journée, même quand il neige. Je vous vois tous deux dans mon cœur, A. et toi, avec mon intime ami Claude, avec cette petite Monique que je n'ai encore vue qu'à peine éclose, mais que j'ai fait entrer dans le royaume des enfants de Dieu ; et ce cher spectacle me rajeunit et me ravit.

J'applaudis aux bonnes nouvelles que tu me donnes de ton foyer et de ton travail. Monique est guérie c'est bon ; quant à Claude, dis-lui que s'il ne se débarrasse pas de son rhume, il y a quelqu'un qui n'est pas son papa, qui n'est pas sa maman, mais qui donne la fessée de façon supérieure aux petits garçons qui ont la méchanceté de s'enrhumer.

Quant à ton travail, tu vois comme tu as bien fait de tenir bon à ta libre carrière d'artiste. Il t'est arrivé de jeter quelquefois des regards un peu anxieux vers Notre-Dame de Joie. Sois sûr que la Sainte Vierge répondait, répond, répondra à ta confiance. Le succès sera plus lent peut-être, par cette voie du labeur solitaire. Mais aussi, quelle plus grande noblesse, et quel patrimoine de fierté tu prépares pour tes enfants ! Ni Claude ni Monique ne regretteront d'avoir eu une enfance moins luxueuse que si tu t'étais fait « robot ». Leur honneur sera d'avoir grandi dans un foyer où l'on n'abdique pas. Je pense à la fierté future de tes enfants, mais pour moi qui suis sur l'autre versant de la vie, ta volonté d'indépendance est ma fierté présente, et je le dis à qui veut m'entendre.

*
* *

« *CE VIEUX PETIT PRETRE... UN HOMME HEUREUX* »

Notre-Dame de Joie de Pontcalec, le 7-IV-1956.

A., mon enfant très chère,

Bien qu'E. m'ait déjà écrit depuis son retour auprès de vous, c'est à vous que je répondrai, j'ai le cœur trop plein de reconnaissance et de tendresse envers vous.

Premièrement, je vous remercie d'avoir accepté (pour cette fois-ci seulement !) qu'E. vienne ici sans vous. Je suis d'ailleurs témoin qu'E. n'a pas cessé une minute de penser à son cher foyer, à vous, à vos enfants.

Deuxièmement je voús remercie de rendre E. heureux, comme d'ailleurs je le remercie de vous rendre heureuse.

Troisièmement je vous remercie de me rendre heureux moi-même, car je suis heureux de vous voir heureux.

Quatrièmement je vous remercie de la part de Claude et de Monique, en attendant qu'ils le fassent eux-mêmes, d'être pour eux une maman si tendre, si douce, si aimante, si attentive à les rendre heureux.

Cinquièmement je vous remercie d'avoir confiance en E., comme je le remercie d'avoir confiance en vous.

Sixièmement je vous remercie d'avoir de l'amitié pour ce vieux petit prêtre qui est entré sans crier gare dans votre vie et qui ne vous a même pas demandé la permission de vous aimer.

Septièmement...

— Comment, mon Père, il y a un septièmement ?

— Oui, petite A., grande dame devant le bon Dieu, et même il y aurait un centièmement, mais ce serait long et il est temps que j'arrête ce bavardage. Je vous remercie de tout en bloc, en tas, en vrac, et je vous embrasse, et Claude aussi, et Monique aussi.

E. m'écrit que vous lui avez fait un siège en règle pour savoir par le menu les détails de la « grande journée[2] ». Mais vous a-t-il dit non seulement l'admiration que suscite son art, mais l'estime et la sympathie universelle qu'il a conquises d'emblée ? Vous a-t-il dit que Monseigneur m'a expressément commandé de le lui amener. Il paraît que je rayonnais de joie ; bien plus que cela, petite A., je rayonnais de fierté, et si ce n'était pas un péché d'avoir de l'orgueil, j'aurais rayonné d'orgueil.

[...] Maintenant écoutez-moi bien, petite et grande maman de Claude et de Monique. On veut vous voir avec les deux fleurons de votre couronne maternelle, on veut voir Claude courir après les papillons (j'ai eu ce spectacle, et je vous jure que c'était à émerveiller les anges) on veut entendre gazouiller Monique, on veut voir leur maman les ensoleiller d'un sourire. On veut se remplir les yeux, les oreilles, le cœur surtout, de toutes ces choses charmantes. Il s'agit, Madame, de préparer vos paquets. E. dit : « trois ou quatre jours ». Ces artistes sont insupportables ; est-ce qu'il se figure qu'on aura

---

2. 3 avril 1956 : Inauguration officielle et bénédiction de la Maison par Mgr Le Bellec, évêque de Vannes.

sa suffisance au bout de quatre jours ? Est-ce qu'il veut, ô cruel, nous laisser sur notre faim ? Huit jours, il faut huit jours *au moins*. Et quand vous arriverez, mes deux enfants, avec vos deux enfants, vous n'aurez qu'à me regarder pour voir un homme heureux jusque dans le dernier fin fond de son cœur.

*
* *

UN PUBLICISTE « PERE DE JEUNESSE » EXAMINE SA CONSCIENCE
AVIS SUR « LES MILIEUX ROMAINS AUTORISES »
(A Monsieur le Curé-Archiprêtre de M.)

30-XII-1956.

Vénéré Monsieur le Curé,

C'est vous et non pas moi qui devriez être à la tête de la « Pensée Catholique ». Ma personne compte si peu que je m'arrête à peine à vous remercier de vos félicitations, quelque précieuses qu'elles me soient. J'aime mieux mettre de l'empressement à vous dire combien je suis émerveillé de la vigueur avec laquelle vous ramassez en deux pages ce que j'ai délayé en dix. Voilà écrire ! Voilà penser surtout ! Si vous saviez combien je me sens fier d'avoir mérité l'approbation dont vous m'honorez ! Elle m'a ensoleillé le cœur, et d'un rayon qui n'est pas prêt de s'éteindre. L'une des duretés du métier de publiciste, c'est qu'on ne sait jamais quelles dispositions rencontreront chez les lecteurs les écritures qu'on jette au vent ; mais quelle compensation quand on se voit compris et pénétré par un esprit attentif, droit et supérieur. Merci de votre lettre, Monsieur le Curé. Je puis supporter d'une âme égale les plus amères oppositions. Désormais je ne pourrai écrire sans penser à vous ; je prendrai plus d'ardeur au travail, je combattrai mieux ma paresse naturelle par le souci que j'aurai de n'être pas indigne d'un tel lecteur.

Et si je puis, Monsieur le Curé, vous demander sans trop d'indiscrétion de m'avertir lorsque je vous paraîtrai donner dans quelque injustice ou quelque erreur, je vous prie très instamment de le faire ; je crois pouvoir dire sincèrement que

je ne ferai pas moins dé cas de votre correction que de vos éloges. J'écris en présence de Dieu, certes, appelant sa lumière, redoutant son jugement, travaillant phrase par phrase à n'exprimer ni une idée qui s'écarte de la Vérité première, ni un sentiment qui ne puisse s'accorder au premier Amour ; mais en même temps je sens que je demeure sujet à toutes les illusions de l'esprit propre, à tous les emportements de la colère et de l'ironie. On a si vite fait de prendre pour la voix de Dieu ce qui n'est que le cri de l'orgueil ! Si vous ne pouvez trouver le loisir de me reprendre où je manque, veuillez me recommander à la Sainte Vierge Marie pour qu'elle m'adoucisse. Mes adversaires me sont chers, je me jetterais dans le feu pour eux, et néanmoins tous ou presque tous se plaignent que je sois hautain, dédaigneux, blessant. Il faut donc qu'il y ait entre mon cœur et ma plume quelque chose en moi qui n'est pas bon et que je n'arrive pas à réprimer. J'ai besoin que vous disiez pour moi au Saint-Esprit « *Flecte quod est rigidum* ».

Maintenant, Monsieur le Curé, souffrez non pas que je récuse vos félicitations, mais que je les dirige vers ceux qui les méritent seuls. Je les offre, dans leur éternité bienheureuse, à mes maîtres romains ; c'est à eux que je dois tout ; je ne serai jamais que leur disciple, l'honneur est encore trop grand pour moi, et plût à Dieu que j'eusse profité davantage de la leçon de leur enseignement, de la leçon de leur vie. Le Père Le Floch, que saint Pie X avait en amitié ainsi que votre ancien évêque Monseigneur M., ce grand intuitif qui voyait si juste ; le Père Voegtli dont les conférences sur Notre-Seigneur avaient une extraordinaire onction d'amour ; le Père Le Rohellec, l'âme la plus douce avec l'esprit métaphysique le plus ferme ; j'écris ici ces noms vénérés, Monsieur le Curé, assuré que vous comprendrez avec quelle piété filiale, avec quelle profondeur de reconnaissance je leur renvoie des louanges qui leur reviennent et non à moi : « *Opera enim illorum sequuntur illos* » *. La « Pensée Catholique » est née et subsiste de la fidélité à l'esprit du Séminaire Français, tel qu'il était dans les années glorieuses du Père Le Floch. Dieu soit béni de m'en faire vivre, autrement je flotterais comme tant d'autres « *omni vento doctrinae* » **. Je n'ai pas votre trempe, je n'aurais pas découvert seul des vérités qui ne me semblent si claires que parce que j'ai été formé à les recevoir et à les aimer.

Quant à la liberté avec laquelle je parle selon ce que je pense, Monsieur le Curé, c'est votre lettre qui pour la première fois me fait m'interroger là-dessus. Je crois que cette liberté tient d'abord à la plénitude de bonheur avec laquelle je vis dans la docilité à l'Eglise. Sur un signe du Saint-Siège, sur un signe de l'évêque dont je suis le sujet, je poserais ma plume pour ne jamais la reprendre, et non seulement sans regret, mais avec la joie délicieuse d'un enfant qui réjouit sa Mère de son obéissance. Tel que je me sens, je crois qu'on me hacherait menu avant de me faire désobéir. Ecrirai-je longtemps « impunément », je n'en sais rien, et, ma foi, cela m'est bien égal ! L'Eglise sait mieux que moi comment elle veut être servie, mon jugement ne pèse rien devant le sien, exactement rien, et j'aime mieux rester sans rien faire « *super hanc petram* » ***, si elle l'entend ainsi, que d'aller bâtir sur le sable en dehors d'elle. Ou je me connais bien mal, ou je ne me ferai pas dire deux fois de me taire. En attendant, je parle avec la liberté des enfants.

L'autre raison pour laquelle je me sens très à l'aise dans mes écritures, c'est qu'au fond je ne suis pas attaché à la « Pensée Catholique », et je n'y suis pas attaché parce que je n'y suis pas en vertu d'une obédience, mais par une simple permission. Monseigneur *consent* que je co-dirige la « Pensée Catholique » mais il me *commande* un ministère, ce qui rend mon ministère incomparablement plus précieux à mes yeux que tout le reste. Je ne pourrais pas me passer d'un poste canonique, j'aurais un chagrin mortel d'en être privé, je ne me sentirais plus assez d'Eglise, je n'aurais plus goût à rien.

De mon vrai métier, je ne suis pas publiciste ; je suis ce que le chanoine Timon-David appelait un « père de jeunesse ». Il y a vingt ans passés que j'ai ouvert la maison où je reçois et où j'élève des enfants abandonnés. Je vis au milieu d'eux ; à l'heure où je vous écris pendant la veillée, j'en ai neuf dans ma chambre qui mènent tapage en attendant les Complies que nous chantons tous les soirs et auxquelles les « volontaires » — toujours plus nombreux que je n'en accepte, il faut tenir

---

* « Leurs œuvres les suivent. » Apoc. XIV, 13.
** « A tout vent de doctrine. » Ephes. IV, 14.
*** « Sur cette pierre (les ordres du Saint-Siège). » Matt. XVI, 18.

la dragée haute — assistent dans leurs aubes de « *pueri cantores* ». Je vous réponds qu'ils ne se lassent pas de grégorien ! C'est à ces enfants bien-aimés, dont je baise les pieds chaque Jeudi-Saint avec toute ma tendresse de prêtre et de père, c'est à eux que mon évêque a voué ce que j'ai de forces, c'est là ma chère obédience, là que je suis sûr de faire ce que l'Eglise veut que je fasse, c'est là qu'est mon trésor et c'est donc là seulement qu'est mon cœur. Quand je ne serais pas l'homme du monde le plus incapable de se composer une attitude, je ne vois pas pourquoi je prendrais souci de m'en composer une à la « Pensée Catholique » comme si je voulais m'y ménager une situation, ou m'y faire une carrière. Ma carrière est faite, ma situation trouvée, c'est mon assignation canonique, et je suis un homme comblé.

Je crois d'ailleurs que l'influence que je puis exercer sur les lecteurs de la « Pensée Catholique » est au prix de cette franchise d'expression. A votre manière saisissante, Monsieur le Curé, vous n'avez eu besoin que de deux mots pour définir le mal dont souffre la plus grande partie de la presse catholique : « verbalisme et confusion ». A quoi servirait la « Pensée Catholique » si elle ne s'appliquait à aller aux *choses* et à *éclaircir* les idées ?

*
* *

Voilà, Monsieur le Curé, une bien longue analyse pour répondre à votre première question ; d'habitude je ne coupe pas ainsi les cheveux en quatre avec moi-même et je me fie davantage à ce que saint Thomas appelle la « connaturalité ». Je serai bref sur la deuxième question. Pourquoi n'avons-nous pas reproduit l'article capital du P. Messineo sur Jacques Maritain ? Parce que nous avons dit la même chose depuis longtemps. Nous avons donc cru préférable de ne pas paraître persécuter le pauvre Maritain. Votre avis contraire me donne fort à réfléchir ; après tout l'article du P. Messineo n'est pas si ancien et nous pouvons encore le reproduire. Quant à l'avis des « Milieux romains autorisés », bien fin qui le pourra connaître, et quelle importance cela a-t-il ? Il y a de tout à Rome, mais il n'y a que le Saint-Siège qui compte. Les écrivains catholiques ne doivent se fonder que sur sa pensée permanente, publique, solennelle, et là où elle n'a

pas été exprimée n'appuyer leurs préférences que sur des arguments « *ex ratione* ». Autrement ils se donnent des airs d'officieux peu séants à la fierté chrétienne, et en outre ces appels hors de propos à des « autorités » mal définies, invisibles et anonymes, et qu'on peut toujours opposer les unes aux autres, ni ne sont conformes à la structure de l'Eglise, ni ne peuvent servir à terminer une controverse. En matière de régulation doctrinale, le seul « milieu romain autorisé », c'est la Suprême Sacrée Congrégation du Saint-Office. S'il parle, je suis instantanément à ses pieds, « *provolutus ad pedes* » ; tant qu'il se tait, je ne consens à invoquer aucune autre « autorité », et je me contente, pour discerner l'erreur et la combattre, des lumières générales d'ailleurs surabondantes, que l'Eglise dispense et prodigue à tous ses enfants.

S'il faut des publications officieuses, je n'en sais rien et je n'en suis pas juge ; s'il y en a qui ont le goût d'être officieuses, grand bien leur fasse ! La « Pensée Catholique » n'en est pas une, voilà tout. Si le Saint-Siège désire qu'elle devienne telle (mais pourquoi le désirerait-il ?) il me priera en même temps de déguerpir, vu ma congénitale, totale, notoire et bienheureuse incapacité d'écrire jamais un article « inspiré » : mon encre sécherait.

Finirai-je jamais, cher et vénéré Monsieur le Curé ? Prenez-vous-en à vous-même de mon intempérance, vous m'avez provoqué. Je ne puis dérober le fond de ma pensée à qui me parle sur le ton d'amitié et de droiture sacerdotale que vous avez pris d'emblée. Ce sera une manière de vous exprimer ma reconnaissance. Vous me dites que vous m'écrivez de la part de plusieurs amis en même temps qu'en votre nom propre. Remerciez-les pour moi, ces amis inconnus, et qu'ils veuillent, eux aussi, me donner une prière. Un « Ave » ne coûte pas beaucoup à dire et n'est pas d'un petit profit pour le bénéficiaire.

Je vous envoie un petit paquet d'imprimés : un petit livre sur la Direction Spirituelle, une notice sur l'Institut des Vierges Dominicaines qui s'est formé sous mon ministère, et la *Ratio studiorum* que j'ai composée pour icelles. Le tout ne vaut pas cher, mais n'est pas encombrant.

Veuillez, vénéré Monsieur le Curé, agréer, avec l'expression

de ma gratitude, l'hommage de mon très humble respect en Notre-Seigneur et Notre-Dame.

l'Abbé Berto,
Supérieur de Notre-Dame de Joie.

*
* *

LES SOUCIS D'UN GRAND-PERE

Notre-Dame de Joie, 4-1-1957.

Mes chers enfants,

Si je vous avais vus venir communier côte à côte la nuit de Noël, j'aurais probablement eu la larme à l'œil, mais aussi, j'aurais froncé mon plus terrible sourcil, parce que j'aurais pensé : Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est que cet E. et cette petite A., qui s'en viennent faire leurs dévotions à deux comme des petits mariés d'hier, absolument comme s'ils n'étaient pas papa et maman, et qui laissent mes petits-enfants à la maison ! Et si Claude tombe dans le feu ! Et si Monique entreprend de réveillonner toute seule, et s'administre une indigestion carabinée ! Est-ce que cet E., est-ce que cette petite A. sont en train de perdre leur bonne tête ? Et j'aurais fini ma messe avec les distractions les plus saugrenues.

J'aurais eu d'ailleurs parfaitement tort, parce que vos enfants étaient avec vous dans votre cœur, et bien gardés par leurs saints anges, et toutes précautions prises pour que Claude ne coure pas l'aventure et que Monique ne fasse pas de fredaines. Ce qu'on peut être injuste pour les parents, quand on est grand'père, je ne vous dis que ça !

Je m'aperçois d'ailleurs que ce n'est pas la nuit, mais le matin de Noël que vous avez fait ce beau coup de filer à la même messe pour communier ensemble. Tant pis, je n'efface pas. Comble d'injustice ! Au fond ce n'est pas bien sérieux tout ça, et il faut que Claude me donne quelques leçons de gravité...

Votre père.

Et si j'apprends que vous vous passez des fantaisies pieuses comme celle de Noël, sapristi de sapristi de sapristi !

*
* *

IMPERFECTION. PECHES VENIELS. DONS DU SAINT-ESPRIT

Le 16-VI-1957.

Je vous ai recommandé, et avec insistance, le livre du P. Garrigou-Lagrange, car, doctrinalement, c'est un très grand et très puissant ouvrage de spiritualité. Mais il ne faut pas vous « braquer » sur le chapitre de « l'imperfection ». En deux mots (car il y faudrait des pages que je ne puis écrire en ce moment), une « imperfection » est un acte *moins bon* qu'un autre, mais *encore bon* et méritoire, c'est tout autre chose qu'un péché véniel. Et il n'y a pas nécessairement péché à choisir délibérément de faire un acte en soi moins bon qu'un autre. Surtout il ne faut pas, je le répète, se « braquer » là-dessus. Il y a un *état de péché* mortel, mais il n'y a pas d'*état* de péché véniel. Le péché véniel est un *acte*, pas un état ; et cet acte peut être sur le champ rattrapé et surcompensé par un acte de sens contraire, c'est-à-dire inspiré de près ou de loin par la charité.

L'Esprit-Saint se sert d'autant plus volontiers du clavier des Dons que la charité en nous passe aussi plus aisément à l'acte. Quand on est mû par la charité dans ce qu'on a à faire, même si c'est si spontané qu'on en prend à peine conscience, on est vite mis sous le régime des Dons, et là aussi sans s'en douter. Beaucoup d'âmes sont ainsi conduites *très fréquemment* par l'Esprit-Saint, sans le soupçonner.

*
* *

« NE PAS ENTACHER TES FIANÇAILLES »
(A un ancien de Fescal)

19-VIII-57.

... En attendant, bien sûr, ne pas entacher tes fiançailles. Ce serait ravager tout l'avenir, sans parler de l'offense de Dieu,

que de prendre pour maîtresse ta future femme. Il faut que ton foyer se fonde dans l'honneur et dans l'estime mutuels. Mais tu n'y arriveras pas tout seul ; il te faut le secours de la grâce.

Avec la prière, avec la confession, avec la communion, alors tu auras l'énergie de caractère, la trempe de courage nécessaire pour traverser le temps des fiançailles. Commence par là, c'est la garantie de tout le reste. Tu peux avoir un beau foyer, net, honnête, heureux, ne compromets cela à *aucun prix*, et pour cela, encore une fois, jette-toi dans les mains de Dieu, sois digne de ton baptême, et fais partager à ta fiancée ta propre vie chrétienne. C'est *avec toi* qu'elle doit rapprendre à prier.

Je t'embrasse, enfant très cher, et je te bénis tendrement.

Ton père.

*
* *

LE LATIN SUPRANATIONAL
L'HÉRITAGE DE SAINT DOMINIQUE

Le 20-X-1957.

...Dans votre lettre à X., je n'aurais changé qu'un mot ; au lieu de « Laissez-nous le latin international de l'Eglise catholique », j'aurais mis le latin *supranational*. C'est le mot dont le Saint-Père [3] se sert toujours — je crois même que c'est son génie qui l'a inventé — pour bien marquer que l'Eglise *transcende* les patries temporelles ; et le latin transcende aussi les langues nationales. Accessoirement, il pourrait servir de langue *inter*nationale, en dehors de toute considération d'Eglise ; comme langue d'Eglise, d'enseignement, de discipline, de culte, il est *supra*national.

Tout le reste de votre lettre est excellent et va au cœur des choses : qu'est-ce qui est dominicain et qu'est-ce qui ne l'est pas ? Peut-on accommoder à toutes les sauces l'héritage transmis par les sept siècles de la postérité de saint Dominique ? Pour ceux que les traits essentiels de cet héritage mettent mal à l'aise, il ne manque pas d'autres spiritualités ; altérer ces

3. Pie XII.

traits est une impiété, et de surcroît une duperie parce que ceux auxquels, moyennant cette altération, on aura donné le *nom* dominicain, n'auront pas l'authentique filiation de saint Dominique.

*
* *

A DE JEUNES PARENTS

Notre-Dame de Joie, le 1-IX-1958.

Bien sûr que j'avais dit de m'attendre ! Mais qui aurait pensé que cette petite Catherine serait si pressée de faire son apparition ? Je ne la baptiserai donc pas, c'est un regret pour vous et un regret pour moi, mais six ou sept semaines dans le péché originel, ce serait de quoi la faire mal tourner. Il ne faut pas plaisanter avec les mauvais anges. Que Catherine ait donc le plus tôt possible son ange gardien et sa grande patronne.

Jeune papa et jeune maman, voici deux grandes vérités qui vous serviront pour Catherine (en attendant les autres) :

Première vérité : on NE PEUT PAS élever un enfant qui n'est pas HEUREUX. Un enfant malheureux ferme son cœur, et alors vous pouvez toujours essayer d'y entrer. Ce ne sont ni les coups ni les caresses qui l'ouvriront.

Deuxième vérité : un enfant n'est pas heureux si on le gâte, si on cède à ses caprices, si on lui donne raison quand il a tort. Un enfant est heureux quand il est *absolument sûr* qu'ON L'AIME, tout simplement ; mais qu'on l'aime pour lui-même, pour sa valeur infinie devant Dieu, sans défaillance, sans faiblesse, sans caprice (car il y a aussi les caprices des éducateurs, et même des papas et mamans) mais avec égalité, constance d'action, patience, fermeté inlassable. C'est cela *aimer*. Commencez tout de suite avec Catherine !

Je vous embrasse et je l'embrasse, je vous bénis et je la bénis, et mettez dans votre tête que je vous aime comme je vous dis d'aimer (vous, c'est-à-dire elle aussi).

*
* *

LA MORT DE PIE XII
(A un jeune apprenti)

10-X-1958.

Ce que je veux surtout que nous partagions ensemble (car il ne faut négliger aucune occasion d'*unité*) c'est le deuil de l'Eglise en ces jours. Tu étais l'enfant de ce Père que Dieu vient de rappeler, c'est à lui que ton baptême t'a relié d'abord, c'est sous son règne que tu as vécu, dans la lumière qu'il a versée inépuisablement sur l'Eglise. Très réellement, tu as été présent dans son cœur, car ce grand cœur chérissait tous ses enfants sans les connaître tous. Et nous avons beau être quatre cent millions de chrétiens, pour chacun de nous la mort du Père commun est un deuil personnel, chacun de nous étant immédiatement attaché à lui par son baptême.

*
* *

LA MARCHE « DANS LE DESERT »

Le 26-III-59.

Je dois dire que je ne me suis jamais senti aucune capacité pour la direction par correspondance ! Il ne semble d'ailleurs pas que ce soit une chose nécessaire en vie dominicaine, car je remarque que parmi les auteurs célèbres de « Lettres de direction », on ne trouve guère de dominicains. Même les lettres du bienheureux Jourdain de Saxe à la bienheureuse Diane d'Andalo n'ont pas exactement ce caractère. Quelque chose, je crois, dans l'esprit de l'Ordre, s'accommode mal de l'extrême subjectivité, de l'analyse du détail, de l'attention aux nuances de l'état d'âme d'un jour à l'autre, que comportent les vraies lettres de direction. Je suis très frappé, je pourrais dire de plus en plus, du fait que nous n'avons *rien d'écrit* de saint Dominique. Les Constitutions primitives de l'Ordre sont certainement siennes, mais non pas rédigées comme par exemple saint Benoît a écrit sa Règle. Elles ont été composées et promulguées en Chapitre, et avec cela, en route. En un sens, tout dominicain marche « dans le désert »,

appuyé sur quelques idées-mères qu'il applique selon les circonstances. Avec la prière liturgique, la romanité d'esprit, et l'état habituel d'abandon au Père céleste (il faut ajouter la dévotion à la Sainte Vierge), on peut aller indéfiniment sans faiblir : c'est une nourriture qui ne manque jamais.

[...] Voyez la « Pensée Catholique ». Tout n'y est pas de première valeur, c'est entendu. Elle a néanmoins publié à plusieurs reprises des travaux vraiment remarquables : ceux du Dr Stocker en psychologie religieuse, ceux de M. l'abbé Combes sur la spiritualité, ceux de M. l'abbé Dulac sur la fameuse « Sapinière ». Or tout cela est, par les autres revues catholiques, volontairement ignoré, annulé, tenu pour non avenu. Même dans les cas où une controverse sérieuse pourrait s'établir avec profit, on s'en garde comme du feu. Pour nous discuter, il faudrait nous citer, admettre que nous existons. A aucun prix ! Nous aussi, nous sommes « dans notre désert ». Et comme tout de même il faut se défier de soi, nous finirions par croire que c'est nous qui nous trompons et qui faisons tromper les autres, nos lecteurs, si, de temps en temps, ne nous venait de l'autorité suprême un signe indubitable d'approbation, comme, dans le dernier fascicule, l'article du cardinal Ottaviani reproduit avec sa permission et sa bénédiction. C'est peu, mais cela doit suffire à qui ne veut que s'assurer qu'il est dans la bonne route, sans se mettre en souci de mendier des faveurs.

*
* *

SOUVENIR DE LA MORT DE SA MERE
(A un confrère en deuil)

N.-D. de Joie, le 20 mai 1959.

Mon cher Père et ami,

Je viens seulement d'apprendre la mort de votre maman. C'est M. le Supérieur de Saint-Ivy, venu ici présider le Pardon de Sainte-Anne des Bois, qui m'a appris votre deuil — le plus grand sans comparaison qui puisse atteindre un cœur à la fois filial et sacerdotal. J'avais trente ans, et quatre ans de prêtrise, quand j'ai perdu ma propre mère, je n'étais pas auprès d'elle, je ne l'ai revue que morte. J'ai cru devenir

fou. On a dû m'arracher de ce lit au pied duquel ce qui me dévorait ce n'était pas ma perte, après tout ma mère était au ciel, mais le torturant remords de ne pas lui avoir donné tandis qu'elle était ici-bas, assez de tendresse, de piété, d'amour, de vénération.

Vous aurez pu du moins, mon très cher, entourer jusqu'à la fin votre maman. Il reste le chagrin de la séparation, à lui seul si inconsolable et si désolant, si dévastant. Je prends part au vôtre du cœur le plus fraternel.

« *Via omnis carnis* » ! Oui, c'est « la voie de toute chair », et l'Esprit-Saint l'abrège en trois mots. Mais l'âme ne suit la voie de la chair que peu de temps, ce qu'il faut pour s'ouvrir à « la belle lumière de l'éternité, *decora lux aeternitatis* ».

Ce qui est bon à penser, c'est que nos mamans valent mieux que nous, sont plus saintes que nous, sont plus près de Dieu que nous serons, et que nous serons éternisés à notre rang de fils pour être leur gloire.

*
* *

« LA SAINTE VIERGE A L'AUTRE BOUT DU MONDE »

N.-D. de Joie, le 4 juin 1959.

Mon grand E., Dieu sait si j'admire ton art, je ne sais pas si je n'admire pas encore plus ton cœur, et la fidélité avec laquelle tu nous fais partager tout ce qui t'arrive d'heureux et de fâcheux. Grâce à Dieu, en ce moment c'est de la joie. J'ai lu avec le contentement que tu devines (contentement, façon de parler ; je suis bien plus que content) la lettre que t'écrit au sujet de ta statue de Notre-Dame du Vent l'aumônier des Iles Kerguélen. Quelle bonne, quelle belle émotion de penser que ta statue fera honorer la sainte Vierge à l'autre bout du monde ! Je te prie de garder cette lettre, Emile. Quand Claude sera un homme, il la lira et relira, et s'il est aussi fier de son père que moi je le suis de mon fils, le cœur lui sautera dans la poitrine.

Pourquoi, d'ailleurs (c'est une idée de Mère X., car tu penses bien que je n'ai pas gardé cette lettre pour moi tout seul) Pourquoi Claude, qui doit commencer à savoir écrire, ne copierait-il pas, en « page d'écriture », ce témoignage rendu à ton art ? Il nous enverrait ici cette « page d'écriture » et ainsi nous aurions le double de la lettre. La diffi-

culté c'est que l'aumônier des Kerguélen est difficile à lire pour un garçon de six ans. Mais il doit faire des dictées aussi, non ? Anne, dictez la lettre à Claude, par petits morceaux !

On commence à vous guetter, à vous attendre, à vous espérer. Quand venez-vous ?

* *

REPONSE A « MONSIEUR POURQUOI »
(A un enfant de 9 ans)

Saint-Cloud, le 11 juin 1959.

Monsieur Pourquoi m'a dit l'autre jour (tu te rappelles) :
« Mon Père, pourquoi que vous m'aimez ? »
Réponse :
« Parce que tu es toi. »

Eh bien, c'est toujours vrai, je t'aime toujours, et même ce sera toujours vrai, je t'aimerai toujours, et ce sera toujours parce que tu es toi. Le Bon Dieu a certainement fait mon cœur exprès pour t'aimer.

Je suis content des nouvelles des petits veaux. Mais la vraie bonne nouvelle c'est 20/20 en Arithmétique. Même en hiver, même quand il pleuvra, si tu as 20/20 en Arithmétique ou en autre chose, il fera beau temps pour moi. C'est quand tu as de bonnes notes que tu es tout à fait mon petit printemps.

*
* *

« BATIR SUR LE ROCHER »

Le 26-X-1959.

[...] Il faut demeurer dans l'Eglise, et l'Eglise est dans Rome, « *super hanc petram* ». Où serait-elle donc si elle n'était pas sur le Rocher où le Seigneur lui-même a annoncé qu'il la bâtirait tout entière ? Si on ne bâtit pas sur le Rocher, ce n'est pas l'Eglise qu'on bâtit. Quoi de plus clair, et comment comprendre que cette vérité si claire, si simple, si pacifiante, soit devenue inaccessible à tant de gens ?

LA GUERRE D'ALGERIE
(A un jeune apprenti [16 ans])

(Fin de 1959).

... Nous ne sommes plus, hélas, au temps des croisades. Néanmoins, la guerre d'Algérie est une guerre juste, elle est, en son fond, une guerre de défense de la civilisation chrétienne, et j'ai bien la confiance que Dieu accueille dans sa miséricorde tant de jeunes soldats qui ont, comme ton cousin, donné leur vie en pleine jeunesse pour sauver ce qui reste de chrétienté.

Néanmoins, c'est un mort de plus, c'est un jeune Français de moins, et l'espérance que nous gardons de son salut éternel ne peut nous empêcher de détester les abominables politiciens qui sont les responsables de cette guerre interminable, qui ont laissé pourrir, par lâcheté ou même par trahison délibérée, des régions entières, et qui sont comptables devant Dieu de tant de sang répandu par leur faute, par leur crime.

Tu as vu par mon article * ce que c'était que l'Indochine il y a quarante ans, quelle paix y régnait, quelle entente avec la France et quel bon accord avec l'armée. Je viens de lire moi-même les Mémoires d'un officier d'Algérie à la fin du siècle dernier. Il y raconte, comme une chose toute naturelle, que, venant de se marier, il traversait tranquillement tout le pays à cheval *tout seul* avec sa jeune femme, elle-même excellente écuyère. C'était une promenade, sans escorte parce que sans danger, sur des centaines de kilomètres. Maintenant, on assassine aux portes d'Alger. Ce changement ne s'est pas fait tout seul « par la force des choses » et ceux qui le disent nous prennent pour des imbéciles. Il y a des responsables et des coupables, et qui vivent bien grassement pendant que des jeunes gens comme ton cousin se font tuer. Ces pensées me remplissent d'une colère toujours renaissante et c'est pourquoi je m'emploie de toutes mes forces, je donne tout le temps que mon emploi ici me laisse, pour que le sacrifice de ces jeunes gens ne soit pas inutile. Il y a naturellement des gens qui me trouvent trop dur, mais ce n'est pas l'avis de tout le monde. J'ai reçu hier même une lettre de l'amiral de Pen-

---

* *La Pensée catholique*, n° 59. « Témoignage pour l'armée. »

fentenyo, un grand chrétien et un grand marin, qui me félicite, lui, de la « volée de bois vert » comme il dit, que j'ai fait tomber sur le dos de cette bande de mauvais Français et de traîtres, et qui attend impatiemment la suite de mon article.

Tu imagines que des nouvelles comme celle que tu me donnes ne sont pas faites pour calmer mon indignation. Je ne suis pas d'un caractère à me taire devant l'iniquité, et puisque je dispose d'une plume et d'un public, je ne cesserai pas de combattre ceux qui, en France même, démolissent l'œuvre de la France, soutiennent les fellagha, et encore une fois, sont les vrais responsables de la mort de tant de jeunes soldats.

Voilà une longue lettre. Mais à mesure que tu deviens un homme, que je te vois grandir, et grâce à Dieu, grandir non seulement en taille, mais en sérieux d'esprit et en droiture de cœur, je sens aussi grandir en moi le désir de *t'élever* au vrai sens du mot, de te porter toujours plus haut, de t'accoutumer aux grandes pensées et aux choses nobles, de tremper ton caractère, d'armer ton intelligence et de fortifier ton cœur. Je ne veux négliger aucune occasion.

*
* *

« NE PAS SE COMPOSER UN PERSONNAGE »
(Au même)

29-IV-1960.

La communion quotidienne se situe à un niveau où tu dois arriver, mais pas nécessairement où tu dois dès maintenant être arrivé. Il y a une nuance ! A l'âge où tu es, j'étais « pion » de lycée. « Pion », ce n'est pas une situation où on puisse communier tous les jours. Dans les lycées, la messe n'est pas dans l'horaire de tous les jours ; tout juste dans celui du dimanche. Le principal est d'être simple, absolument simple, de ne pas se composer un personnage, de ne pas se jouer à soi-même la comédie d'être plus pieux qu'on ne l'est au fond de l'âme, et par conséquent de se prêter aux circonstances, sans s'ingénier à chercher toujours ce qui

serait le meilleur en soi. Tout ce que tu as à faire, c'est de ne pas manquer une communion par une négligence *positive* de ta part. Dieu fera que tu en auras de plus en plus souvent la possibilité, à mesure que tu en auras davantage le désir spontané et profond. Il ne faut pas devancer Dieu, manger son blé en herbe, ou, comme disait saint Vincent de Paul, « enjamber sur la Providence ».

*
* *

« LES TROIS CHOSES CAPITALES »
(A l'apprenti entré au séminaire des vocations tardives)

27-IX-1960.

Comme je n'ai toujours pas d'image sous la main sur laquelle écrire les trois choses capitales dont je t'ai parlé la veille de ton départ, je te les mets ici, et je désire que tu les gardes très profondément dans ton cœur.

1° Avant tout la piété, l'esprit de prière, l'amour de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge Marie, la volonté de sacrifice ; sans rien de guindé ni d'artificiel, sans chercher même à avancer trop vite, mais avec une résolution constante et énergique. « Celui qui veut être mon disciple, qu'il prenne sa croix *tous les jours* et qu'il me suive. »

2° La docilité active à te laisser former. Il ne s'agit pas d'être un prêtre à ta fantaisie, il s'agit d'être un prêtre selon le cœur de Dieu et selon l'Eglise. On n'en vient pas à bout en « franc-tireur ». Je t'ai raconté qu'en m'envoyant à Rome, Mgr Gouraud m'avait dit : « Vous tâcherez de sucer tout ce qu'on vous enseignera au Séminaire, sans rien laisser perdre. » Et en effet *j'ai tâché*, et après quarante ans je vis encore des leçons et des exemples des Pères du Séminaire, du P. Le Floch surtout. Dis-toi bien que tu es à Saint-Ilan non pas pour inventer, mais pour *recevoir*. Et tu n'en seras que mieux toi-même, le moment venu. Mais ce moment n'est pas venu. Le moment présent, pour toi, c'est celui de l'obéissance et de la docilité. Fais ce qu'on te dit de faire, comme on te dit de le faire et encore une fois, plus tard, ta personnalité n'en sera que plus riche, plus ferme, et ton action plus féconde.

3° Le travail... mais crac ! il est l'heure du courrier.

*
* *

POUR SAVOIR LE LATIN
(Au même)

30-IX-1960.

Ce n'est pas encore aujourd'hui que je te parlerai au long de ton propre travail ; mais je n'attends pas pour te dire qu'il ne faut absolument pas que tu « traînes » en latin. Je crois que tu ne dois pas bien t'y prendre. Une phrase latine n'est pas un rébus à deviner. Elle a une *logique* interne, qu'il s'agit de découvrir, dans laquelle il s'agit d'entrer. Il faut user pour cela de tout ce qu'on a de vigueur dans l'esprit, prendre la phrase à bras tendus, la planter en face de soi, la fouiller du regard, en palper les os et les jointures, refouler en soi l'ordre des mots dans le français et s'astreindre à adopter l'ordre des mots dans le latin, se latiniser soi-même en quelque sorte, devenir l'auteur de la phrase à force de se l'être assimilée. Ce n'est pas petite besogne, mais à moins faire on n'arrive jamais à savoir le latin.

*
* *

VIEILLIR C'EST ALLER VERS LA JEUNESSE ETERNELLE
LA PAIX EST LE FRUIT DE L'ORDRE
(Au même)

2-X-1960.

Samedi soir en rentrant de Saint-Cloud, j'ai trouvé sur ma table la lettre que tu m'écrivais pour mon anniversaire, et je viens t'en remercier. Soixante ans, ce sont bien des comptes à rendre à Dieu. Qu'il veuille bien dans sa miséricorde effacer mes péchés et ne regarder que le peu que j'ai fait, avec sa grâce, pour l'amour de Lui et des enfants qu'il m'a confiés. Et qu'il veuille aussi, jusqu'à mon dernier souffle, m'entretenir dans le zèle de sa gloire et de son règne. Au fond vieillir n'est rien, puisque c'est aller vers la jeunesse éternelle.

Demain soir, nous aurons ici, comme vous sans doute à Saint-Ilan, une heure sainte en union avec les pèlerins de

Fatima. A dire toute ma pensée, je ne crois pas que Dieu fasse grand cas de ces prières ni même de ces pénitences pour la paix, quand les peuples en même temps rejettent les conditions divinement établies de la paix. La paix est le fruit de l'ordre ; là où le désordre est entretenu et caressé, point de paix. Il y a un ordre public chrétien, qui veut que l'Etat soit chrétien, les lois chrétiennes, les institutions chrétiennes. Tout cela est parfaitement clair, a été dit, répété, ressassé par les Papes. Et on veut la paix dans le laïcisme, la paix dans l'athéisme ! On est loin de compte, et il n'est pas à croire que Dieu nous exauce. Dans Isaïe[4], les juifs demandent à Dieu : « Pourquoi avons-nous jeûné sans que vous nous ayez regardés : *quare ieiunavimus, et non aspexisti ?* » Et Dieu répond « dans le temps même où vous jeûnez, on retrouve votre volonté propre, *ecce in die ieiunii vestri invenitur voluntas vestra* ». Les dernières nouvelles d'aujourd'hui et de demain sont dans ces deux phrases. Nous jeûnerons en vain, aussi longtemps que nous, chrétiens, nous nous accommoderons d'un Etat qui veut délibérément ignorer le Christ-Roi.

*
* *

« DEMANDE A DIEU QUE TON CHEMIN SOIT RUDE »
(Au même)

13-XI-1960.

Il paraît que vous étiez en retraite ces jours-ci ; peut-être y êtes-vous encore. Je t'accompagne, au long de ces journées plus recueillies et plus priantes. Que Jésus te parle au cœur et t'attache à Lui de plus en plus ; que la Sainte Vierge et ton saint Ange et ton saint patron t'obtiennent toute grâce et toute force pour continuer ton chemin. Et demande à Dieu que ce chemin soit rude. Il faut à un prêtre une vie dure, avec des travaux incessants, avec des responsabilités sans fin, avec des soucis et des épreuves ; autrement on s'embourgeoise, les prêtres comme les autres, et ceux qui nous voient vivre ne trouvent plus en nous assez de ressemblance avec le Seigneur crucifié. Il faut laisser à Dieu le soin de nous faire

---

4. Is. LVIII, 3.

la part de bonheur dont notre faiblesse a besoin ; il n'y manque jamais, pourvu que nous ne la recherchions pas. Sa Providence veille sur les prêtres qui ne veulent que travailler pour Lui, et elle leur envoie quand il le faut le sourire d'un petit X. ! Que c'est vrai ce que dit Jésus : « Chercher d'abord le règne de Dieu et sa justice, le reste viendra *par surcroît.* » Ne chercher que le règne de Dieu, la joie viendra par-dessus le marché.

*
* *

« IL Y A TANT DE MANIERES DE SERVIR L'EGLISE »

Le 21-XII-1960.

Il y a tant de manières de servir l'Eglise qu'on est toujours surpris de rencontrer des gens qui ne conçoivent que la leur [...] et qui contrecarrent celle d'autrui. Néanmoins, poursuivez. Ce que nous avons en projet est aussi un *service,* cela suffit pour persévérer. C'est une longue attente, un Avent dont nous ne voyons pas paraître le Noël. Les prophètes non plus n'ont pas vu le Messie.

*
* *

POURQUOI COMMUNIER A PAQUES
(Aux Anciens de N.-D. de Joie)

Semaine Sainte 1961.

... La communion pascale est ce qu'on appelle un commandement de l'Eglise ; il est beaucoup plus simple et beaucoup plus clair de dire un commandement du Pape. Le Pape est notre Souverain et nous sommes ses sujets ; un sujet ne discute pas les ordres de son souverain ; il obéit. Vous avez la gloire incomparable d'être sujets du Pape, dans l'Eglise qui est vraiment « le plus beau royaume qui soit sous le ciel » : obéissez.

Mais comme le Pape n'est pas un tyran, un despote qui transforme en loi ses fantaisies et ses caprices, il a donc ses

raisons pour commander à chacun de ses sujets (capables de discernement) de communier au temps de Pâques. Ces raisons sont-elles cachées ? Nullement. L'Eglise n'est pas une de ces sectes maçonniques, une de ces sociétés secrètes dont les chefs font agir les membres en aveugles, sans dévoiler leurs motifs ni leurs buts. Les raisons du Pape sont publiques, clairement manifestées, hautement proclamées ; c'est vrai en toute matière, c'est vrai en ce qui concerne la communion pascale.

Les raisons du Pape, ce sont les liens sacrés qui unissent la célébration eucharistique à la mort et à la Résurrection de Notre Seigneur. Et en ceci le Pape, si puissant qu'il soit, est au même point que nous. Il ne peut pas défaire ce que Jésus a fait. Jésus est mort au moment de la Pâque juive, comme le véritable Agneau pascal, pour qu'il fût clair que sa mort était un sacrifice, et que lui qui mourait, mourait comme Victime. Communier n'est autre chose que s'unir à ce Sacrifice, recevoir cette Victime agréée de Dieu et retrouver par elle et en elle la bienveillance de Dieu ; toute communion nous donne part à la grâce méritée par cette Victime, en quelque temps de l'année que l'on soit ; toute messe rend de nouveau présent ce Sacrifice.

Mais cette relation invisible de la messe et de la communion à la mort victimale de Notre Seigneur devient chaque année plus sensible quand revient l'anniversaire de l'événement historique de la Passion.

En outre, de même que Jésus a triomphé de la mort par sa Résurrection, ainsi le chrétien par la communion, reçoit le moyen de triompher du péché et de vivre avec une âme ressuscitée, en attendant la résurrection de son corps. Cela aussi est vrai de toute communion, mais se présente à l'esprit avec plus de force quand le déroulement de l'année ramène la fête de Pâques.

Telles sont, mes chers grands, les raisons du Pape ; elles sont sages, profondes, belles, lumineuses. Il invite à la communion fréquente, à la communion quotidienne, il en presse ses sujets qui sont aussi ses enfants ; mais trouvant que ce serait par trop grossier, par trop ingrat, par trop indigne de l'honneur du baptême que de laisser passer même les fêtes pascales sans y prendre part en recevant dans ce temps, le plus noble de l'année, le corps de Jésus mort et ressuscité, il nous déclare tout net qu'il le veut.

Un ordre si bien fondé, si imprégné de piété pour Notre-Seigneur, si salutaire pour nous, on ne se le fait pas répéter.

*
* *

« RIEN N'EST INUTILE » — L'ETUDE
(Au séminariste)

16-IV-1961.

Tu ne saurais trop apprendre, trop retenir, trop savoir. Rien n'est inutile de tout ce qui forme et pétrit l'intelligence, de ce qui rend le jugement mieux éclairé et plus ferme. On n'avance chaque jour que de façon imperceptible. et néanmoins on avance ; ni une leçon ni un devoir ne sont du temps perdu. Je n'ai pas trop de *tout* ce que je sais pour faire le moindre catéchisme ou pour entendre une confession. On ne se sert pas à chaque fois de tout le matériel acquis, mais on se sert de tout son esprit tel qu'on se l'est fait à force d'étude.

*
* *

A LA FRATERNITE SACERDOTALE
L'EGLISE TOUTE BELLE — LA COLLEGIALITE

14 mai 1961.

On m'a rapporté, il n'y a pas quinze jours, ce propos d'un prêtre parisien : « Après le Concile, vous ne reconnaîtrez plus l'Eglise ». Propos forgé, très volontiers je le crois, et très volontiers je n'en crois rien : il est dans l'air. Et c'est un propos à la fois impie et trompeur. Il est impie, comme est impie un fils qui n'est pas en admiration devant le visage présent de sa mère, fût-il fané de rides ou taché de couperose, et l'Eglise n'a jamais ni rides ni taches, « *sine ruga, sine macula* » ; il est trompeur, en ce qu'il ne peut disposer qu'aux pires déceptions, et par conséquent aux pires défections. Quoi ! nous aurons vu vieillir nos mamans de la terre sans jamais nous lasser de contempler ces cheveux blanchis, ces traits défaits, ces mains tremblantes, ce regard qui va s'éteignant, nous aurons pensé mourir de douleur quand le cercueil nous a

dérobé l'enveloppe flétrie d'une âme et d'un amour que nous savons pourtant l'un et l'autre immortels, et devant l'Eglise Mère, toujours jeune, toujours belle, toujours glorieuse, toujours féconde, toujours en noces virginales avec l'Epoux ressuscité, nous aurons l'impiété, il faut redire le mot, il n'y en a pas d'autre, l'impiété maudite de lui trouver des laideurs, et de l'inviter à se farder, nous ses fils, elle notre Mère ? Se peut-il rien de plus exécrable ?

Pour nous, nous souvenant que Dieu n'a pas jugé qu'il fût au-dessous de la dignité de la Sainte Vierge de faire d'elle la figure de l'Eglise, chantons à l'Eglise le « *Tota pulchra es* [5] » et ne lui demandons que d'être elle-même pour captiver nos cœurs du plus puissant, du plus véhément, du plus exclusif amour.

Que lui importe d'ailleurs, à cette Epouse transcendante, ce que lui demandent ou ne lui demandent pas des hommes d'un jour, ou les hommes du jour ? Elle ne prend conseil que de la Croix et du Ciel. Le siècle fera ce qui lui plaît ; elle fera « ce qui plaît à Dieu » : « *Quomodo placeat Deo* », comme elle a toujours fait, comme elle fait, comme elle fera toujours ; c'est son divin caractère, que rien n'altérera. Après le Concile, l'Eglise ne sera pas méconnaissable, elle sera parfaitement reconnaissable. Mais il faut le dire et le redire, le prêcher et le reprêcher, parce que l'imagination du contraire, outre l'impiété et l'injure, expose les têtes faibles à des déboires dont elles ne se remettraient pas.

*
* *

Qu'il y ait dans l'épiscopat une collégialité de juridiction et de magistère, c'est hors de question. Que cette collégialité soit de droit divin ou de droit ecclésiastique, c'est matière à discussion. Mais qu'elle soit d'elle-même et toujours *en acte*, ce qui est ce qu'on veut voir proclamer par le prochain Concile, c'est un monstre. Elle est d'elle-même radicale, virtuelle, aptitudinelle, et elle est cela, dans mon opinion, de droit divin, au moins fondamentalement. Mais elle n'est pas d'elle-même et toujours en acte, ni même en capacité prochaine de s'exercer indépendamment de l'Autorité souveraine. Il faut un passage à l'acte, et ce passage requiert cette Autorité, et cela aussi est de droit divin. Le deuxième Concile du Vatican n'effacera

---

5. Vous êtes toute belle (office du 8 décembre).

pas une ligne du premier ; il ne biffera pas, notamment, le décisif « *singuli singulos* » [6] qui est dans la Constitution *Pastor Aeternus*. Après comme avant le Concile, les Evêques demeureront des monarques, quoique non souverains. Après comme avant le Concile, ils n'auront de collégialité actuelle [6 bis] que collégialement, c'est-à-dire conciliairement assemblés, et ils ne seront pas conciliairement assemblés contre le gré, ni sans le gré du Pontife Romain. La collégialité toujours en acte, ce serait l'asservissement des Evêques les uns aux autres, et bientôt leur asservissement à César. Il n'y a pas besoin de voir beaucoup plus loin que le bout de son nez pour voir pointiller l'oreille du loup.

Le Concile foulera tranquillement aux pieds ce tapis d'inepties imprimées, mais, encore une fois, frères très chers, ayons souci des faibles, songeons à ceux qui ne referaient pas en arrière le chemin où des maîtres insensés les auraient jetés en avant.

*
* *

« TROIS GRANDS TEMOINS » — LE CONCILE
(Aux Anciens de N.-D. de Joie)

Juin 1961.

Mes chers grands,

Je vous écris à la saint Jean d'été (bonne fête à tous nos Jean) et cinq jours avant la saint Pierre (bonne fête à tous nos

---

6. « ... Les évêques... gouvernent en vrais pasteurs chacun le troupeau à lui confié — assignatos sibi greges, *singuli singulos*, pascunt et regunt... » Vat. I, Sess. IV, cap. 3. D.B. 1828.

6 *bis*. Il est bien évident que les expressions « en acte », « à l'acte », « collégialité actuelle » et les mots « radicale, virtuelle, aptitudinelle » relèvent du vocabulaire et de la philosophie scolastique. « Actuel » et « radical » n'ont ici rien à voir avec « contemporain » ou « absolu ». — Le lecteur qui possède les textes du Concile pourra comparer ces quelques lignes écrites en mai 1961 avec la « Note explicative préliminaire » de la Constitution conciliaire sur l'Eglise (21 novembre 1964) : « Le collège (des évêques), bien qu'il existe toujours..., n'est pas toujours en acte plein... Ce n'est que par intervalles qu'il agit d'un acte strictement collégial et il ne le fait qu'avec le consentement de la Tête (le Pape) » (Nota praevia, § 4).

Pierre) qui est aussi la saint Paul (bonne fête à tous nos Paul). Le Précurseur de Notre-Seigneur, le Prince des Apôtres, l'Apôtre des Nations, voilà trois des grands personnages de notre histoire chrétienne, et qui non seulement dominent l'horizon des premiers temps de l'Eglise, mais encore aujourd'hui sont l'objet de notre vénération et de notre admiration. Trois grands témoins. trois grands martyrs, chacun à leur rang et dans la fonction, humblement et inflexiblement accomplie, que la Providence leur avait assignée dans l'ordre du salut.

Des trois néanmoins, c'est vers saint Pierre, le premier Pape, que se tourne ma pensée, vers saint Pierre toujours vivant dans ses successeurs, et présentement vivant en la personne du Saint-Père d'aujourd'hui, Jean XXIII. Les journaux, même les moins soucieux de renseigner leurs lecteurs sur la vie immortelle de l'Eglise, donnent de temps en temps quelques nouvelles sur le prochain Concile qui sera célébré à Rome, au lieu même du martyre de saint Pierre. Ce Concile n'est pas encore convoqué, mais depuis déjà un an et demi, le Pape travaille à sa préparation, et y fait travailler sous ses yeux, dans Rome même, les plus savants théologiens appelés de partout.

Le moment venu, le Saint-Père ordonnera la convocation, par un acte très solennel qui s'appelle la Bulle d'indiction, et les évêques de toutes les régions de la terre s'assembleront à Rome, pasteurs subordonnés sous l'autorité du Pasteur suprême et étudieront avec lui, décideront avec lui les mesures propres à faire avancer en ce monde du xxe siècle le royaume de Dieu.

Car il ne s'agira pas d'autre chose au Concile, mes chers grands. Il ne se réunira pas pour changer quoi que ce soit à la nature, à la structure, à la constitution de l'Eglise. Si elle cessait d'être elle-même, de reposer tout entière sur le Rocher romain, c'est alors qu'elle ne servirait plus à rien, qu'elle n'aurait plus sa raison d'être, n'étant plus ce que le Seigneur a voulu qu'elle soit. On m'a rapporté que quelqu'un aurait dit « Après le Concile, vous ne reconnaîtrez plus l'Eglise ». Je doute qu'un chrétien ait pu prononcer une parole aussi impie et aussi sotte ; en tout cas, n'en croyez rien. Après le Concile, l'Eglise sera très reconnaissable ; elle demeurera le Corps et l'Epouse du Christ, la Mère des âmes, elle continuera à célébrer le Sacrifice eucharistique, à distribuer les sacrements. Les évêques continueront à gouverner chacun leur diocèse, et, au sommet de la Hiérarchie catholique, Pierre, dans son successeur, quel qu'il soit, demeurera dans la plénitude de la souveraineté apostolique, n'ayant en ce monde ni supérieur ni

égal. Après comme avant le Concile « Tu es le Rocher, et sur ce rocher je bâtirai mon Eglise, et toutes les forces de l'enfer ne l'emporteront pas contre elle ». Telle est notre foi d'aujourd'hui, telle sera notre foi de demain, la seule qui puisse nous sauver et sauver le monde de la barbarie, de l'esclavage, de la destruction.

*
* *

« IL FAUT A UN PRETRE UN CŒUR IMMOLE »
(Au séminariste)

19-IX-1961.

Je n'attends pas que tu m'aies écrit pour commencer la série des lettres de ta deuxième année de séminaire. Je suppose d'ailleurs que tu es en retraite en ce moment. Et au fond, je n'ai rien à te dire, sinon un grand « *sursum cor* », pour te donner l'occasion de répondre « *habeo ad Dominum* ». Je prie Jésus que tu le tiennes bien, ton cœur, élevé vers Lui comme une offrande et un sacrifice, car il faut à un prêtre un cœur immolé, et qui ne batte, même quand il bat le plus tendrement, que selon le premier amour qui est l'amour de Dieu.

*
* *

LA SCIENCE ET LA PIETE DU PRETRE
(Au même)

24-IX-1961.

Saint Paul dit que la piété est *utile* à tout « *ad omnia utilis est*[7] », il ne dit pas qu'elle *suffit* à tout. Il faut la science, et acquérir la science est une partie, non la moindre, de la piété du prêtre. Un prêtre qui n'étudie pas toute sa vie, c'est qu'il n'est pas pieux de la façon dont un prêtre doit l'être. Et pour construire ainsi, à longueur de vie, il faut des fondations solides. C'est maintenant que tu les jettes, ces fondations. Elles ne seront jamais trop profondes ni trop puissantes.

---

7. 1 Tim. IV, 8.

*
* *

A LA FRATERNITE SACERDOTALE
PRETRES VOUES AU VRAI OU AU SOCIAL ?

7 octobre 1961.

Vous avez certainement remarqué, Frères très chers, combien Monseigneur a loué l'obligation d'étudier [3] qui est inscrite dans notre Règlement depuis sa première rédaction, car sur ce point nous sommes demeurés inflexibles. Puisque c'est là ce que l'Evêque dont nous sommes les sujets apprécie le plus hautement dans notre Fraternité, c'est bien le moins que nous ne lui infligions pas de démenti. Que chacun se stimule, s'éprouve et se cravache ! Quelle folie de croire qu'on en sait toujours assez pour faire le catéchisme à des bambins ou pour confesser une vieille paysanne ! Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai. « *Unumquodque agit secundum quod est* * ». Dans la classe la plus modeste, dans la chapelle la plus écartée, dans le confessionnal le plus obscur (mais combien plus brillant devant Dieu qu'une chaire de Sorbonne... !) vous n'agirez que selon ce que vous serez. Si l'on soupçonne que notre foi n'est que celle du charbonnier, qui rassurera-t-elle, qui s'appuiera sur elle, à qui se communiquera-t-elle ? Maritain dit du P. Clérissac : « Son âme disparaissait dans la lumière » O désirable, ô bienheureuse disparition ! Qu'on ne nous voie donc plus, qu'on ne voie que la Vérité suréblouissante où l'on aura envie de s'engloutir avec nous !

*
* *

Il se dit beaucoup, et il y a, hélas, sujet de dire, que les hommes de ce temps sont désintéressés de la vérité, qu'on perd le temps à leur présenter le christianisme comme vrai, qu'il faut, pour avoir chance de les conquérir, le leur présenter comme bienfaisant, et surtout comme « socialement »

---

8. Le jour des 25 ans de la Fraternité, à Vannes.
* « On n'*agit* que selon ce que l'on *est*. »

bienfaisant, car enfin qui veut-on qui s'intéresse aujourd'hui à ce qui n'est pas « social », de face, de profil ou de dos ?

Oui, on a sujet de parler ainsi. Il y a une indifférence, non universelle, mais très générale, au vrai comme tel. On se soucie fort peu d'être dans le vrai ou dans le faux, pourvu qu'on soit « social »... et qu'on ait la télévision ! C'est l'effet d'une pédagogie anti-intellectualiste, dont on ne peut que trop aisément constater la pénétration jusque dans nos écoles, et qui règne dans les autres, qui entrave tant qu'elle peut le jeu normal de la conceptualisation et du jugement, qui empêche « l'homo sapiens » de se former dans l'enfant, et qui ne fait succéder à l'enfance que l'infantilisme. Nos contemporains n'ont pas le sens du vrai, parce qu'au fond ils ne sont jamais devenus des hommes ; ce sont des avortons intellectuels. En langage freudien — pardon pour la pédanterie -- on dirait qu'ils ont « fait une fixation » au stade pré-rationnel.

On ne peut négliger non plus les causes qui agissent après l'école sur ces pseudo-adultes. Je ne parle pas de la presse ni des divers engins « audio-visuels », je parle d'influences beaucoup plus maléfiques et pernicieuses, celle du communisme surtout, qui s'est toujours adressé — et pour cause ! — aux passions plus qu'à l'intelligence, et dont la vraie nature est d'être un appareil à broyer sous la terreur. De pire ennemi de l'intelligence, il n'y en a pas. Et c'est pourquoi saint Jean a reçu de Dieu l'inspiration de nommer *Bestia*, la Bête, la monstrueuse Puissance implacablement, férocement acharnée à réduire l'homme à la bestialité, afin qu'il se trouve heureux de son sort lorsque, sans fierté, sans liberté, sans pensée même, ses maîtres lui auront fourni à satiété « *panem et circenses* » : de la victuaille, et les jeux obscènes du cirque.

*
* *

Dans ce monde perverti en chiennerie, que viendrait faire l'Apologétique de l'intelligence ?

Elle est pourtant la seule valable, Frères très chers, comme elle était la seule valable hier, comme elle sera la seule valable demain.

D'abord parce qu'une des fonctions de l'Apologétique de l'intelligence est précisément par là même qu'elle s'adresse à l'intelligence, de rendre l'intelligence à elle-même, de la réveiller, de lui restituer le besoin d'être « dans le vrai », que la Bête peut bien tenir inconscient et inerte, mais qu'elle ne peut anéantir.

Ensuite, et surtout, parce que des gens qu'on aura persuadés que le christianisme est utile, bienfaisant, secourable, « social », et tout ce qu'on voudra, n'auront pas même commencé d'être chrétiens. Pour être chrétien, il faut avoir reçu la « *traditio Symboli* » et avoir accompli par un parrain, par soi-même la « *redditio Symboli* ». Il faut avoir récité avec adhésion le Symbole que l'Eglise propose. On ne fera pas que ce symbole soit autre chose qu'un système de jugements tenus pour vrais par l'Eglise, ni qu'on puisse être chrétien sans tenir pour vrais ces jugements. En matière de christianisme, la question du vrai ou du faux n'est pas une question secondaire à d'autres, elle se pose d'emblée et de fond elle est la seule. Elle transcende absolument toutes les autres qu'on peut poser à son sujet, notamment celle de son caractère assez ou pas assez « social ».

*
* *

Alors, montrons-leur qu'elle l'est comme il faut l'être et de la bonne manière — et cela seul demandera beaucoup d'étude. Mais ne croyons pas que nous aurons fait autre chose que déblayer le parvis, et le parvis n'est pas l'édifice. Que le parvis soit propre, j'en tombe d'accord ; mais il faut encore être en mesure de décrire les merveilles de l'édifice, et c'est l'affaire de toute une vie. On n'a jamais fini d'explorer, de scruter, de fouiller les vérités chrétiennes. Nous leur devons l'hommage de notre intelligence ; nous devons aussi leur procurer l'hommage de l'intelligence de nos fidèles : « *in captivitatem redigentes omnem intellectum*[9] ». L'étude seule, l'étude assidue, l'étude en esprit de prière, nous en rendra capables. « Donnez-nous le courage de vous chercher, dit saint Augustin,

9. 2 Cor. X, 15.

Vous qui nous avez fait Vous trouver, *Tu, da quaerendi vires qui invenire Te fecisti* ».

Et toutes ces considérations, pour justes qu'elles me paraissent, ne nous empêcheront pas d'étudier particulièrement cette année... précisément la doctrine sociale de l'Eglise, telle qu'elle vient d'être exposée par le Souverain Pontife glorieusement régnant dans l'Encyclique « *Mater et Magistra* ».

Ce qu'il faut, c'est que dans nos sermons, nos cercles, nos réunions, nous fassions retentir l'Encyclique, surtout aux oreilles de nos paysans. Car d'autres cherchent à l'enterrer, cette Encyclique ; on la couvre de fleurs, mais on est en train bel et bien de l'enterrer. Elle ne plaît pas à tout le monde. Nous ne pouvons peut-être pas grand'chose contre cette immense conspiration de silence ou de déformation. Mais peu de chose est mieux que rien. Faisons ce peu de chose, pour l'honneur du vrai, pour l'honneur de l'Eglise, pour l'honneur du Saint-Père. « Oui quand c'est oui, et non quand c'est non ».

Ne faisons pas dire au Pape ce qu'il ne dit pas, ne lui faisons pas ne pas dire ce qu'il dit, ne lui faisons pas dire ce qu'il dit autrement qu'il ne le dit. « *Est, est : non, non* ».

Et que la Sainte Vierge Marie bénisse vos efforts, vos études, vos travaux, votre ministère, jour après jour, au long de cette année.

*
* *

LA FETE DU CHRIST-ROI
LAICITE ET LAICISME
(Aux Anciens de N.-D. de Joie)

Octobre 1961.

Mes chers grands,

L'approche de la fête du Christ-Roi me fournira la matière de mon message d'aujourd'hui.

J'étais à Rome, encore séminariste, quand à Noël 1925, le Souverain Pontife alors régnant, Pie XI, publia la mémorable Encyclique où il exposait la belle doctrine de la royauté de Notre-Seigneur, et annonçait l'institution d'une fête spéciale pour reconnaître et honorer cette Royauté : la fête du Christ-Roi, fixée au dernier dimanche d'octobre.

Je ne peux pas vous transcrire toute l'Encyclique, et c'est grand dommage : c'est une merveille. J'insisterai donc sur un point.

Pie XI déclare expressément qu'il établit la fête du Christ-Roi afin de combattre le laïcisme.

Le laïcisme, qu'est-ce que c'est ?

Ce n'est pas n'importe quelle forme d'hostilité à l'Eglise. C'est cette forme d'hostilité à l'Eglise qui consiste à soutenir que l'Etat, les institutions civiles, les lois, enfin toutes les affaires temporelles, doivent être conçus, construits, conduits en dehors de tout souci chrétien, de toute influence de l'Eglise, absolument comme si Jésus n'était pas le Seigneur de toutes choses, même des choses de ce monde, comme si l'Eglise n'existait pas, ou comme si elle n'était qu'une association privée, dépourvue de toute autorité publique.

L'Eglise, au contraire, enseigne (et c'est le résumé de toute l'Encyclique), que l'ordre temporel lui-même, la société civile, les institutions, les lois, doivent être pénétrés d'esprit chrétien, et reconnaître ainsi à leur manière la dignité royale et l'autorité royale de Notre-Seigneur. Elle déclare qu'il doit y avoir un règne social du Christ, elle veut que les chrétiens y travaillent, et elle dit qu'autrement il n'y aura jamais de paix dans le monde. Vous voyez assez, mes chers grands, que les événements lui donnent raison. Parce que Notre-Seigneur ne règne pas sur les sociétés temporelles, c'est la guerre partout.

Certainement, l'Etat est laïque ! Il l'est comme un carré est un carré et pas un cercle. Il l'est même quand il est gouverné par un prêtre, par un évêque, par un cardinal. Il l'est tout simplement parce que sa nature est de s'occuper des choses

temporelles et non des choses spirituelles. Mais il peut s'occuper chrétiennement des choses temporelles, s'en occuper en bon chrétien, et c'est ce que l'Eglise lui demande, rien de plus.

Vous-mêmes, vous êtes des laïques. Pourquoi des laïques ? Parce que, par vos métiers, vous vous occupez de choses temporelles, de mécanique, de menuiserie, de boulangerie etc. Est-ce que cela vous empêche d'être de bons chrétiens ? Est-ce que cela vous dispense de l'être ? Vous exercez chrétiennement votre métier, vous vendez votre moutarde ou vous réparez les voitures avec honnêteté, avec conscience, avec la sanctification du dimanche ; vous respectez l'autorité de Dieu et de l'Eglise dans vos foyers, dans l'éducation de vos enfants ; vous êtes des laïques et vous êtes des chrétiens, deux choses qui ne se détruisent pas, qui vont parfaitement ensemble.

C'est tout pareil pour l'Etat.

On ne lui demande pas de cesser d'être laïque, il l'est par nature, on lui demande d'être chrétien dans sa nature laïque, dans sa laïcité.

Un Etat qui ne veut pas être chrétien dans ce qu'il a à faire n'est pas dans la laïcité, il est dans le laïcisme. S'il prétend que parce qu'il est laïque, il n'a pas à être chrétien, il dit une énorme sottise. Vous trouvez bien le moyen, vous, d'être laïques et d'être chrétiens ! Pourquoi pas l'Etat ?

C'est un parti-pris sectaire et pas autre chose.

De tous les pays du « monde libre », la France est probablement le plus infecté de laïcisme. Vous vous plaignez de beaucoup de choses qui ne vont pas. Dites-vous bien que les choses ne vont pas, et vont de mal en pis, pour une seule raison profonde, pas trois, ni deux, mais une seule, qui est qu'en France l'Etat n'est pas chrétien et refuse de l'être. Alors Dieu punit ce refus criminel de la royauté de son Fils Notre-Seigneur.

... Nous avons tout mérité !

Et si nous avons quelque espérance, mes chers grands, d'être épargnés, ce ne peut être qu'à la condition absolue de nous purifier de tout laïcisme et de travailler là où nous sommes, selon les occasions et selon nos moyens, au règne social

de Notre-Seigneur. Que vos portes soient teintes du sang de l'Agneau, comme celles des Hébreux, quand passa l'Ange exterminateur. Pour le salut temporel et éternel de vos enfants et de vos cadets, chantez dimanche prochain avec l'Eglise l'hymne du Christ-Roi :

« Que les chefs des nations
Vous rendent publiquement honneur,
Que les maîtres et les juges vous révèrent,
Que les lois et les arts se ressentent de vous ».

*
* *

« *COMME FILS D'OFFICIER* »

12-X-1961.

Mon Colonel,

Bien que je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous, je vous prie de trouver bon que je me fasse celui de vous dire avec quelle émotion de cœur j'ai lu hier votre protestation adressée au journal *Figaro*.

On ne peut plus noblement, plus dignement, plus fièrement parler.

Par votre voix s'expriment des milliers de consciences, opprimées et indignées, comme la mienne, par le spectacle de tant de bassesses, d'iniquités et de crimes.

Pour nous, Bretons, c'est une double joie que cette voix ferme et courageuse soit celle d'un Breton et d'un B... Il est beau que ce soit dans nos anciennes et nobles familles que se trouvent des hommes de votre trempe, qui ont faim et soif de justice, et qui savent d'autant mieux rester debout devant les puissants du jour qu'ils savent s'agenouiller devant Dieu.

Mon père est mort capitaine d'infanterie coloniale. Ses états de service portent quinze campagnes dont quinze de guerre. Je sais que je suis fidèle à sa mémoire, mon Colonel, en me rangeant parmi les Français qui vous admirent, et qui, à votre exemple, *ne plieront pas*. Il y en a encore un certain nombre,

et je l'espère notamment en Bretagne, pour lesquels « le chemin de l'honneur passe par les prisons ».

Comme fils d'officier, comme français, comme breton, comme prêtre, comme père de jeunesse, je vous prie, mon Colonel, d'agréer l'expression de mes plus vibrantes félicitations et de mon profond respect.

Et que Dieu et Notre-Dame vous aient en leur sainte garde !

l'abbé Berto
supérieur du Foyer de jeunesse
de Pontcalec en Berné (Morbihan).

*
* *

« LA VRAIE MEDITATION »
« LA PRESENCE PATERNELLE DANS L'ABSENCE »

23 octobre 1961.

Non, mon Colonel, des hommes comme vous ne « s'aigrissent » pas dans leur cellule. Ils s'indignent, ils rongent leur frein, ils souffrent, mais ils demeurent partout ce que Léon Bloy appelait si magnifiquement des « Pèlerins de l'Absolu » et vers cet Absolu dont le vrai nom est Dieu, ils ne cessent de s'élever. Pas plus que personne ne peut leur ôter l'honneur, personne non plus ne peut leur ôter la prière, et, comme vous le marquez, la méditation, la vraie méditation, celle qui n'est pas un triste monologue avec soi-même, mais la considération de toutes choses en présence de Dieu, sous le regard de Dieu, pour parvenir à n'en considérer aucune qu'à la manière de Dieu. Je le demande à Dieu tous les jours, et je l'espère, cette épreuve terrible, quand son terme viendra, aura tourné en bien, et non seulement pour vous, mais pour la France, pour l'Armée, pour vos sept enfants.

Mais les vôtres, mon Colonel, ne sont pas vraiment privés de leur père. L'absence corporelle du Père, je l'ai vécue avant eux. Pendant la première grande guerre, de ma quinzième à ma dix-neuvième année, je n'ai pas vu une seule fois mon père, qui commandait le cercle de Na-Cham. Il nous gouvernait des

confins chinois, par de longues lettres qu'il écrivait à notre mère, et ces lettres, qui mettaient six ou sept semaines à nous arriver, étaient pour nous la loi et les prophètes. Tout était traité, ce que ses enfants devaient aimer, ce qu'ils devaient détester ; ce qu'ils devaient estimer, ce qu'ils devaient mépriser, les études, les relations, la conduite quotidienne et les grandes orientations de la vie. Tout était écouté, admis, exécuté, je ne dirai pas sans une désobéissance, mais sans même l'idée d'une désobéissance, et d'autant moins que nous n'aurions pu désobéir à notre père sans meurtrir notre mère, chose à laquelle nous aurions certainement préféré la mort. Cette présence paternelle dans l'absence, vos enfants la vivront comme je l'ai vécue, non seulement sans détriment, mais avec plus de gravité et d'austérité, ce qui, pour des chrétiens, est un bienfait, comme tout ce qui enracine dans notre vie la Croix très sainte de Notre-Seigneur.

*
* *

CHEZ L'AMIRAL — UN SABRE D'HONNEUR
(Au Colonel X.)

7-XII-1961.

[...] La veille, j'avais passé, comme prévu, la journée presque entière chez l'Amiral de Penfentenyo. De onze heures du matin à cinq heures de l'après-midi, ce n'a été qu'une longue conférence sur des matières sociales auxquelles il s'intéresse beaucoup. Pendant ces six heures, hormis le temps de déjeuner (et on ne traîne pas à table !), l'Amiral n'a pas cillé, n'a pas donné un signe de fatigue, a mené de bout en bout la conversation comme il aurait commandé une manœuvre d'escadre.

Le 14 septembre dernier, j'étais « commandé de service » pour bénir aux Invalides le mariage d'une de ses petites-filles avec un jeune sous-lieutenant sortant de Saint-Cyr. Et l'après-midi de ce même jour, j'ai béni un sabre d'honneur qui lui venait de son père et qu'il remettait à son petit-fils F., son fils Alain ayant été tué comme enseigne de vaisseau en Indochine. Et ce petit F., qui vient d'entrer à Navale, représente la huitième génération en ligne directe des Penfentenyo officiers du Grand Corps. Mon Colonel, j'aurais voulu que toute la

France fût là. Quel spectacle que ce magnifique vieillard, ce gentilhomme breton, ce grand chef, cet Amiral en grande tenue, la poitrine barrée du cordon rouge, transmettant à cet adolescent, deux siècles et plus de tradition familiale militaire et chrétienne ! Et quelles paroles, très brèves, mais énergiques, denses, chargées de sens ! J'ai retenu une phrase, qui s'est gravée instantanément dans ma mémoire, ou plutôt dans mon cœur, et qui vous donnera une idée du ton : « Ne bronche jamais, quand même la foudre tomberait à tes pieds ; qu'as-tu à craindre, si vraiment tu appartiens à Dieu ? »

Que le devoir serait clair, que les cœurs seraient fermes, que l'honneur serait sauf toujours, si les destinées de la Patrie étaient aux mains de tels hommes ! Nous ne l'avons guère mérité, c'est vrai, mais Dieu peut faire miséricorde ; le sang des innocents, leurs larmes, leurs déchirements, leurs prières, crient vers lui.

*
* *

1962-1963

1962. — Mai : la fraternité sacerdotale diocésaine cesse son activité.
11 octobre : ouverture du 2e Concile du Vatican.

1963. — *La Pensée catholique*, n° 84 : « In Memoriam » (pour le centenaire de la naissance du R.P. Le Floch, 1862).
Septembre : le Père Berto, théologien de Mgr Marcel Lefebvre pour la 2e session du Concile.

Lettres sur la formation romaine d'un futur prêtre. Le théologien et le centurion. Le travail au concile : pour que les petits et les pauvres aiment la Vierge comme leur Mère et le Pape comme leur Père.

LE PAPE ET LE LATIN
« LES IDEES DU PERE BERTO »
(Au séminariste)

26-I-1962.

... Je viens de lire dans l' « Osservatore Romano » le dernier discours du Saint-Père, pour la clôture de la troisième session de la Commission Centrale préparatoire au Concile. Le Saint-Père annonce qu'il publiera prochainement deux documents ; le premier invitera le clergé du monde entier à dire le Bréviaire aux intentions du Concile. Le second sera pour recommander (une fois de plus, mais en France c'est à croire que le Pape parle pour les chiens) l'usage du latin dans les séminaires. L'état de notre presse prétendue catholique est tel que pas une publication sans doute ne reproduira les paroles mêmes du Pontife souverain ; ouvertement ou sournoisement, on continue l'abominable campagne anti-latine, on bafoue le Pape. Voici donc les propres termes du Saint Père : « *Alterum documentum ad linguam latinam pertinet, ut magis magisque in Sacris Seminariis incrementa capiat usus huius linguae, quae Romanae Ecclesiae propria est, et cuius cultum praesertim sacri administri, debita ratione habita consuetudinum et necessitatum rituum alius linguae, religiose servare ac promovere tenentur*[1] ».

« *Tenentur* » ! Les prêtres, à moins qu'ils n'appartiennent à un autre rite que le rite latin, sont tenus, dit le pape, de conserver et de promouvoir la fréquentation (*cultum*) du latin. Et le Pape entend que l'usage de cette langue *augmente* dans les séminaires. En France, on ne cesse de le restreindre, on fait *le contraire* de ce que veut le Pape, on remplace le grégorien par les platitudes honteuses d'un X quelconque, on enseigne philosophie et théologie en *français* avec des livres en *français*, on ruine l'estime du latin dans le peuple fidèle en répétant impudemment que la liturgie en latin est périmée et autres stupidités de ce genre, — et moi qui me bats depuis trente ans pour le latin, pour qu'on obéisse au Pape, c'est

---

1. « Le second document concerne le latin ; que de plus en plus dans les séminaires s'accroisse l'usage de cette langue propre de l'Eglise romaine. Les prêtres surtout, compte tenu des coutumes et des nécessités des rites d'une autre langue, sont tenus d'en observer et promouvoir religieusement la fréquentation. »

moi qui me fais traiter d' « intégriste », et de calomniateur de ce bon clergé français, si romain ! Romain comme je suis nègre, exactement !

Quand tu auras fait la petite version ci-dessus, tu reconnaîtras peut-être que je ne faisais qu'obéir au Pape en te défendant de fréquenter la bible en français. Non, non, et non. C'est la bible latine qu'il faut *fréquenter*. Car il ne faut pas faire de contre-sens sur « *cultum* ». Ce n'est pas le « culte », c'est-à-dire un hommage rendu de loin à un objet vénéré : « *Colere* », c'est fréquenter, c'est demeurer, c'est habiter. Ce que veut le Pape, qui est ton Supérieur immédiat, et dont les ordres t'atteignent personnellement, c'est que tu *habites* le latin. Et quoi de plus beau, quoi de plus sûrement béni de Dieu, que d'obéir au Pape ?

D'ailleurs, sans latin, pas d'études romaines possibles, ces études se font en latin. Mais comprends bien qu'il s'agit de *langue* latine, et non de *littérature* latine. Je me moque absolument que tu sois capable, en *trois heures*, de traduire du Cicéron ou du Virgile ; ce qui compte, c'est que tu sois capable *instantanément* de *comprendre* une phrase latine usuelle *sans traduire*, c'est-à-dire en passant directement des mots latins aux idées qu'ils signifient, sans passer par le français. C'est cela, savoir le latin, cela et pas autre chose, exactement comme savoir le français c'est comprendre les mots français sans avoir besoin de les traduire en mots d'une autre langue.

Notre manière d'étudier le latin en France est tellement idiote qu'on en tombe à la renverse. « Traduire », c'est le contraire de « comprendre », et on ne vise qu'à faire « traduire » ! C'est la méthode de Port-Royal (et les jansénistes étaient des hérétiques) qui a passé dans la prétendue Université (despotique et laïciste). Mais que nos maisons *catholiques* (!) aient accepté cette méthode, c'est ce qui dépasse l'entendement.

A propos de latin, ou à propos de beaucoup d'autres choses, tu as entendu ou tu entendras dire : « Ce sont les idées particulières du Père Berto ». Tu vois sur cet exemple ce qu'il en faut penser ! Dis-toi bien que je n'ai pas une idée, pas une seule, dont je n'aie sévèrement contrôlé la conformité aux

idées romaines, aux idées du Saint-Siège. Et ce qui fait croire que j'ai « des idées particulières », c'est qu'en France *on ne connaît pas* les idées romaines. Dieu fasse que tu ailles t'en pénétrer là-haut, à Rome même, et que tu vives dans cette lumière incomparable, sans autre souci en ce monde que d'en inonder les âmes qui te seront confiées.

*
* *

APOSTOLAT ET THEOLOGIE — PRIERE
(A son élève du Séminaire français de Rome)

Du train — 14 h 30 — le 12-X-1962.

[...] Puisses-tu y[2] être aussi divinement heureux que j'y ai été divinement heureux moi-même. Je dis « divinement » parce qu'il ne s'agit pas d'un bonheur humain : il y a l'austérité, il y a le travail, il y a l'éloignement de ceux qu'on aime, tout cela est dur, et tout cela n'empêche pas d'être divinement heureux, sous la seule condition de notre humble mais *absolue* fidélité à la grâce de notre vocation. N'aie en vue rien d'humain. Jésus seul, et servi dans les plus petits, dans les plus pauvres, dans les plus humbles, voilà ce qu'il faut te proposer tout de suite, par *choix* ; les *circonstances* pourront faire plus tard que tu aies à entrer en relations avec les classes sociales les plus élevées, comme cela m'est arrivé à moi-même ; ces classes-là ont aussi besoin de prêtres *très instruits*. Mais les circonstances sont une chose, le *choix* est une autre chose, par choix, c'est d'abord aux petits de ce monde qu'il faut donner ton cœur de séminariste, pour que plus tard ton cœur de prêtre reste pur de toute mondanité, même si tu dois t'occuper des « gens du monde ».

Ne dis pas : « Alors pourquoi m'envoyer à Rome et me lancer dans les grandes études ? » Pourquoi ? Parce que dans l'Eglise les plus humbles ont les mêmes droits que les gens du monde, et qu'ils ne doivent pas avoir des prêtres « au rabais ». Penser qu' « on en sait toujours assez pour ces petites gens », c'est renier l'Evangile, puisque Jésus en qui

---

2. Au Séminaire français.

étaient tous les trésors de la Sagesse et de la Science, n'a voulu vivre qu'avec de petites gens ; et d'ailleurs on n'en sait jamais trop pour personne ; tout ce que je sais de théologie ne sera pas de trop pour préparer X. à sa première communion. A piété égale. bien entendu, le prêtre qui sait davantage sera toujours un meilleur serviteur des âmes. Et il les servira dans l'*ordre*, dans la pleine connaissance des pensées permanentes de l'Eglise. sans se laisser entraîner par les modes, les idées du jour, les snobismes, les opinions passagères, ou l'on perd tant de temps et de forces.

Tu étudieras à fond, quelque jour, la désastreuse « expérience des prêtres-ouvriers ». Ce n'était pas le zèle qui manquait, au départ ! C'était la doctrine. Une « expérience » sans théologie, c'était un non-sens, c'était l'échec inévitable. Oui, il y avait quelque chose à faire, quelque chose à « tenter ». Sans m'y croire destiné moi-même (il y a bien des façons de servir utilement les travailleurs manuels) je n'étais nullement contraire à ce que des prêtres se fissent ouvriers. Mais il fallait d'abord « penser » l'expérience, et la penser avec une théologie d'autant plus exigeante que l'expérience était plus difficile. On a fait, hélas, tout le contraire, on a prétendu qu'une théologie se dégagerait d'elle-même de l'expérience ! Mais, faute d'une théologie *préalable*, l'expérience a si vite mal tourné qu'il a fallu l'interrompre bien avant qu'on ait pu en dégager quoi que ce soit. Résultat : une quarantaine de malheureux prêtres sortis de l'Eglise, les autres ex- « prêtres-ouvriers » pleins d'amertume, ailes brisées et reins cassés. Encore une fois, ce n'est pas le zèle qui leur a manqué, c'est la théologie. Il n'était pas nécessaire qu'ils fussent tous théologiens, mais ils auraient dû tous être persuadés que toute expérience dans l'Eglise, sans exception, doit être *théologiquement conduite .et dirigée*. Leur malheur a été, au fond, de ne pas *croire* à la théologie, de s'imaginer qu'avec la foi théologale et le désir de sauver les âmes, on peut se lancer à corps perdu, en négligeant l'entre-deux qui est la théologie. Non, non, non, non. Il y avait là un désordre fondamental, et Dieu, de qui procède tout ordre, ne bénit pas le désordre.

Je te donne cet exemple, vraiment lamentable, pour te montrer bien clairement qu'un prêtre, quel que soit son ministère, et quelle que soit sa bonne intention, ne doit jamais,

tout au long de sa vie, se dispenser de l'étude — j'entends l'étude de la doctrine permanente et invariable de l'Eglise, le reste n'est qu'un jeu de l'esprit. Aux prêtres de ta génération se poseront peut-être des problèmes aujourd'hui insoupçonnés. Mais aux problèmes nouveaux la solution catholique n'est jamais *tout à fait* nouvelle ; elle est en germe dans ce qui est antérieurement et définitivement acquis en théologie. Encore faut-il connaître cet « acquis », et c'est pourquoi tu es à Rome, c'est pourquoi tu es au Séminaire Français.

*
* *

[...] J'ai eu la faveur sans prix, le bienfait incomparable, de la vie romaine, des études romaines, dans le lieu de Rome où l'on peut le mieux écouter la majestueuse et maternelle voix de Rome, le Séminaire Français. Reçois donc la même faveur et le même bienfait ; Dieu seul peut faire que ce soit aussi une grâce. Dieu ne te refusera pas cette transfiguration en grâce de la faveur et du bienfait, si tu le pries comme je l'ai autrefois si ardemment, si profondément prié : Mon Dieu, que je ne sois pas à Rome comme un amateur ou un touriste ; que j'y sois, même y habitant, comme un pèlerin plein de ferveur, d'une ferveur inépuisable. Que je ne m'accoutume pas à être à Rome, que ce soit chaque jour pour moi une merveilleuse surprise, un cadeau toujours nouveau dont je suis toujours indigne. Que je sois à Rome non pour moi, mais pour vous, pour la Sainte Vierge, pour le Pape, pour votre Eglise, pour les âmes que je ne connais pas encore mais que vous connaissez déjà et auxquelles vous me destinez. Que je ne perde pas un atome des grâces de Rome, et en même temps que je n'en garde rien. Que tout ce que j'aurai reçu tourne à votre gloire, en faisant de moi un prêtre plus saint, plus dévoué au prochain, et plus capable de vous servir dans la vérité et dans l'amour.

Ces mots-là ou d'autres, peu importe. J'ai vécu cinq ans à Rome dans ces pensées, tu peux mesurer mieux que personne à quel point j'ai été exaucé. J'ai été toute ma vie comblé de grâces, et maintenant, en toi je suis surcomblé. Je peux dire de toi ce que saint Paul disait aux Philippiens : « *Gaudium meum et corona mea* », tu es ma joie et ma couronne.

Que Dieu soit loué et remercié. Louons-le, remercions-le ensemble.

*
* *

REVALORISATION DU MARIAGE
RENOUVEAU BIBLIQUE
(A une tertiaire isolée)

Le 29-XI-1962.

... Il me faut bien dire que la maîtresse des Novices manque un peu de théologie ! En quoi la revalorisation du mariage tentée ces dernières années (et qui a été mêlée de beaucoup d'excès) peut-elle porter atteinte à la transcendance de *l'état* de virginité, laquelle transcendance est un *article de foi* défini au Concile de Trente ?

Et quant au « renouveau biblique », quelle tarte à la crème, quand on remarque que les mêmes qui en parlent le plus sont ceux qui amenuisent tellement la valeur historique de l'Ecriture qu'il faudrait penser que le Saint-Esprit a parlé pour ne rien dire ! Que de verbalisme et d'amplification dans tout cela !

*
* *

« DOMINER D'UN COUP D'ŒIL »

2-XII-1962.

Préparant ma licence à Rennes (en 1919 !) je me souviens d'avoir tant « pioché » un dialogue de Platon que j'avais fini par en avoir toutes les parties *simultanément* présentes à l'esprit, alors que je ne les avais lues et relues que *successivement*. Tant qu'on ne domine pas d'un coup d'œil tous les coins et recoins d'une thèse, « *status quaestionis* », définitions, arguments, objections, réponses, on ne peut pas dire qu'on la sait.

*
* *

LA CAVERNE DES CAPUCINS ET LA COUPOLE SOUVERAINE

2-XII-1962.

... L'église dont tu me parles, sous laquelle il y a cette extravagante exposition de squelettes, c'est l'Immacolata. J'ai vu cela une fois, peut-être deux ; ce n'est pas à mon goût, je trouve cela trivial, populacier. Pour méditer sur la mort, j'aime mieux les oraisons funèbres de Bossuet, ou la merveilleuse liturgie des défunts, si sobre, si noble, si majestueuse. Non, ces pauvres carcasses que les capucins entretiennent ne sont pas majestueuses ! Certes, elles montrent la misère de l'homme ! Mais, comme dit Pascal, il ne faut pas montrer à l'homme sa misère sans lui faire voir aussi sa grandeur ; et la grandeur est par trop absente de cet étalage d'ossements. Quelle invention saugrenue ! Et penser que le capucin toqué qui a fabriqué cette horreur avait sous les yeux la coupole de Saint-Pierre ! Mais voilà bien Rome, voilà bien notre Rome chérie, notre délicieuse Rome, si maternelle, si accueillante, si large, si indulgente, qu'elle fait place à tout le monde, à un hurluberlu qui lui inflige une laideur, comme à un Michel-Ange qui la couronne de splendeur. Rome est reine, et elle sait que rien n'est trop beau pour elle ; mais elle est encore plus tendre et elle ne regarde pas aux cadeaux qu'on lui fait, pourvu que la bonne intention y soit. Oui, Rome assume aussi sincèrement la difforme caverne des capucins que la Coupole Souveraine.

Tu me diras que dès qu'il s'agit de Rome, je perds la tête, que ma passion romaine m'enlève toute espèce d'esprit critique. Que veux-tu ? C'est ainsi que j'ai appris à aimer Rome, à tout aimer de Rome et je crois que c'est la bonne manière de l'aimer. Je me suis baigné dans Rome, je m'y suis plongé, je m'en suis épris, je m'en suis enivré et je t'engage à en faire autant. Celui qui fait le sceptique, le dilettante, l'esthète, le dégoûté, ne comprendra jamais rien à Rome. Ailleurs qu'à Rome, cette crypte des capucins serait d'une laideur sans nom ; à Rome, ma foi, elle passe, enfin elle passe presque ; et si on aime assez Rome, elle passe tout à fait.

— Quel fanatique vous faites !

— Bien, bien, j'aime mieux être fanatique que blasé.

*
* *

« *LA ROUE AURA TOURNE* »

7-XII-1962.

D'ici à votre entrée dans le ministère, la roue aura tourné, d'autres problèmes auront surgi. Pour y faire face, pour les résoudre, ce n'est pas l'actualité de 1962 qui vous servira beaucoup en 1970 ! C'est d'être rompus à la métaphysique et à la logique. Une situation ne s'applique pas à une autre, mais les *principes* s'appliquent à toutes les situations. Seulement il faut les posséder sur le bout du doigt et posséder les règles d'application.

*
* *

« *LE SACERDOCE BONHEUR INENARRABLE DE MA VIE* »

27-XII-1962.

Quelle joie divine, de déposer sur ces lèvres innocentes le Corps de Jésus ! Tu connaîtras cette joie, tu sauras combien elle est pénétrante et comblante, et qu'un prêtre qui a, ne fût-ce qu'une seule fois, fait faire sa première communion à un petit enfant n'a plus *jamais* le droit de se plaindre de Dieu ; c'est Dieu qui a le droit de tout exiger de lui. N'oublie pas cela. Tu entendras des prêtres se déclarer déçus par leur sacerdoce. Déçus ? Des prêtres ? Mais qu'attendaient-ils donc s'il ne leur suffit pas d'avoir, une fois dans leur vie, fait descendre la majesté et la suavité du Seigneur Jésus dans le cœur d'un petit enfant ? Pour moi, j'écris ici, je confesse devant toi, que je suis le vaincu de Dieu, qu'il est fidèle en ses promesses, que le sacerdoce dont il m'a revêtu quand j'avais vingt-cinq ans a été le bonheur inénarrable de ma vie, et que si j'étais plus fidèle moi-même, toutes mes prières ne seraient qu'une perpétuelle action de grâces.

*
* *

« *L'INCONVENIENT DE ROME* »

5-I-1963.

Je vois par ta lettre du dernier décembre que si toutes nos traditions d'autrefois ne se sont pas maintenues, certaines du moins ont persévéré. Sainte-Marie-Majeure, Saint-Jean ad Portam latinam, Saint-Laurent extra muros, c'étaient déjà nos pèlerinages de Noël. Il n'y manque que la messe aux catacombes le jour de saint Etienne. Nous n'y manquions jamais ; si cela s'est perdu, c'est dommage.

Tu as pu du moins faire l'expérience qu'on peut ne pas sortir de Rome aux petites vacances, sans pour cela s'ennuyer ou perdre le temps. S'ennuyer à Rome ! perdre le temps à Rome ! quelles énormités ! On peut retourner cent et mille fois dans ces sanctuaires, et là même où la « dévotion » n'a guère de fondement historique, ce qui semble bien être le cas, par exemple, pour Saint-Jean-Porte latine, nous y retrouvons le souvenir de tous ceux qui y ont prié avant nous, la présence spirituelle du saint titulaire, et par dessus tout, la Présence eucharistique de Notre-Seigneur. Franchement, pour s'ennuyer au milieu de ces réalités divines, il faut avoir la cervelle à l'envers !

L'inconvénient de Rome, c'est que les jours n'y ont que vingt-quatre heures ! Tu me diras que c'est un inconvénient qui se trouve partout. Oui, mais ailleurs on le ressent moins, parce qu'on y est moins resserré entre les exigences du travail et les fêtes d'âme dont on est sollicité de tous côtés. On voudrait à la fois n'avoir qu'à étudier, et n'avoir qu'à se perdre « *in splendoribus Sanctorum* ». Mais cet écartèlement même est un comble de bonheur.

*
* *

APRES UNE REUNION DES ANCIENS DE N.-D. DE JOIE DE LA REGION PARISIENNE

Notre-Dame de Joie, le 12-I-1963.

Je veux te redire, mon grand M., combien j'ai été heureux, le 16 décembre, non seulement de te devoir cette belle journée,

mais de remarquer combien tous les autres anciens ont eu claire conscience de te la devoir. Tu as si bien gagné leur affection et leur confiance que même ceux qui sont tes aînés d'âge t'ont conféré le droit d'aînesse. Véritablement, cela s'est fait tout seul, tant il y a eu de gentillesse et de dévouement de ton côté, et de simplicité du leur. [...]

Il reste que, pour une première réunion, c'était un coup de maître. Tu en as vu le succès : l'entrain, la bonne entente, le contentement général, et les moins heureux n'étaient pas les « revenants », ceux qu'on n'avait pas vus depuis longtemps. Manifestement ils n'attendaient qu'une occasion pour renouer le contact, mais pour susciter l'occasion il fallait un M. C. Dame, te voilà dans l'engrenage : tu as été plébiscité, et beaucoup mieux que par un vote, il n'y a pas à se tromper sur le sens de la journée ; du consentement unanime tu es placé à la tête des anciens de la région parisienne, et c'est sur toi qu'ils comptent désormais pour entretenir les liens des communs souvenirs de jeunesse, du commun esprit de l'œuvre, et d'une amitié toujours vivante. Dans la vieille langue française, il y avait un mot qu'on n'emploie plus guère, et c'est dommage ; dans les compagnonnages, dans les confréries, dans les corporations, celui qui avait été choisi pour chef par la confiance des autres s'appelait le *Mainteneur*. Il y a encore à Toulouse le Mainteneur des Jeux Floraux, c'est le seul cas contemporain que je connaisse, mais maintenant il y a aussi un Mainteneur de Notre-Dame de Joie !

« Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni ». Loin de séparer de toi J., je l'associe à toi au contraire dans le succès de cette belle journée où, sans avoir l'air d'y toucher, elle a mis tant de doigté et de tenue.

*
* *

« CE QUE DEMANDENT LES PETITS DE CE MONDE »

15-II-1963.

Autant il faut d'entrain, de gaîté, de belle humeur dans un Séminaire, autant il faut se contenir dans les bornes. Celui qui les dépasse fait la preuve qu'il manque de justesse d'esprit. Ces bornes sont flottantes, ce qui peut passer en telle circonstance ne peut passer en telle autre, mais c'est précisément

dans l'appréciation des circonstances que consiste la justesse d'esprit. D'une manière générale, un séminariste doit pencher du côté de la tenue plutôt que du côté du négligé et de la grosse blague casernière. Il y a des prêtres qui croient « aller au peuple » en affectant la vulgarité, je suis persuadé qu'ils se trompent. Le peuple veut, au contraire, qu'on se montre digne avec lui, et il ne trouve pas bon qu'un prêtre soit sans gêne, et qu'il se donne l'air de vouloir faire oublier qu'il est prêtre. Ce que demandent les petits de ce monde, c'est qu'on *s'intéresse* à eux, qu'on entre de tout son cœur dans leurs soucis, dans leurs peines, dans le tissu de leur vie, qu'on en prenne sa part, qu'on soit secourable et aidant. Le prêtre qui se conduit ainsi rapproche plus les gens de Dieu que celui qui joue au camarade à qui on peut taper sur le ventre. Quand on lui aura tapé sur le ventre, en quoi cela aura-t-il fait avancer le royaume des cieux ?

*
* *

LA ROMANITE ET LA METAPHYSIQUE

18-III-1963.

A tant faire que d'être prêtre, il faut l'être dans les moëlles, et ce que c'est que d'être un prêtre de la Sainte Eglise romaine, nulle part on ne l'apprend mieux qu'à Rome même, parce que nulle part on ne sent mieux que cette Eglise repose tout entière et *doit reposer* tout entière « *super hanc petram* ».

Même à Rome il y a des libéraux, des progressistes, des gallicans, etc. Oui, et après ? Cela prouve qu'il ne suffit pas d'être corporellement à Rome. Il faut y être *pieusement*, je veux dire avec un amour profond, puissant, inépuisable, non seulement pour la personne du Pape régnant, mais pour le Siège Apostolique, pour la chaire de Pierre, pour la Souveraine Autorité de magistère et de juridiction dans l'Eglise. Quand on a cet amour, on a vite fait de distinguer les modes, les idées du jour, d'avec les pensées permanentes que l'Esprit-Saint entretient et ranime sans cesse dans le Corps Mystique du Christ en exerçant sa divine action sur la Tête visible de ce Corps qui est le Siège romain. Quand en s'est rendu capable de ce discernement, on peut quitter Rome, on est « romain » soi-même, et on l'est pour toujours, on est pétri de *romanité*. Tu es à Rome, d'abord et par-dessus tout, pour te pétrir de

romanité. Or, si la romanité est une disposition non pas certes aveugle, mais au contraire éclairée, lucide, affinée, de conformité aux vues, aux pensées, aux intentions permanentes et authentiques du Siège Apostolique, elle ne requiert pas au même degré une aptitude métaphysique et théologique exceptionnelle. Du P. Le Floch lui-même, on aurait pu dire qu'il n'avait pas la tête « métaphysique », — et qui fut plus *romain* que lui ? Il était beaucoup plus « intuitif » que « discursif ». Les longues déductions et argumentations n'étaient pas du tout son affaire. Il était fortement établi dans les idées-mères de la romanité, et cette belle et sereine lumière lui suffisait pour discerner, avec un tact infaillible, ce qui était et ce qui n'était pas « romain », alors que tant de mauvais docteurs, gorgés et gonflés de saint Thomas, déraisonnent et s'égarent à tout moment, faute de cette intuition supérieure à la métaphysique d'où procédait la sûreté doctrinale du P. Le Floch.

Ce n'est pas là médire de la métaphysique, c'est la mettre à sa place, — celle d'ailleurs que lui donnait saint Thomas lui-même, au-dessus de toutes les sciences, au-dessous de la sainte contemplation des premiers principes, où son génie illuminé par la foi et par les Dons du Saint-Esprit percevait encore beaucoup plus de vérités secondes qu'il n'en a jamais déduites dans tous ses ouvrages réunis. Il a fait de la métaphysique pendant trente ans, mais par *devoir d'état* (un devoir d'état héroïquement pratiqué), par obéissance à ses supérieurs et aux Papes, il n'y a pas dans toute son œuvre une ligne qui trahisse l'homme qui fait de la métaphysique pour le plaisir d'en faire, et ce qu'il dit au moment de mourir, il l'a pensé toute sa vie : « Tout ce que j'ai écrit me paraît de la paille, *omnia quae scripsi videntur mihi quasi paleae* ». De la paille, non pas absolument parlant, il a très bien su la valeur de son œuvre, qu'il avait bien et utilement travaillé, qu'il avait découvert, classé, organisé, intégré des verités innombrables ; mais de la paille relativement à un mode de connaissance encore supérieur, la vision intuitive qui tient quelque chose de celle des Anges, et dont il reçut une participation si haute qu'il en garde le nom de Docteur Angélique.

Aller tant qu'il peut et mourir dans les brancards, voilà ce que doit faire un prêtre. C'est à Dieu de voir si nous sommes vraiment au bout de nos forces et de nous dire « *Euge, serve bone, intra in gaudium Domini tui* * ».

---

* « C'est bien, bon serviteur, entre dans la joie de ton maître. » Matt. XXV, 23.

*
* *

DANS LE DEUIL.

Le 17 juin 1963.

Votre lettre me laisse sans réponse. Je ne comprends pas mieux que vous les desseins de Dieu ; il faut, comme on peut, *croire* qu'ils sont sages, *croire* qu'ils sont aimants, *croire* qu'ils sont miséricordieux, et le croire contre toutes les apparences, quels que soient les chagrins qu'on éprouve, ou, chose encore plus douloureuse, ceux dont on est le témoin sans pouvoir y apporter de soulagement. On ne peut rien dire de plus, puisqu'en ce monde nous n'avons qu'un des termes de la comparaison, et que les compensations divines nous sont inconnues autrement que par la foi. Il y aura un jour où Dieu essuiera nos larmes : « *absterget Deus omnem lacrimam ab oculis eorum* » *, mais ce jour est celui de l'éternité. Je crois X plus sereine que vous, parce qu'elle en est plus persuadée, parce que l'élévation de sa foi lui donne plus de patience. Elle sait mieux que vous *attendre*, mieux que vous *patienter* : « *in spe fortitudo vestra* » **. Vous et moi ne pouvons que *compatir*, et partager son espérance, comme nous partageons son deuil.

*
* *

Vous entendez bien que je ne prétends pas vous ôter votre chagrin. Ce serait impie. C'est une douleur qui entre dans les desseins de Dieu sur la race humaine, mais tout ce qui doit être souffert doit aussi être offert. Ainsi la douleur, même celle de la mort, est transcendée, et c'est en ce sens que saint Paul dit que pour le chrétien elle a perdu son dard. Les blessures qu'elle fait sont à la fois inguérissables et vaines. On les surmonte à tout moment dans la grâce, en attendant qu'elles deviennent triomphales dans la gloire, comme les plaies de Jésus ressuscité.

(24-IX-62).

---

* Apoc. VII. 17.
** « Dans l'espérance (est) votre force. » Is. XXX. 15.

*
* *

« LA JUSTIFICATION CHRETIENNE DE L'ETAT MILITAIRE »
(Au colonel X.)

Le 23-VIII-1963.

S'il doit venir une ère où l'on devra donner tort à Péguy d'avoir écrit que « le spirituel est couché dans le lit de camp du temporel », et que « c'est le soldat qui mesure la quantité de terre où l'on parle français », ce temps n'est pas venu, et notre âge ne le verra pas. Aussi longtemps qu'un peuple aura le devoir de se tenir constamment prêt à défendre son patrimoine territorial et spirituel contre un adversaire qui n'hésitera pas à l'envahir et à l'asservir s'il le voit amolli, aussi longtemps ce peuple aura besoin d'une armée et aura besoin d'être uni à elle, car, comme vous le dites, « la nation doit être derrière son armée, ou il n'y a plus d'armée », l'armée ne pouvant être que le bras de la nation ; — et aussi longtemps aussi vos hautes leçons auront besoin d'être entendues et mises en œuvre.

Ces vues si pleinement valables en droit naturel, le sont-elles encore en droit chrétien ? Vous savez aussi bien que moi, mon Colonel, que toute une bande très tapageuse et très hurlante de nos frères dans la foi les rejette au nom de la charité chrétienne. C'est peine perdue de leur répondre par vingt siècles d'histoire de l'Eglise, par l'exemple des Croisades, de sainte Jeanne d'Arc, de Lépante, ou des Vendéens et des Chouans de Bretagne, parce que leur « sens de l'histoire », dont ils s'attribuent modestement le monopole, leur apprend que c'étaient là des conceptions du christianisme aujourd'hui périmées ; nous savons enfin que Gandhi a mieux compris l'Evangile que saint Louis, et que la seule forme authentique de la charité chrétienne est la « non-violence »...

Mais ce n'est pas là l'Evangile, ce n'est pas là le christianisme, ce n'est pas là la charité. La charité peut certes commander qu'on n'use pas de son propre droit dans toute sa rigueur, elle n'autorise à renoncer ni au droit particulier d'autrui, surtout de qui est incapable de le faire respecter, ni au bien commun de tout un peuple. Il est monstrueux de

l'opposer à la justice, comme si l'on ne pouvait pratiquer l'une qu'en renonçant à pratiquer l'autre. Cette opposition n'est pas seulement illusoire et menteuse, elle est monstrueuse. La charité n'a pas seulement pour exercice son acte propre, qui est d'aimer Dieu, et le prochain pour l'amour de Dieu. Elle s'exerce autant et plus souvent en prescrivant aux autres vertus, justice comprise, leurs actes propres. C'est là que se trouve la pleine et entière justification chrétienne de l'état militaire. Le soldat exerce la charité comme tout le monde, dans les occasions ; mais par office, par devoir d'état, il exerce la charité en défendant contre tout adversaire, au péril de sa vie, les justes droits et les biens incessibles de sa patrie, dont sans lui les « nations de proie » auraient trop beau jeu à s'emparer. Et je dis trop peu, car, en quarante ans de fréquentation assidue de la Tradition et de la Théologie catholiques, je n'ai lu nulle part que toute guerre de conquête, ou de conservation d'une conquête, soit dans tous les cas et toutes les circonstances, une guerre nécessairement injuste. Les chrétiens n'ont pas, que je sache, de leçons de morale à recevoir des communistes ; et ce n'est pas parce qu'il a plu aux communistes d'appeler la guerre d'Indochine « une sale guerre » que cette guerre était injuste. C'était une guerre juste, c'était une œuvre de justice de la soutenir, ç'a été une terrible injustice d'en donner mauvaise conscience à la France, et cette terrible injustice a été un terrible péché contre la charité. Des populations entières tombées dans l'enfer communiste, la menace de subversion aggravée sans mesure sur le monde, c'est ce que l'amour de Dieu et du prochain nous commandaient absolument d'empêcher. Loin que la charité s'opposât à la justice, elle pesait de tout son poids sur la justice pour la stimuler et l'activer. Pour avoir manqué de justice en ayant peur et honte de faire respecter des droits qui n'étaient pas seulement les nôtres, nous avons en outre atrocement manqué de charité. Et pour avoir refusé, dans la mesure exacte où elle a refusé, que ce double crime fût commis en Indochine et renouvelé en Algérie, l'Armée est aujourd'hui la seule portion de la nation française qui soit innocente de ce quadruple péché mortel. Vous entendez assez que je ne fais pas de chaque soldat un saint, ni de chaque « Français moyen » un coupable ; je parle des « personnes morales ».

Tout bon « progressiste » se doit d'être insensible aux leçons de l'histoire ; malheureusement, je ne le crois pas plus capable de se rendre aux considérations qui se tirent de la

hiérarchie et de la nature propre des diverses vertus. Ce que je viens de dire n'en est pas moins vrai.

*
* *

BILLETS DE ROME A DES ENFANTS

Rome, le 19 octobre 1963.

Mère X. me dit que tu as entendu une voiture qui arrivait, et que tu es allé à la fenêtre pour voir si c'était moi qui revenais déjà. Non, ce n'était pas moi, je reviendrai seulement samedi pour la classe de chant. Moi aussi, je t'aime « fort, fort », je prie la Sainte Vierge pour que tu sois toujours un bon petit enfant. Toi aussi prie bien et travaille bien.

Rome, le 26 octobre 1963.

Comme il y a longtemps que tu ne m'as pas écrit ! Tous les jours je cherche dans mon courrier, mais je ne trouve pas de lettre de L. Tu m'avais pourtant promis de m'écrire beaucoup de choses, peut-être que tu ne sais plus écrire.

Moi j'écris beaucoup, mais pas de lettres, ce sont des choses d'études ; c'est comme si je faisais des devoirs, mais des devoirs très difficiles.

Voilà que la petite A.M. Le B[3] est morte, ses parents ont sûrement beaucoup de chagrin. On a mis son corps dans la terre, mais son âme est avec le Bon Dieu.

Travaille bien et prie bien.

Rome, 31-X-63.

Tu ne sauras qu'au Paradis combien ta lettre du 25 m'a comblé de bonheur. Je l'ai reçue hier soir, après les deux journées les plus affreuses que j'ai passées ici, et je crois bien, les plus affreuses de ma vie. Il y a à Rome des personnes qui

---

3. Une enfant voisine de la maison de Pontcalec.

n'aiment ni la Sainte Vierge, ni le Pape, comme j'ai appris à les aimer, et comme je vous apprends à les aimer ; qui voudraient une Eglise où on ferait moins de place à la Sainte Vierge, où le Pape aurait moins d'autorité. Moi je dis que cette Eglise-là ne serait plus l'Eglise, qu'on ne peut pas trop aimer la Sainte Vierge, que le Pape seul est le Rocher de l'Eglise, enfin tout ce que tu sais depuis ta première enfance.

J'espère que tu as fait une bonne retraite, sérieuse et pieuse. J'espère aussi que tes yeux ne sont pas trop atteints. Comme je trouverai cela drôle de voir mon M. avec des lunettes.

J'ai un rhume, et j'ai éternué à te faire sauter en l'air, comme un jour dans l'enfoncement de ma porte, tu te rappelles sûrement cela. Mais c'est fini et je vais bien.

*
* *

TRIOMPHALISME ET CONSTANTINISME [4], HONNEUR ET SALUT DES PAUVRES DE L'EGLISE
(Aux Dominicaines du Saint-Esprit)

Rome, vigile de la Toussaint 1963.

Ils nous reprochent notre « triomphalisme », comme ils ont inventé de dire ! Et ils disent qu'ils veulent faire « l'Eglise des pauvres » ! Que savent-ils des pauvres, que savent-ils si les pauvres n'ont pas besoin de ce qu'ils appellent notre

---

4. Triomphalisme et constantinisme : expressions forgées à l'occasion du Concile. La première, « triomphalisme », tend à rendre suspect ou ridicule « le zèle à développer la splendeur du culte divin » dont l'Eglise félicite saint Louis (Secrète du 25 août). La deuxième « constantinisme », dérivée du nom de Constantin, premier empereur romain qui, après les deux cent cinquante ans de persécution légale, reconnut à l'Eglise, par l'édit de Milan (313), la liberté d'accomplir sa mission, tend à faire rougir de l'aide temporelle que l'Eglise catholique, unique véritable Eglise du Christ, est en droit d'accepter et de réclamer des autorités civiles, pour faciliter la vie chrétienne et le salut éternel des peuples, surtout des petites gens et des pauvres : « Que votre Eglise ne soit jamais privée des secours temporels et qu'elle étende sans cesse ses conquêtes spirituelles. » (Oraison de saint Dominique.) En instituant la fête du Christ-Roi en 1925, Pie XI voulait rappeler chaque année aux catholiques le devoir de conserver ou de refaire chrétiens tous les cadres sociaux de la Cité. (Cf. la lettre d'octobre 1961, p. 249.)

« triomphalisme », ces hommes de cabinet et d'Université, de livres et de revues, de conférences et de sessions ? Je ne leur reproche pas d'être tels. Il faut de grandes chaires dans l'Eglise, il faut des savants, il les faut de premier ordre, qui puissent marcher dans leur science les égaux des plus grands savants de toutes les sciences. Je leur reproche de parler de ce qu'ils ne connaissent pas, et d'en parler « irréellement ». Ils se sont fait une idée du pauvre, aussi irréelle que toutes leurs idées ; ils n'ont pas l'expérience du pauvre, ils se sont rendus incapables de l'avoir, parce que l'esprit de système les domine, et que l'esprit de système est clos sur soi, enfermé en soi ; et, pour que les faits tels qu'ils sont ne lui donnent pas de démenti, il les décrète autres qu'ils ne sont. Il n'a pas prise sur le réel, mais aussi le réel n'a pas prise sur lui, n'exerce plus sur lui la fonction réductrice que seul il peut remplir ; et la raison raisonnante déraisonne sur les pauvres, comme elle déraisonne sur toutes choses.

Ils ont donc décidé que l'Eglise sera « l'Eglise des pauvres » quand le pape ne paraîtra plus porté sur la *sedia*, quand les évêques ne revêtiront plus d'ornements précieux, quand la messe sera célébrée en langue vulgaire, quand le chant grégorien sera relégué au musée des discothèques, et choses de ce genre, — c'est-à-dire quand les pauvres seront privés de la seule beauté qui leur soit gratuitement accessible, qui sache leur être amie sans rien perdre de sa transcendance, qui est la beauté liturgique ; quand les cérémonies de l'Eglise, vulgarisées, trivialisées, ne leur évoqueront plus rien de la gloire du ciel, ne les transporteront plus dans un monde plus haut, ne les élèveront plus au-dessus d'eux-mêmes ; quand l'Eglise enfin n'aura plus que du pain à leur donner, — et Jésus dit que l'homme ne vit pas seulement de pain.

Qui leur a dit que les pauvres n'ont que faire de beauté ? Qui leur a dit que le respect des pauvres ne demande pas qu'on leur propose une religion belle, comme on leur propose une religion vraie ? Qui les rend si insolents envers les pauvres, que de leur refuser le sens du sacré ? Qui leur a dit que les pauvres trouvent mauvais de voir un évêque présider une procession, crosse en main et mitre en tête, et s'approcher d'eux pour bénir leurs petits enfants ? Sont-ce les pauvres qui ont crié au gaspillage, quand Marie-Magdeleine a répandu

le nard sur la tête de Jésus, jusqu'à briser le vase pour ne rien épargner du parfum ? Qui leur a dit surtout que, les évêques dépouillés des marques liturgiques de leur autorité, les prêtres en seront plus évangéliquement dévoués aux pauvres ? Qui leur a dit que les honneurs extérieurs rendus aux évêques ne sont pas une garantie faute de laquelle l'évangélisation des pauvres n'aurait plus, aux yeux des pauvres mêmes. aucune marque d'authenticité, sans laquelle l'évangélisation des humbles ne serait plus assez humble elle-même, n'ayant plus le caractère d'une mission reçue d'une autorité *visiblement* supérieure, mais tous les dehors de l'entreprise d'un prédicant particulier ?

On détruit. on saccage, on ravage, sans nul souci de ces réalités séculairement éprouvées ; s'en soucier serait du « triomphalisme », et ils ont décidé que le « triomphalisme » est le dernier des crimes, indiscernable qu'il est du « constantinisme », lequel consiste à réclamer pour l'Eglise, à l'égard de la puissance séculière. une quelconque reconnaissance de ses droits. Comment ce qui était un devoir parfaitement clair, inlassablement inculqué, est-il devenu un crime ? Accusez l'esprit de système, et dites-vous que c'est un système parfaitement lié, cohérent comme une géométrie, auquel il ne manque que d'être vrai, mais qui est en ce moment, dans Rome, pendant un Concile œcuménique, le seul qui ait droit à l'audience, le seul publiquement exposé. Nous en avons vu les commencements, il y a bien vingt ans, mais vous en avez été averties dès lors, quand, par un renversement des valeurs qui n'avait pas de précédent, on a imaginé, presque secrètement d'abord, puis avec une audace fracassante, de faire aux chrétiens un devoir « apostolique » de fréquenter les bals et spectacles, que toute la tradition de l'Eglise absolument unanime avait jusque-là considérés comme des manifestations de l'esprit du monde, dont l'esprit de l'Evangile devait inspirer l'aversion. Tel a été le premier murmure des clameurs qui battent aujourd'hui les portes du Concile, et qui espèrent les enfoncer.

*
* *

Qu'y gagneront les pauvres ? Hélas, ils y perdront tout. S'il y a, pour nous, qui sommes à leur service, une cruelle évidence, c'est celle du peu que nous pouvons pour eux dans un

régime de laïcité. Quand les lois, les institutions, les mœurs publiques perdent toute référence à l'Eglise, quand tout se fait dans l'Etat sous le préalable d'une ignorance délibérée, volontaire, universelle. du christianisme, quand l'Eglise y est réduite à la condition d'une association privée, la première conséquence est que les pauvres ne sont plus évangélisés. Nul besoin pour cela que l'Etat soit d'un laïcisme hostile et agressif, il suffit qu'il soit laïque. Les classes aisées peuvent échapper, en partie du moins et notamment dans l'éducation des enfants, à la formidable pression sociale qui résulte de la simple laïcité de l'Etat ; les pauvres ne le peuvent pas. Ils ont besoin d'assistance, elle est laïque ; ils ont besoin d'hôpitaux, ils sont laïques ; ils ont besoin d'écoles pour leurs enfants, elles sont laïques ; et s'ils sont pauvres à ce point de ne pouvoir enterrer leurs morts, ils obtiendront des obsèques gratuites, mais laïques, car l'Etat qui paiera le cercueil et le fossoyeur, ne paiera pas les frais d'une absoute. Les pauvres, et eux seuls, sont emprisonnés sans remède dans la laïcité de l'Etat ; seuls ils sont condamnés sans remède à ne respirer que dans le climat d'indifférence religieuse engendré par la laïcité de l'Etat. Nous arrachons un enfant à cette asphyxie de l'âme ; nous en laissons cent, qui ne seront *jamais* évangélisés, qui passeront d'une école laïque à un centre d'apprentissage laïque, d'un centre d'apprentissage laïque à un mouvement de jeunesse laïque, dont toute la vie enfin sera par l'Etat laïque si inexorablement tenue à l'écart de toute influence chrétienne, que ce sera un miracle de la grâce si l'un ou l'autre, forçant les barreaux de sa cage, ouvre les ailes de son baptême pour retrouver le climat de sa deuxième naissance et rejoindre l'Eglise sa mère qui lui tend les bras.

Il y a longtemps que tel est le sort des pauvres en régime de laïcité, mais, jusqu'aujourd'hui, la théologie catholique enseignait que c'était un mal, une iniquité, un désordre atroce dont les petits de ce monde étaient la proie sans défense, un désordre auquel il fallait travailler sans relâche à substituer l'ordre chrétien. Maintenant elle enseigne, du moins celle qui a le privilège exclusif de la parole, que ce désordre est l'ordre, que la société civile a le devoir d'être laïque. Si l'évangélisation des pauvres en est rendue plus difficile encore, ce sera tant pis pour les pauvres, le système n'en conviendra pas, car il ne saurait avoir tort.

*
* *

L'ECRASEMENT DE LA ROMANITE THEOLOGIQUE

Rome, le 12-XI-1963.

Vous pouvez voir par les journaux que toute l'énorme machine qui tourne autour du Concile (car je ne veux rien dire du Concile lui-même) va à l'écrasement de la romanité théologique. La romanité dogmatique sera sauve, bien sûr : il y a eu le *premier* Concile du Vatican, et on ne peut revenir sur ce qui est de foi définie. Mais, dès qu'il ne s'agit plus de propositions de foi, on entend bien ruiner et écraser tout ce qui est théologie romaine proprement dite, en « noyant » le pouvoir du Pape dans ceux du Collège épiscopal, ceux des évêques dans les Conférences épiscopales, bref, substituer aux structures *personnelles* des structures *collectives*. Nous, (je veux dire les théologiens romains) n'avons accès nulle part ; nous sommes des bannis dans notre propre patrie. Nous résistons au torrent, nous sommes loin de pouvoir renverser son cours.

... Cependant, il faut garder confiance et espérer.

*
* *

A un adolescent

Rome, le 13 novembre 1963.

[...] Dieu soit béni, je n'ai pas eu à choisir ma route, je n'ai eu qu'à garder celle que j'ai suivie toute ma vie, celle de la plus grande piété envers la Sainte Vierge, celle de la plus grande autorité du Pape.

Tu vois que tu n'as pas à rougir de ton père. Je n'ai rien fait contre la Sainte Vierge, je n'ai rien fait contre le Saint-Père, j'ai employé tout mon temps, toutes mes forces, tout mon cœur, toute mon âme, *pour* la Sainte Vierge et *pour* le Saint-Père.

Garde cette lettre pour quand je serai mort. Elle te rappellera pour qui j'aurai vécu : la Sainte Vierge, le Pape, mes enfants. Car c'est bien pour vous que je me bats ici, en même temps que pour la Vérité. Je veux, je veux, je veux que vous soyez libres d'aimer la Sainte Vierge comme votre Mère et le Pape comme votre Père.

*
* *

« *AVOIR L'ESPRIT ACTIF TOUT ENTIER* »
(A un enfant)

21 novembre 1963
Fête de la Présentation de la Sainte Vierge 10 h soir.

[...]dès qu'on se met sérieusement à quelque chose, on y prend goût. En toutes choses, plaise ou ne plaise pas, d'abord faire ce qu'on doit ; et le goût vient après.

Cela ne t'empêche pas, monstre, de faire encore de ces fautes d'orthographe qui me feraient dresser les cheveux sur la tête, si j'avais des cheveux. Tu écris *chapelle* avec deux p et un l. Et tu sais bien que c'est tout le contraire : un p, deux l. Il ne s'agit pas de penser *vaguement* qu'il y a quelque part une lettre double ! Il s'agit de savoir *précisément* quelle est la lettre double. C'est ce que j'appelle ne se servir que de la moitié de son esprit. Quand on ne se sert que de la moitié, c'est comme si on ne s'en servait pas du tout ! Il faut avoir l'esprit *actif tout entier,* jusqu'à la pointe de la plume.

Prie bien la Sainte Vierge qu'elle adoucisse les cœurs. Je lui crie à longueur de journée : « *Monstra te esse Matrem*[5] ».

Continue à bien travailler, pour être dans le *vrai*. La vérité est au-dessus de tout, parce qu'elle nous fait plus proches de Dieu.

*
* *

« *L'ESSENTIEL, ETRE DANS LE VRAI* »

8-XII-1963
Immaculée Conception de la Sainte Vierge

En t'écrivant, je pense à nos fêtes du 8 décembre d'autrefois, au Séminaire, et j'appelle sur toi la protection de la Sainte Vierge. Et je pense à toi. Répète-toi souvent le mot du

---

5. « Montrez que vous êtes Mère » (Hymne : Ave, maris stella).

Saint-Esprit dans l'Ecriture « *In silentio et spe erit fortitudo vestra* ». Pour le moment, vous êtes à peu près réduits au silence : « *In silentio* » ; n'en perdez pas l'espérance : « *in spe* ». L'essentiel est, et encore plus pour un dominicain, d'être *dans le vrai*. Dans les deux mois que nous avons passés ensemble avec tant d'intimité, tu as eu comme un « condensé » de ce qu'a été ma vie : un long combat, un travail sans trêve, pour des vues qui n'ont pas triomphé, mais qui jamais non plus n'ont été vaincues, parce qu'*elles sont vraies*, et que pour cette unique raison de leur vérité, je n'ai jamais été tenté d'abandonner pour en servir d'autres qui m'auraient valu plus d'applaudissements. Non, je ne regrette pas de n'avoir pas la renommée du P. X ou de M. Y ! De cette renommée-là je ne voudrais à *aucun prix*. Cependant je demeure *in spe*. Et tu es, toi-même, une grande partie de mon espérance. Ta génération verra peut-être le triomphe de la romanité ; mais il suffit que la romanité conserve en vous des défenseurs et des mainteneurs, même si vous aussi devez demeurer en apparence des vaincus, pour que je sois « *in spe* ».

Tu as pu voir aussi combien il est nécessaire d'être maître de toute cette immense matière théologique. Ce n'est pas une science où on puisse se contenter d'être un amateur. Il y faut tout le sérieux de la vie, tout l'effort de l'esprit. Le P. Lacordaire disait : « il faut se *crucifier* à sa plume ». C'est notre manière à nous de mettre la Croix de Notre-Seigneur dans notre vie. Tu vas te retrouver dans ton labeur ordinaire, il faut t'y donner à fond et tout entier.

*
* *

« *QUAND ON EST HUMBLE DEVANT ROME* »
(Aux Dominicaines du Saint-Esprit)

31-XII-1963.

[...] Pour nous, en un autre sens du mot, nous ne « tenons » pas encore notre décret d'érection. La Sacrée Congrégation des Religieux m'a invité à lui envoyer *dix* exemplaires des Statuts, autant qu'il y a de Commissaires désignés pour étudier l'affaire. C'est un retard inopiné ; mais je suis trop romain pour ne pas trouver bon ce que le Saint-Siège trouve bon, je fais

mon bonheur de lui obéir, et j'admire le sérieux avec lequel il étudie les moindres choses : il n'y a pas deux douzaines de Dominicaines du Saint-Esprit, et voilà dix Commissaires occupés de ce groupe imperceptible dans l'immensité de l'Eglise. Ceux qui parlent de la « dictature » des « bureaux romains » ne savent vraiment pas ce qu'ils disent. La Curie Romaine est souveraine, elle agit souverainement, selon son droit et son devoir. Mais qu'elle agisse « dictatorialement », à sa fantaisie, et à coups de matraque, c'est une calomnie si noire qu'on se demande comment il se trouve des chrétiens pour y croire. Certes, si on se présente à Rome en faisant sonner les talons et avec des airs d'arrogance, on se fait remettre à sa place. Mais quoi de plus juste ? Il n'y a qu'à se présenter à genoux, et on est embrassé sur les deux joues. Tout est si simple quand on est humble devant Rome !

1964-1965

1964. — *La Pensée catholique*, n° 89 : Note sur la collégialité épiscopale ; n° 90 : Collège apostolique et collège épiscopal.

— *Itinéraires*, n° 82 : La théologie non-euclidienne et le peuple orphelin ; n° 86 : Lettre au directeur du « Monde ».

Septembre : A la 3e session du Concile, secrétaire du « groupe international de Pères ».

19 novembre : la Fraternité des dominicaines devient Institut propre à l'Ordre de Saint-Dominique.

1965. — *La Pensée catholique*, n° 96 : Remarques sur un incident conciliaire.

— *Itinéraires*, n° 91 : Lettre à Jean Madiran : un incident conciliaire ; n° 94 : Sur un incident conciliaire.

Quelques lettres sur Rome et de Rome. Le Père de Jeunesse. Devant le successeur de saint Dominique. Le labeur du Concile.

« POUR SE PREPARER A FRANCHIR LES PORTES DE LA MORT »

(A un confrère)

8 mars 1964.

Que Dieu reçoive dans sa paix l'âme de M. votre père. Je prie avec vous pour son repos éternel — et pour son activité éternelle, puisque nos morts sont vivants, et, quelque grand que soit notre deuil quand ils nous quittent, quelque mystérieuse que soit l'intercession qu'ils exercent pour nous auprès de Dieu, nous savons qu'ils ne nous abandonnent pas, et qu'ils demeurent occupés de nous. Quand on approche soi-même de la mort, comme c'est mon cas, quand chaque jour on sent qu'on se défait un peu, qu'on entend résonner à ses oreilles le « *responsum mortis* », et qu'on doit se dire à tout moment : « *Tempus resolutionis meae instat*[1] », une des pensées que je trouve les plus « aidantes » pour se préparer à franchir les portes de la mort, c'est se dire qu'on n'en deviendra pas indifférent ni inutile à ceux qu'on aime et qu'on précédera, tout comme, à de certaines heures, on a senti l'influence de ceux qui nous ont aimés et qui nous ont précédés. J'ai ici des bambins de sept ou huit ans, je n'ai aucune chance de les voir devenir des hommes, ni même d'être là « *in carne mea*[2] » pour veiller sur leur adolescence. Cette pensée me serait insoutenable, si je n'avais l'espérance, la confiance, que d'une autre présence je leur serai présent, « *non meis meritis, sed magna multitudine misericordiae Dei*[3] ». Dans les saints que nous célébrons à la Toussaint, devant lesquels nous nous accusons chaque matin au Confiteor de la Messe, il y a tant et tant des nôtres ! Plaise à Dieu que nous soyons aussi de ceux qu'invoqueront ceux que nous aurons devancés dans sa Lumière inaccessible, où pourtant nous accéderons merveilleusement.

*
* *

1. « Le moment de mon départ approche », 2 Tim. IV, 6.
2. « Dans mon corps ».
3. « Non par mes mérites, mais par la grande abondance de la miséricorde divine ».

GUIDE ROMAIN POUR GENS TROP PRESSES

15-III-1964.

M. X. prend part au Congrès de Musique Sacrée qui se tiendra à Rome aux vacances de Pâques. Je ne sais exactement ni la date d'arrivée, ni la durée du séjour. Mais je compte que, comme tu seras libre aussi, tu seras son compagnon pour l'aider à faire voir Rome à sa chorale. Tu ne demanderas pas mieux, certainement ! Mon avis est qu'il faut visiter Rome *par quartier*. On part le matin, on mange *où l'on est*, sans revenir au restaurant pour le déjeûner ; autrement on perd un temps précieux. Comme ils veulent, les misérables, aller aussi à Assise, je ne crois pas qu'ils aient plus de cinq jours à passer à Rome. Faut-il être impie ! Quand ils arriveront à la porte du Paradis, ils seront bien reçus ! Saint Pierre les priera d'aller voir ce qui se passe à Assise, et ils ne l'auront pas volé. Romain que tu es, prépare-leur cinq itinéraires, et ne manque pas de leur dire : « Nous ne verrons pas ceci, et nous ne verrons pas cela, ni ceci encore, ni cela encore ; pas le temps ! pas le temps ! Ah, si vous n'alliez pas à Assise (ou : si vous n'étiez pas allés à Assise) ce serait différent ! » Faisleur sentir de quoi ils se privent, il faut qu'il leur en cuise, il faut les tenir sur le gril, pour leur apprendre qu'on n'a jamais assez de temps à passer à Rome. Mène-les au triple galop via dei Coronari, pour qu'ils ne fassent qu'entrevoir sans pouvoir s'arrêter les merveilleuses profondeurs des impasses chevauchées par des arcs, et les merveilleuses ficelles où le « popolo romano », le vrai Peuple-roi, étend royalement son merveilleux linge sale, en se fichant éperdument de ce qu'en pensera la vermine nettoyée de Londres ou de Copenhague. Essouffle-les dans le Transtévère, et si tu leur passes Sainte-Cécile, condamne-les à ne pas entrer à San Benedetto-in Piscinula. Empêche-les d'entendre un *Tantum ergo* comme celui qui a failli nous faire crever de rire à Santa-Maria de je ne sais plus quoi, tout près de chez nous, parce que nous Romains nous avions parfaitement le droit de crever de rire, attendu que nous ne partageons pas notre amour, mais dont ne sont pas dignes les oreilles de gens qui vont passer trois jours à Assise au lieu de les donner à Rome. Qu'ils n'entrent pas dans le restaurant della Miniera ; qu'ils n'entendent jamais le garçon leur dire ce « Come no ? » que seul peut proférer comme il faut un serveur de plats qui a derrière lui trois mille ans de souveraineté, et devant lui les siècles des

siècles. Bref, châtie-les, punis-les, mets-les à la torture et qu'ils partent de Rome déchirés par toutes les tenailles du remords, et aplatis sous des tonnes de honte.

Je suis « fana » ? Parfaitement, je suis « fana » de Rome, et j'attendrai pour ne l'être plus qu'on ait cessé dans l'Eglise de chanter que Rome à elle seule surpasse toutes les beautés du monde :

« Horum cruore purpurata, ceteras
Excellis orbis una pulchritudines [4]. »

Voilà trois pages que je ne m'attendais pas à écrire, mais de t'annoncer tout platement en deux lignes que M. X va à Rome, c'est plus que je ne peux tirer de moi. Dès que le nom de Rome vient sous ma plume, le cœur me saute et il faut qu'il s'épanche. Que je dise « Rome », et que je passe à autre chose, pas moyen. Que Dieu soit béni de m'avoir donné ce grand amour, et qu'il m'y fasse mourir. Il y a des siècles qu'on a remarqué que l'anagramme de ROMA c'est AMOR, comme pour signifier qu'on ne doit penser qu'avec amour à la Ville où le Seigneur a établi le Rocher de son Eglise. Aimons donc Rome sans mesure, et prions Dieu que tous les chrétiens l'aiment ainsi.

*
* *

« *INFINIE DOUCEUR POUR UN PRETRE OBSCUR* »

17-III-1964.

Je viens de lire, dans l'*Osservatore Romano* qui vient de m'arriver, le discours que le Souverain Pontife a prononcé dans la visite solennelle qu'il a daigné faire à la Grégorienne [5], et je suis incapable de tout autre travail que de venir te féliciter de l'avoir entendu. Je remercie Dieu que sa Providence t'ait permis de recueillir de telles paroles, que tu pourras écouter toute ta vie dans ton cœur, qui te donnent la clef de ta présence à Rome, qui te dictent d'avance tes devoirs futurs de prêtre *romain*.

---

4. Hymne « Decora lux ». Bréviaire, 29 juin.
5. L'Université grégorienne, fréquentée par les élèves du Séminaire français.

A ma manière, moi aussi je suis comblé. Ce que j'ai toujours pensé de la grâce de Rome, de la formation ecclésiastique romaine, de ce que l'on doit d'obéissance, d'amour, de confiance au Vicaire de Jésus-Christ, « *oboedientiam, amorem, fiduciam erga Jesu Christi Vicarium* », cette romanité inflexible dans laquelle je vis et dans laquelle j'espère mourir, c'est tout cela que la parole souveraine du Saint-Père vient confirmer. C'est une grande, une infinie douceur pour un prêtre obscur, qui n'a rien à offrir au Pape que sa piété inconnue, que cet encouragement qui tombe des lèvres du Pape et qui est en même temps sa récompense.

*
* *

UN FICHU SOUVENIR (DU 28 DECEMBRE 1922)

9 juin 1964.

Véies ! Je ne t'ai jamais répondu là-dessus, et pourtant j'en ai un « fichu » souvenir, de Véies. J'y suis allé avec trois confrères, le 28 décembre 1922. Aller n'a rien été, mais quand il s'est agi de revenir, ah, saperlipopette ! Nous avons voulu changer de route, nous nous sommes égarés ; quand nous avons voulu regarder la carte il était presque nuit, pas un de nous n'avait seulement une allumette ; la pluie (et quelle pluie !) s'est mise à tomber ; nous avons marché absolument au hasard, escaladé des talus, franchi des fossés, barboté dans des ruisseaux, avancé, reculé, tourné même en rond pour nous retrouver à minuit au point où nous étions à dix heures, aveuglés et transpercés par l'averse, marché et marché encore, arrêtés chaque fois par quelque courbe d'un cours d'eau que nous ne pouvions sauter à pieds joints, allant chercher un pont que nous n'avons jamais réussi à découvrir, remarché et remarché, jusqu'à ce qu'enfin, abrutis et crevés de fatigue sous le poids de nos capes trempées, nous nous soyons retrouvés sur la voie Flaminienne, à douze kilomètres de Rome, et à deux heures du matin !

Je te laisse à penser si ces douze kilomètres nous en ont paru quarante au moins ! Il était cinq heures, quand nous avons sonné à la porte de la maison, mais on était en vacances, le lever était retardé, personne n'est venu ouvrir. Nous n'avons eu de ressource que d'aller finir la nuit à l'hôtel de la

Minerve, — et ç'a été notre salut, car dans nos chambres glaciales du Séminaire (le chauffage central n'existait pas en ce temps-là) je ne sais quel mal nous aurions pris, au lieu que l'unique chambre de l'hôtel que nous avions pu louer en réunissant nos quatre misérables bourses était chauffée à suer, en sorte que nous avons pu non seulement nous y reposer, mais nous sécher, de quoi nous avions encore plus grand besoin.

Le plus difficile restait à faire, qui était d'affronter le P. Supérieur. A huit heures, la porte de la maison étant ouverte, nous y sommes entrés comme des voleurs, en nous cachant des confrères, et nous avons pris le parti de nous présenter d'abord au P. D., alors préfet de discipline et de lui expliquer notre mésaventure, qu'il a prise du bon côté, heureusement pour nous. Mais il nous a dit : Gardez-vous bien d'en parler au P. Supérieur ; il supprimerait toutes les sorties pour tout le monde jusqu'à la fin des vacances, ce qui serait fort désagréable à vos confrères. Je lui rendrai compte plus tard, soyez seulement discrets, pour que la chose ne lui vienne pas aux oreilles avant la rentrée ». Tu penses bien que nous n'avions pas la moindre envie de nous vanter d'une pareille équipée. Etre discrets, nous ne demandions que ça ! Et j'ignore encore aujourd'hui si le P. D. a jamais averti le P. Supérieur ; probablement que oui parce qu'il n'aurait pas fait bon pour lui que le P. Supérieur fût renseigné par une autre voie. Mais il a dû choisir son temps, car il n'en a été autre chose, et le P. Supérieur ne nous a jamais parlé de cette nuit passée hors de la Maison, — bien malgré nous !

*
* *

CONSEILS A UN ADOLESCENT

Roma, 15-IX-1964.

Je te l'ai dit l'autre jour, tu sais déjà ce que devant Dieu j'attends de toi, ce que devant Dieu j'espère de toi. Avant tout la *piété* : que tu sois tout donné, tout livré à la grâce de Dieu. Prie avec sérieux, avec recueillement ; communie souvent et sois *absolument fidèle* à ta dizaine de chapelet dans ton lit avant de t'endormir. Sans la communion et la prière à la Sainte Vierge, il est impossible de conserver et d'enraciner en

soi l'amour de Dieu et du prochain, et on finit par ne vivre que pour soi, au lieu de vivre pour Jésus comme le veut notre saint Baptême.

Choisis bien tes camarades. Dans une maison nombreuse, il y a inévitablement des bons, des moins bons, et des mauvais : c'est le monde en raccourci. Va aux meilleurs, et aux moins bons seulement avec le désir de leur faire du bien, sans te laisser influencer par eux. Au contraire, c'est à toi de les influencer pour qu'ils deviennent meilleurs.

Je pense que le travail ira bien. Mais il faut te donner de la peine ; pour le travail comme pour tout, il ne faut jamais se laisser aller ; il faut n'être jamais content de soi, et aller d'effort en effort. Ne prends pas tes aises. Et que la Sainte Vierge Marie veille sur toi, de jour en jour et d'heure en heure. Je t'embrasse et je te bénis du fond de mon âme et de mon cœur.

*
* *

LA MEILLEURE RECONNAISSANCE
(A un adolescent)

Rome, dimanche 26-IX-1964.

Tu te dis mon enfant « reconnaissant ». Je sais que tu ne mens pas, et que tu es vraiment reconnaissant. Tu sais aussi que, si je te veux reconnaissant, ce n'est pas pour moi, mais pour toi, parce que la reconnaissance est un beau sentiment, qui élève le cœur et qui porte à bien faire. La meilleure reconnaissance, c'est la fidélité aux principes qu'on a reçus. La piété, la bonne conscience, la détestation du péché, le travail, la bonne humeur, l'entrain à faire son devoir, voilà ce que tu as appris. Va ton chemin dans ce sens, ce sera la vraie reconnaissance. Que la Vierge Marie soit avec toi...

*
* *

« IL NE FAUT PAS S'ECOUTER »
(A un adolescent)

Rome, le 6-X-1964.

Hier soir m'est arrivée une lettre de Mère X., du 2 octobre, où elle me dit que tu lui as écrit ton désir de changer de métier, et que tu as l'intention de m'écrire à moi-même à ce sujet. [...]

[...] Dans tout métier honnête on peut servir Dieu et vivre en chrétien. Que tu sois mécanicien, électricien, menuisier, ou autre chose, c'est pareil. L'évangile est le même pour tous les métiers

Cependant, il ne faut pas changer par caprice. Il y a des difficultés dans tous les métiers, et si on se rebute trop vite, on ne se fixe à rien, on finit par n'être *compétent* en rien, on n'a la *maîtrise* d'aucun métier. Il faut te dire que, si tu restes dans le monde, tu auras à t'établir, à fonder une famille, des enfants à élever. Celui qui n'a pas de *vrai* métier, celui qui n'a qu'un « gagne-pain », ne peut guère rendre les siens heureux. Tu ne travailles pas pour le présent, tu travailles pour ton avenir. Voilà pourquoi je ne veux pas que tu changes de métier par peur de l'effort. Ce que je t'ai dit non pas huit fois, mais mille fois c'est que tu ne fais pas le dixième de ce que tu es capable de faire, parce que tu n'es pas assez *dur* pour toi-même. Jésus veut qu'on fasse pénitence, mais la grande pénitence, c'est le travail. Je te prends à témoin que je pratique, tu l'as assez vu, cette pénitence du travail : tu m'as toujours vu travailler sans relâche, et en ce moment même, quand les gens de mon âge sont en retraite, je travaille comme quand j'étais séminariste, ou même davantage. Il ne faut pas *s'écouter*...

*
* *

« MAIS ENFIN, QUEL TRAVAIL ? »
(Pendant le Concile)

Rome, le 12-X-1964.

Je viens seulement d'ouvrir votre lettre. Le courrier du soir arrive vers 7 h, mais je ne suis sorti qu'à 8 h passées de chez

le cardinal L. ayant travaillé près d'une heure avec Mgr C., et en arrivant il a fallu que je me précipite à la salle à manger pour avaler un repas refroidi. « En principe », nous dînons à 8 h, mais quand on finit de travailler à 8 h 1/4 et qu'on a de la place Saint-Pierre à gagner le Monte Mario au milieu du trafic romain, on ne peut pas être à l'heure. Demain matin à 9 h, sens inverse. Je dépose Mgr L. devant Saint-Pierre, et je retourne dare-dare chez le cardinal. J'aurai deux heures pour faire un travail qui demanderait deux jours : à 11 h Mgr C. quittera la salle Conciliaire, et je devrai me retrouver place Saint-Pierre pour lui remettre le produit de ma cervelle. J'appelle cela une vie de chien, et sans ces fichus serments de docteur romain qui me taraudent les entrailles, je prendrais avec plaisir le premier train, direction Pontcalec. Mais enfin, ils sont là, ces serments, ils me dévorent, tant pis, ils me tuent, tant pis, et dût le vieux cheval que je suis tomber raide entre les brancards, au moins je mourrai sans m'être parjuré.

Tout cela est d'ailleurs de la rhétorique ; je me porte comme le chêne qui est au coin de la balustrade ; c'est vieux, c'est à moitié creux, c'est noueux, ça tient on ne sait pas comment, mais ça tient et ça a encore toutes ses feuilles.

Mais enfin, quel travail ? Eh bien, la confection des « *Modi*[6] » pour les « *Placet iuxta modum* ». Quand on vote « *iuxta modum* », il faut fournir sur le champ le « *modus* » qu'on désire et la raison pour laquelle on propose le « *modus* ». Sur deux mille Pères, il n'y en a pas deux cents qui puissent faire ce travail, faute de goût et de temps, mais beaucoup, si on leur apporte *tout préparé* le « *Modus* » et la « *Ratio modi*[7] », ne demandent pas mieux que de les utiliser, car au fond ils ne sont pas contents des textes qu'on leur présente « *in Aula*[8] ». Notre travail (à notre petit « collège » de théologiens) est donc de passer le texte au peigne fin, de déterminer les passages inacceptables, de préparer le « *Modus* » et la « *Ratio modi* », de rédiger l'un et l'autre avec le maximum de densité et de brièveté — ce n'est point peu de chose ! — Mais, comme les secrétaires sont encore moins nombreux que les théologiens, il faut aussi prendre sa part de la besogne matérielle : polycopie, classement de feuilles, agrafage, répartition parmi les

---

6. Ou amendements, modifications aux textes soumis aux Pères du Concile. « *Placet juxta modum* » signifie « Oui, moyennant amendement ». Voter « *Placet* » c'est voter « oui, accepté ».
7. Motif de l'amendement.
8. La Salle du Concile.

Pères. Cette partie du travail je l'envoie intérieurement à tous les diables, mais, que voulez-vous, il y a ces fichus serments. Je ne peux pas jouer au grand cuisinier qui donne majestueusement les recettes et qui laisse les marmitons rater les plats. Il est *nécessaire* que les « *modi* » parviennent effectivement aux Pères ; si je me contente de les rédiger et que par ma faute ils ne parviennent pas, je suis parjure. La frousse d'être parjure me fait manœuvrer l'appareil à agrafes. On jure à vingt-deux, vingt-trois ans, quand on ne connaît rien de rien de cette gueuse d'existence, et à soixante-quatre ans, quand on demande à se détendre, crac, le serment se resserre, et on est plus ficelé que jamais.

Je suis quand même content d'avoir juré que je reconnais la Sainte Eglise Romaine comme Mère et Maîtresse de toutes les Eglises. Elle a été mon grand, je peux dire mon unique amour, puisqu'elle n'est pas séparable de Dieu, de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge ; mais je l'aime de plus en plus, mesurant de mieux en mieux combien elle est nécessaire aux autres Eglises, et qu'elle est l'*unique* protectrice des humbles et des petits.

Tout ce travail est-il efficace ? Il pourrait l'être davantage ; il l'est déjà beaucoup. Sur le vote le plus important jusqu'ici de la session il y a eu 574 « *Placet iuxta modum* ». Sur ces 574, il y en a eu au moins 540 qui ont utilisé des « *modi* » proposés par nous. Nous en avions distribué 600, faute de temps pour en distribuer davantage. Vous voyez que ce n'a pas été du travail perdu.

Tout cela n'empêche pas d'agir de bien d'autres manières, au hasard des rencontres et des conversations. Il n'y a qu'une méthode à laquelle nul ne songe de notre côté, c'est l'intrigue et la manœuvre. La distribution des « *modi* » se fait au vu et au su des diverses conférences épiscopales, nos réunions de travail du mardi sont publiques. *Filii lucis sumus* [9].

*
* *

9. « Nous sommes enfants de lumière » (cf. 1 Thess. V, 5).

« TES LETTRES SONT TROP COURTES... MON TRAVAIL AU CONCILE »
(A un adolescent)

Rome, le 14 octobre 1964.

Tes lettres sont toujours trop courtes. Quand tu m'écris, il faut *toujours* te demander : « Qu'est-ce que le Père désire savoir, sur ceci, sur cela, sur cette troisième chose ? » Et ainsi de suite. Mets-toi « *dans ma peau* » et tu verras comme cela t'aidera pour faire tes lettres. C'est comme cela que je fais pour toi ; je me dis : « Qu'est-ce que je vais dire à X. ? Qu'est-ce qui lui fera du bien ? Qu'est-ce qui lui fera plaisir ? » Quand tu étais petit, tu me disais : « Mais je n'ai pas d'idées ! » Comment, pas d'idées ? On *trouve* des idées quand on *cherche* ce qui intéresse la personne à qui on écrit. Essaie, mais essaie *pour de bon,* et tu verras que tu auras des idées : « Ah ! Il faut que je dise ceci au Père ! Ah ! Et encore ceci ! Ah ! et encore cela ! » et tu finiras par en avoir trop ! Mais il faut essayer pour de bon, encore une fois...

Mon travail ici est très différent de celui de l'année passée où je travaillais seul, et au service à peu près exclusif de Mgr Lefebvre et de quelques autres Pères. Cette année, sans cesser d'être au service de Mgr Lefebvre, je travaille aussi, avec un petit groupe de théologiens à élaborer des modifications aux textes présentés officiellement aux Pères ; ces modifications sont ensuite polycopiées, distribuées aux Pères, qui, s'ils pensent que ces modifications doivent en effet être faites, demandent par leurs votes que le texte proposé soit changé dans ce sens. C'est un travail très ardu, très difficile, mais certainement le plus utile et le plus important auquel je puisse contribuer selon mes forces. Tu sais déjà que *tous* les changements que nous proposons sont toujours dans le sens de la plus grande autorité du Pape et de la Curie Romaine, dans le sens du plus grand honneur de la Sainte Vierge Marie. Sur ces deux points-là j'espère de la grâce de Dieu que rien ne me fera fléchir ni biaiser.

*
* *

DEVANT LE SUCCESSEUR DE SAINT DOMINIQUE

Rome, Toussaint 1964. Dimanche 15 h.

Quelle sottise ai-je écrite l'autre jour, en vous donnant à entendre que j'aurais une triste fête de la Toussaint ! Certainement vous n'êtes pas remplaçables, mais quand vous êtes présentes, nul besoin de vous remplacer, et puisque, grâce à Dieu, vous vivez dans l'unité de l'Ordre, vous êtes là où est son Chef. Dans la bienheureuse audience qu'il m'a accordée vous étiez plutôt deux fois présentes, dans sa personne qui vous contient, dans mon cœur qui vous mettait à ses pieds.

[...] Je ne pouvais m'assouvir, ce matin, du visage du Père Général, pendant que nous parlions de ces choses [du Concile], *il n'a pas cessé de sourire*. Je dois dire que j'avais au contraire à m'empêcher de pleurer ; les larmes me venaient sans cesse aux yeux, à penser que j'étais devant le Successeur de saint Dominique, et dans le ravissement de me trouver, et vous avec moi, dans une si entière et si délicieuse conformité à son esprit. Vous entendez bien que je ne parle plus seulement du Concile, je parle de l'idée dominicaine. Et je suis plus persuadé que jamais que l'idée dominicaine n'est pas d'abord principalement un archétype, c'est d'abord une filiation et par conséquent une fidélité, c'est un patrimoine aux mains d'un dépositaire légitime et authentique, à qui seul il appartient de dire ce qui est dominicain et ce qui ne l'est pas ; comme au Pontife romain seul il appartient de dire ce qui est catholique et ce qui ne l'est pas. Le Père Aniceto Fernandez est le troisième Maître de l'Ordre, après le P. Suarez et le P. Browne, qui m'ait fait l'honneur de son audience. J'ose à peine le dire, mais je crois que c'est vrai, tous trois me sont garants que je n'ai eu de ma vie une pensée qui m'eût écarté de saint Dominique. Pour vous comme pour moi, c'est une bonne et bienfaisante certitude, mais *parce que* nous la tenons de ses successeurs, et non de mesures que nous aurions prises sur un archétype pour les reporter sur nos conceptions.

* * *

« *PAUL EVEQUE DE L'EGLISE CATHOLIQUE* »
(A une tertiaire isolée)

Notre-Dame de Joie, le 23-XII-1964.

[...] La formule « *Paulus Episcopus* [10] » est une formule *immémoriale*, par laquelle commencent tous les documents pontificaux tels que Bulles, Constitutions Apostoliques, etc. Elle ne constitue à aucun degré une concession à « l'épiscopalisme ».

En outre, la Constitution « *de Ecclesia* », signée par tous les Pères présents, est signée avant les autres par le Pape, qui y prend un titre lui aussi très ancien, et qui exprime mieux que n'importe quel autre sa primauté ; il signe « *Ego, Paulus, Episcopus Ecclesiae Catholicae* [11] », c'est-à-dire qu'il a sur toute l'Eglise la puissance épiscopale « ordinaire et immédiate », comme dit Vatican I, qu'il est autant l'évêque propre de tous les chrétiens que l'est leur évêque particulier. Contrairement à ce qu'on pense en général, le Pape ne prend le titre de Pape que pour les documents de *moindre* importance que les Constitutions et les Bulles : Encycliques, Lettres Apostoliques, Brefs « sous l'anneau du Pêcheur », décrets « *Motu Proprio* », et Actes de ce genre. Le Saint-Père n'a donc innové en rien en prenant ce titre de « *Paulus Episcopus, Servus Servorum Dei* [12] », lequel titre ne porte nul préjudice à sa souveraineté.

Le texte même de la Constitution « *de Ecclesia* », quant à la question, si âprement et si vainement discutée, de la « collégialité » de l'Episcopat, se résume en ces trois propositions :

1) Le Corps ou l'Ordre des Evêques, considéré abstraction faite de sa Tête, le Pontife Romain, n'est qu'un collège virtuel ;

---

10. « Paul, évêque ».
11. « Paul, évêque de l'Eglise catholique ».
12. « Paul, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu ».

2) considéré *avec* son Chef, il est un collège inerte et passif, incapable d'un acte collégial ;

3) ce n'est que du consentement de son Chef qu'il devient un Collège au sens propre du mot, c'est-à-dire une personne morale qui constitue, sans distinction de majorité ou de minorité, *un sujet unique* apte à porter des décisions vraiment collégiales, doctrinales ou disciplinaires.

*
* *

« C'EST AINSI QUE JE TE VEUX »
(A un adolescent)

Notre-Dame de Joie, le 7-I-1965.

Je ne peux mieux répondre à ta lettre qu'en te faisant lire celle que j'ai reçue par *le même courrier* du Colonel X, de qui je t'ai souvent parlé. Le colonel X vient de passer son quinzième Noël loin de sa femme et de ses huit enfants. Douze dans les combats d'Indochine et d'Algérie, trois en prison, — et dans une prison d'autant plus odieuse qu'il est entièrement innocent. Lis toutes les lignes, lis entre les lignes, cherche partout, tâche de trouver une phrase où le Colonel me dit qu'il est « découragé ». Mais non, tu ne trouveras pas, le mot n'y est pas, l'idée n'y est pas davantage. Ce prisonnier qui souffre persécution, cet époux et ce père privé de sa liberté et de sa famille par une noire injustice, ne me dit pas un mot, pas un seul mot, de sa peine, du brisement de sa carrière et de son cœur. Il me parle de mon travail ici, de mon travail au Concile, comme le pourrait faire un ami qui m'écrirait de son foyer et non d'une cellule, dans le libre exercice de son activité et non dans la privation de son métier. De vous deux, c'est lui qui aurait cent fois plus que toi des raisons d'être découragé, et c'est lui pourtant qui est cent fois plus courageux que toi !

Ne me dis pas que le Colonel X. est un homme fait, et que tu es tout juste un adolescent. S'il est courageux à cinquante ans, c'est qu'il s'est entraîné à l'être quand il avait ton âge. Pour *être* un homme courageux, il faut le *devenir* quand on est jeune. Sois-en sûr, c'est pour avoir surmonté les contrariétés qu'il avait à quatorze ans que le Colonel X. s'est rendu capable de ne pas faillir devant ses douleurs d'aujourd'hui.

C'est ainsi que je te veux pour plus tard, un chrétien à l'âme énergique, que les pires épreuves n'abattent pas, qui prend tout de la main de Dieu, qui porte tout avec la force de Dieu. Et pour que tu sois ainsi quand j'aurai quitté ce monde, prends bravement et d'un cœur courageux les contrariétés présentes. Fais ton devoir au jour le jour, en pensant à ceux qui souffrent infiniment plus que toi. Et tu auras honte de te croire malheureux, quand tant d'autres le sont pour de bon.

*
* *

1966-1968

1966. — *La Pensée catholique,* n° 101 : La romanité et le thomisme ; n° 102 : « La psychologie de la foi chez saint Thomas d'Aquin » (recension).
A Pontcalec : reconstruction de la chapelle ruinée Sainte-Anne de Pluméliau.

1967. — *Itinéraires,* n° 112 : Propos mêlés de souvenirs sur M. Jacques Maritain ; n° 115 : Le terme et la notion de collégialité.
3 septembre : bénédiction de la chapelle et consécration du maître-autel de Notre-Dame de Joie par Mgr l'Evêque de Vannes.

1968. — *La Pensée catholique,* n° 111 : « La foi du centurion » (recension) ; n° 117 : L'encyclique *Humanae Vitae* et la conscience.
— *Itinéraires,* n° 122 : Une opinion sur l'Action française ; n° 123 : Réflexions sur l'éducation ; n° 127 : Lettre ouverte à Mgr l'Archevêque de Bourges sur les nouveaux catéchismes ; n° 129 : Les évêques et la contraception (janvier 1969) ; n° 146 : L'Eglise romaine (article inachevé, septembre 1970).
17 décembre : mort du Père Berto.
21 décembre : inhumation dans la chapelle Notre-Dame de Joie.

Les « étapes du sacerdoce » : confidences. — Lettres aux Anciens sur la chapelle Notre-Dame de Joie : comment et pourquoi elle a été construite. — Sur un jeune marin péri en mer. — Réflexions sur « Mai 68 ». — Le dernier mot.

« Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde,
Jésus les aima jusqu'à la fin. » (Saint Jean 13, 1.)

SOUVENIR DE LA TONSURE
« MES VACANCES »

18-XI-1966.

[...] Il n'y aura pas de temps à perdre pour que tu puisses être tonsuré avant Noël. Je l'ai été le 22 décembre 1922, qui était cette année-là un vendredi, à trois heures de l'après-midi, heure de la mort de Notre-Seigneur. Nous devions être tonsurés le lendemain 23, Samedi des IV Temps, mais il y avait tant d'ordinands que le Cardinal-Vicaire, Cardinal Pompili, avait décidé d'anticiper à la veille la tonsure des ordinands du Séminaire Français, à quoi il procéda dans la chapelle même du Vicariato di Roma, situé alors Piazza della Pigna. Nous étions vingt-huit ; un seul est rentré dans le monde, tous les autres sont morts. Je survis, en attendant mon tour. Le jeudi soir, le P. Supérieur nous avait appelés : trente secondes pour chacun : il était expéditif. Je ne sais ce qu'il a dit aux autres. A moi cette simple phrase : « Souvenez-vous que désormais votre temps ne vous appartient plus ; il appartient à l'Eglise. » Sur cette phrase et deux ou trois autres, je vis depuis quarante-quatre ans. Et je te la redis aujourd'hui de la part de celui qui me l'a dite, et pour qu'elle te soit le bienfait qu'elle m'a été. Je l'ai entendue sévèrement, puisque je n'ai jamais pris de vacances, n'ayant d'ailleurs jamais assez d'argent pour en prendre. Celles qui m'étaient « imposées » comme séminariste, je les passais, le matin à faire faire leurs devoirs de vacances aux petits séminaristes, l'après-midi à promener le patronage, l'après-dîner avec les jeunes gens de la Garde Saint-Ivy. Quitter mon poste ou poser ma plume pendant seulement huit jours m'a toujours paru impossible ; outre le manque d'argent, j'aurais été malheureux, bourrelé de remords, et je serais revenu plus fatigué qu'au départ. La vieillesse et la maladie se chargeront bien de me donner des vacances.

***

VŒU DE ROMANITE — EGLISE ET BIBLE

18-XI-1966.

J'ai double plaisir à t'écrire, parce que c'est aujourd'hui la dédicace des Basiliques romaines de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Je passe cette journée, comme chaque année, « *ad limina Apostolorum* », et je renouvelle à la Confession de Saint-Pierre et à la Confession de Saint-Paul, le vœu de romanité que j'y ai fait si souvent depuis ma première entrée dans ces lieux sacrés, depuis mon premier agenouillement devant les très précieux restes des Princes Apostoliques. Dieu me fasse la grâce de mourir dans une entière fidélité à ce vœu !

Personne, et pas plus Mgr X qu'un autre, ne peut tout dire à la fois. La parabole des vignerons à elle seule ne « prouve » qu'une chose, c'est que le Royaume des cieux n'est pas purement spirituel ou invisible, ne se compose pas des seuls justes, qu'il comporte un élément externe perceptible, qui déborde la justice subjective de ses membres. On montre *après* que ce royaume est une société, que cette société est hiérarchique, que cette hiérarchie est sacerdotale, etc. D'ailleurs toute preuve par l'Ecriture seule est inadéquate, l'Ecriture n'est pas un arsenal de syllogismes. Si l'Esprit-Saint avait voulu en faire un traité d'apologétique, ou de théologie, il l'aurait évidemment inspirée tout autre qu'elle n'est. Elle est, comme dit saint Augustin, une lettre adressée par Dieu à l'Eglise : « *Ab illa Civitate a qua peregrinamur, litterae nobis venerunt* ». « La lettre de cette cité céleste, loin de la laquelle nous faisons pèlerinage », tout en nous dirigeant vers elle, l'Eglise seule est capable de la lire. Lue hors de l'Eglise, la Bible n'est qu'un fatras où chacun trouve ce qu'il veut. Mais il faudrait là-dessus des pages et des pages. L'Eglise trouve dans l'Ecriture ce qu'elle doit croire, et surtout ce qu'elle doit méditer. Elle donne créance à l'Ecriture, beaucoup plus que l'Ecriture ne donne créance à l'Eglise. Pendant un bon siècle, il a bien fallu que les chrétiens se passent du Nouveau Testament, dont les plus anciens écrits (I et II Thess.) sont postérieurs de trente ans à l'Ascension, qui n'étaient pas collectés, pas discernés d'avec le torrent des apocryphes, pas reconnus pour inspirés, pas insérés dans le canon des Ecritures. Il a bien fallu que les chrétiens s'en passent, et ils s'en sont fort bien passés, parce qu'ils avaient l'Eglise, la continuité vivante des premiers Evêques successeurs des Apôtres, unis et subordon-

nés aux premiers successeurs de Pierre. L'Eglise ne croit pas à la Résurrection *parce que* la Résurrection est écrite dans le Nouveau Testament, puisqu'elle y croyait avant que le Nouveau Testament fût écrit. De même l'Eglise n'a pas attendu, pour être une société visible et hiérarchique, que les Paraboles ou le « *Tu es Petrus* » fussent consignés dans un écrit. Prise formellement comme « chose *écrite* », l'Ecriture est le témoin, non le fondement de la foi de l'Eglise. Prise comme *inspirée,* alors oui, l'Ecriture est un fondement de la foi de l'Eglise, une source de Révélation, mais que l'Ecriture soit inspirée (et donc inerrante), c'est un dogme que l'Eglise ne tient pas de l'Ecriture, mais de sa propre Tradition. La « preuve » scripturaire ne peut donc être autre chose, apologétiquement, que la manifestation de la fidélité de l'Eglise à ses propres origines telles qu'elles nous sont connues par les plus anciens documents écrits, mais cette fidélité est antérieure à ces documents et n'a pas en eux sa cause adéquate. Cette manifestation ou illustration a son importance « *in ordine cognoscendi* », dans l'ordre du connaître ; mais il faut bien voir que dans l'ordre de l'être, « *in ordine essendi* », l'Eglise n'est pas ce qu'elle est parce que les livres disent que le Verbe Incarné la voulait telle, mais directement et immédiatement parce que le Verbe Incarné voulait qu'elle fût telle, volonté qu'elle connaissait et avait exécutée avant la rédaction des dits livres...

*
* *

MINISTERE DE PORTIER ET FONCTION DE BEDEAU

I-V-1967.

[...] Remplis-toi de l'esprit des Ordres que tu vas recevoir. En dépit de l'opinion de beaucoup de théologiens, je suis persuadé qu'ils sont partie véritable du Sacrement de l'Ordre, non d'institution divine *en tant que partie,* mais d'institution divine en tant qu'*inclus originellement* dans le Diaconat. Qui les reçoit, reçoit « *ex opere operato* » la grâce sacramentelle qui leur correspond. Ce ne sont donc pas de purs sacramentaux. Comme Portier, mets en toi dès maintenant le souci de la propreté et de la beauté des églises où tu exerceras plus tard du ministère : « *Domine dilexi decorem domus tuae* ».

Comme Lecteur, sois bien résolu à annoncer dignement la parole de Dieu : une bonne prononciation, une bonne diction, une attitude ferme et grave, énergique, assurée ; s'il faut chanter, une voix juste et souple, bien maîtrisée. Il y a un « *habitus* » du Portier, un « *habitus* » du Lecteur, qu'il faut prendre et ne plus perdre. Même si tu ne peux pas, dans la presse du travail où tu es, faire une vraie retraite (ce qui serait pourtant bien désirable) lis et relis et imprègne-toi du Pontifical ; c'est dans ces vénérables monitions, prières et cérémonies qu'est le mieux décrit le double « *habitus* » dont je viens de te parler, et qu'est le plus clairement marqué ce que l'Eglise attend du Portier et du Lecteur.

Quant à la « *potestas sacra* », elle n'est évidemment pas, en ce qui concerne les ordres mineurs, un pouvoir privatif d'exercer certaines fonctions ; de ces fonctions, des laïcs peuvent s'acquitter. Elle est le pouvoir de les exercer *en vertu d'une désignation sacramentelle*, dont les laïcs, par définition, ne sont pas pourvus. Qu'un bedeau ou un Portier allume les cierges ou range les ornements, matériellement, c'est la même chose ; mais seul le Portier le fait par *ministère*, et c'est tout différent devant Dieu, même si le bedeau le fait mieux (ce qui du reste ne devrait pas arriver).

*
* *

LE PRETRE ET LE DEMON — CONFIDENCE

Le mardi de Pentecôte, 16-V-1967.

Si la poste veut bien te porter cette lettre avant samedi, je lui devrai un grand merci. Mais d'abord merci à Notre-Seigneur et à la Sainte Vierge, pour ta prochaine élévation aux derniers Ordres mineurs. C'est aussi au samedi des Quatre-Temps de la Pentecôte de ma première année de théologie que j'ai été ordonné exorciste et acolyte.

L'exorcistat est un pouvoir « lié », mais seulement quant aux exorcismes publics sur les possédés proprement dits. C'est extrêmement important à savoir. L'exorcisme privé, à l'insu de l'intéressé lui-même, n'est pas interdit, et on en a besoin à chaque instant au confessionnal avec les pénitents tourmentés du « démon muet ». On devine, ou on peut savoir de science non-communicable (par exemple par la confession

d'un autre pénitent) que celui qu'on a devant soi est arrêté dans l'aveu de ses fautes. Même quand ce n'est que honte ou embarras de savoir comment s'expliquer, le démon est là pour ajouter son action à ces sentiments. Il faut aider le pénitent sans qu'il le soupçonne seulement, et éloigner le mauvais ange, tout en l'aidant à son escient par des encouragements et à force de charité. Voici la formule que j'ai apprise au Séminaire et que peut-être nul ne se souciera de t'apprendre : « *Ego ut Dei minister praecipio tibi, spiritus immunde, ut recedas ab hac creatura Dei, in nomine Patris, et Filii et Spiritus Sancti* [1] ». On dit cela à voix si basse que le pénitent ne voit même pas le mouvement des lèvres. Il n'y a aucun doute pour moi, car c'est mon expérience propre, que l'aveu en est facilité, à crier parfois au miracle, si on pouvait crier à ce moment-là. Puisque je suis sur ce sujet, j'ajoute, mais pour quand tu seras ordonné prêtre, puisque je ne suis pas sûr de vivre jusque-là, que nous étions élevés dans la persuasion que Notre-Seigneur ne refuse jamais la grâce qu'on lui demande, parmi toutes celles dont un prêtre a besoin, au moment où on le devient. Au moment où j'ai reçu l'imposition des mains, j'ai donc demandé à Notre-Seigneur la grâce d'inspirer à ceux qui s'adresseraient à moi assez de confiance pour qu'ils ne me cachent rien de leurs péchés. Tu es le premier à qui je dise cela, et même à toi je n'en puis dire plus long à cause du secret, mais je *sais* que j'ai été surabondamment exaucé. Tu ne peux imaginer, car il faut l'avoir éprouvé, mais j'espère que tu le goûteras, le bonheur inénarrable d'un prêtre qui vient de délivrer une âme accablée sous le poids de ses mauvaises confessions. On partage la joie de cette âme enfin purifiée, on en est transporté avec elle, et c'est une joie angélique : « *gaudium erit Angelis Dei super uno peccatore paenitentiam agente* [2] ».

Sur l'acolytat, je n'ai rien d'autre à te dire que ce que je t'ai dit pour les premiers Ordres mineurs : c'est autre chose devant Dieu de servir la messe *ex officio, ex ordine*, ou de la servir quand on n'y est pas sacramentellement député. La

---

1. « Comme ministre de Dieu, je t'ordonne, esprit impur, de t'éloigner de cette créature de Dieu, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ».
2. « Il y aura de la joie chez les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se repent » Luc XV, 10.

grâce de l'acolytat, c'est la piété dans le service liturgique du Sacrifice, à cause de la part qu'y prend l'acolyte en vertu de son Ordre...

... Reçois avec amour et action de grâce cette nouvelle conformation à Jésus Souverain Prêtre.

*
* *

LA CONSECRATION DE L'AUTEL (3 SEPTEMBRE 1967)
(Aux anciens)

Septembre 1967.

Mes chers grands,

En attendant que reparaisse régulièrement votre Courrier, il convient que je vous fasse sans plus de délai, le récit de la consécration de l'autel de notre chapelle, qui a eu lieu le dimanche 3 septembre, en la fête de saint Pie X, à trois heures de l'après-midi.

L'édifice n'était (il n'est pas encore) entièrement achevé. Il reste à y mettre l'éclairage et le chauffage, à y poser les lambris au-dessus des stalles, à disposer sur les portes des verrous et des serrures, et choses de ce genre. Mais reporter la cérémonie au-delà du 3 septembre c'eût été la reporter à l'année prochaine : dès le 4, plusieurs des Mères de Saint-Cloud repartaient pour ne revenir qu'à Pâques ; or une célébration si importante ne pouvait avoir lieu qu'en présence de tout l'Institut. En outre, il aurait fallu déprier Mgr notre Evêque et vous savez qu'un évêque ne peut pas facilement changer son calendrier. Enfin, telle qu'elle était le 3 septembre, la chapelle était déjà assez noble, dans son austérité, pour être digne que son autel reçût l'honneur de la consécration.

Cet autel est par lui-même une pièce magnifique ; sur le travertin romain du dallage, un soubassement de granit, où repose une table de granit, faite d'une seule pierre de 2 mètres de longueur sur 1,20 m de largeur, et de 15 cm d'épaisseur. Son poids atteint la tonne. Pour la mettre en place, il a fallu *inventer* une machine de levage (ni grue ni palan ne pouvant passer par les portes, dont aucune n'est fort haute), et que onze hommes vigoureux y unissent leurs efforts.

Le temps avait été fort menaçant le matin ; un quart l'heure avant la cérémonie, il y eut encore une averse chargée, mais la dernière ; ensuite, par une faveur de la Sainte Vierge, le soleil brilla jusqu'au soir.

*
* *

L'affluence a dépassé toutes nos prévisions. Retirés comme nous le sommes, et, grâce à Dieu, très ignorants dans l'art d'appâter le public, nous n'attendions pas cinq cents personnes. Il en vint le double au moins. Les anciens chargés du service d'ordre ont rangé plus de deux cents voitures dans le parc ; comptez en outre une bonne vingtaine demeurée aux abords de Sainte-Anne des Bois. A quatre personnes en moyenne par voiture, auxquelles il faut ajouter nos plus proches voisins venus à pied, c'était cette « mesure pleine, serrée, tassée, débordante » dont parle le Saint Evangile. Débordante, au pied de la lettre, puisque, de la chapelle où vos Mères et vos cadets avaient peine à trouver leurs propres places, l'assistance, quoique pressée et presque toute debout du commencement à la fin, refluait au dehors.

Trente-quatre prêtres entouraient Monseigneur, parmi lesquels, avec le Révérendissime Père Abbé de Kergonan et un de ses moines, se trouvaient un Dominicain en robe blanche, le P. Mellet, un Capucin en robe brune, le P. Amédée, et dans sa simple soutane noire, un Jésuite confesseur de la foi en Chine, le P. Beaucé. Vous voyez, mes chers grands, que les Ordres religieux, portion la plus belle de l'Eglise, étaient dignement représentés. Je ne puis nommer tous les prêtres, mais je serais ingrat si je ne marquais ici la présence de M. le Chanoine Collin, venu tout exprès de Poissy, et qui fut pendant vingt et un ans le vénéré curé de la communauté de Saint-Cloud.

*
* *

La consécration d'un autel est une très belle cérémonie liturgique. Après les litanies des Saints, l'Evêque lave, avec une eau spécialement bénite, les cinq croix gravées au milieu et aux quatre angles de l'autel. Puis on se rend au lieu où ont

été déposées les reliques (chez nous, c'était dans le vestibule, au bas du grand escalier) et on les transporte en procession jusqu'auprès de l'autel. L'Evêque retire du reliquaire le coffret scellé qui les contient, place de sa main le coffret dans l'épaisseur de l'autel où une cavité a été ménagée ; et aidé d'un maçon, ferme au ciment ce sépulcre avec une plaque de pierre. Ensuite il oint du Saint-Chrême, — la même huile mêlée de baume qui a oint vos propres fronts à votre confirmation — les cinq croix gravées, sur chacune desquelles il fait brûler un petit cierge et des grains d'encens. Tout cela est accompagné de prières et d'invocations de la plus riche substance spirituelle, qui appellent la bénédiction divine sur l'autel où s'accomplira désormais le Sacrifice eucharistique, sommet du culte chrétien, et d'où sera distribuée l'hostie, unique sous la multiplicité des apparences, et qui est véritablement, réellement et substantiellement, le Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ auquel sont unis son Sang, son Ame et sa Divinité.

Les reliques qui sanctifient notre autel proviennent des restes de saint Matthias Mulumba, l'un des martyrs noirs de l'Ouganda, et du Bienheureux Pierre-René Rogue, prêtre de chez nous, né à Vannes, martyr de la Révolution.

La liturgie ordonne que l'autel nouvellement consacré serve sans discontinuité à la célébration de la Messe. Ce fut la messe que vous avez tous chantée dans votre enfance, la messe *Vultum tuum* de Notre-Dame de Joie, titulaire de l'autel et de la chapelle, comme elle est la céleste Maîtresse, Patronne et Mère de la maison et de tous ceux qui y ont été, y sont, ou y seront élevés.

*
* *

[...] Tous, de l'architecte aux manœuvres, ont travaillé en gens de cœur, avec la fierté de reprendre l'œuvre des premiers bâtisseurs du XVIe siècle, avec la volonté et la joie de faire du beau, avec le soin quotidien de ne rien négliger, de ne rien saboter. Du beau ! mes chers grands, on nous rebat les oreilles, on nous assassine avec le « fonctionnel » ! C'est le beau qui élève l'âme et la met en climat de recueillement et de prière. Qu'il s'agisse d'architecture, de décoration, de musique, ou de chant, la laideur, la platitude, la trivialité ne seront jamais « fonctionnelles » dans le culte divin. Je reviendrai

avec vous là-dessus, mais vous savez de tout temps que, ni au Concile, ni avant, ni depuis, je n'ai eu aucune complicité avec les marchands d'horreurs vomitives qu'on nous débite aujourd'hui sous le nom usurpé de liturgie. Quand vous viendrez à Notre-Dame de Joie, vous y trouverez les offices tels que vous les avez chantés autrefois, avec le latin, avec le pur grégorien, avec en outre dorénavant le bienfait inappréciable d'une chapelle dont les murailles sont imprégnées de la prière de trois siècles, où la louange divine est célébrée chaque jour par vos Mères, où enfin, après ma mort, vous trouverez mes cendres, puisque ma tombe y est creusée aux pieds de la statue de Notre-Dame de Joie, sculptée par Emile Rocher.

Emile n'a pas pu venir, et presque tous, après les congés vous étiez empêchés aussi par la reprise du travail. Vous étiez néanmoins dignement représentés.

*
* *

[...] Comme l'architecte avait reporté la chapelle au Nord et légèrement à l'Ouest de la maison, il fallait un bâtiment de jonction, et ce bâtiment aussi devait être beau. L'architecte l'a conçu comme un cloître complet à quatre galeries, prenant jour sur un jardin intérieur par des arcades surbaissées. Le parement extérieur a été fourni par une ancienne chapelle qui tombait en ruines à Locmalo, et dont les pierres nous ont été cédées gratuitement par la Municipalité de cette commune, comme la Municipalité de Pluméliau nous avait donné les pierres de Sainte-Anne du Cloître. N'allez pas confondre, mes chers grands ! Le « cloître » de Pluméliau n'a jamais été un cloître religieux, c'était un « *claustrum* », une petite enceinte fortifiée du temps de l'occupation romaine, sur les vestiges de laquelle fut élevée la chapelle. Il y a cloître et cloître. Le nôtre est un cloître religieux, si religieux même que, lorsqu'il sera achevé, vous ne pourrez guère le voir que par le trou de la serrure ; il sera réservé aux Dominicaines du Saint-Esprit.

L'ensemble est vraiment admirable, et ce qui nous plaît plus que tout, c'est que l'adjonction à la maison d'une chapelle et d'un cloître lui ôte ce qu'elle avait de trop « mondain ». Elle faisait « château », beaucoup trop pour notre goût. Maintenant, et pour quelques siècles au moins, plus moyen de s'y tromper. Pontcalec est publiquement, fièrement,

lieu catholique, lieu de perfection évangélique, lieu de vie consacrée, en même temps que foyer, que nous voulons ardent, d'éducation chrétienne intégrale.

*
* *

[...] Vous vous demandez sûrement comment nous avons pu supporter pareille dépense. C'est une matière que je désire traiter avec vous, mais qui engage tant de points de l'enseignement de Notre-Seigneur sur la pauvreté et l'usage chrétien des biens temporels, que je la renvoie à un autre Courrier. Quelqu'un dit que « ce parfum aurait pu être vendu très cher, et le prix donné aux pauvres », et c'est Judas. Quelqu'un dit que « l'homme ne vit pas seulement de pain », et c'est Jésus. Du heurt violent de ces deux paroles jaillit la lumière qui éclaire notre entreprise.

Voilà bien, mes chers grands, un « numéro hors série », puisque je l'ai rempli à moi tout seul, et du récit d'un seul événement de la vie de la maison. J'espère que je ne vous aurai pas fatigués. Demeurons ensemble dans la fidélité à la pensée permanente de l'Eglise, insensibles aux modes du jour, semblables à ces blocs de granit que les eaux du Scorff assaillent depuis des millénaires, impuissantes à les entraîner. Quand le bon peuple en aura assez qu'on le fasse malgré lui marcher sur la tête jusque dans les églises, il sera tout surpris de nous trouver sur nos jambes ; et nous qui passons, à tort, aujourd'hui pour des retardataires, nous passerons alors avec raison pour des hommes de progrès parce que nous aurons été des hommes de tradition. C'est nous les chrétiens du XXIe siècle !

A chacun de vous, mes chers grands, je redis avec tout ce que je puis y mettre d'autorité, la parole de saint Paul à Timothée : « *Permane in iis quae didicisti* : obstine-toi à ce que tu as appris [3] ».

Et que la bénédiction de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit soit sur vous, sur vos foyers, sur vos enfants, avec la protection de Notre-Dame de Joie, de sainte Anne et de saint Pie X.

---

3. 2 Tim. III, 14.

⁂

COMMENT A ETE CONSTRUITE LA CHAPELLE
(Aux anciens)

16 janvier 1968.
Fête de saint Marcel. Pape et Martyr.

Mes chers grands,

Vous trouverez certainement que vous avez un père insupportable. Vous n'osez pas me le dire, pour ne pas me manquer de respect, mais je reconnais que vous n'avez pas tort de le penser. Encore quatre mois écoulés depuis le Courrier de septembre ! C'est trois de trop. Rien de tel pour se secouer que d'avoir honte de soi. Je retrousse mes manches et au travail !

Je vous ai promis de vous expliquer comment et pourquoi nous avons reconstruit à Pontcalec la vénérable chapelle Sainte-Anne du Cloître de Pluméliau. Voici :

1° *COMMENT :* D'abord, nous avons eu le bonheur de n'avoir à l'ouvrage, dans tous les corps de métier, que des hommes de conscience et de compétence. L'architecte n'a pas voulu entendre parler d'honoraires ; vu l'importance des travaux, c'était nous faire un cadeau de plusieurs millions. Le chantier fréquemment visité par l'entrepreneur, aurait pu se passer de toute surveillance, si haute était la qualité de l'équipe ; j'ai vu ces fiers ouvriers travailler sans perdre un quart d'heure, gravement, n'échangeant que les rares paroles nécessaires pour ajuster leurs efforts, soigneux de ne rien détériorer, de ne rien gaspiller. Le beau spectacle, et combien j'aurais voulu vous le faire admirer à tous comme je l'admirais moi-même ! Le « coulage » coûte cher, et il est vrai de dire que, par son seul sérieux et sa seule énergie, cette équipe exceptionnelle nous a, elle aussi fait cadeau de plusieurs millions qu'elle nous aurait coûtés si elle avait été médiocre. Retenez cet exemple, mes chers grands ; Dieu veuille qu'il n'y ait point de *saboteurs* parmi vous.

— Bon ! Mais enfin, avec ce maximum de travail pour le minimum d'argent, dites-nous donc où vous avez été mené ?

— A quarante millions largement dépassés et *payés*.

— Quarante millions ! Mais d'où les avez-vous sortis ?

— Je pourrais répondre de la poche de saint Joseph, et ce serait parfaitement vrai. Le fond des choses, c'est que, comme le disait un jour un prêtre que j'ai beaucoup vénéré, « Le Bon Dieu veut ce que veulent les bons cœurs ». Il ne s'agit donc que de se faire, avec sa grâce, un « bon cœur ». Quand on a bien prié, bien réfléchi, bien pris conseil, qu'on a en vue uniquement la gloire de Dieu, l'honneur de l'Eglise, le bien du prochain, alors il faut se lancer hardiment, avec une confiance inflexible. Dieu est fidèle dans ses promesses, il ne joue pas à cache-cache avec nous pour nous faire choir exprès dans le précipice. On peut, ou plutôt on doit être sûr de son secours et de son soutien. Si c'est de l'argent qu'il faut, c'est de l'argent qu'il donnera, pourvu qu'on ne se tourne pas les pouces en attendant. Rappelez-vous l'Evangile : « Si votre fils vous demande du pain, lui donnerez-vous une pierre ? »

— Saint Joseph n'est tout de même pas venu vous mettre comme cela quarante millions dans la main !

— Non, d'abord parce que Dieu ne fait pas des miracles à tout bout de champ, ni pour n'importe qui. Ensuite parce que nous n'avions pas besoin, pour commencer, d'avoir d'avance de quoi finir. Jésus dit « Demain s'occupera de demain, à chaque jour suffit sa peine ». Il nous fait demander pour aujourd'hui le pain d'aujourd'hui, et non pas le pain de demain, comme si nous avions peur que la Providence nous lâche. Il sera encore là demain, quand demain sera devenu aujourd'hui. Ce dont nous avions besoin, nous l'avons reçu à mesure, non par des miracles, mais par des arrangements en apparence tout naturels, et même très inattendus. [...]

A l'apport de l'Institut se sont ajoutés des dons de toutes sortes, de ce que l'Evangile appelle « l'obole de la veuve », menues offrandes anonymes déposées dans le tronc par des pauvres, les plus précieuses devant Dieu, jusqu'à des chèques de plusieurs centaines de mille francs (anciens). C'est un fait que l'Institut, que l'œuvre d'éducation chrétienne qu'il poursuit depuis trente ans, que la façon dont cette œuvre est conçue et menée, ne plaisent pas à tout le monde : nous ne

sommes pas « dans le vent ». Tant pis ! Nous naviguons vent debout, le vent finira bien par tourner. Mais c'est un fait aussi que nous avons des amis inébranlables, des bienfaiteurs d'une générosité sans mesure. Nous avons recueilli plus de six millions de dons, sans publicité, sans réclame, sans battage, sans « vente de charité », sans kermesse. Notre affaire à nous, c'est comme le dit le bienheureux apôtre saint Jacques de travailler sans relâche à « soulager les malheureux dans leur détresse, sans nous laisser contaminer par l'esprit du monde ». Le reste, c'est l'affaire de Dieu, et vous voyez que son fidèle trésorier saint Joseph a reçu des ordres précis de tenir les bourses ouvertes en notre faveur.

Voilà, mes chers grands, tout le secret du « comment ». Nul miracle, mais sous condition de notre travail et de notre fidélité à l'esprit authentique de l'Eglise (dont il existe tant de contrefaçons aujourd'hui), toutes sortes d'arrangements invisibles, de dispositions secrètes de la Providence, qui fait, selon la parole de saint Paul, « tourner toutes choses au bien de ceux qui aiment Dieu ». Une vieille paysanne pauvre jette en se privant cent francs dans le tronc ; à l'autre bout de la France, un industriel signe un chèque de cent mille francs. Aucun rapport ? Pardon, un rapport très étroit. C'est la petite pièce qui a attiré le gros chèque. Ni la vieille paysanne pauvre ni l'industriel n'en savent rien, mais Dieu le sait qui les a inspirés tous les deux, et qui a récompensé la générosité de la vieille paysanne par la générosité de l'industriel. Mes chers grands, nous en verrons des merveilles, quand nous serons en Paradis !

Il me faut ajouter que ces quarante millions engagés et payés n'ont pas suffi. Pour finir, nous avons dû emprunter, comme il y a douze ans, pour nous établir à Pontcalec, mais beaucoup moins et dans des conditions beaucoup plus aisées. Le plus dur est fait.

2° Mais le *POURQUOI* ? Pourquoi ces énormes sommes englouties dans une église, quand on nous dit que nos cathédrales ne doivent plus servir que de musées ? Dans des stalles, quand tant de curés les bazardent pour vider leurs églises ? Dans un tabernacle de bronze, quand on en vend de magnifiques dont l'un au moins, à ma connaissance, est transformé en niche à chien, et qu'il suffit bien d'une petite armoire dans un coin pour remiser le Saint-Sacrement ? Dans des agenouilloirs, quand on nous inflige partout le supplice de communier debout, sans un signe d'adoration pour Notre-Seigneur présent dans l'hostie ? Dans un monument enfin qui s'impose, qui

crève les yeux, qui sue le « triomphalisme », quand on vous répète sur tous les tons que l'Eglise doit se faire petite, très petite, toujours plus petite, et que moins on la verra, plus facilement on la trouvera.

Mes chers grands, ne vous laissez pas embarbouiller par ces malfaisantes et perfides sornettes. Mais comme je vous ai assez longuement écrit pour cette fois, la suite au prochain numéro.

Je vous bénis tous, avec vos foyers et vos chers enfants. Que Notre-Dame de Joie vous ait en sa sainte et digne garde.

*
* *

SUR UN JEUNE MARIN DE L'ŒUVRE PERI EN MER

23 janvier 1968.

Tandis que je vous écrivais allègrement cette lettre, mes chers grands, j'étais loin de penser que l'un de vous, et l'un des plus jeunes, s'épuisait en vain contre les terribles vagues de l'Atlantique-Nord qui allaient l'engloutir avec ses compagnons. Maurice Lessart, né le 10 juillet 1949, était embarqué à bord du chalutier *Où vas-tu* ?, qui s'est perdu corps et biens la semaine dernière, au large des côtes de l'Ecosse. Quatorze bateaux ont fouillé les parages, un avion les a longuement survolés. Rien. On a rencontré quelques épaves, elles ne provenaient pas de l'*Où vas-tu* ?, on a abandonné les recherches. Le chalutier a sombré solitaire dans l'ouragan. Du courage, de l'habileté manœuvrière de nos marins bretons, nous ne pouvons douter ; pas davantage de la prière suprême que l'Etoile de la mer a inspirée à leurs cœurs chrétiens quand ils se sont vus devant l'inéluctable mort. Mais quelle douleur de devoir ignorer à jamais leurs derniers moments, de ne pouvoir se détacher de la vision intérieure de leurs corps roulés sans fin sous les flots ! Maurice était le plus jeune de l'équipage, il n'y a que quatre ans qu'il était encore ici, un grand garçon blond de quatorze ans, ne rêvant que mer, et c'est moi qui lui avais trouvé son premier embarquement de mousse à la pêche. Quatre ans de cette dure et dangereuse existence, et, tout de suite le redoutable jugement de Dieu, qui n'a pas pu être bien sévère, c'est notre confiance, sur une vie si tôt tranchée.

Il y a un vieux cantique breton (je l'ai trouvé dans un très ancien recueil, il n'est plus dans les nouveaux, pourquoi ? je n'en sais rien, on a dû le trouver trop beau, et la beauté, il n'en faut plus), il y a, dis-je, un vieux cantique breton dont je ne vous citerai que le premier vers, d'abord parce que beaucoup d'entre vous ne savent pas le breton, ensuite parce que les paroles seules sans la mélodie ne sont plus un cantique, un cantique est fait pour être chanté ; c'est précisément un cantique sur les labeurs et les périls au milieu desquels le marin-pêcheur passe son existence. Cela commence ainsi :

« Buhé er voraeriom' zo kalet ar en douar
La vie des matelots est peineuse en ce monde »

et se chante sur un air de complainte extraordinairement ample et pénétrant ; on entend l'immense grondement de la houle, on est pénétré par le sel des embruns gerçants. J'ai ouï dire qu'autrefois, à l'époque où les thoniers d'Etel ou de Groix mettaient à la voile presque tous ensemble, les équipages se rassemblaient à l'église, et ces rudes hommes qui allaient voir du rude, chantaient de leurs rudes voix, dans le rude breton de la côte, les rudesses des jours qui les attendaient :

« Buhé er voraeriom' zo kalet ar en douar »

Ils savaient que peut-être ils ne reviendraient pas : tant des leurs n'étaient pas revenus ! Ils savaient que, ne revenant pas, ils laisseraient après eux de vieilles mères, de jeunes épouses, des orphelins qui à peine auraient connu leur père. A Dieu vat ! Ils partaient et repartaient, comme ils partent et repartent encore, de marée en marée, de saison en saison, détestant la mer, jurant après elle, et ne pouvant se passer d'elle, non seulement parce qu'elle était leur gagne-pain, mais qu'elle les attirait — et les attire — comme un aimant invincible. Devenir des « terriens » ? Fi donc !

Tel eût été notre Maurice, s'il eût vécu. Il avait un oncle menuisier à Bubry, chez qui je lui proposai d'entrer comme apprenti. Autant parler à un sourd. La mer, la mer !

La mer l'a pris, la mer ne nous l'a pas rendu. Dans notre deuil, nous espérons. Il m'a entendu, comme vous tous, lui lire la lettre que son aîné, Bertrand le Galloudec, nous adressait quelques heures avant de tomber à l'ennemi : « S'il

m'arrive accident, soyez sûrs que ma dernière pensée sera pour Notre-Dame de Joie ». Oui, c'est là notre espérance. Tandis que son linceul glacé s'ouvrait pour l'ensevelir, au moment de passer de ce monde, la dernière pensée de Maurice a été aussi pour Notre-Dame de Joie. Quel autre nom aurait-il pu donner à la Sainte Vierge, que celui dont il l'avait mille fois saluée ? Assommé par les paquets de mer, roulé par la tempête, asphyxié par les lames, dans une agonie dont on n'ose pas sonder l'horreur, perdant les joies terrestres, l'invocation mille fois répétée de son enfance lui rappelait que Marie lui tenait ouvertes les portes de la joie éternelle. Et à cette invocation devenue son suprême appel a répondu la tendresse de Notre Dame de Joie.

*
* *

(A un enfant)

Saint-Cloud, le 28 mars 1968.

J'ai été content de ta lettre, c'est la plus longue de toutes celles que tu m'as envoyées. Je vois que tu t'es donné du mal pour m'écrire ; c'est très bien. Dieu aime qu'on se donne du mal pour les autres. Et tu vois qu'on trouve des choses à dire, quand on *veut* chercher pour de bon.

J'ai hâte de savoir si le dentiste t'a fait bien mal en te soignant. Mal ou pas mal, tant pis : comme tu me l'écris, il faut être courageux.

*
* *

POURQUOI A ETE CONSTRUITE LA CHAPELLE
(Aux anciens)

27 avril 1968.

Mes chers grands, je vous ai annoncé, puis décrit, la consécration de l'autel de notre chapelle, le 3 septembre 1967. Cela m'a conduit à vous expliquer comment, avec l'aide de Dieu, nous avons pu réunir les ressources nécessaires à la reconstruction à Pontcalec du vénérable sanctuaire Sainte-

Anne de Pluméliau, et à la transformation en cloître de la non moins vénérable chapelle Sainte-Christine de Locmalo. Il me reste à remplir la promesse que je vous ai faite de vous dire aussi POURQUOI nous avons engagé des dépenses aussi énormes et « jeté plus de quarante millions dans des pierres quand tant de gens meurent de faim », selon le slogan à la mode. Est-ce qu'on se nourrit de pierres ?

Non. Mais est-ce que par hasard on se nourrit de billets de banque ? L'argent n'a aucune valeur comme chose, il n'a de valeur que comme signe d'échange. On peut mourir de faim sur un matelas de billets, sur une montagne de lingots d'or. Ni le papier ni le métal ne se mangent. L'argent n'est donc qu'une monnaie qui permet d'éviter le troc direct des marchandises. Je ne peux pas me promener avec trente kilos de choux sur mon dos pour les échanger contre cinq kilos de viande, ni mon boucher avec cinq kilos de viande pour les échanger contre trente kilos de choux. Pour lui, pour moi, pour tout le monde, il est plus commode et moins encombrant d'avoir en coupures de papier ou en pièces la *valeur* socialement convenue des marchandises à acheter, comme du travail à rétribuer. Si à la fin du mois, votre employeur, en guise de salaire, vous donnait à emporter des jambons, des côtelettes, du sucre, des pommes de terre, du vin, de la moutarde et un édredon, vous n'iriez pas loin sous cette pyramide ! Cinq ou six billets ou un chèque, c'est plus pratique. Ce n'est pas mangeable, non, mais cela sert à se procurer de quoi manger. Pur signe par lui-même, dépourvu par lui-même de toute propriété vitale, l'argent facilite les échanges des choses nécessaires, utiles ou simplement agréables à la vie.

Nous avons acheté des matériaux et rétribué du travail. Notre argent ne s'est donc pas envolé en fumée. Nos fournisseurs, nos ouvriers et leurs familles, en ont vécu, et, en le dépensant, à leur tour ont fait vivre d'autres fournisseurs, d'autres ouvriers qui à leur tour etc., je dis etc. parce que la circulation de l'argent est indéfinie. Cela fait toujours un certain nombre de personnes que nous avons aidées à ne pas « mourir de faim ». Il faut tout de même être sérieux. « Jeter de l'argent dans des pierres», le premier imbécile venu peut dire cela ; ceux qui ont reçu de nous la juste rétribution de leur travail ne sont pas du même avis.

— Mais pourtant, pour une chapelle ?...

— Eh bien, mes chers grands, oui, pour une chapelle. Car, sans parler encore des raisons les plus belles, que je dirai tout à l'heure, cette chapelle a été élevée aussi pour qu'il y ait moins de gens à « mourir de faim ». Et elle servira à cela autant et même plus que n'importe quelle campagne de presse ou de radio contre « la faim dans le monde ». Pourquoi ? Parce qu'elle est un « espace de charité », c'est un foyer de l'unique vraie fraternité.

Car la fraternité *humaine*, recherchée *sans* ou *contre* la fraternité *chrétienne*, est une chimère, une illusion meurtrière. Ceux qui la prêchent sont de dangereux personnages, qui ne sont jamais arrivés qu'à livrer aux hommes de sang et aux nations de proie les naïfs qui ont cru à l'avènement de la « non-violence ». Imaginez qu'on laisse la France un mois sans gendarmes, parce qu'après tout, les voleurs et les assassins sont nos frères, et que la suppression des gendarmes va les rendre tous plus gentils les uns que les autres. Au bout du mois, les prédicants de la « non-violence » seront les premiers à réclamer le rétablissement des gendarmes, et il en faudra plus que jamais, tant le nombre des voleurs et des assassins aura augmenté pendant ce mois de « fraternité ». A cause du péché originel, des péchés personnels de chacun, de l'action des mauvais anges, et des précurseurs de l'Antéchrist, l'homme est beaucoup plus porté à être un loup pour l'homme qu'un frère, et cette triple cause d'égoïsme, de haine et de crime ne sera jamais vaincue tout à fait qu'à la fin des temps, par le retour en gloire de Notre-Seigneur : elle ne peut l'être, partiellement que par ceux qui l'aiment et aiment leur prochain à cause de lui. Il n'y aura jamais de « fraternité humaine » que celle qui sera identique à la charité chrétienne.

— Alors, la paix universelle n'arrivera que par la conversion universelle ?

— Oui.

— Mais cela n'arrivera jamais !

— Non.

— Mon Père, vous n'êtes pas encourageant.

— Ni décourageant non plus : la vérité ne décourage jamais. C'est l'illusion qui est décourageante, parce qu'elle ne mène

qu'à des déceptions qui vous cassent bras et jambes. Dieu ne permettra jamais que lés hommes se suffisent en le laissant de côté. Les hommes de mon âge ont déjà vu dans le court espace d'une génération, deux rééditions de la tour de Babel. Après la guerre de 1914, fut fondée « la Société des Nations ». En 1920, étant professeur de l'enseignement d'Etat, j'eus ordre, avec tous mes collègues, de faire aux élèves une conférence à la louange de la « S.D.N. ». Je fis la conférence, mais en avertissant mes élèves que la « S.D.N. » maçonnique et foncièrement antichrétienne, finirait par une guerre des nations. Je reçus un blâme officiel du ministre. Mais vingt ans après, mes pauvres garçons devenus des hommes étaient précipités dans la catastrophe de 1940. On aurait dû comprendre : pas du tout. On a recommencé. Incroyable mais vrai ! ça s'appelle maintenant « l'O.N.U. » : nouvelle Babel, encore plus impuissante que la première, et pour la même raison : on n'y veut pas de Jésus-Christ.

— Mais on y a pourtant invité le Pape ?

— Oui, mais pas comme Vicaire de Jésus-Christ, seulement comme le représentant d'une société importante, mais qu'on ne veut pas tenir comme divine. Si le Pape était venu annoncer Jésus-Christ, on l'aurait mis dehors. Aussi, il a beau crier : « Plus jamais de guerre, plus jamais ! », il n'y a pas eu et il n'y aura pas un coup de canon de moins. L'O.N.U. veut la paix et elle ne veut pas du Prince de la paix. Elle se débat dans cette contradiction ; le résultat est qu'à son nez et à sa barbe, on s'entretue plus allègrement que jamais.

— Décidément, vous êtes de plus en plus décourageant.

— Non, puisque je dis la vérité, la vérité dont l'Ecriture est remplie, la vérité constatable tous les jours dans les événements. Jamais le monde ne sera fraternel, mais nous pouvons et nous devons travailler à le rendre un peu plus fraternel, non pas en cherchant la « fraternité » comme un bien directement accessible, mais en cherchant le règne de Dieu, selon la parole de Notre-Seigneur « Cherchez d'abord le règne de Dieu et sa justice, et le reste vous viendra par-dessus le marché ». Ce qui nous ramène à notre chapelle, « espace de charité ».

*
* *

On en sort meilleur qu'on y est entré, et je pourrais mettre ici le point final, j'ai tout dit, je ne peux plus que délayer. Ce n'est pas un monopole, c'est vrai de toutes les églises du

monde, de la Coupole de gloire qui couronne la tombe de saint Pierre, au plus humble oratoire perdu dans les champs, et c'est pourquoi, plus il y aura d'églises dans le monde, moins il y aura d'hommes à mourir de faim. Car sortir meilleur qu'on est entré, qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que pour avoir passé quelques instants dans cet « espace de charité », si on ne sort pas le saint qu'on devrait être, néanmoins on sort l'âme remplie de pensées plus hautes, plus généreuses, plus nobles, le cœur moins englué dans l'égoïsme, dans l'orgueil, dans l'appétit du plaisir, dans le caprice, plus ouvert au prochain, plus porté à la miséricorde, à la pitié, à l'indulgence, à la douceur, à la justice, plus résolu à secourir, à partager, à s'attendrir, à aimer enfin. On entend l'appel de la misère humaine, l'appel des souffrants, l'appel des pauvres, l'appel du sang innocent qui crie vers Dieu. On entend la voix des pierres, des sculptures, des verrières qui nous disent : « Ce n'est pas pour nous que nous sommes belles, c'est pour le Seigneur Dieu. Prends de notre beauté ; prends, prends donc, nous n'en sommes pas jalouses, nous en sommes prodigues ; embellis-toi d'y baigner, fais-toi un beau cœur pour Dieu. Et agrandis-toi. Vois que nous ne sommes pas restées entassées vainement en un monceau difforme, hostile, impénétrable. Nous nous sommes élancées et élargies autant que notre nombre le pouvait permettre ; entre les murs de notre granit, la lumière adoucie de nos baies, les chênes où nous sommes gravées, nous avons enclos dans notre harmonie un espace d'adoration et de louange, un espace de recueillement et de prière, un espace de charité. Fais comme nous, élance vers Dieu ton cœur appesanti, dilate pour tes frères ton cœur rétréci ».

Tel est, mes chers grands, l'enseignement de notre chapelle, le même que celui de toutes les églises. Sœur discrète des hautes cathédrales, pendant des années et des siècles, elle le distribuera à tout venant, à commencer par vous, qui avez besoin comme chacun de devenir meilleurs. Puisque, comme l'a dit Elisabeth Leseur, « Toute âme qui s'élève élève le monde », calculez, si vous pouvez, combien d'âmes élèvera notre chapelle, de combien elle élèvera ce pauvre monde, et dites-moi, droit dans les yeux, si cela ne valait pas les quarante millions, et le double s'il eût fallu ?

*
* *

Or, tenez-vous bien, ne tombez pas à la renverse, ne vous

évanouissez pas, je n'ai pas dit le principal, je l'ai tout juste effleuré un peu plus haut. Oui, la chapelle est un espace de charité ; oui, elle est un foyer de fraternité ; oui, elle est un commandement qu'il y ait moins d'hommes à mourir de faim, mais elle n'est cela que secondairement ; premièrement, elle est la Maison de Dieu, elle est l'abri du Saint-Sacrement, et surtout elle est le lieu du Sacrifice seul digne de la gloire divine. N'existât-elle que pour Dieu seul (ce qui est impossible, car il est impossible d'aimer Dieu sans aimer son prochain), ce serait encore trop peu pour elle d'être mille fois plus belle que nous n'avons pu la faire. Il y a longtemps qu'on a remarqué que l'homme est le prêtre de la création : combien plus les chrétiens ! Dans cet univers immense où son auteur a mis tant de variétés, n'est-il pas du devoir de l'homme de choisir pour la seule gloire de Dieu ce qui s'y trouve de plus précieux, en y employant son intelligence, son instinct du beau, le labeur de son esprit et de ses mains, toutes choses dont Dieu même l'a pourvu, seul de tous les êtres corporels, en le plaçant au-dessous des anges, au-dessus des animaux ? Nous sommes si pourris de faux « Humanisme », mes chers grands, que nous ne savons même plus *regarder Dieu,* nous agenouiller devant sa Majesté, et comme le dit saint Thomas dans l'*Adoro te,* « laisser notre cœur défaillir en le contemplant ». Alors nous devenons avares, nous lésinons : il ne s'agit que de Dieu, n'est-ce pas ? Réservons notre richesse pour construire Babel ! Cette avarice, cette lésinerie des hommes envers Dieu, n'est-elle pas horrible ? Au contraire, rien de trop beau, rien de trop précieux pour Dieu ; que l'homme emploie enfin pour glorifier son Seigneur un peu de générosité, se servant pour cela des biens mêmes qu'il a reçus de Lui, au lieu de se les approprier tous jalousement, sans lui en offrir une parcelle.

Notez que cette avarice se retourne contre l'avare, et c'est bien fait ; qui n'est pas généreux pour Dieu, soyez sûrs qu'il sera grippesous pour les autres et esclavagiste : il les crèvera de travail sans les payer. Les Etats qui se déclarent athées ne dépensent pas d'argent à construire des églises, mais cette épargne ne va pas aux pauvres : elle va aux bombes atomiques, ce qui force les autres à en fabriquer aussi, et voilà bien avancés les pauvres et les petits de ce monde, pitoyables troupeaux d'esclaves, batraciens décérébrés de laboratoire, réduits à l'attente impuissante et épouvantée du cataclysme qui détruira leur vie temporelle sans que, dans la nuit cruelle où on les tient aveuglés, ils aient jamais soupçonné seulement l'espérance de la vie éternelle.

*
* *

Au lieu que la générosité pour Dieu déborde d'elle-même en générosité pour les pauvres. Non seulement (comme je vous l'ai dit plus haut), parce que « l'espace de charité » dilate les cœurs, mais parce que la beauté recherchée pour Dieu est à peu près la seule beauté *gratuite*. On paie pour aller au spectacle, on paie pour entrer dans les musées, on paie pour visiter les monuments, on paie déjà en certains lieux, on paiera bientôt partout — chose vraiment sordide, injure rapace à la magnificence du Créateur — pour admirer un site. Barrières partout, gardiens partout, tickets partout, redevances et pourboires partout. O vautours ! O cupides usuriers de l'univers ! Il ne reste aux pauvres que les églises. Parce qu'elles sont faites pour Dieu, elles sont à eux. « Entrez donc, chers pauvres, c'est pour rien » ; ça ne leur arrive pas souvent, aux pauvres, de recevoir pareille invitation ! Ils entrent, fatigués, errant, la faim au ventre, on ne leur demande même pas s'ils ont la foi, s'ils viennent vraiment prier : de toute manière, c'est pour rien. Et l'accueillante église leur offre ses trésors, les forêts de piliers, les voûtes vertigineuses, le peuple des statues, les ciselures des autels, le prodige lumineux des verrières, et, s'il y a office, les torrents sonores des orgues, le cristal des manécanteries ; c'est pour rien, il en restera autant pour les autres. Ils puisent à pleines mains, à pleines oreilles, à plein cœur s'ils veulent, on ne demande pas mieux, c'est pour rien. Tout cela a coûté cher, très cher, des millions de millions à travers le monde, mais à d'autres qu'à vous, chers pauvres, et parce que cela a été fait pour Dieu. c'est gratuit pour vous.

*
* *

Mes chers grands, voilà le POURQUOI de notre chapelle. Ce n'est pas Notre-Dame de Paris, ou de Reims, ou de Chartres, ce n'est pas Sainte-Marie-Majeure, ce n'est que Notre-Dame de Joie, fleur champêtre de Bretagne. Mais elle tient de ses sœurs illustres, elle est de leur famille, elle parle leur langage, et c'est le langage de Jésus-Christ Notre-Seigneur, le seul que le monde ait vraiment besoin d'entendre : « L'homme ne vit pas seulement de pain ; adorez Dieu et servez-le ; cherchez son règne, et le reste vous sera donné par surcroît ».

Maintenant, mes bien-aimés, vous les chefs de famille, avec vos jeunes femmes et vos petits enfants, et vous les célibataires, faites un grand rond pour que je vous embrasse, parce qu'un rond ça ne finit jamais. On s'embrasse tout le temps. C'est ça qu'est bon ! Et soit toujours sur vous la bénédiction de Notre-Dame de Joie !

*
* *

QUESTIONS SOCIALES :
NOUVELLES DE LA MAISON — RECOMMANDATIONS
(Aux anciens)

26 septembre 1968.

Mes chers grands,

Depuis ma dernière lettre il a encore passé beaucoup d'eau sous les ponts, et le courant n'a pas emporté nos soucis. Le printemps a été funeste ; l'été d'une autre manière a compté plus de journées moroses que d'agréables, et l'automne où nous venons d'entrer n'est pas assombri que par des nuages. Dans quel monde entrent vos enfants ! Monde qui a oublié Dieu, qui renie Dieu, qui va criant que Dieu est mort, alors que c'est lui, ce monde imbécile, qui meurt de rejeter le Dieu vivant.

Les événements vont si vite, qu'il est déjà trop tard pour vous parler du mois de mai, mois de Marie, dont les impies ont fait un mois de blasphème et d'orgie, grâce à la couardise des chrétiens qui les ont laissés faire lâchement, quand ils n'ont pas été complices de la Révolution.

Je n'ai pas à m'entretenir avec vous des affaires des étudiants. Mais vous êtes presque tous des ouvriers ; je vous dirai donc ce que, si lié à vous, si proche de vous par le cœur, je pense des droits et devoirs des ouvriers, dans les circonstances où nous sommes.

(Après avoir traité de la grève des fonctionnaires et des employés des secteurs nationalisés, puis de la grève dans le secteur privé, le Père rappelle un des chapitres essentiels de de la doctrine sociale catholique : l'organisation professionnelle ou l'ordre corporatif professionnel.)

On a fait aux ouvriers un monstre et un épouvantail du seul mot de corporation. L'idée fondamentale est pourtant bien simple : c'est que, *dans le secteur privé,* patrons et ouvriers ont un intérêt *commun* beaucoup plus concret et réel que leurs intérêts prétendument opposés. Cet intérêt commun aux patrons et aux ouvriers, c'est que l'entreprise se porte bien. Au patron de chercher des commandes de maçonnerie, de charpente, de menuiserie, d'électricité, de chauffage, selon le métier ; aux ouvriers d'avoir à cœur de faire de « la belle ouvrage » ; autrement la clientèle se perd. Ainsi chacun, à son rang et à sa place, contribue à la prospérité commune.

Ce qui serait un vrai progrès, ce serait de parvenir au partage des fruits. Il y a des années que votre vénérable ami, l'Amiral de Penfentenyo, dans sa studieuse et active retraite, travaille à ce progrès, sans avoir pu aboutir, parce que, dans la législation en vigueur, la notion d'entreprise *n'existe pas* ; la loi, jusqu'ici, laissait tous les fruits au capital, moins la rémunération des ouvriers. Avec l'Amiral, tous les sociologues et économistes catholiques réclamaient la reconnaissance légale de l'entreprise. La « participation » dont on nous rebat les oreilles depuis quelques mois, sera-t-elle autre chose qu'un mot ? Aidera-t-elle à diffuser la propriété ? Il est trop tôt pour répondre. Je me propose, mes chers grands, de demander à l'Amiral une note pour vous sur cet important sujet. De toute manière, la co-direction ou la co-gestion ne sont que des leurres ; ce serait une gabegie, un gaspillage, et à très brève échéance le chômage généralisé, en somme la ruine des efforts accumulés ; une génération suffirait à détruire un patrimoine amassé en plusieurs siècles. Il faut une bonne fois accepter l'idée que *la plupart des hommes ne sont pas vertueux,* ne sont pas non plus également cultivés, également intelligents, également énergiques, également capables d'être des chefs. Rendez aujourd'hui les hommes égaux les uns aux autres, dès demain les inégalités auront reparu entre eux. Refuser ces évidences, c'est vouloir véritablement voir l'homme autrement que Dieu l'a fait. On s'épuise donc à refaire le monde, et à chaque tentative, on le rend un peu plus mauvais qu'il n'était. Ce n'est pas une raison pour ne pas nous employer à mettre autour de nous un peu plus de vérité, de justice, de charité, de paix : cela est à notre échelle, et c'est ce que Dieu nous demande. Mais les déclarations creuses sur une « humanité nouvelle », sur la « mutation de l'homme » n'aboutiront jamais qu'à transformer en pur esclavage la seule liberté

substantielle dont nous jouissions ici-bas, qui est celle de faire notre salut et d'aider notre prochain à faire le sien.

*
* *

Dans notre chapelle, au cours des six derniers mois, se sont succédées de belles cérémonies...[4] Vous avez tous, mes chers grands, assisté dans votre enfance ou votre adolescence à ces hautes solennités. Imperceptibles aux yeux du monde, elles sont précieuses à l'Eglise. Elles marquent les étapes de la vie consacrée, consacrée à Dieu d'abord, ensuite pour l'amour de Dieu, consacrée à votre service. Dieu prend soin de faire lever dans chaque génération chrétienne des âmes de cette trempe et il n'en manquera jamais.

Le 8 août, notre chapelle a reçu un honneur beaucoup plus exceptionnel. Son Exc. Mgr Philippe, de l'Ordre de saint Dominique, Secrétaire de la Congrégation romaine pour la Doctrine de la Foi, y a conféré à votre condisciple X., le sous-diaconat. [...]

Comme je vous le disais tout à l'heure, vous avez tous assisté à des vêtures et à des professions dominicaines, mais, sauf quelques-uns peut-être, vous n'avez jamais eu l'occasion de voir une ordination au sous-diaconat.

L'ordinand (avec un « d », le mot venant du latin « *ordinandus* » le « devant-être ordonné »), se présente en aube, devant l'évêque portant les insignes de la plénitude du sacerdoce, la mitre et la crosse. Il se prosterne de tout son long pendant le chant des litanies des saints, puis reçoit les ornements propres à son Ordre, avec le pouvoir de chanter solennellement l'Epître de la messe et d'assister le prêtre à l'autel. Il est bien clair que ce pouvoir n'est pas un pouvoir « physique », n'importe qui a physiquement le pouvoir de faire la même chose. C'est un pouvoir « mystique », une désignation, une adaptation spirituelle à opérer officiellement certaines fonctions sacrées, accompagnées de la grâce pour s'en acquitter dignement. C'est pourquoi, selon l'enseignement de saint Thomas, le sous-diaconat, tel qu'il est conféré dans l'Eglise latine, est une vraie participation à la prêtrise. [...]

---

4. Prises d'habit et professions religieuses.

A l'ordination étaient présents ceux des anciens qui avaient pu se déplacer, sans compter les tout jeunes anciens, avec vos cadets et tout l'Institut des Dominicaines du Saint-Esprit, « dans les hymnes et les cantiques, *in hymnis et canticis* ».

*
* *

Après cet énorme paquet dont je vous ai assommés, mes chers grands, je ne vais pas, en outre, vous détailler la vie de la maison. Voici le plus important :

1° Le « Vieux Moulin », en contre-bas de la digue de l'étang a été aménagé, grâce à la collaboration des « Amis de Notre-Dame de Joie » et du trésorier de cette Association, le Colonel B. Cinq chambres, une salle à manger, une salle de jeux pour les jours de pluie. Il reste à le bénir et à le meubler. Ce sera fait pour l'an prochain, et ceux qui ne sauraient où aller passer les semaines de « congés payés » y trouveront, sans dépense de loyer, un gîte agréable et tout proche de la maison.

2° Nous avons pour notre colonie de vacances, un vaste terrain (plus de deux hectares) sis en la commune de Plouhinec, en bordure de la côte. Sur ce terrain (avec tous les avantages d'une propriété privée) vous pouvez venir camper sous la tente ou « caravaner » sans être soumis à aucune redevance, puisque nous y sommes chez nous. « Vieux Moulin » et « terrain de colonie » sont des appellations trop païennes pour notre goût. Nous leur trouverons des patrons célestes qui protégeront leurs hôtes.

3° Sur un sujet plus relevé, je juge nécessaire, mes chers grands, que vous ayez tous lu deux documents capitaux du Souverain Pontife régnant : la « Profession de Foi » du 30 juin et l'encyclique « *Humanae Vitae* » sur la régulation des naissances. De l'un et l'autre document, il existe des éditions en français à très bon marché.

4° *Apprenez vous-mêmes* à vos enfants les premiers éléments du catéchisme : les prières usuelles (Notre Père, Je vous salue Marie, Je crois en Dieu) ; l'énoncé des trois grands mystères (Trinité, Incarnation, Rédemption) ; ce qu'il faut savoir pour faire la première communion et recevoir la confirmation (sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, Sacrifice de la Messe).

5° La première communion ne dépend pas de la *classe scolaire* mais de l'*âge de raison*. Les parents sont seuls compétents pour décider si leur enfant est capable ou non du peu qu'il faut savoir pour communier. Si l'enfant en sait tant (à sa petite manière), il faut le faire communier *le plus tôt possible*, c'est-à-dire quand il se sera confessé deux ou trois fois de ses menus péchés. Et rien ne peut remplacer pour un enfant la grâce d'avoir reçu très tôt le Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ réellement présent dans l'hostie.

Que Notre-Dame de Joie vous ait tous en sa sainte garde.

*
* *

A L'UN DE SES « MICHEL »

Notre-Dame de Joie, le 28-IX-1968.

Bonne fête ! Et que le saint Archange ton patron te garde en toutes choses. Ne manque jamais de l'invoquer : saint Michel, priez pour moi.

Je l'invoquerai demain sur place, si je puis dire, dans ce merveilleux sanctuaire du Mont-Saint-Michel où nous serons en pèlerinage.

[...] Tu sais que mes yeux ne me permettent pas de longues lettres. Je m'arrête à regret, enfant bien-aimé. Je t'embrasse et je te bénis avec toute la force de ma tendresse.

*
* *

DIACONAT — LA FORCE SPIRITUELLE

27-XI-1968.

C'est plus que l'aurore cette fois ; encore une heure de ton pèlerinage terrestre, et le plein midi du sacerdoce immortel brillera pour toi. Tu t'arrêteras à cette heure bienheureuse : pour un prêtre, il est toujours midi. Quant à la vie de ce monde, le soir vient pour lui comme pour tous ; dans son âme, c'est toujours l'heure de la pleine lumière, qui l'illumine et le rend lumineux.

Tu arrives à l'avant-dernier pas. Saint Etienne, saint Laurent t'apprendront ce que c'est qu'un diacre ; le Pontifical aussi : « *Accipe Spiritum Sanctum ad robur* [5] ». La force pour aider les faibles, il faut en surabonder ; la force pour résister au mal, pour ne point pactiser avec lui, la force pour dédaigner le monde, la force pour vaincre les méchants, pour entraîner les pusillanimes, pour ne se point rendre leur complice, pour garder la soif sainte de justice qui se forme de la même force qu'est celle de Notre-Seigneur : « *Qui diligitis Dominum, odite malum* [6] ». Tu demanderas cette force, en même temps qu'elle te sera donnée par le sacrement, et j'espère que tu la recevras en abondance. Pour être prêtre, tu ne cesseras pas d'être diacre. Comme tu seras prêtre pour l'éternité, ainsi tu vas être diacre pour l'éternité. Il te faudra être indomptable ; penses-y bien. Ma lettre t'arrivera trop tard pour t'aider dans ta retraite, mais la retraite finie, tu poursuivras ta méditation sur les paroles du Pontifical des diacres. Cherche aussi dans l'Ecriture sainte les passages où reviennent les mots « *fortitudo* » ou « *robur* », cela te trempera l'âme.

*
* *

« BIENHEUREUX LES MISERICORDIEUX »
LE DERNIER MOT DICTE

16 décembre 1968, veille de sa mort.

Aux dernières nouvelles, mes chers grands, il paraît que je suis mal en point. Le cher docteur M. me soigne avec une amitié et un dévouement qui me laissent sans parole, ainsi que le docteur F. Ce matin, à cinq heures, j'ai demandé et reçu l'Extrême-onction. Je suis recommandé à la Sainte Vierge à longueur de journée par la Communauté et les enfants. Que Dieu nous accueille tous, le jour venu, dans sa miséricorde !

Votre père.

---

5. « Recevez le Saint-Esprit pour être fort ».
6. « Vous qui aimez le Seigneur, haïssez le mal » (Psaume 96, 10).

*
* *

✝

AVE MARIA

In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti. Amen.

Ceci est mon testament

Je, Victor-Louis-Marie Berto, frère Marie-Alain au Tiers-Ordre de saint Dominique, prêtre de la Sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, déclare que je veux, et que par la grâce de Dieu j'espère mourir dans la foi et la communion de cette Eglise seule véritable, pleinement soumis à tous ses enseignements et à tous ses commandements, rempli de fidélité, de piété et d'amour pour le Saint-Siège. Puissé-je mourir aussi *romain* que j'ai vécu !

J'accepte le genre de mort qu'il plaira à Dieu de m'envoyer, et je lui offre ma mort non seulement avec résignation, mais avec reconnaissance pour la succession ininterrompue des grâces dont il m'a comblé, et en expiation de tous mes péchés. Que la très Sainte Vierge Marie lui présente cette offrande, et qu'elle veuille bien protéger tous ceux et toutes celles que j'ai aimés, les garder à jamais dans l'amour et le service de son Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, et les conduire au ciel comme je lui demande de m'y conduire. Amen.

Le 24 septembre 1963.
Dans la soixante-troisième année de mon baptême.
Dans la trente-huitième année de mon sacerdoce.
fr. V.-A. Berto ✝ prêtre.

ALLOCUTION DE S.E. Mgr LEFEBVRE
AUX OBSEQUES DU PERE

Pontcalec, le 21 décembre 1968.

Mes chères Sœurs,
Chers Enfants,
Mes chers Frères,

Avant de dire quelques mots du vénéré défunt, il convient d'imiter sa foi en nous rappelant d'abord que si nous sommes réunis ici autour de l'autel, c'est parce que nous croyons en la vie de l'âme des défunts, que nous croyons aussi en la résurrection des corps, que nous croyons en la vertu du Saint Sacrifice de l'autel pour la rémission des peines qu'expient les âmes au purgatoire.

En ce Saint Sacrifice nous voulons aussi chanter les louanges de Dieu pour les bienfaits qu'il a accomplis par son serviteur et rendre grâces à Dieu pour tous les dons qu'il a reçus de lui et dont il nous a fait part au cours de sa vie d'apôtre, de prêtre de la Sainte Eglise.

Oui, nous devons remercier Dieu d'avoir connu un saint prêtre comme le fut le cher et vénéré Chanoine Berto et d'avoir vécu en sa compagnie. Personnellement je puis et dois affirmer qu'il m'a beaucoup édifié, et a augmenté mon désir d'une vie plus parfaitement donnée à Dieu ; il a augmenté mon attachement à l'Eglise catholique et romaine. Je considère comme une grande grâce de l'avoir connu depuis quarante-cinq ans.

Je souhaite qu'un jour une biographie du cher Père soit écrite, qui manifeste pleinement toute la richesse de son âme sacerdotale.

*
* *

Pour le moment vous me permettrez d'insister sur deux aspects particuliers de sa sainte vie :

sa bonté et sa fidélité.

« Euge serve bone et fidelis »,
Bienheureux le serviteur bon et fidèle !

La bonté du Père, qui d'entre vous la niera ? Il avait la

bonté du père qui veut avant tout le bien de ceux qu'il aime, même s'il doit leur déplaire momentanément. Il ne montrait aucune faiblesse lorsqu'il s'agissait de la vérité ou du bien à faire. Vous qui l'avez bien connu, vous auriez certainement de nombreux exemples à donner de sa fermeté, de son horreur du mensonge, du vice.

Mais à cette fermeté du père, il joignait la tendresse d'une mère. Oh ! comme il s'ennuyait de vous, mes chères Sœurs, mes chers enfants, lorsqu'il était à Rome ! Combien il était malheureux si le courrier de Pontcalec ou de Saint-Cloud avait du retard ! Quelle n'était pas sa joie de lire les lettres et messages de ses enfants !

Son âme simple, humble, spontanée, se donnait tout entière à tous. C'était une âme vraiment apostolique, car, dans cette affection rien de mièvre ou de purement sentimental, mais le désir intense de venir en aide aux petits. aux malheureux, d'enrichir les âmes d'élite, de les approcher tous de Dieu.

C'est là le signe de la véritable amitié, n'aimer les autres que pour ce qu'il y a de Dieu en eux et les aimer pour les porter à Dieu.

Seule, cette charité puisée dans le cœur de Notre-Seigneur peut expliquer ce qu'il a pu réaliser dans sa vie, lorsqu'on connaît les innombrables obstacles qu'il a dû vaincre.

*
* *

Exemple de bonté, de charité, le Père fut aussi et surtout un exemple de fidélité : fidélité à Dieu et à tout ce qui est de Dieu.

Fidélité à sa terre natale, à son terroir, à tout ce qu'il respire de chrétien, à tout ce qui contribue à le maintenir dans sa foi. Cette chapelle n'est-elle pas tout entière un témoignage de cette fidélité à son village natal, à son baptême, à sa foi qui s'enracinait dans la terre de ses aïeux ? Avec quelle ardeur et quelle joie il parlait de la reconstruction de ce sanctuaire, témoignage de la foi bretonne !

Fidèle à sa région natale, il le fut à sa patrie, qu'il aimait, qu'il voulait rendre chrétienne comme elle le fut autrefois.

Mais il fut au-dessus de tout et par-dessus tout fidèle à l'Eglise catholique et romaine, avec toutes ses conséquences de défense de la foi, de la tradition, de la seule et véritable philosophie du bon sens et du réel. Cela il le fut de toute son âme, à tel point que toute attaque, d'où qu'elle vînt, de ces précieux trésors de l'Eglise, le trouvait immédiatement prêt à les défendre avec toutes les ressources de son intelligence, de son cœur et de sa foi.

On peut sans se tromper, je crois, dire qu'il a été le martyr de cette foi, tant il a souffert pour elle, surtout au cours de ses dix dernières années.

*
* *

Enfin je voulais terminer par la fidélité qu'il a manifestée à l'Œuvre qu'il a réalisée ici avec tant de charité. Cette œuvre chante ses vertus d'une manière évidente. Les sept cents jeunes qui ont profité de son enseignement et de son exemple, les vingt-trois religieuses ici présentes en sont un témoignage vivant.

A sa suite nous nous efforcerons d'être de bons et fidèles serviteurs afin d'aller avec lui partager la récompense éternelle. Car nous pouvons croire que Dieu lui a adressé ces paroles :

« *Euge serve bone et fidelis*, serviteur bon et fidèle, *intra in gaudium Domini tui* », entre dans la joie de ton Maître. »

INDEX ANALYTIQUE

Anciens (Aux) : 173-192 ; 201-242 ; 265 ; 304-326.
Apostolat : 23 ; 65-68 ; 85 ; 90 ; 92 ; 99 ; 102 ; 149 ; 245 ; 259 (voir études).
Ascension : 171.
Autorité : 169 ; 174 ; 180 ; 181 (voir obéissance).

Berto (famille) : 11 ; 57 ; 113 ; 116 ; 118 ; 230 ; 252.
Bible (et Eglise) : 262 ; 300.
Bousselaie (La) : 26 ; 27 ; 33 ; 107.

Carême : 183.
Catherine de Sienne (Ste) : 80.
Chapelet : 184.
Charité : 74 ; 76 ; 96 ; 150 ; 244 ; 270 ; 316.
Chasteté : 129 ; 171 ; 226 ; 262.
Collégialité : 241 ; 294.
Concile : 41 ; 243 ; 289.
Constantinisme : 273.

Deuils : 75 ; 114 ; 161 ; 230 ; 269 ; 283 (voir mort).
Dogme (et morale) : 141.
Dominicaines (du St-Esprit) : 28 ; 155 ; 162 ; 174.
Dominique (ordre de St) : 148 ; 202 ; 227 ; 229 ; 293.

Education : 32 ; 37 ; 123 ; 124 ; 188 ; 202 ; 222 ; 228 ; 232 ; 246 ; 272 ; 278 ; 287-295 ; 314 ; 325.
Eglise : 104 ; 194 ; 198 ; 222 ; 232 ; 238 ; 240 ; 300.
Epiphanie : 181.
Epreuves : 20 ; 142 ; 143 ; 156 (voir souffrances).
Etudes : 15 ; 24 ; 25 ; 31 ; 82 ; 83 ; 98 ; 101 ; 111 ; 133 ; 236 ; 240 ; 244 ; 257 ; 260 ; 262 ; 264 ; 278.
Eucharistie : 89 ; 94 ; 182 ; 187 ; 234 ; 239 (voir paques).
Evêque : 177 ; 179.

Fescal : 28 ; 30 ; 164 ; 170.
Fraternité sacerdotale : 27 ; 40 ; 139 ; 240 ; 245.

Guerre : 164 ; 205 ; 233 ; 270.

Jeunesse : 137 ; 236.
Joie : 206.

Le Floch (R.P.) : 16 ; 20 ; 108 ; 127 ; 136 ; 146 ; 191 ; 221.

Maladie : 158.
Mariale (piété) : 74 ; 90 ; 120 ; 170 ; 206.
Maurras : 60.
Mort : 57 ; 114 ; 116 ; 161 ; 176 ; 188 ; 192 ; 204 ; 312 (voir deuils).

Noël : 51 ; 130 ; 196 ; 201 ; 206.

Obéissance : 20 ; 73 ; 85 ; 144 ; 163 ; 169 ; 190 ; 200.
Ordinations : 299 ; 301 ; 302 ; 325.

Paques : 122 ; 203 ; 238.
Pauvres, pauvreté : 17 ; 26 ; 79 ; 129 ; 157 ; 274 ; 320.

Pie XI, Pie XII : 191 ; 194 ; 229.
Pontcalec : 35 ; 43 ; 215 ; 216 ; 304 ; 309 ; 314 ; 323.

Romanité : 208 ; 267 ; 277 ; 300.
Rome : 15 ; 66 ; 147 ; 209 ; 210 ; 223 ; 261 ; 263 ; 265 ; 279 ; 285.
Roncalli (Mgr) : 197.

Sacerdoce : 22 ; 33 ; 51 ; 58 ; 60 ; 63 ; 78 ; 79 ; 112 ; 195 ; 237 ; 264 ; 268 ; 303 (voir apostolat, ordinations).
Sacrements : 99 ; 112.
Séminaire : 19 ; 21 ; 55 ; 58 ; 70 ; 221 ; 235 ; 237 ; 266 (voir études, ordinations).
Social : 39 ; 61 ; 62 ; 124 ; 236 ; 248 ; 276 ; 319 ; 321.
Soldat : 205 ; 251 ; 253 ; 270.
Souffrance : 81 ; 84 ; 91 (voir épreuves, deuils).
Spiritualité : 74 ; 77 ; 80 ; 92 ; 103 ; 105 ; 106 ; 118 ; 125 ; 150 ; 152 ; 198 ; 199 ; 226 ; 252 (voir charité).

Thérèse d'Avila (Ste) : 105.
Thérèse de Lisieux (Ste) : 58 ; 76.
Toussaint : 183.

Variétés : 118 ; 122 ; 135 ; 137 ; 144 ; 172 ; 176 ; 185 ; 284 ; 286.
Voegtli (R.P.) : 71 ; 141 ; 221.

TABLE DES MATIERES

Avant-propos 7

Notice biographique 11

Pontivy, 11 ; Rome, 15 ; Noyal, 19 ; Vannes : Séminaire, 21 ; Ménimur, 23 ; Fescal, 29 ; Pontcalec, 35.

Noël 1914 : La vocation 51

1921-1933 : Lettres du séminariste et du jeune prêtre ; premières années de ministère ; lettres à un séminariste .. 53

1934-1938 : Lettres à des jeunes filles ; spiritualité eucharistique et mariale ; sacrements et apostolat ; appels à la vie consacrée ; vie intellectuelle ; commencements du foyer d'enfants ; noces d'or sacerdotales du R.P. Le Floch 87

1939-1944 : Bon usage du temps ; apostolat sacerdotal ; esprit du monde ; vocation dominicaine ; courage joyeux 131

1945-1954 : Lettres aux anciens de l'œuvre ; fêtes liturgiques ; deux tués en Indochine ; conseils à deux jeunes supérieures ; variétés ; visites de l'Evêque et du Nonce ; toute la maison à Rome 167

1955-1961 : Lettres à des jeunes pères de famille ; à un futur séminariste ; à un archiprêtre (auto-portrait) ; à la Fraternité sacerdotale ; à un colonel en prison 213

1962-1963 : Lettres à un séminariste de Rome ; charité du soldat ; travail au concile ; pour les pauvres de l'Eglise ; à des enfants 255

1964-1965 : Lettres de Rome et sur Rome ; le travail du concile ; à un adolescent 281

1966-1968 : A propos des ordinations, confidences au séminariste ; l'autel et la chapelle de Notre-Dame de Joie ; un jeune marin péri en mer ; conseils aux anciens ; le dernier mot du Père 297

***

Testament spirituel 327

Allocution de S.E. Mgr Lefebvre, le 21 décembre 1968 328

Achevé d'imprimer par Corlet, Imprimeur, S.A.
14110 Condé-sur-Noireau (France)
N° d'Éditeur : 1464 - N° d'Imprimeur : 15204 - Précédent dépôt : janvier 1989
Dépôt légal : décembre 1989

Imprimé en C.E.E.

« L'appel divin, qu'au cours de la nuit de Noël 1914, premier Noël de la Première Guerre mondiale, le jeune Victor Berto entendit résonner dans le secret de son âme, me rappelle celui qui, voilà bientôt 2 000 ans foudroya saint Paul dont j'ai toujours pensé que l'infatigable apôtre qui fut le fondateur de Notre Dame de Joie était en notre siècle de conformisme et de désordres spirituels le vivant reflet.

Si sa modeste tombe avait besoin d'une épitaphe, j'aurais pour ma part proposé qu'on y grave trois mots, qui résument à eux seuls les réalités vivantes et éternelles sans lesquelles la France ne serait jamais née et auxquelles, durant toute son existence terrestre, l'abbé Berto demeura invariablement fidèle :

Dieu — Église — Patrie ! »

« Cette correspondance révèle non seulement un homme de cœur, mais le cœur d'un prêtre consumé et rayonnant de l'unique triple amour du Seigneur Jésus, de la Vierge Marie et de la Sainte Église Romaine. »

NOUVELLES ÉDITIONS LATINES
1, rue Palatine, 75006 PARIS — Tél. 43.54.77.42